

LA FOI COURONNÉE,

OU

LE MASSACRE

DES

PASTEURS CATHOLIQUES;

POÈME

EN CINQ CHANTS.

11475 bb-6.

Catholic Pastors
K

De l'Imprimerie de la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE
FRANÇOISE, No. 15, Poland-street.



LA FOI COURONNÉE,
OU
LE MASSACRE
DES
PASTEURS CATHOLIQUES,
MORTS
Pour la Cause de Jesus-Christ,
PENDANT
LA RÉVOLUTION DE FRANCE:
P O È M E
EN CINQ CHANTS,

Accompagné de Notes historiques et théologiques.

Sacerdotes eorum in gladio ceciderunt... Ps. 77.

III

A LONDRES:

Chez A. DULAU, et Co. Soho Square; L. L'HOMME,
No. 93, New Bond-street; et chez L'AUTEUR,
No. 12, Tottenham Court, New Road.

1799.



PRÉFACE.

UN nouvel ouvrage contre la Religion Chrétienne, ou plutôt contre toutes les religions du monde, vient de paroître, sous ce titre: *La guerre des Dieux*; et son auteur, qu'on avoit pu croire immoral, mais non pas athée, a surpassé Voltaire et tous les plus grands maîtres en ce genre. L'œil n'avoit jamais vu, l'oreille n'avoit jamais entendu, l'esprit humain, ou plutôt infernal, n'avoit jamais conçu de production plus scandaleuse, de descriptions plus horribles, d'impiétés plus révoltantes, de blasphêmes plus abominables que ce poëme. Par un reste de pudeur, incompréhensible dans un tel homme, le Poëte a gardé l'anonyme: il a craint, en signant cet ouvrage, d'afficher son nom au poteau de l'infamie: mais il n'est déjà malheureusement que trop connu; et je vais le nommer ici, non pour le déshonorer, puisqu'il ne

peut plus l'être ; mais pour le ramener, s'il est possible, par l'improbation publique à la honte, par la honte au repentir, et par le repentir au désaveu, à la suppression même volontaire et spontanée de son funeste ouvrage ; c'est le chevalier de Parny.

Demeuré tranquille et sauf à Paris, pendant la révolution, à la faveur de ses liaisons intimes avec les ennemis triomphans de l'autel et du trône, il a pu nourrir, accroître et perfectionner l'athéisme dont le germe étoit dans son ame : il a vu naître et régner l'anarchie, briser le sceptre, victimiser Louis XVI, persécuter, dépouiller, immoler ses plus fidèles sujets ; et comme Danton, Robespierre et Marat, il s'est écrié : Nous n'avons plus de roi ; *Non habemus regem.* (Joan. 19.) Il a vu ensuite le triomphe de l'impiété, l'abolition du culte, la destruction des autels, la captivité du chef de l'Église, la proscription, le massacre des pasteurs catholiques ; et comme l'impie, il a dit au fond de son cœur, avec Gobet et la Réveillère Lepaux : Il n'y a point de Dieu ; *non est Deus.* (Ps. 52.) Cet insigne ennemi d'une religion qu'il parut autrefois respecter et professer, pense aujourd'hui qu'elle est détruite, parce qu'on l'a persécutée ; éteinte, parce qu'on l'a proscrite ; anéantie, parce qu'on l'a fait disparaître ; et lâche apostat plutôt que philosophe

audacieux, méprisable impie plutôt que franc et téméraire athée, c'est ce moment même qu'il choisit pour l'attaquer, la calomnier et la combattre, parce qu'il la croit sans appui, sans existence, sans force et sans défenseurs. Mais il ne sait donc pas que la tyrannie religieuse, en comprimant le zèle de la véritable piété, l'enflamme et le fortifie, au lieu de l'éteindre ; que le sang des martyrs a toujours été la plus féconde semence du Christianisme ; que l'Église de J. C. est essentiellement indéfectible ; que les habitans, les œuvres et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle au point de lui enlever tous ses enfans, et que les pierres se changeroient plutôt en hommes pour lui en susciter : qu'il se remette sous les yeux la mort admirable de son roi ; celle de son auguste épouse ; celle de l'incomparable princesse Élisabeth, exemple de toutes les vertus, modèle des Saints, image d'un Ange sur la terre ; celle des mères et des filles chrétiennes immolées en haine de J. C. ; celle des vertueux pasteurs dont je célèbre les combats et la gloire ; et qu'il me dise si la Religion Catholique est une chimère inutile et ridicule ; si elle n'a rien de surnaturel et de divin dans sa cause et dans ses effets, dans sa doctrine et dans ses œuvres ; si elle n'élève pas l'homme au-

dessus de sa propre nature, et si l'athée Parny sauroit mourir et souffrir comme le chrétien LouisXVI. Qu'il se rappelle combien d'efforts inutiles ont été faits depuis dix ans pour anéantir cette Religion sainte, et son poëme ne sera pas sans doute plus puissant qu'eux ; combien de conversions tardives, mais éclatantes, elle a opérées sur ses plus grands ennemis ; combien de sophistes orgueilleux et d'apostats même sont rentrés dans son sein après l'avoir persécutée ; combien fut glorieux le triomphe qu'elle a remporté sur la Philosophie dans la personne du célèbre de la Harpe : qu'il imite sa candeur, sa bonne foi, son courage ; qu'il partage son bonheur et ses vertus, après avoir partagé ses erreurs ; et qu'il cesse enfin de vouloir enlever au ciel ses adorateurs, au Créateur l'hommage de ses créatures, à l'homme sa plus belle espérance, au méchant son frein salutaire, au juste son bonheur ici-bas, au pauvre sa plus douce consolation, au riche le véhicule de sa bienfaisance et de sa charité, aux peuples le lien de leur obéissance, aux gouvernemens leur appui nécessaire, aux rois mêmes le garant de leur puissance et de la fidélité de leurs sujets.

En attendant que la miséricorde de Dieu daigne opérer, par sa grace, ce changement miraculeux

dans l'âme de Mr. le chevalier de Parny, j'ose opposer mes vers aux siens, et lui disputer, non la palme frivole de la poésie, ni les fades louanges de quelques impies littérateurs, mais l'estime des gens de bien, le triomphe de la vérité et l'empire des cœurs honnêtes. Sans vouloir solliciter l'indulgence des lecteurs, indulgence toujours perfide, quand on a le désir sincère de mettre à profit les leçons d'une saine critique, je puis avouer ici que la publication de son horrible ouvrage a hâté de beaucoup celle du mien : et quelque imparfait qu'il soit, quelque déterminé que j'aie été moi-même de le réserver pour d'autres tems et d'autres lieux, la circonstance a tout changé : j'ai cru l'ensemble de mon poëme utile, l'occasion de le publier favorable, le sacrifice de mon amour-propre nécessaire, et je l'ai livré à l'impression, pour la gloire seule de la Religion et de la vertu persécutée. Heureux si, malgré la censure amère, le sarcasme et tous les efforts combinés de l'impiété philosophique et de l'immoralité licencieuse auxquels je m'attends, Dieu couronne mon travail de quelque succès, l'Église de quelque approbation, l'âme sensible de quelques pleurs, et l'honnête homme de quelque suffrage !

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU

CLERGÉ DE FRANCE.

DU nom du Christ Confesseurs vénérables,
Vous que ce Dieu remplit d'un saint amour,
Et doit au ciel confesser à son tour,
Prêtez l'oreille à mes chants lamentables.

Sur des tombeaux, à l'ombre des cyprès,
Ces sons plaintifs, arrachés à ma lyre,
Diront les maux, les tourmens, le martyre
De nos Pasteurs, l'honneur du nom Français.

François comme eux, et consacrés ministres
Du Tout-puissant qui les a couronnés,
Vivant encor, mais plus infortunés,
Vous avez droit à ces accens sinistres.

Qui d'entre vous n'a pas porté des fers?
Qui n'a pas vu cette horrible Hécatombe,
Et, dans son cœur, n'eût préféré la tombe,
Aux jours qu'il traîne, errant dans l'univers?

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE, &c.

La faux tranchante a moissonné vos frères ;
Dieu, dans son sein, les plaça pour toujours :
Vous survivez, mais mourant tous les jours
Sous deux bourreaux, l'exil et vos misères.

Membres épars de ce corps mutilé,
Vous palpitez et souffrez davantage :
Pour vivre ainsi, faut-il moins de courage,
Que pour mourir d'un seul coup immolé ?

Nos Saints Martyrs ont traversé la nue,
Gagnant l'Olympe, à ce monde étranger :
Ils vous ont vu partageant leur danger,
Braver la mort qu'ils avoient obtenue.

Vous, héritiers du cœur de ces Élus,
Partagez donc leur gloire et mon hommage :
J'ose, à vos pieds, déposer cet ouvrage,
Fruit de mon zèle et prix de vos vertus.

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

TRIOMPHE de l'irréligion et de l'immoralité en France, sous le nom de *Philosophie*. Louis XVI, conseillé par Néker, convoque les États généraux de son royaume. Portrait de ce prince. Apparition subite et discours de Calvin au milieu de cette assemblée, à laquelle il conseille de renverser le trône et les autels, et de venger sa cause: après lui, Camus, membre des États, propose de réformer l'Église Gallicane en la dépouillant, d'établir un nouveau culte schismatique, et de contraindre tous les pasteurs de s'y attacher par un serment. Portrait de quelques orateurs, et parallèle de Mr. l'abbé Maury et du Cte. de Mirabeau. Protestation de Mgr. l'évêque de Clermont. Discours impie de Taillerand Périgord, évêque d'Autun. Le projet est décrété. L'impiété, qui dirige l'assemblée, dispose quelques pasteurs à prêter le serment exigé: et tandis que la crainte et l'avarice la secondent dans les provinces, elle attache à son parti Loménie de Brienne, archevêque de Sens; Taillerand Périgord, évêque d'Autun; Gobet, évêque de *Lyda*; Jarente, évêque d'Orléans; Lafont, évêque de Viviers; et les abbés Fauchet, Goutte et Sieyès.

LA FOI COURONNÉE,

ou

LE MASSACRE

DES PASTEURS CATHOLIQUES.

P O È M E.

Sacerdotes eorum in gladio ceciderunt. Ps. 77.

CHANT PREMIER.

QUE le chantre orgueilleux du plus grand des
Henri
Ait, d'une main savante et d'un pinceau hardi,
Tracé l'affreux tableau des horreurs de la Ligue,
Et les combats des Guise, et leur coupable intrigue ;
De lauriers tout sanglans cueillis à Fontenoi,
Que sa Muse ait orné l'auguste front d'un roi,

Et marchant du Permesse au temple de Mémoire,
Après avoir chanté les vertus et la gloire,
Qu'il ait perdu nos mœurs par ses vers trop goûtés,
Et consacré sa lyre à des impiétés;
Que d'autres, avant lui, dans Rome et dans l'Attique,
Embouchant les premiers la trompette héroïque,
De fabuleux héros veuillent peupler les cieux,
Et fassent, dans leurs vers, combattre tous les dieux;
Je laisse à chacun d'eux cet art dont il s'honore:
Pour moi, jeune et discret, qu'un autre feu dévore,
Des Martyrs de nos jours je chante les combats,
Leurs fers, et leurs tourmens, leur gloire et leur
trépas.

Reine d'un nouveau Pinde et d'un plus saint Par-
nasse,

Toi qui polis les vers du chanfre de la grace,
Muse, dont les accens, consacrés aux autels,
D'un feu pur et céleste embrâsent les mortels,
Préside à mes accords, viens et mets sur ma lyre,
Au lieu de vains lauriers, les palmes du martyre.

Dès qu'un de nos Louis eut fait, en roi pieux, (1)
Céder la politique à l'intérêt des cieux;
Dès qu'il eut révoqué cet édit mémorable,
Fruit des rébellions du Protestant coupable;
De ce coup imprévu, l'enfer, quoiqu'aterré,
Arma, pour sa vengeance, un bras désespéré.
Les enfans de Calvin, et la Philosophie, (2)

Et des illuminés toute la secte impie,
Jurèrent en secret, par leur triple union,
Une haine implacable à la Religion.
Tout servit leurs projets : leur doctrine infernale
Corrompit à la fois le Dogme et la Morale :
Mille auteurs soudoyés, mille écrivains proscrits,
Répandaient à grands flots leurs dangereux écrits.
Par un arrêt barbare autant qu'impolitique,
Il n'étoit déjà plus ce Corps apostolique, (3)
Enfant de Loyola, qui franchissant les mers,
Dans son zèle héroïque embrassoit l'univers.
Ses talens, ses vertus, sa piété sublime,
L'avoient rendu suspect et redoutable au crime ;
Et la France, en perdant ces grands instituteurs,
N'eut plus d'esprit public, et fut bientôt sans mœurs.
A l'exemple des grands, le peuple trop facile,
Chancellant dans la Foi, dédaignoit l'Évangile :
Magistrat ou guerrier, ou noble, ou plébéien,
Tout étoit philosophe et n'étoit plus chrétien. (4)
Soit erreur, en un mot, soit foiblesse, imprudence,
L'œil du Gouvernement voyoit tout en silence,
Et nos littérateurs, sûrs de l'impunité,
Professoient l'athéisme et l'immoralité.

Des rois peut-être alors l'excessive indulgence,
Dans ses desseins cachés servoit la Providence,
Qui, joignant au passé nos crimes à venir,
Lasse de pardonner, vouloit enfin punir.
Il pouvoit être heureux ce châtiment sévère :

Dieu quelquefois nous juge et nous corrige en père ;

(5)

Et plein d'amour pour nous, son bras juste et vengeur,
Se lève avec colère et tombe avec douceur.

Mais la France, à ses yeux, fut alors trop coupable ;
Et nous touchions au jour où sa main formidable
Devoit, sourde à nos cris, terrible en son courroux,
Pour de plus grands forfaits, frapper les plus grands
coups,

Et commettre, en ce jour si fatal pour la France, (6)
Aux ennemis des rois le soin de sa vengeance.

Le vertueux Louis, au trône parvenu,
Qu'on a jugé si mal, qu'on a si peu connu,
Regnoit alors en France, et gouvernant en père, (7)
N'avoit point du guerrier le sanglant caractère.
Bienfaisant et paisible, économe et pieux,
Sur le sort de son peuple ouvrant toujours les yeux,
Ce prince infortuné reçut de la nature
Un esprit pénétrant, qu'on croyoit sans culture,
Et, dans tous les projets dont il fut occupé,
Se trompa quelquefois, mais fut souvent trompé : (8)
Trop bon, trop confiant, ou trop foible peut-être,
Parlant dans ses conseils plus en ami qu'en maître,
Il se perdit lui-même et sut, pour les Français,
Modérer sa justice et jamais ses bienfaits.
Sur des maux éloignés peut-être un peu timide,
Mais, dans les maux présents, ce monarque intrépide,

Fort de son innocence et toujours sans appui,
Faisant tout pour son peuple et jamais rien pour lui,
Pour épargner le sang eût donné sa couronne,
Et vit d'un œil égal l'échafaud et le trône :
Ses goûts, ses passions, s'il en fut agité,
Au bonheur des François n'ont jamais rien coûté :
Tel fut enfin Louis, jusqu'à sa mort sublime,
Tendre et fidelle époux, monarque magnanime,
Grand par tous ses malheurs, plus grand par ses
bienfaits,
Qui causa bien des maux, et qui n'en fit jamais.

Mais comment éviter la trahison perfide ?
Louis étoit crédule, et Néker fut son guide : (9)
Trompé par ses conseils, égaré sur ses pas,
Il avoit du royaume assemblé les États :
C'est d'eux qu'il attendoit le bonheur de la France,
O Prince trop aveugle ! O frivole espérance !
Quand, dans le choc fougueux des esprits divisés,
Des intérêts divers, des avis opposés,
L'honneur, ou la raison ne se font point entendre,
De trois ordres rivaux quel bien peut-on attendre ?
Combien de fois, hélas ! ces Congrès généraux,
Loin de les appaiser, ont-ils accru nos maux ?
Les troubles intestins, l'intrigue et la misère,
Tels ont été leurs fruits dans un tems plus prospère :
Ennemis déclarés du pouvoir souverain,
Aux rênes de l'empire osant porter la main,
Parlant du bien public sans jamais le produire,

Aggravant les abus au lieu de les détruire,
L'histoire en est garante, on les vit autrefois,
Dans Orléans, dans Tours, dans Paris et dans Blois,
S'épuiser en clameurs, sans jamais rien résoudre,
Et pour sauver l'état il fallut les dissoudre.
Plût au ciel que Louis, trop lent à s'irriter,
Instruit par cet exemple, eût voulu l'imiter !
Mais sa justice, hélas ! fut trop tard éclairée :
Du trône et des autels la perte étoit jurée :
Déjà pour l'accomplir dans Paris révolté,
La discorde odieuse avoit tout apprêté :
Plus puissans que leur roi déjà quelques rebelles, (10)
Aux François égarés donnoient des loix nouvelles,
Et projetoient alors d'interdire aux mortels,
Du véritable Dieu le culte et les autels :
Le trône étoit par eux environné de chaînes :
De l'empire agité leurs mains brisoient les rênes,
Et soufflant la révolte au sein de l'univers,
Au nom d'un peuple libre ils nous donnoient des fers.

De ces réformateurs la secte turbulente,
Atroce en ses desseins, et toujours triomphante,
Veut enfin prononcer sur le sort de l'état ;
Et tous les novateurs sont entrés au sénat. (11)
Soudain, quoiqu' étranger dans ce sénat impie,
Presque tout corrompu par la Philosophie,
L'Évangile à ses pieds et Voltaire à la main,
Un homme osa paroître ; et cet homme est Calvin.
Ce coupable habitant du noir séjour des ombres,

Sorti pour un moment de ses cavernes sombres,
Venoit, d'un bras fougueux, briser comme autrefois
Les autels de son Dieu, les sceptres de nos rois ;
Et présentant au peuple une croix mutilée,
Calvin parle en ces mots à l'horrible assemblée.

“ Généreux compagnons, dont les projets nou-
“ veaux

“ Sélèvent aujourd'hui sur mes premiers travaux :

“ Enfans chers à mon cœur, émules de ma gloire,

“ Qui marchez sur mes pas au temple de Mé-
“ moire,

“ J'ose au milieu de vous faire entendre ma voix :

“ Ce que vous projetez, je l'ai fait autrefois :

“ Dans des tems moins heureux, mon bras, avec
“ audace,

“ A divisé l'Église et combattu la grace :

“ J'ai, des simples chrétiens trompant la charité,

“ Mis à profit leur zèle et leur crédulité.

“ Ce n'est plus l'Évangile, aujourd'hui c'est Voltaire

“ Qu'on doit prêcher, amis, à l'insensé vulgaire :

“ J'ébranlai les autels ; il faut les renverser :

“ J'attaquai quelques rois ; osez les terrasser :

“ Ils sont tous des tyrans ; brisez leur diadème, (12)

“ Et si Dieu les protège, il est tyran lui-même.

“ Apprenez aux François, faits pour la nouveauté,

“ Que le bonheur de l'homme est dans la liberté :

“ Qu'à ce mot enchanteur le vrai patriotisme

“ Embrâse tous les cœurs d'un nouveau fanatisme :

“ Ce mot peut enfanter la rage et le trépas ;
“ Ce mot seul vous suffit pour armer tous les bras.
“ Nêker, dès son enfance instruit à mon école,
“ Ennemi du monarque, et du peuple l'idole,
“ Savant dans l'art de feindre, et propre à tout oser,
“ Déjà pour la révolte a su tout disposer :
“ Mortel ambitieux, philosophe à système,
“ Moins éclairé, plussouple, aussi fier que moi-même,
“ Cet ennemi de Rome et de la royauté
“ Va sacrifier tout à la célébrité :
“ Il sait, en préparant le meurtre et la vengeance,
“ Conserver des vertus une utile apparence :
“ De vos rébellions seul et premier auteur,
“ Il doit régler ces plans dont il fut l'inventeur :
“ S'il vous a convoqués, c'est pour ruiner l'empire ;
“ Il marche à votre tête, et c'est moi qui l'inspire.
“ Commencez par l'Église, et dans votre courroux,

(13)

“ Sur un clergé puissant frappez les premiers coups :
“ Contre un tel ennemi marchez avec prudence :
“ Plus adroits aujourd'hui, plus fourbes qu'on ne
“ pense,
“ Par un peuple grossier vos prêtres honorés,
“ Des ombres du respect sont encore entourés :
“ Craignez sur-tout en eux cette ardeur fanatique,
“ Ce dévouement aveugle à leur croyance antique :
“ Tant de forfaits commis, dix-huit siècles d'erreurs,
“ N'ont pu désabuser de ces vils imposteurs :

“ La rage est dans leur ame et la paix dans leur
“ bouche:

“ Le ciel est, diront-ils, le seul bien qui les touche,

“ Et Rome à vos décrets leur défend d'obéir.

“ Mais pour les perdre, amis, il faut les avilir:

“ Dans vos savans écrits, révélez à la France

“ Qu'ils n'ont avec le ciel aucune intelligence:

“ Accoutumez le peuple à ne plus voir en eux,

“ Des graces du Très-haut les ministres heureux:

“ Des bienfaits répandus par leurs mains hypocrites,

“ Empoisonnez la source, étouffez les mérites;

“ Et vous verrez alors tous ceux qu'ils ont nourris,

“ Immolant de leurs mains ces ministres proscrits,

“ Venger bientôt sur eux la mort de mes apôtres

“ Et laver dans leur sang mon injure et les vôtres:

“ Vous verrez l'un par l'autre égorger ces pasteurs,

“ Et la France un jour libre, après tous ses malheurs,

“ Offrir à l'univers le mémorable exemple (14)

“ D'un peuple sans autels, sans monarque et sans
“ temple.”

Il dit: et son discours ravit les factieux:

Calvin au même instant disparoit à leurs yeux,

Les poisons qu'a versés sa bouche criminelle,

Allument dans les cœurs une fureur nouvelle.

On s'agite, on s'écrie, on n'est point entendu:

Tout ordre est renversé; tout droit est confondu;

Et chacun veut livrer, dans ce jour de carnage,

Le trône aux assassins, et l'Église au pillage.

Ainsi des ouragans le maître impétueux,
Déchaîne quelquefois les Aquilons fougueux,
Et laissant aux Zéphirs l'empire de la terre,
Au terrible Neptune ose apporter la guerre.
La mer s'enfle et s'agite et parmi les éclairs,
Joint son murmure affreux au sifflement des airs,
Élève jusqu'au ciel ses montagnes humides,
Retombe en mugissant sur les plaines liquides,
Montre un abîme ouvert sous des cieux embrasés,
Et des flots écumans, l'un par l'autre écrasés :
Tout cède à la fureur de ce maître terrible :
Il brave du trident la puissance invincible,
Confond pour un moment le feu, l'air et les eaux, (15)
Et présente à nos yeux l'image du cahos.

Le président envain pour calmer la tempête,
Descend, court et s'enfuit ; un bras nerveux l'arrête :
Le tumulte s'accroît : vingt décrets présentés,
Vingt fois sont applaudis, et vingt fois rejetés :
L'un veut la loi plus douce, et l'autre plus barbare :
L'intérêt les séduit, la fureur les égare ;
Et dans ce trouble affreux, le cri des assistans
Se mêle, avec audace, aux débats des votans.

A ce tumulte enfin succède un long silence :
Bientôt vers la tribune un orateur s'avance :
Cet orateur jadis l'avocat et l'appui
Du Corps trop malheureux qu'il attaque aujourd'hui,

Prend ce ton languissant qui séduit et qui touche :
Son langage est un miel découlant de sa bouche :
Mais, hypocrite adroit, sa langue est un poignard,
Et ce miel un poison qu'il distille avec art : (16)
Aux sentimens d'un fourbe il joint l'ingratitude,
Combat les droits sacrés dont il fit son étude,
Usurpe les pouvoirs du saint pontificat,
Convertit en concile un ignoble sénat,
Et du ciel sur sa tête appelant l'anathème,
Au nom de Jésus-Christ combat Jésus-Christ même.
Dans son discours enfin ce légiste imposteur,
De l'univers chrétien hardi réformateur,
Sur notre église antique asseoit une autre église :
On l'écoute ; on murmure ; on voit avec surprise
Ce Camus, du Clergé célèbre défenseur,
Qui, riche de ses dons, comblé de sa faveur,
Attaque impudemment le dogme catholique,
Et propose à la France un culte schismatique. (17)
Ces dons, ces legs pieux, ces biens des fondateurs, (18)
Trésor de l'indigent, sont ravis aux pasteurs :
Camus les en dépouille, et d'un vil mercenaire,
Ose offrir au Clergé l'humiliant salaire :
Il proscriit tous les droits du pontife romain, (19)
Et dans sa primauté ne voit qu'un titre vain :
Il arrache aux prélats leurs divins privilèges ;
Il accroît, il supprime, il réunit leurs sièges ;
Et de sa main profane, à leurs regards surpris, (20)
Des Évêchés nouveaux ont été circonscrits.

Tout est déjà réglé, sans qu'au chef de l'Eglise,
La loi du novateur doive être un jour soumise ;
Et les ministres saints que Dieu même a placés,
Par le pouvoir civil vont être déposés.
Son bras audacieux confond la hiérarchie,
Et jusqu'au sanctuaire établit l'anarchie :
Le prêtre et le prélat, dans son code infernal, (21)
Rivalisant en droits, marchent d'un pas égal ;
Et les pasteurs enfin, parjures et rebelles,
Doivent, sur les autels, jurer ces loix nouvelles.

D'un projet si fatal le piège est découvert :
Bientôt à l'éloquence un champ vaste est ouvert.
Deux célèbres mortels, brillant dans la carrière,
Et fiers de se combattre, ont franchi la barrière :
Maury, dans ses discours toujours impétueux,
De l'organe et du geste a l'avantage heureux.
Mirabeau, moins bouillant, a la marche plus sure,
Et dans tous ses écarts, s'élève avec mesure.
Si Maury, plus nerveux, porte un coup terrassant,
Mirabeau, plus adroit, décoche un trait perçant :
L'un, du grand orateur, a la course rapide ;
L'autre a, du rhéteur froid, la marche plus timide ;
Maury, s'il improvise, accable son rival :
Mirabeau, s'il écrit, est par fois son égal :
L'un a d'un esprit droit l'invincible logique ;
L'autre, du philosophe a tout l'art sophistique.
Quoiqu' à la fleur des ans, sur les livres blanchis,
Du plus profond savoir tous les deux enrichis,

Par leurs talens divers et leurs pompeux langages,
Du Congrès étonné partagent les suffrages :
Mais tandis que Maury, fléau des novateurs,
Confond son fier émule, en bravant les clameurs,
Mirabeau n'a jamais qu'un docile auditoire,
Qu'il doit à son parti, plus qu'à l'art oratoire.
Après eux Montesquiou, simple et moins véhément,
Parle aux cœurs qu'il pénètre, et peint le sentiment.
L'orateur Cazalès, formé par la nature,
Est éloquent sans art, et pompeux sans enflure.
Ornés d'heureux talens, mais long-tems égarés,
Les Tonnerre, et Lally sont par fois admirés :
Trois enfans de Thémis, Treilhard, Thouret, Barrère,
Ont, par quelques succès, deshonoré leur mère.
Barnave, plus cruel, plus fougueux tous les jours,
De fleurs teintes de sang ose orner ses discours.
Ballore au vrai savoir ajoute un vrai courage :
La Sarre avec plus d'art, touchant dans son langage,
Aux esprits comme aux cœurs fait entendre sa voix :
Deynard ferme et pressant l'égale quelquefois,
Et tous ces orateurs, disputant d'éloquence,
Balaçcent la victoire et le sort de la France.

On va pourtant aux voix sur le décret fatal.

- “ Arrêtez, dit soudain le courageux Bonnal ;
“ Lorsqu'un mortel impie ose attaquer l'Église, (22)
“ Son fer dût-il m'atteindre et punir ma franchise,
“ Après tant d'orateurs j'ose élever la voix ;

“ Non pour combattre encor ses erreurs par nos loix,
 “ Ni discuter son plan, digne de l'anathème :
 “ Le poison qu'il contient se montre assez lui-même.
 “ Mais au nom des prélats et du clergé nombreux,
 “ Dont ma bouche un moment est l'interprète heureux,
 “ J'atteste ici le ciel qu' à nos dogmes antiques, (23)
 “ L'enfer ne peut unir vos décrets schismatiques ;
 “ Et que nul d'entre nous, dût-il enfin périr,
 “ Ne veut ni les jurer, ni même y concourir.”

Auteur, avec Camus de ce plan détestable,
 Aussi pervers que lui, moins fourbe et plus coupable,
 Périgord, philosophe et conjuré vénal,
 S'élance à la tribune et répond à Bonnal.

“ J'ai médité, dit-il, ces réformes heureuses,
 “ Que repoussent encor des mains ambitieuses ;
 “ Et prélat, comme vous, j'atteste que la loi,
 “ Civile en tous ses points, est conforme à la Foi.
 “ Le peuple a de ses droits mesuré l'étendue,
 “ Et reprend aujourd'hui l'autorité perdue.
 “ Il aura désormais, comme il eut autrefois,
 “ Un clergé moins nombreux, des pasteurs de son
 choix ;
 “ Et des impôts sacrés l'incalculable somme,
 “ N'ira plus, pour des brefs, s'ensévelir dans Rome.
 “ Du François libre enfin, défenseurs généreux,
 “ Dédaignez ces prélats, et leurs discours pompeux ;
 “ Et bravant du clergé l'impuissant anathème,
 “ Sauvez la liberté, voilà la loi suprême.”

Périgord et Camus sont alors applaudis, (24)
Et leurs plans novateurs en décrets convertis.
Ces loix vont déchirer l'Église infortunée,
Creuser de nos malheurs la source empoisonnée,
Et préparer enfin, par la main des méchans,
Un sujet lamentable à ces lugubres chants.

Cependant la cabale et son indigne oracle
Avoient encore à vaincre un plus terrible obstacle :
La mort et la terreur accompagnoient la loi.
Mais instruit de ses droits, éclairé sur la Foi,
Du Clergé Gallican l'invincible courage
Devoit, par ses vertus, l'emporter sur la rage :
Et quoiqu' avec douleur, aux yeux de l'univers, (25)
Il comptât dans son sein quelques membres pervers,
Qui, vaincus dès long-tems par la Philosophie,
A l'immoralité joignoient une ame impie,
Il parut affronter l'exil et le trépas,
Prêt à vaincre ou mourir dans ces nouveaux combats.
Plût au ciel que ce corps par sa persévérance,
Eût trompé des États la coupable espérance,
Et qu'il eût, en entier, constamment résisté !
Mais, pour notre malheur, l'horrible impiété,
Qui, dans ses plans nouveaux, dirigeoit l'assemblée,
Prévit sa résistance : elle en parut troublée ;
Et bientôt des États, sans escorte et sans bruit,
Sortie, à la faveur des ombres de la nuit,
La pâleur sur le front et la voix presque éteinte,

Elle accourt chez ses sœurs, l'avarice et la crainte ;
Et leur communiquant tous ses desseins pervers,
" O mes sœurs ; leur dit-elle, ô filles des enfers !
" Si vos succès jamais ont été mon ouvrage,
" Rendez-moi la pareille et sécondez ma rage.
" Si vous n'aveuglez pas ceux qu'il me faut tromper ;
" Le sceptre de la France est prêt à m'échapper,
" Et la Religion, ma plus grande ennemie,
" Va rentrer dans la gloire et moi dans l'infamie.
" Verrez-vous mon état sans honte ou sans pitié ?
" Votre intérêt, au reste, et la tendre amitié
" Doivent, en ma faveur, vous armer l'une et l'autre :
" Nos dangers sont communs, et ma cause est la vôtre.
" Parcourez donc la France et corrompez les cœurs :
" Au serment décrété disposez les pasteurs :
" Vous savez dans quel piège il faut tous les conduire ;
" Promettre et menacer, tel est l'art de séduire.
" Au cruel fanatisme opposez vos efforts ;
" Aveuglez les esprits ; étouffez les remords ;
" Et songez qu' aujourd'hui ma victoire est aisée, (26)
" Si par vos soins, mes sœurs, l'Église est divisée."
L'avarice aussitôt, à l'œil étincelant,
Et la crainte, au teint blême, au pas timide et lent,
Adressant à leur sœur un mot qui la rassure,
Promettent d'embrasser sa cause et son injure ;
Et de l'impiété partageant les fureurs,
Jurent d'exterminer l'Église et ses pasteurs ;
Et, pour ce grand objet, détestables apôtres,
Vont effrayer les uns et corrompre les autres.

Cependant

Cependant vers ces lieux où, conduits par l'amour,
Le crime et la débauche ont fixé leur séjour ;
Dans cette horrible enceinte où les beautés vénales
Vont offrir au public leurs faveurs infernales, (27)
Habitoit Périgord, ce prélat corrompu,
Né mort à la pudeur ainsi qu' à la vertu :
Chez lui, soit par hasard, soit après quelque orgie,
Se trouvoient rassemblés. l'impudent Loménie,
L'inconséquent Gobet, ce fourbe anti-chrétien,
A midi royaliste et le soir plébéïen,
Le méprisable Goutte, aussi faux qu' insipide,
Le Sophiste Sieyès, et Fauchet l'intrépide,
L'obéré d'Orgeval fuyant ses créanciers,
Et l'insensé Lafont méprisé dans Viviers.
La vertu suit toujours la vertu qu'elle estime :
Le crime a donc aussi ses attraits pour le crime.
Périgord et Brienne, et leurs pervers amis,
Plus que jamais peut-être étoient alors unis :
Toujours un même esprit les guide et les rassemble :
Sur la loi novatrice ils discouroient ensemble ;
Et quoiqu'en sa faveur dès long-tems disposés,
Sur quelques points légers ils sembloient divisés,
Quand, pour les réunir, l'impiété coupable,
Prompte à mettre à profit cet instant favorable,
Arrive au milieu d'eux, et leur dit : " Mes enfans,
" En attaquant la Foi, l'Église et les tyrans,
" Je vous communiquai mon étonnant système,
" Et j'ai compté sur vous autant que sur moi-même.
" L'art du triomphe, amis, est l'art de tout oser.

- “ Quoi, lorsqu'il faut agir, pourriez-vous balancer ?
“ Pourriez-vous, à mes yeux, abandonnant vos Sièges,
“ Perdre, en un seul moment, vingt ans de sacrilèges,
“ Et redouter l'enfer, ses feux et ses tourmens,
“ Pour un serment contraire à vos premiers sermens ?
“ Non, je connois vos cœurs : ces cœurs morts à la
 * crainte,
“ Faits pour agir sans règle et vivre sans contrainte,
“ Ne sont point asservis, ou plutôt corrompus,
“ Par de vains préjugés qu'on a nommés *vertus* :
“ L'ignorant s'y soumet : l'esprit-fort les méprise.
“ Soyez les fondateurs de ma nouvelle église :
“ Rompez toute alliance entre le Pape et vous :
“ Bravez avec dédain son impuissant courroux :
“ Travaillons tous d'accord à ma grandeur future ;
“ Et donnez au Clergé l'exemple du parjure.
“ Ainsi, d'après leurs vœux, Jarente et Périgord
“ Seront, par le Congrès, récompensés en or :
“ Gobet aura de moi le premier siège en France :
“ Je destine à Savine une autre récompense :
“ Brienne est réservé pour le patriarchat :
“ Et vous, Goutte et Fauchet, l'heureux épiscopat,
“ Au sortir des États, vous attend l'un et l'autre :
“ Et toi, Sieyès, enfin, toi mon fils, mon apôtre,
“ Tu n'auras, pour tout prix, suivant ta volonté,
“ Que l'honneur d'un grand rôle, et la célébrité.
“ Est-ce assez vous payer la faveur passagère
“ D'un serment bien frivole, et pourtant nécessaire ?

“ Et quand, pour mon triomphe, on l'ordonne aujourd'hui,

“ Le choix est-il douteux entre ces biens et lui ?

Ainsi l'impiété par ses larges promesses,
Par l'art de ses discours, par l'appât des richesses,
Pénétrant dans leurs cœurs déjà si corrompus,
Pour s'en assurer mieux les corrompt encor plus.
Chacun d'eux, à Dieu même, à son prince infidelle,
Croit marcher au bonheur en faisant tout pour elle ;
Et déposant enfin le masque des vertus,
Aux plus grands attentats ils sont tous résolus.

Or, dignités, grandeurs, vains dieux que l'homme
encense,

Telle est donc ici-bas votre horrible puissance !
Nous les verrons bientôt, ces criminels prélats,
Parjurés sans pudeur au milieu des États,
Premiers consécrateurs des pasteurs schismatiques,
Vouloir abjurer Rome, et rester catholiques. (28)
Par la main du Très-haut, leurs yeux sont obscurcis,
Leurs esprits égarés, et leurs cœurs endurcis : (29)
Ainsi, dès ce bas monde, et malgré sa clémence,
Dieu quelquefois sur l'homme exerce sa vengeance ;
Et ce Dieu tout-puissant, par un juste retour, (30)
Abandonné de lui, l'abandonne à son tour.

NOTES DU PREMIER CHANT.

NOTE I.

Dès qu'un de nos Louis eut fait, en roi pieux,
Céder la politique à l'intérêt des cieux ;
Dès qu'il eut révoqué cet édit mémorable,
Fruit des rébellions du Protestant coupable,

Ch. 1. pag. 10.

(1) En 1598, plusieurs villes et même quelques provinces de France refusoient encore de reconnoître leur roi dans la personne de Henri IV. Ce prince vint en Bretagne, où régnoit alors en souverain le duc de Mercœur qui refusoit de la lui rendre : il se vit donc forcé de l'acheter, pour ainsi dire, en mariant son fils légitimé, César, duc de Vendôme, à la fille de ce trop puissant seigneur : et ce fut le 30 Avril de cette même année, qu'il signa à Nantes l'édit mémorable qui a toujours conservé le nom de cette ville. Les prétendus réformés, qui le sollicitoient depuis long-tems, en fournirent tous les matériaux ; et Daniel Chamier, un de leurs plus habiles ministres, y travailla avec MM. de Thou, Jeannin, Calignon et Schomberg. Le roi, dégoûté de la guerre civile, embarrassé dans ses finances, épuisé de soldats, et courbé sous l'empire des circonstances, fut obligé d'accorder tout aux Protestans ; et l'on peut dire qu'il reçut la loi plutôt qu'il ne la donna : la Religion céda donc alors à la politique. Comme cet édit, en accordant la liberté illimitée du culte aux réformés, leur ouvroit encore la carrière civile et militaire, et établissoit, dans les tribunaux, des chambresmi-parties

pour juger leurs procès, le parlement refusa long-tems de l'enregistrer : enfin les ordres du roi furent si précis et si pressans que cette cour obéit le 15 Février 1599 ; mais le royaume n'en fut pas moins agité. L'inquiétude des esprits, le choc et la diversité des opinions religieuses, un reste de levain haineux, fruit des dissensions à peine éteintes, tinrent le gouvernement dans une vigilance continuelle et nécessitée par les troubles toujours prêts à renaître dans l'état. Louis XIII en fut occupé pendant tout son règne ; et il ne fallut rien moins que le génie de Richelieu pour préserver la France d'un bouleversement général. Le règne de Louis XIV s'en ressentit également ; et ce grand prince vit enfin dans cet édit la source de toutes les dissensions intestines. Le Chancelier Le Tellier et Louvois, son fils, en sollicitoient la révocation, tandis que le grand Colbert s'y opposoit : les premiers triomphèrent ; l'édit fut révoqué le 22 Octobre 1685, et la Religion l'emporta alors sur la politique. L'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et la Hollande augmentèrent leur population au détriment de la France, et s'enrichirent à la vérité des biens, des arts et de l'industrie des fugitifs qui abandonnèrent leur patrie. Si d'après cela, comme le prétendent quelques hommes célèbres, cet acte de rigueur nécessaire fut une grande faute en politique, c'en fut une bien plus grande, sans doute, que de paroître mollir et de substituer la tolérance à la loi : car il auroit beaucoup mieux valu peut-être qu'elle n'eût jamais été rendue, que d'avoir été foiblement et partiellement exécutée : puisqu'il est de principe incontestable en physique, en politique et en morale, que les membres gangrenés qu'on laisse par ménagement, par indifférence, ou par oubli, attachés à un corps sain, le corrompent insensiblement, et opèrent bientôt sa mort ou sa dissolution.

NOTE II.

Les enfans de Calvin, et la Philosophie,
 Et des illuminés toute la secte impie,
 Jurèrent en secret, par leur triple union,
 Une haine implacable à la Religion.

Ch. 1. pag. 10.

(2) On a déjà pu voir, dans les mémoires de Mr. l'abbé Barruel pour servir à l'histoire du jacobinisme, comment les philosophes, les franc-maçons et les illuminés avoient déclaré la guerre à l'Eglise de Jésus-Christ, et résolu de renverser un jour tous les autels et tous les trônes. Ceux qui regardent comme chimérique la formation d'un plan combiné entre ces trois associations infernales contre les gouvernemens monarchiques et la Religion chrétienne, doivent au moins avouer que si leurs mesures n'ont pas été concertées, elles ne tendent pas moins à la destruction de leurs deux ennemis communs, quoiqu'avec des moyens différens, et même opposés ; comme il arrive que les flots de la mer ruinent les fondemens d'un édifice, tandis que la flamme en dévore les toits.

S'il est certain que l'illuminisme, la philosophie moderne et la franc-maçonnerie sont les trois sources où le jacobinisme a puisé ses adeptes, il n'est pas moins évident à mes yeux que le calvinisme en est une quatrième plus abondante que les trois autres ; et peut-être ne seroit-il pas difficile de prouver que les deux premières lui doivent leur existence. C'étoit au moins l'opinion du grand Bossuet qui, dans l'éloge funèbre d'une grande reine, dit expressément que *ceux qui changent la religion l'énervent et lui ôtent un certain poids qui est seul capable de tenir les peuples ;* et il ajoute : *c'est de là que nous est né ce prétendu système, inconnu jusqu'ici, qui doit anéantir toutes*

*les royautes et éгалer tous les hommes, songe sédition
des indépendans, et leur chimère impie et sacrilège :
tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en
pensées séditiones, quand l'autorité de la Religion
est anéantie.*

En effet, en remontant la chaîne des siècles jusqu'au quatorzième, il est facile de se convaincre que la doctrine de Luther et de Calvin, et celle de toutes leurs églises différentes, n'a point d'autre origine que celle de Wiclef, qui ne fut lui-même qu'un prédicateur fougueux de la *liberté* et de l'*égalité*. Ce fameux hérésiarque, curé de Lutterword, vécut sous le règne d'Édouard III. Mécontent de la cour de Rome, il résolut d'anéantir l'autorité du pape, et de faire dépouiller tous les ecclésiastiques de leurs biens : il se fit d'abord secrètement un assez grand nombre de prosélites, et prêcha ensuite, enseigna publiquement que l'Église romaine n'est point le chef des autres églises ; que le pape, les archevêques et les évêques n'ont aucune prééminence sur les prêtres ; que le clergé ni les moines, selon la loi de Dieu, ne peuvent posséder aucun bien temporel ; que lorsqu'ils vivent mal ils perdent tout leur pouvoir spirituel, et que la puissance séculière est obligée de les dépouiller de tout ce qu'ils possèdent ; que ni le roi, ni le royaume ne doivent se soumettre à aucun siège épiscopal ; qu'on ne doit rien lever sur le peuple, qu'après avoir employé tous les biens de l'église aux nécessités publiques ; que l'autorité temporelle est obligée, en conscience, de confisquer tous les biens des évêques qui offensent Dieu mortellement ; et qu'après Urbain VI, il ne faut plus reconnoître de pape : il ne s'en tint pas là ; il voulut ensuite établir la liberté civile et l'indépendance parmi les hommes : cette doctrine nouvelle fit des progrès si rapides qu'il arriva bientôt en Angleterre un soulèvement général : cent mille habitans de la campagne se révoltèrent, s'armèrent et com-

mirent les plus grands désordres en criant: *Liberté, Egalité, Liberté*; mais cette populace égarée fut bientôt ramenée à ses devoirs par les mesures sages et vigoureuses du gouvernement; la tranquillité se rétablit dans le royaume, et la doctrine de Wiclef fut condamnée par les lois civiles et canoniques. Il est donc clair que les philosophes modernes n'ont fait que répéter et mettre en action les principes que ce fameux hérésiarque avoit professés: et de qui les tienment-ils, si ce n'est des Luthériens et des Calvinistes? D'où je conclus que si, dans une matière aussi sérieuse, il étoit permis d'offrir au lecteur l'arbre chronologique de la Révolution Française et de toutes ses horreurs, je dirois, sans craindre d'être démenti: un gentilhomme Bohémien, étudiant à Oxford, emporta dans son païs les livres de Wiclef: ainsi Wiclef engendra Jean Hus; Jean Hus engendra Luther; Luther engendra Calvin; Calvin engendra les Philosophes; les Philosophes engendrèrent les Jacobins; et les Jacobins ont engendré la Révolution et toutes ses atrocités.

NOTE III.

Il n'étoit déjà plus ce Corps apostolique,
Enfant de Loyola, qui franchissant les mers,
Dans son zèle héroïque embrassoit l'univers.

Ch. 1. pag. 11.

(3) La célèbre Société des Jésuites, ainsi appelés du nom de la première église qu'ils eurent à Rome sous l'invocation de Jésus, fut établie, en 1540, par Ignace de Loyola, à la tête de six ccclésiastiques seulement; et lorsqu'on la détruisit, environ deux

siècles après, elle étoit composée de plus de vingt mille membres appliqués sans relâche à l'enseignement public, à l'administration des sacremens, à la défense et à la propagation de la Foi dans toutes les contrées du monde: leur zèle et leurs lumières étoient si connus et si redoutés des Philosophes modernes, que Frédéric, écrivant à Voltaire, les appelloit *les Grenadiers de la Religion, et les Gardes-du-corps du St. Siège*: il n'en falloit pas davantage pour que leur perte fut jurée. On l'attribueroit vainement à des conjurations prétendues, à des principes erronés sur le régicide et la tyrannie, aux abus de leur constitution, et à l'accroissement redoutable de leur puissance: la véritable cause fut, en Portugal, la haine et la vengeance particulière d'un Carvalhio, marquis de Pombale, qui, en 1758, les fit cruellement périr dans les prisons et sur les échafauds; en France, l'intrigue des Jansénistes, de madame de Pompadour et du duc de Choiseuil qui, en 1762, les plaça entre la plus profonde indigence, l'exil, et le parjure, et les fit chasser indignement de leur patrie; en Espagne, la fureur de l'impie d'Aranda, qui, quatre ans après, leur fit éprouver le même sort, et les accabla de persécutions; dans toute l'Europe enfin, ce fut la Philosophie qui s'acharna à leur proscription générale, afin de détruire cette école de science, de morale, de religion et de vertus publiques et privées, qui s'opposoit si puissamment au renversement du trône et des autels résolu dès-lors, comme il paroît par les écrits même de ses coryphées. Au reste, les erreurs ou les fautes des gouvernemens, la rareté des grands ministres, les malheurs des rois, l'ébranlement, de toutes les monarchies, la chute de quelques unes, l'extinction du bon esprit public, l'indocilité des enfans, l'infidélité des sujets, le défaut d'instruction, les progrès de l'impiété, et depuis trente ans sur-tout, la corruption des mœurs par le libertinage et par tous les vices d'une mauvaise éducation, ne

sont ils pas autant de grands effets, dont la cause semble attachée à l'époque mémorable de la destruction de ce Corps si utile, si nombreux, si édifiant et si répandu?

NOTE IV.

Magistrat ou guerrier, ou noble ou plébéien,
Tout étoit Philosophe, et n'étoit plus Chrétien.

Ch. 1. pag. 11.

(4) La première et peut-être la plus intéressante vérité que nous offre l'histoire du monde, c'est que, chez tous les peuples civilisés, sous quelque espèce de gouvernement qu'ils vivent, les générations entières ont leurs caractères particuliers et distinctifs comme les individus: ainsi, après avoir donné au siècle dernier le beau nom de *siècle des lumières*; après avoir appelé *siècles d'ignorance*, *siècles de chevalerie*, quelques uns de ceux qui l'ont précédé; on doit malheureusement nommer à plus juste titre celui dans lequel nous vivons *le siècle de la Philosophie*; les maux effroyables dont elle vient d'accabler la France et l'Europe entière, l'ont rendue tellement odieuse, malgré son heureuse etymologie, qu'aujourd'hui son nom seul est un reproche, et quelquefois même une injure. Mais il y a, ce me semble, deux espèces de philosophie, qu'il seroit injuste et déraisonnable de confondre: l'une, que j'ose appeler *Philosophie Chrétienne*, est celle qui aidant le législateur dans la composition des lois, le géomètre dans ses calculs, le naturaliste dans ses observations, le physicien dans ses expériences, prête également ses secours à la méthaphysique, à la morale et

même à la théologie ; qui, soumise à la Religion catholique, la rend plus pure et plus éclairée, subordonne toujours ses principes aux préceptes de l'Évangile, et sa doctrine à celle de l'Église ; qui met à la place de la superstition, ce culte d'esprit et de vérité particulièrement recommandé par Jésus-Christ ; et qui, d'accord avec le vrai Christianisme, ne se borne pas à définir les passions avec méthode, mais apprend à les vaincre avec courage : c'est à elle même que l'antiquité païenne doit ses Solon, ses Licurgue, ses Sénèque, ses Pythagore, ses Caton, ses Platon, ses Aristote ; et c'est elle enfin qui, éclairée du flambeau de la Foi, et renfermée dans de justes limites, selon ces paroles de l'Apôtre, *sapere ad sobrietatem*, a donné les Augustin, les Tertullien, les Jérôme, les Grégoire, les Chrysostôme à l'Église naissante, et dans la suite, à celle de France en particulier, les Fénélon, les Bossuet, les Bourdaloue, les Racine, et plusieurs autres qui en ont été la lumière, l'ornement et les défenseurs.

Il est une autre espèce de Philosophie, ou plutôt c'est la même dénaturée par le vice, qui, fille de l'ignorance et de l'orgueil, mère des systèmes les plus extravagans et les plus absurdes, croit à peine l'existence d'un Être suprême, rejette tout ce qui peut comprimer les passions, admet tout ce qui les flatte, fait consister le souverain bonheur dans une liberté licencieuse et une égalité chimérique, tient une école publique d'impiété et d'immoralité, prétend soumettre la Foi catholique aux calculs de la foible raison, et veut abaisser à la portée de l'esprit humain la hauteur et l'incompréhensibilité des mystères de notre sainte Religion : il peut y avoir parmi ses sectateurs, à la vérité, quelques philosophes par leurs connoissances, mais ils ne sont jamais que des hommes vulgaires par leurs passions et leurs vices : c'est elle qui forma, dans la Grèce et dans Rome, les Diogène, les Pyrrhon, les Julien, les Épicure, dans la Hollande, les Spinoza, et sous nos yeux mêmes

dans Paris, les Helvétius, les Raynal, les Dalem-
bert, les Condorcet, les Diderot, les Voltaire, les
J. J. Rousseau, et tous leurs disciples corrompus et
corrupteurs écrivains de nos jours, qui n'ont d'autre
mérite que celui de professer publiquement l'a-
théisme, avec moins de savoir et plus d'insolence
que leurs maîtres : c'est elle qui depuis un siècle
inonde l'Europe d'écrits subversifs de l'ordre civil,
religieux et politique; c'est elle qu'on peut appeler
à juste titre l'ennemi de l'autel et du trône, et qui
a réduit notre infortunée patrie à l'état déplorable
où nous la voyons : elle y avoit depuis long-tems
corrompu toutes les classes de la société : on n'étoit
estimé qu'autant qu'on avoit lu tous les ouvrages
des principaux coryphées de son école : on n'étoit
qu'un sot quand on ne les citoit pas ; et pour ob-
tenir quelques succès dans le monde littéraire, il
falloit s'annoncer hautement comme leur disciple,
et s'en faire honneur. Les chaires chrétiennes reten-
trent long-tems, mais en vain, des gémissemens et
des plaintes de l'Église sur les dangers dont l'autel
et le trône étoient environnés ; et un orateur célèbre,
prêchant à la cour, ôsa même la dénoncer à Louis
XVI, cette philosophie barbare et impie, en pré-
sence des grands qui la protégeoient : car, selon l'ex-
pression d'un Père de l'Église (*Chrys. serm. 4.*) elle
avoit des partisans dans les villes et dans les cam-
pagnes, dans les tribunaux, dans les armées, dans
les maisons des grands, dans le palais des rois, et
même jusque dans le sanctuaire, au pied de la
croix de Jésus-Christ : ainsi nous pouvons dire
avec le roi prophète ; Dieu du haut du ciel a jetté
les yeux sur la terre, pour chercher parmi les
enfans des hommes, s'il en est quelques uns qui le
connoissent et qui le servent : mais tous se sont
égares, tous se sont perdus ; il n'en est pas un, pas
même un seul qui fasse le bien : car depuis le plus
petit jusqu'au plus grand, ajoute Jérémie, tous sont
esclaves de l'avarice, et depuis le Prophète jusqu'au
prêtre

prêtre de l'autel, tous marchent dans les voies de la fourberie et de l'iniquité. *Deus de cælo prospexit super filios hominum ut videat si est intelligens autquirens eum : omnes declinaverunt simul inutiles facti sunt ; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. (Ps. 52.) A minore quippe usque ad majorem, omnes avaritiæ student, et à propheta usque ad sacerdotem, cuncti faciunt dolum.. (Jer. 6.)*

NOTE V.

Dieu quelquefois nous juge et nous corrige en père ;
Et plein d'amour pour nous, son bras juste et vengeur
Se lève avec colère, et tombe avec douceur.

Ch. 1. page 12.

(5) Hélas ! s'il n'en étoit pas ainsi, qui de nous pourroit soutenir ses jugemens, comme dit le prophète, et payer le prix de ses propres iniquités. Il ne nous aime jamais davantage, disent les SS. Pères, que lorsqu'il nous visite par quelque croix ; et les châtimens qu'il nous inflige dès ce monde, sont plutôt les effets de sa miséricordieuse bonté que de sa justice : c'est pourquoi l'Esprit-Saint nous assure au livre des Machabées, que si Dieu ne nous abandonne pas à nous-mêmes dans la fange de nos iniquités ; et quand nous avons péché, s'il fait éclater aussitôt contre nous sa vengeance, c'est le plus sûr et le plus heureux témoignage de sa bienfaisance pour nous : car, ajoute l'apôtre, le Seigneur châtie ceux qu'il aime, et corrige l'enfant qu'il veut ramener à lui. *Etenim, multo tempore non sinere peccatoribus ex sententiâ agere, sed statim ultiones adhibere, magni beneficii est indicium, (Mach. 6.) Quem enim diligit Dominus castigat ; flagellat autem omnem filium quem recipit. (Paul. 12.)*

D

NOTE VI.

Et commettre en ce jour si fatal pour la France,
Aux ennemis des rois le soin de sa vengeance.

Ch. 1. pag. 12.

(6) La prospérité des méchans sur la terre a presque toujours été un sujet d'étonnement, j'ai presque dit de scandale parmi les foibles dans la Foi ; et le triomphe des ennemis de l'autel et du trône pendant la révolution de France, a souvent accru l'audace des bourreaux, et quelquefois même arraché des murmures aux victimes chrétiennes éprouvées dans le creuset des tribulations. Combien de François en effet, proscrits pour la cause de la religion et de la monarchie, plus fervens dans leur piété, que fermes dans la Foi, se sont écriés avec le roi prophète : que votre justice et la vérité triomphent, ô mon Dieu ! et que votre saint nom soit glorifié : non pas pour nous, Seigneur, mais pour lui-même ; afin que nos persécuteurs ne disent pas ; où est donc leur Dieu ? *Ubi est Deus eorum ?* Mais s'apercevant chaque année que le Tout-puissant, loin d'accabler les novateurs par quelque prodige de sa vengeance, sembloit au contraire favoriser leurs projets, ils ont dit au fond de leur cœur avec Jérémie : pourquoi la prospérité se trouve-t-elle dans la voie des impies, et le bonheur accompagne-t-il tous ceux qui vivent dans les prévarications et l'injustice ? Ils ont jetté de profondes racines où vous les aviez plantés ; Seigneur ; ils croissent tous les jours et portent déjà des fruits : c'est donc en vain, ajoutent-ils avec David, que j'ai purifié mon cœur et embrassé la cause de la justice et de l'innocence.

Quare via impiorum prosperatur, benè est omnibus qui prævācantur et iniquè agunt? plantasti eos et radicem miserunt: proficiunt et faciunt fructum (Jer. 12.) *Ergò sinè causà justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas.* (Ps. 12.) Mais tous ceux qui connoissent la sagesse et la marche ordinaire du Très-Haut dans l'exercice de ses grandes vengeances, se garderont bien de vouloir approfondir ses incompréhensibles jugemens, et de murmurer sous les coups de sa justice: ils sentiront que l'impie n'est, entre les mains de Dieu, qu'un instrument réprouvé, dont il se sert pour ramener à lui les pécheurs qu'il ne réprouve pas; que s'il favorisa quelque tems les armées de Nabuchodonosor contre le peuple d'Israël qu'il vouloit punir, il arriva bientôt que ce monarque impie, ministre de la vengeance divine, en devint la victime, et le peuple puni fut réconcilié: ils se convaincront enfin que la prospérité du méchant lui est toujours plus fatale qu'à ceux qu'il opprime; et que si Dieu, selon l'expression du grand Bossuet, exerce quelquefois sa vengeance par la main des impies, il l'exerce plus sévèrement sur eux-mêmes; et qu'un jour il leur dira, comme Abraham au mauvais riche: mon fils, ressouvenez-vous que vous avez été comblé de biens pendant votre vie, et que Lazare a été accablé de maux; mais actuellement il repose au sein des consolations célestes, et vous êtes dans les douleurs. *Fili, recordare quia recepisti bona in vitā tuā et Lazarus similiter mala: nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.* (Luc 16.)

NOTE VII.

Le vertueux Louis, au trône parvenu,
 Qu'on a jugé si mal, qu'on a si peu connu,
 Régnoit alors en France et gouvernant en père,
 N'avoit point du guerrier le sanglant caractère.

Ch. 1. pag. 12.

(7) Il est certain que Louis XVI n'eut jamais ni le goût, ni les talens militaires de ses augustes aïeux : quelques personnes même le lui reprochent comme un défaut essentiel qu'elles attribuent autant à la nature qu'à l'éducation : il regardoit en effet la guerre, même la plus juste, comme un fléau terrible qu'il est toujours bon d'éviter à quelque prix que ce soit : heureux si, maître plus absolu, monarque plus ferme dans ses conseils, il n'eût pas sacrifié une opinion si sage aux extravagans projets de ses ministres ! L'Amérique ne seroit pas indépendante, il vivroit encore, et la France aussi heureuse, aussi puissante que jamais, auroit un trône et des autels qu'elle n'a plus. Mais le ciel en a tout autrement ordonné : le plus pacifique des princes est devenu l'auteur et la victime d'une guerre injuste et funeste à la France sous ces deux rapports, *la vengeance et la contagion* : le plus clément des rois est accusé de tyrannie ; le monarque le plus ami de son peuple et le moins sanguinaire, meurt sur l'échafaud sous les yeux et par la main de ce peuple ingrat et barbare : et malgré les calomnies dont on a tâché de souiller sa mémoire, il est le seul peut-être de tous nos rois qui puisse s'appliquer, dans toute leur force et sans restriction, ces paroles de l'Esprit-Saint : Je n'ai jamais voulu abuser de la grandeur de mon pouvoir,

et j'ai toujours préféré de gouverner mes sujets avec douceur et clémence. *Volui nequaquam abuti potentiae magnitudine, sed clementiae lenitate gubernare subjectos.* (Æst 13.)

NOTE VIII.

Et dans tous les projets dont il fut occupé,
Se trompa quelquefois, mais fut souvent trompé.

Ch. 1. pag. 12.

(8) Nous ne pouvons nous dissimuler qu'une partie du règne de Louis XVI, et particulièrement ses dernières années n'offrent qu'une chaîne continue de fautes et d'erreurs aussi fatales à ses fidèles serviteurs qu'à lui-même: mais il faut aussi convenir qu'elles lui furent étrangères, puisqu'on les lui suggéra presque toutes: l'ignorance ou la perfidie des ministres dont il étoit entouré ne lui permirent pas de les éviter: car il ne faut, dit Dioclétien, que le funeste conseil d'un homme pour tromper et perdre un bon prince; et c'est d'après cette idée si juste de la malheureuse position des rois, et des pièges qui les environnent, que cet empereur avoit coutume de répéter souvent cet axiôme: *bonus, cautus, optimus venditur imperator.*

NOTE IX.

Louis étoit crédule, et Néker fut son guide.

Ch. 1. pag. 13.

(9) Ce Néker, si fameux par nos malheurs et par ses crimes, est le fils d'un régent du collège de Genève, où il a été élevé, et d'où il sortit ensuite

pour venir faire fortune à Paris: il entra d'abord commis chez un banquier, et dans l'espace de douze ans il eut l'art et le bonheur de devenir son associé. Se trouvant alors à la tête d'un comptant assez considérable, il accrut prodigieusement sa fortune; et bientôt par ses rares talens dans l'agiotage, par ses économies sévères, par ses traités frauduleux avec la compagnie des Indes, par ses spéculations enfin sur les fonds d'Angleterre à la paix de 1763, dont il fut averti à l'avance par un secrétaire du duc de Praslin, et par un nommé Favier qui se trouvoit aussi dans la confidence, il éleva sa fortune à six millions, suivant l'estimation la plus modérée: on assure même que cette dernière opération de finance lui rapporta 40 pour cent, parce qu'il frustra de leur quote-part ses deux co-associés qui n'avoient pas eu le tems de rédiger leurs conventions par écrit.

Cet homme, pétri d'ambition et d'orgueil, n'eut pas plutôt satisfait l'une, qu'il chercha les moyens de rassasier l'autre; et ennuyé de l'état de financier, il eut la prétention de devenir homme de lettres: il écrivit donc l'éloge de Colbert, où il parla du commerce et du crédit public en homme qui les connoissoit assez pour en imposer aux lecteurs superficiels et à quelques académiciens déjà disposés en sa faveur par l'éclat de sa fortune, par l'accueil qu'ils recevoient chez lui, et sur-tout par les soupers qu'il leur donnoit: aussi son discours ne manqua pas d'être couronné. Bouffi de ce premier succès, le panégyriste se crut déjà comparable à son héros, et osa dès ce moment prétendre au ministère. Comme une jalousie basse et perfide est la compagne ordinaire d'un orgueil démesuré, Néker, tout philosophe, tout impie qu'il étoit, attaque le philosophe et l'impie Turgot; et c'est principalement contre ce ministre, dont il convoitoit la place, qu'il dirigea son second écrit *sur la législation des bleds*, où se jouant des principes sans en adopter aucun, et

s'efforçant de prouver successivement le pour et le contre, il laissa la question indécise, et se borna, par une singularité remarquable, à prohiber l'exportation des grains, et à permettre celle des farines : cet ouvrage eut un succès que les ennemis de l'économiste Turgot secondèrent si bien que ce ministre fut disgracié. M. de Clugny lui succéda : alors, le banquier genevois par l'entremise et les intrigues de M. Masson, plus connu sous le nom de Marquis de Pesai, faisoit parvenir au roi et au Comte de Maurepas des mémoires sur les finances qui, en exagérant les ressources, en imposèrent facilement au prince jaloux du soulagement de son peuple, et au ministre toujours ardent pour les nouveautés. M. de Clugny étant mort peu de tems après, fut remplacé par M. Taboureau des Réaux ; et pour nous accoutumer sans doute à voir un républicain, protestant et étranger, à la tête des finances d'un royaume catholique, on lui donna, le 30 Octobre 1761, M. Néker pour adjoint, sous le titre de conseiller des finances. Mais ce ne fut point assez pour son orgueil : il vouloit être ministre en chef et non pas en second : il obtint donc, le 10 Juillet de l'année suivante, le renvoi de M. des Réaux, et resta seul administrateur du trésor royal, sous le nom de *Directeur général des finances*, titre nouveau et créé pour lui. Ce fut alors qu'il médita ses plans d'administrations provinciales qui devoient remplacer par-tout les Intendans. Le 19 Mars 1780, celle du Bourbonnois fut mise en activité à Moulins et composée de 10 membres du clergé, 16 de la noblesse, et 26 du Tiers-état. On vit dès-lors par là le bout de l'oreille du réformateur. Ce projet peut-être économique, mais toujours dangereux en ce qu'il popularisoit les administrations, ravit et flatta la multitude : son auteur voulut alors profiter de l'enthousiasme populaire pour forcer le monarque à le compter au nombre de ses ministres ; il sollicita donc son entrée au conseil, qui lui fut refusée : il

menaça de se retirer, et le fit en effet, le 25 Mai 1781, après avoir publié en Janvier précédent, son fameux compte rendu, auquel le roi et ses ministres n'eurent pas la force de s'opposer. Ce fut la première fois qu'un administrateur du trésor royal rendit à tout autre qu'au roi le compte de son administration : et l'on peut dire que ce perfide directeur des finances proclama dès lors, autant qu'il lui fut possible, la souveraineté du peuple. Heureux s'il n'eût jamais reparu sur le théâtre des affaires publiques ! Mais l'orgueil est peut-être la plus insatiable des passions : il emporta avec le dépit et la douleur de sa disgrâce, le désir ardent de revenir au ministère, ne fût-ce que pour se venger de la cour et du monarque, qui, en croyant pouvoir se passer de lui, avoit blessé son amour propre jusqu'au vif. Sa plume, ses prôneurs, ses limiers d'intrigue se remirent donc à l'ouvrage : les Fleury, les Dormesson qui lui succédèrent, lui prêtoient une supériorité comparative dont il sut profiter. Mais ce fut avec la plus soucieuse inquiétude qu'en 1783 il vit arriver M. de Calonne au ministère ; ce rival lui parut dangereux : il en devint presque fou : mais on le calma, on le rassura, on lui fit publier, en 1784, son *nouvel aperçu sur l'administration des finances de la France*. Ses partisans étoient trop nombreux dans toutes les classes de la société, et parmi les philosophes sur-tout, pour que cette nouvelle production fût sans succès. Néker étoit le financier par excellence, le héros du jour, l'homme à la dernière mode ; et chacun, au milieu de l'embarras croissant des finances publiques, formoit les vœux les plus ardens pour son retour au ministère : les intrigans redoublèrent d'efforts, et il y fut rappelé au mois d'Août 1788 : il y apporta une ame pleine du fiel de la vengeance, de vues plus ambitieuses que jamais, et de ses plans de réforme qui ne tendoient qu'à changer en France la religion et la forme du gouvernement. En effet, le 27 Décembre de la même année, il fit adopter au conseil du

roi la convocation des États généraux suivant une forme nouvelle, en y appelant les députés du Tiers-état en nombre égal aux deux autres. Il eut soin d'influencer ensuite les élections dans les provinces, et de flatter dans toutes les occasions le troisième ordre dont il avoit besoin pour l'exécution de ses projets. Quand il vit cependant que le clergé et la noblesse qu'il vouloit détruire faisoient une légitime et forte résistance, et que Louis XVI, apercevant enfin le précipice au bord duquel on l'avoit entraîné, alloit, par sa déclaration du 23 Juin, sauver tout à la fois la religion, le trône et l'état, il refusa d'accompagner sa majesté à la fameuse séance royale de ce jour, embrassa ouvertement le parti des factieux, et se démasqua ainsi aux yeux du monarque et des amis de la monarchie. Les révoltés lui surent gré de ce sacrifice ; car c'en étoit un bien grand, pour un fourbe comme Néker, de se faire connoître et de montrer son ame et ses projets au grand jour. Le roi ne vit plus dès lors qu'un ennemi dangereux dans la personne de ce ministre qui, le 12 Juillet 1789, reçut l'ordre de se retirer : il partit aussitôt, laissant après lui sa fille chérie, *la révolte*, qui devoit bientôt le rappeler. En effet le 14 Juillet arrive ; son buste et celui du duc d'Orléans sont portés en triomphe par ceux mêmes qui quelques années après les traînèrent dans la boue ; la bastille est prise ; les massacres commencent ; le roi est entraîné à Paris, et forcé de reprendre pour ministre son plus grand ennemi : Dufresne de Saint Léon, son ami, part le 16 pour le ramener : il a tout à la fois la bassesse et la bêtise de revenir. Il arrive le 30 du même mois de Juillet ; et ce fier républicain ajoute à ce nouveau triomphe, le spectacle d'un roi dans les fers et des affreux ravages de l'anarchie. Mais que ce ministre populaire, en acceptant son rappel, connoissoit peu l'instabilité des faveurs du peuple ! au tribunal de la populace ou des factieux, la proscription succède presque toujours à l'a-

pothéose. Néker, rappelé par les novateurs, crut avoir droit de les maîtriser, de les conduire, de les régenter à son gré: il perdit peu à peu leur confiance et sa popularité: il fut successivement inculpé, dénoncé, accusé par ceux qui l'avoient exalté davantage; et bientôt méprisé de tous les partis, chargé des malédictions des brigands et des gens de bien, tombé du trône populaire dans la fange des égouts, il se vit obligé de se retirer, le 4 Septembre 1790, à sa terre de Copet, où il s'occupe encore de lui et de sa réputation, afin d'en occuper les autres.

Tel est et a été ce trop fameux Gênévois, ce Néker l'emprunteur, qui, après avoir perdu la France, comme son Concitoyen l'avoit démoralisée, ose encore prétendre à la célébrité d'un grand homme d'état. Quel canal a-t-il creusé? Quels terrains a-t-il fertilisés? Quels chemins publics a-t-il fait pratiquer? quelle branche de commerce a-t-il vivifié? Quels impôts a-t-il abolis? Quels édifices a-t-il élevés? Il a publié sans doute beaucoup de livres de finance, de comptes rendus, de belles phrases et d'homélies sur le bonheur de l'humanité: mais où sont les œuvres? Des emprunts.

NOTE X.

Plus puissans que leur roi déjà quelques rebelles,
Aux François égarés donnoient des loix nouvelles...

Ch. 1. pag. 14.

(10) Dès que la Chambre du Tiers-état, bravant l'autorité royale, eut prêté le mémorable serment du jeu de paume à Versailles, et qu'après s'être audacieusement constituée seule *assemblée des Etats généraux*, elle eut forcé les deux premiers ordres de se réunir à elle, on put regarder le roi comme détrôné,

et appliquer aux Mirabeau, Sieyès, Bailli, La Fayette, et autres chefs des rebelles, ces paroles de l'Esprit-Saint : plusieurs usurpateurs se sont assis sur le trône, et le diadème a été placé sur la tête de ceux qu'on n'auroit jamais soupçonné d'y prétendre : alors la plus cruelle oppression a accablé les puissans eux-mêmes : et ils n'ont agi de la sorte, ajoute le roi prophète, que pour charger de chaînes leur monarque, et pour mettre dans les fers tous les nobles de leur patrie. *Multi tyranni sederunt in throno, et insuspicabilis portavit diadema ; multi potentes oppressi sunt valde* (Eccl. 11.) *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis.* (Ps. 159.)

NOTE XI.

Et tous les novateurs sont entrés au sénat.

Ch. 1. pag. 14.

(11) Quoique la première de toutes les assemblées qui se sont successivement transmis l'autorité souveraine en France, après l'avoir usurpée, diffère beaucoup des autres par la qualité de ses membres, les talens de ses orateurs et la nature de ses opérations, on ne les considérera néanmoins toutes que comme une seule assemblée, dont le règne s'est prolongé jusqu'à ce jour. Ces distinctions, que ne doit pas négliger l'historien, seroient absolument déplacées dans un poëme : et personne n'ignore d'ailleurs qu'elles eurent toutes la même haine pour le Clergé, la même ardeur pour l'envahissement de ses biens, et le même système éversif des droits les plus sacrés de l'Eglise : elles n'ont différé sur tous ces points que dans le mode d'exécution : quant à la persécution cruelle exercée contre les ministres de Jésus-Christ fidèles à leurs devoirs comme pasteurs et comme ci-

toyens, on sait que la première les dépouilla, et la seconde les proscrivit et les fit égorger : quant au shisme qu'elles ont enfanté, on sait que la première attaqua la Foi, que la seconde la persécuta, que la troisième la détruisit presque entièrement et prêcha l'athéisme. Si ce ne fut pas toujours les mêmes hommes, ce fut toujours les mêmes principes qui dirigèrent ces assemblées dans leurs diverses opérations.

NOTE XII.

Et si Dieu les protège, il est tyran lui-même.

Ch. 1. pag. 15.

(12) Les plans destructeurs de l'infâme Néker, auteur de tous nos maux, et sectaire de Calvin ; les déclamations virulentes et impies de Rabaut de Saint Étienne, ministre de la même secte ; l'éloquence sanguinaire de Barnave, protestant comme eux, et si tranquille à la vue des ruisseaux de ce sang qu'il appelle impur ; enfin les fureurs meurtrières des calvinistes de Nîmes et du Midi de la France, suffiroient, je pense, au lecteur pour l'empêcher de regarder la subite apparition de Calvin au milieu de l'assemblée, comme un épisode inutile et déplacé dans ce poëme, quand bien même la conformité de sa doctrine avec celle des novateurs ne justifieroit pas cette fiction. Quant aux sentimens féroces qu'il développe dans son discours, il ne faut pas les prendre pour des exagérations hyperboliques, qui pourroient avoir leur source dans l'antipathie religieuse ou l'enthousiasme poétique : il n'en est pas un seul qui ne lui appartienne, comme il est facile de le prouver soit par ses écrits, soit par ceux de Luther son prédécesseur et son maître dans l'art des hérésies. Qu'on lise en

effet la fameuse lettre de Calvin à Mr. Duprat, commençant par ces mots *fidelis expositio*, on y verra que ce fougueux hérésiarque dit expressément qu'il est nécessaire d'égorger tous les Catholiques qui s'opposent à sa monstrueuse réforme: qu'on lise le traité du fisc, écrit par Luther, on y trouvera le conseil clairement exprimé de *courir sus aux Papes, aux Rois, et aux Césars*. Quant à cette abominable expression, *si Dieu les protège il est tyran lui-même*, elle n'est pas à la vérité extraite littéralement des écrits ni de l'un, ni de l'autre; mais c'est une de ces impiétés horribles, vomie par les prétendus législateurs eux-mêmes auxquels il adresse la parole: en voici la preuve.

Après l'affreux massacre du 10 Août 1792, où périt un grand nombre des brigands qui avoient assailli le château de Louis XVI, et égorgé ses braves suisses, le prêtre parjure, intrus dans la paroisse de St. André-des-arcs, écrivit à l'assemblée, et l'invita à assister par députation au service qu'il alloit célébrer pour le repos des généreux patriotes morts dans cette horrible journée. Mais l'assemblée, loin de se rendre à cette invitation, y répondit par une lettre pleine de scélératesse et d'impiété, dont voici la substance: " l'assemblée nationale loue votre zèle, Mr., sans
" pouvoir y répondre. Vous avez sans doute oublié
" que ceux pour qui vous vous disposez à offrir un
" sacrifice à l'Être suprême, ont bien moins besoin
" de nos prières que nous n'avons besoin des leurs:
" car Dieu seroit le protecteur des tyrans, et le plus
" cruel des tyrans lui-même, s'il ne recevoit pas dans
" son sein, et s'il refusoit d'associer à sa gloire ces
" généreux martyrs de la liberté: au reste, Mr., en-
" levez de vos temples les indécentes et ridicules
" images de St. Crépin, et St. Crépinien, et tous ces
" vestiges odieux de notre ancienne idolatrie, pour
" y substituer les glorieuses statues de ces véritables
" saints, et alors vous nous verrez souvent au mi-

“ lieu de vous, bruler un encens pur au nom de ce
 “ lui qui doit être, comme nous, l'ennemi des tyrans,
 “ et le protecteur des peuples libres.”

NOTE XIII.

Commencez par l'Église, et dans votre courroux,
 Sur un clergé puissant frappez les premiers coups :

Ch. 1. pag. 16.

(13) Quoiqu'il n'y ait point de culte religieux établi sur la terre qui ne puisse être également exercé dans quelque société politique que ce soit ; il en est cependant quelques uns qui s'adaptent plus particulièrement à telle ou telle forme de gouvernement qu'à telle autre. On ne peut pas nier, par exemple, que la religion catholique, par tous les principes d'unité qu'elle professe, savoir, un seul Dieu, une seule Foi, une seule doctrine, une seule Église, un seul chef spirituel et visible, ne convienne plus spécialement aux états monarchiques, et ne soit plus propre que toute autre à en raffermir les bases : tandis que les églises protestantes au contraire, par leur doctrine et leur croyance libres de toute entrave, par l'esprit d'indépendance qu'elles respirent, par la haine qu'elles portent à cette hiérarchie ecclésiastique sagement graduée qui fait tout remonter vers un centre unique, semblent convenir beaucoup mieux aux états démocratiques dont elles sont l'image : aussi Montesquieu dit-il, *qu'une religion qui n'a pas de chef visible convient mieux aux pays indépendans que celle qui en a un.* (L. 24. Ch. 5.) Dès l'ouverture des États généraux, les principaux novateurs en France étoient bien convaincus de cette vérité : ils regardoient la religion catholique comme un des plus grands obstacles qu'ils eussent à surmonter ; et se trouvant un

jour réunis à Versailles pour discourir ensemble sur les moyens de renverser le gouvernement monarchique, et de lui en substituer un autre, Mirabeau leur dit : *si vous voulez une telle révolution, commencez par décatholiciser la France : autrement vous ne l'opérerez pas.*

NOTE XIV.

Offrir à l'univers le mémorable exemple

D'un peuple sans autels, sans monarque et sans temple.

Ch. 1. pag. 17.

(14) A Bethléem, par la volonté toute-puissante d'un Dieu qui, pour le salut des hommes, vient naître et habiter parmi eux, une misérable crèche est l'autel sur lequel il repose, et une étable tombant en ruine devient le temple où les rois viennent l'adorer : en France au contraire, par les décrets impies de la première assemblée, les temples sont convertis en magasins, en écuries, en théâtres ; ses autels se changent en crèches ; et les livres, les vases sacrés, les ornemens de son église, vendus ou pillés, deviennent la proie des brigands et le prix du crime : par les décrets de la seconde assemblée, le roi, la reine, les princes, et toute la famille royale sont proscrits ou prisonniers, et les prêtres sont ou barbarement égorgés, ou indignement chassés de leur patrie : par les décrets enfin de la troisième assemblée et des suivantes, les ministres des autels sont forcés d'apostasier publiquement, et d'abjurer le sacerdoce de Jésus-Christ, comme un charlatanisme exercé jusqu'alors pour tromper les peuples ; et il ne resta plus en France aucuns vestiges de religion, d'autels, de culte et de sacrifice. C'est ainsi qu'on a vu s'accomplir au milieu des François une prophétie qu'Osée n'avoit

adressée qu'aux Juifs, en leur disant: les enfans d'Israël demeureront long-tems sans roi, sans princes, sans sacrifices, sans autels, sans ornemens sacerdotaux, sans images pieuses: *dies multos sedebunt filii Israël sine rege et sine principe, et sine sacrificio, et sine altare, et sine ephod, et sine theraphim.* (Os. c.3.) Fasse le ciel que la France voie réaliser de même dans son sein les consolantes paroles que le prophète ajoute! toutes ces choses seront rétablies dans la suite: *post hæc revertentur.*

NOTE XV.

Confond pour un moment le feu, l'air et les eaux,
Et présente à nos yeux l'image du chaos.

Ch. 1. pag. 18.

(15) Ceux qui, soit à Paris, soit à Versailles, ont assisté à quelque séance de ces prétendues assemblées nationales, n'ont pas besoin d'objets de comparaison pour les connoître: ils n'ignorent pas que la plupart de ses membres ressembloient moins à des législateurs discutant et proposant des loix, qu'à des gladiateurs combattant dans une arène: mais pour en donner une foible idée à ceux qui ne les ont jamais vues, il faut nécessairement recourir à la description d'une tempête telle qu'on la trouve dans Virgile: L. 1.

*Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
Impulit in latus: ac venti, velut agmine facto,
Quà datâ portâ, ruunt, et terras turbine perflant.
Incubère mari totumque à sedibus imis
Unâ Eurusque, Notusque ruunt, creberque procellis
Africus, et vastos volunt ad littora fluctus.
Eripiunt subito nubes cælumque diemque
Teucrorum ex oculis: ponto nox incubat atra:
Intonuère poli, et crebris micat ignibus æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem.*

NOTE XVI.

Mais hypocrite adroit, sa langue est un poignard,
Et ce miel un poison qu'il distille avec art.

Ch. 1. pag. 19.

(16) Dans une assemblée où tant de factieux sur leurs sièges offroient à l'observateur l'image de tous les vices personnifiés, l'hypocrisie devoit avoir son héros ; et c'est Camus qu'elle avoit choisi pour la représenter. Cet avocat, long-tems chargé des affaires du clergé qui l'honoroit de sa confiance, et qui l'enrichissoit de ses bienfaits, connoissoit ses intérêts et ses droits autant et peut-être plus que lui-même : et lorsque l'expropriation de l'Eglise fut proposée, il en combattit les auteurs, et prouva que le clergé étoit vraiment propriétaire de ses biens. Mais dès que Mirabeau lui eut assuré part au pillage, le Légiste dévora son propre client, et se montra bientôt tel qu'il étoit, c'est-à-dire, un fourbe et un impie, forcé de s'appliquer, ainsi qu'à ses confrères Treilhard, Lanjuinais et Martineau, ces paroles de Sénèque : Nous suivons le parti de la justice et de l'honneur tant que l'intérêt ou l'espérance nous y attachent ; et nous sommes toujours prêts à passer au parti contraire, dès que les crimes nous promettent davantage. *Honesta, quandoquidam illis spes inest, sequimur ; in contrarium transituri, si plus scelera promittant.* (Sen. ep. 115.)

NOTE XVII.

Et propose à la France un culte schismatique.

Ch. 1. pag. 19.

(17) Quoique la prétendue constitution civile du clergé de France, et l'envahissement sacrilège des

biens, des livres, des tableaux, des ornemens, des vases sacrés de l'Eglise aient été décrétés à des époques différentes, et qu'ils ne soient pas particulièrement l'ouvrage de Camus, comme on le verra dans le cours de ces notes, j'ai cru cependant pouvoir les lui attribuer dans ce poëme, sans blesser sa délicatesse, sans même faire injure à sa réputation : on n'ignore pas que, membre de ce comité pervers qui n'avoit rien d'ecclésiastique que le nom, il tint toujours le premier rang parmi les avocats Treilhard, Lanjuinais, Martineau et autres dont il étoit composé, et qu'il eut même la plus grande part à ce nouveau code schismatique : c'est de la bouche même d'un de ses collègues impies que j'en reçois la preuve incontestable : car dans l'intervalle du 2 Juin au 12 Juillet 1790, Mirabeau, effrayé de la courageuse résistance que l'Eglise Gallicane apportoit aux décrets réformateurs, dit à Camus qui l'étoit allé voir ; *vous n'êtes qu'un mal-adroit, mon ami ; votre détestable constitution civile du clergé détruira celle que nous faisons pour nous.*

NOTE XVIII.

Ces dons, ces legs pieux, ces biens des fondateurs, Trésor de l'indigent, sont ravis aux pasteurs :

Ch. 1. pag. 19.

(18) Ce ne fut point assez que, dans les deux séances du 4 et du 11 Août 1789, le clergé, entraîné par l'explicable concours des plus impérieuses circonstances, eût fait l'abandon de ses dixmes sans rachat ; son entière spoliation avoit été résolue par les factieux, et cinq cents mille francs devoient être la récompense du premier apostat qui voudroit proposer et poursuivre l'expropriation de son ordre : le collègue

des évêques de France fournit donc alors un Judas, comme celui des Apôtres avoit eu le sien. Talleyrand Périgord fut le prélat impie qui, le 10 Octobre 1789, vint assurer à l'assemblée que le clergé ne possédoit point ses biens à l'instar des autres propriétaires ; que la nation y avoit des droits incontestables, et qu'elle pouvoit très-légitimement s'en emparer, et les appliquer aux besoins de l'Etat : telle fut la proposition de cet infâme évêque d'Autun, qui ne devoit cependant pas ignorer que ces propriétés sacrées sont le pain de l'indigent ; et que, selon les paroles de l'Esprit-Saint, l'homme qui offre un sacrifice de la substance du pauvre, est semblable à celui qui immole un fils en présence de son père. *Qui offert sacrificium ex substantiâ pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui.* (Eccl. 34.) Il ne devoit pas ignorer que, suivant St. Thomas, on est soi-même coupable de vol et de rapine, quand par sa négligence on laisse usurper ou endommager les choses dont on doit prendre soin. *Reus enim est quodammodo rapinæ qui suâ negligentia alios damnum incurrere permittit et præcipue in his quæ sunt ejus curæ commissa.* (P. 1. tit. 33.) Il ne devoit pas ignorer que le saint concile de Trente, après avoir frappé d'anathème ceux qui usurpent, ou laissent usurper les biens et les droits de l'Eglise, ajoute : quant à l'ecclésiastique qui oseroit devenir l'auteur ou l'approbateur d'un si horrible attentat, et d'une si criminelle usurpation, qu'il soit soumis aux mêmes peines, dépouillé de ses bénéfices, inhabile à en posséder jamais, et suspens de l'exercice de tous ses ordres, même après avoir satisfait et reçu l'absolution de son supérieur ordinaire. *Clericus verò qui nefandæ fraudis et usurpationis hujus modi fabricator seu consensus fuerit, eisdem pænis subiaceat, necnon quibuscumque beneficiis privatus fuerit, et ad quæcumque alia beneficia inhabilis efficiatur, et à suorum ordinum executione, etiam post integram satisfactionem et absolutionem sui ordinarii, arbitrio suspendatur.* (ss. 22. ch. 11.) Mais rien n'effraie Talleyrand,

rien ne l'arrête : il avale l'iniquité comme l'eau, et ne connoît point d'autre dieu que l'or.

L'entière spoliation du clergé de France, c'est-à-dire, le vol sacrilège de plus de deux milliards fait à un corps beaucoup plus ancien que la monarchie même, est un événement trop mémorable, pour que le lecteur ne soit pas charmé de trouver ici les noms, l'avis et le vote de tous les orateurs entendus sur cette question, qui ne pouvoit en être une qu'au milieu d'une assemblée pour qui les droits du ciel et de la terre, et la religion et la justice n'ont jamais rien eu de respectable et de sacré. Ce fut le 13 Octobre 1789, que Mirabeau convertit en motion le plan de l'évêque d'Autun, et proposa de décréter que les biens du clergé sont la propriété de la nation, sauf à pourvoir à la décence du culte, et à l'entretien des ministres : et pour gagner une partie des curés séans à l'assemblée, il eut soin d'ajouter qu'on ne pourroit pas leur donner moins de 1200 liv. outre le logement. Le premier orateur qui obtient la parole, et qui ouvre cette lutte scandaleuse entre un corps propriétaire et ses spoliateurs, est Mr. Montlausier, qui dit que le clergé n'est point propriétaire de ses biens, que la nation ne l'est pas non plus, qu'elle peut néanmoins en disposer à titre de souveraineté, et depouiller celui-ci, en indemnisant les titulaires.

Mr. Camus soutient que le clergé est vraiment propriétaire, que l'état ne peut toucher à ses propriétés sans détruire le corps, qui est cependant indestructible, et il conclut au rejet de la motion.

Mr. Dillon, curé du Poitou, veut que l'on s'empare des biens du clergé, sans s'inquiéter s'il est propriétaire ou non.

Mr. l'abbé Deymar prouve que le clergé est propriétaire ; et vote pour qu'il secoure l'état de la moitié, des trois quarts même de son revenu s'il le faut, mais qu'il conserve sa propriété.

Mr. Barnave dit que l'état ecclésiastique est une profession, que le clergé n'est point propriétaire, et

que la nation peut et doit même s'emparer de ses biens.

Mr. l'abbé Maury prouve que le clergé est propriétaire, puisqu'il a acquis, ou reçu, et conclut au rejet de la motion.

Le curé Goutes soutient que le clergé propriétaire ou non, doit être dépouillé; mais qu'il faut laisser des biens-fonds aux curés.

Mr. Malouet assure que les biens du clergé sont une propriété nationale, et qu'il n'est qu'usufruitier; d'où il conclut à la spoliation partielle de ce corps, à la vente du quart de ses biens-fonds, à la réduction des évêchés, des chapitres, des monastères, &c. . . et forme de tout cela un beau plan en onze articles.

Mgr. l'évêque de Clermont prouve que le clergé est propriétaire, et qu'il ne peut consentir à sa spoliation, ni comme ecclésiastique, parce qu'elle est funeste à la religion, ni comme citoyen, parce qu'elle est inutile et même nuisible à l'État, par l'augmentation de l'impôt qu'elle entraîneroit.

Mr. Dupont assure que la nation est seule propriétaire des biens du clergé, et qu'il est nécessaire de les vendre pour rembourser les anciens magistrats et stipendier les nouveaux.

Mr. Thouret dit que le clergé n'est plus rien dans l'État, qu'il faut vendre ses biens au profit de la nation, et le déclarer inhabile à en posséder jamais.

Mgr. l'évêque d'Uzès soutient que le clergé est véritablement propriétaire, qu'un ouvrage de l'abbé Sieyès, intitulé *observations sur les biens ecclésiastiques*, le prouve très-clairement, et que cette spoliation seroit tout à la fois inutile et injuste.

Mr. Treilhard dit que le clergé n'est point propriétaire, que donner à l'Eglise c'est donner à la nation; et il demande la vente des biens ecclésiastiques.

Mr. Grégoire, curé, prétend que le clergé n'est point propriétaire, mais seulement dispensateur de ses biens, et qu'ainsi la nation peut en disposer à son gré.

Mr. de Custine trouve que ni la nation, ni le clergé ne sont propriétaires des biens ecclésiastiques, que la première cependant a droit d'en changer l'administration, et non pas de les vendre; et il veut que le roi soit prié de ne point nommer aux bénéfices, jusqu'à ce que l'assemblée ait réglé ceux qui doivent être conservés.

Mr. Chasset prétend que les biens du clergé n'ont point d'autre propriétaire que la nation, et que les vendre et s'en emparer, c'est un acte de religion, de justice et de piété.

Mr. Bureau de Puzy veut que l'assemblée ne vende les biens du clergé qu'après avoir acquis la certitude d'un excédent sur le paiement des dettes de ce corps et sur les frais du culte.

Mr. Dupont de Nemours dit que le clergé n'existant plus comme corporation, ne possède plus rien, et conclut à la vente de ses biens et à son stipendement.

Mr. Pellerin trouve qu'il est injuste d'exproprier le clergé en faveur de la nation qui n'a point demandé ses biens; il prouve qu'ils ont été acquis ou par achats, ou par dons, ou par échanges, qui sont autant d'actes de propriétaire; il conclut cependant en demandant la suppression des abbayes et la réforme des abus ecclésiastiques.

Mr. Garat le jeune soutient que le clergé n'est point propriétaire, et qu'il convient de vendre ses biens et de le salarier.

Mr. Le Brun assure que tout ce qui appartient aux prêtres, appartient aux citoyens, que le clergé n'est donc pas propriétaire, et que ses biens doivent être vendus.

Mr. Le Vicomte De Mirabeau, sans chercher si le clergé ou la nation sont propriétaires des biens ecclésiastiques, prouve que leur vente est un acte injuste, impolitique et attentatoire aux droits de propriété.

Mr. Le Cte. De Mirabeau dit que toute nation est, de droit, propriétaire des biens de son clergé ; que celui de France n'est pas même usufruitier, mais seulement dispensateur ; qu'il faut se contenter pour le moment de consacrer ce principe, et montrer en même tems la générosité de la nation en décrétant que les pasteurs, qu'il appelle *officiers du culte*, n'aurent pas moins de 1200 liv. de traitement.

Mr. l'abbé Maury reparoit à la tribune, réfute victorieusement MM. Mirabeau l'aîné et Thcuret ; il démontre ce qu'il avoit déjà prouvé, savoir que le clergé est vraiment propriétaire de ses biens, et conclut au rejet de la motion.

Mr. Le duc de Larochevoucauld ne traite point la question, mais il demande qu'elle soit terminée sans désenparer.

Mr. Jallet, curé du Poitou, assure que la nation peut disposer des biens du clergé à titre de souverain, mais qu'elle ne doit pas oublier les curés.

Mgr. l'archevêque d'Aix prouve que le clergé, substitué au lieu et place du donateur, est propriétaire au même titre que lui, comme la nation seroit elle-même propriétaire de ces biens s'ils lui avoient été donnés ; que la spoliation de l'Eglise, seroit funeste à l'Etat par l'augmentation des impôts, par la défiance des propriétaires, par la suspension des legs et des donations, &c. Mais que le clergé est prêt à venir au secours de l'Etat par les voies canoniques.

Mr. Péthion de Ville Neuve vomit des injures contre le clergé ; il assure que ses biens sont à la nation ; mais il trouve qu'il seroit dangereux de les vendre tous dans ce moment.

Mgr. l'évêque de Nîmes prouve que le clergé est seul propriétaire de ses biens ; qu'ils sont le patrimoine des pauvres, des autels et des ministres ; qu'on peut attendre tout de leurs privations personnelles, mais rien du patrimoine des deux premiers.

Mr. l'abbé de Montesquiou démontre que le clergé est véritablement propriétaire, par des titres incontestables de propriété, savoir, titres originaux et possession ; il rapporte les sacrifices faits à l'Etat par le clergé en 1691, 1693, 1695, et conclut au rejet de la motion.

Mr. De Baumetz trouve que ni la nation ni le clergé ne sont propriétaires de ces biens qu'il appelle *res sacræ, res religionis, res nullius* ; que les conditions des fondations ne peuvent être altérées, et qu'il faut en laisser l'administration au clergé, jusqu'à ce que les assemblées provinciales aient donné leur avis.

Mr. Lapoule vomit des blasphèmes contre Dieu, des injures contre le clergé, et conclut à sa spoliation, parce que l'Evangile lui recommande le détachement des biens temporels.

Mr. Chapelier prétend que le seul propriétaire des biens du clergé est le culte, et que le culte appartenant à la nation, elle a droit de disposer de ses biens ; que laisser jouir le clergé comme propriétaire, c'est reconnoître cette corporation, renverser la liberté, l'égalité, la constitution ; et il conclut à la spoliation.

Mr. Le Cte. De Mirabeau reparoit, répète ses sophismes, et s'étant aperçu que ces mots *les biens du clergé appartiennent à la nation*, revoltent le plus grand nombre, il y substitue adroitement ceux-ci ; *les biens du clergé sont à la disposition de la Nation*, et il ajoute les 1200 liv. et le logement pour les curés.

Mr. De Cazalès demande qu'on ferme la discussion et qu'on aille aux voix par appel nominal ; et le 2 Novembre 1789, après vingt jours de discussion, et trente-quatre orateurs entendus, la motion du Cte. de Mirabeau fut décrétée, par une majorité de 568 voix, contre 346.

NOTE XIX.

Il proserit tous les droits du Pontife romain,
Et dans sa primauté ne voit qu'un titre vain :

Ch. 1. pag. 19.

(19) Si les philosophes de la première Assemblée, tels que les Treilhard, Camus, Lanjuinais, Martineau et autres, n'eussent pas craint la résistance et la fureur du peuple, ils auroient sans doute proscrit d'un seul coup la religion chrétienne, qui réclamoit avec tant de force contre leurs usurpations, leurs brigandages et leurs crimes : ils se seroient épargné la peine d'élever cet échafaudage d'erreurs et d'inepties, qu'ils appellèrent *Constitution civile du clergé*. Mais il falloit tromper le peuple en le démoralisant, et selon l'expression du Cte. de Mirabeau, le *décatholiciser* par degrés et sans qu'il s'en aperçût. Ils commencèrent par enlever au Saint Siège les droits divins qu'il a reçus de Jésus-Christ même sur toutes les autres églises : vous êtes Pierre, dit ce Dieu législateur au chef de ses Apôtres et à tous ses successeurs dans sa personne, vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ;—je vous donnerai les clefs du royaume des cieux—passez non-seulement mes agneaux, mais encore mes brebis *tu es Petrus, et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam—tibi dabo claves regni cælorum—pasce agnos meos, pasce oves meas.* (Math.) Mais ce que Jésus-Christ accorde si formellement au Souverain Pontife, lui est ôté par les novateurs. Il ne paîtra désormais en France ni les agneaux, qui désignent tous les fidèles de la Chrétienté, ni les brebis, qui désignent les évêques, les prêtres et tous les autres ecclésiastiques : car l'article cinquième de leur prétendue constitution civile du clergé porte expressément : *il est défendu à toute église, ou paroisse*

de France, et à tout citoyen françois, de reconnoître en aucun cas, et sous quelque prétexte que ce soit, l'autorité d'un évêque, ordinaire ou métropolitain, dont le siège seroit établi sous la domination d'une puissance étrangère, ni celle de ses délégués résidans en France, ou ailleurs : le tout sans préjudice de l'unité de Foi et de la communion qui sera entretenue avec le chef visible de l'Eglise universelle, ainsi qu'il sera dit ci-après. On s'attend au moins que quelque témoignage de soumission sera établi entre le nouvel évêque et le Pape ; point du tout ; car il est ajouté par l'article 19^{me}. du titre 2^d : *le nouvel évêque ne pourra s'adresser au Pape pour en obtenir aucune confirmation ; mais il lui écrira, comme au chef visible de l'Eglise universelle, en témoignage de l'unité de Foi, et de la communion qu'il veut entretenir avec lui.* C'est ainsi qu'une lettre de pure civilité fut substituée aux droits imprescriptibles et sacrés de la suprématie et de la juridiction du saint siège.

En 1681, le vénérable clergé de France rassemblé, avoit une autre opinion du souverain Pontife : il est, disoit-il alors, le seul et véritable chef de l'Eglise, le centre de l'unité, exerçant sur nous la primauté de puissance et de juridiction qui lui a été accordée par Jésus-Christ-même dans la personne de St. Pierre : et quiconque s'éloigne de cette vérité, n'est pas seulement schismatique, mais hérétique. *Caput est Ecclesie, centrum unitatis ; obtinet ille in nos primum auctoritatis et jurisdictionis, sibi à Christo Jesu, in personâ Sancti Petri collatum : qui ab hac veritate dissentiret schismaticus, imò et hæreticus esset.* L'année suivante, dans une de ces grandes assemblées de l'Eglise Gallicane, au milieu de tous les évêques qui la composaient, le savant Bossuet faisoit entendre ces paroles remarquables : *c'est à Pierre qu'il est ordonné de paître les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, nous sommes brebis à l'égard de Pierre.* Au reste, ce n'est pas seulement le clergé de France

qui parle ainsi, c'est l'Eglise elle-même ; c'est la tradition de tous les tems, de tous les lieux, de tous les docteurs et des Saints Pères. C'est à Rome, dit St. Optat, qu'est établie la Chaire qui conserve l'unité de toutes les autres ; de manière qu'on devient schismatique et pécheur dès qu'on lui en donne une autre pour rivale. *In quâ unâ cathedrâ, unitas de omnibus servatur, ita ut jam schismaticus et peccator esset qui contra singularem cathedram alteram collocaret.* (L. 2. cont. Parm). C'est Pierre, ajoute St. Epiphane, qui a eu le bonheur d'entendre ces paroles ; Paissez mes brebis : c'est lui à qui la bergerie a été confiée ; et la bergerie n'est autre chose que l'Eglise universelle. *Hic est Petrus qui audivit, pascite oves meas, cui creditum est ovile ; ovile autem universalis Ecclesia.* (In Enchor). Jésus-Christ, sans s'adresser aux autres apôtres, remarque encore St. Chrysostôme, ne parle qu'à Pierre, et lui confie le soin de ses frères, c'est-à-dire, des apôtres eux-mêmes. *Aliis omissis, Petrum duntaxat affatur Christus, et fratrum curam committit, id est, ipsorum etiam apostolorum.* (Hom. in Joan). Enfin le premier concile de Nicée déclare expressément, que l'Eglise de Rome a toujours eu la primauté, que St. Prosper exprime ainsi dans ses vers.

*Sedes Roma Petri, quæ, pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis,
religione tenet.* (De ing. No. 40.)

Mais Camus et ses co-réformateurs abandonnent ces autorités respectables ; et ils aiment beaucoup mieux dire avec Wiclef, *non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias ecclesias.* Ou avec Jean Hus, *Romanus Pontifex non est caput Ecclesiæ.*

NOTE XX.

Il arrache aux Prélats leurs divins privilèges ;
 Il accroit, il supprime, il réunit leurs sièges,
 Et de sa main profane, à leurs regards surpris,
 Des Evêchés nouveaux ont été circonscrits.

Ch. 1. pag. 19.

(20) Les Pères et les Docteurs, la tradition, l'Evangile et la Foi nous enseignent que le gouvernement de l'Eglise appartient aux évêques : l'Esprit-Saint les a établis, dit l'apôtre, pour veiller sur eux-mêmes et sur tout le troupeau qui leur a été confié, en gouvernant l'Eglise de Dieu qu'il a acquise au prix de son sang. *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo.* (Act. ap. c. 20).

La discipline constante de l'Eglise et tous les canonistes nous apprennent également qu'un siège épiscopal ne peut être vacant que par l'une de ces trois manières, la démission, la déposition, ou la mort ; qu'un évêque ne peut-être déposé sans un jugement canonique, et que nul évêché ne peut être érigé, accru, ou détruit que par le concours des deux puissances spirituelle et temporelle : (*Bellar.—Vanesp.—d'Hér. tit. de cens.*) et cependant la prétendue Assemblée nationale de France dépose tout-à-coup de sa propre autorité, sans jugement préalable, sans même aucune accusation, cent trente-huit prélats dont elle confond les évêchés pour n'en former que quatre-vingt-trois : dix nouvelles métropoles sont érigées sur les débris des anciennes, dans des lieux différens ; et toutes les paroisses du royaume enfin seront également réduites, et recevront leurs limites nouvelles de la main des novateurs (*Const. civ. du Clerg.*

art. 2. art. 3. art. 7.) C'est ainsi que Camus et ses collaborateurs réformoient, disoient-ils, l'Eglise Gallicane, et la ramenoient à l'ancienne discipline : et comme dit le savant Bellarmin, ils ont fait toutes ces choses, à la vérité : mais de quel droit les ont-ils faites ? C'est ce qu'ils apprendront un jour. *Hæc quidem facta sunt : sed quo jure, ipsi viderint.* (tom. 1. pa. 268.)

NOTE XXI.

Le prêtre et le prélat, dans son code infernal,
Rivalisant en droits, marchent d'un pas égal.

Ch. 1. pag. 20.

(21) Ce n'est pas encore dire assez ; car il paroît clairement que dans leur prétendue constitution civile du clergé, les novateurs ont voulu subordonner les prélats aux prêtres, et soumettre la plénitude épiscopale au simple sacerdoce. L'article 15^{me} dit expressément que les évêques ne pourront faire aucun acte de juridiction sans l'avis de leur conseil formé de prêtres ; et l'article 17^{me} du titre 2^d, ajoute que le métropolitain ne pourra refuser, ou accorder l'institution canonique sans l'avis de son conseil formé de la même manière. Ainsi l'administration du diocèse n'est pas ici confiée à l'évêque, mais à la majorité de ses conseillers, et leur puissance devient supérieure à la sienne : Tite n'étoit-il donc revêtu que d'une autorité si précaire, lorsque St. Paul lui écrivoit : Je vous ai laissé en Crète, afin que vous régliez ce qui en a besoin, et que vous établissiez des prêtres dans les villes de cette Isle ? *Hujus rei gratiâ reliqui te Crætæ, ut ea quæ desunt corrigas, et constituas per civitates presbyteros.* (Cap. 1). Timothée ne devoit-il pas juger seul les prêtres, quand le même

apôtre lui recommandoit de ne recevoir les accusations contre eux que sur la foi de deux ou trois témoins? *Adversus presbyteros accusationem noli recipere nisi sub duobus aut tribus testibus*, (cap. 5). Enfin St. Ignace pensoit-il que les prêtres, ou les autres ecclésiastiques dussent restreindre la puissance d'un évêque, en quelque nombre qu'ils fussent, quand il disoit; comme le Seigneur ne fait rien sans son Père, de même ne faites rien sans votre évêque, vous prêtre, vous diacre, vous laïque: car il convient que vous obéissiez en tout, et que vous ne résistiez en rien. *Quemadmodum itaque Dominus sine Patre nihil facit, sic et vos sine episcopo, nec presbyter, nec diaconus, nec laicus; decet enim vos obedire, et in nullo refragari*. (Epist. ad Magnat).

NOTE XXII.

Lorsqu'un mortel impie ose attaquer l'Eglise,
Son fer dût-il m'atteindre et punir ma franchise...

Ch. 1. pag. 21.

(22) Tel est le caractère du véritable pasteur: il ne craint ni les opprobres, ni les tourmens, ni la mort même, quand il s'agit de combattre l'erreur pour le triomphe de la Vérité. Ces courageuses protestations, ces sentimens héroïques si souvent exprimés par la bouche de Mgr. l'évêque de Clermont, et au nom de cette inébranlable phalange d'ecclésiastiques prêts à périr pour la défense de la Foi, ont trouvé des admirateurs même parmi les nouveaux persécuteurs de l'Eglise. Toutes les fois qu'il entroit dans cet Aréopage de l'iniquité, ou qu'il se disposoit à paroître dans cette tribune de *pestilence* d'où l'hérésie versoit ses poisons funestes, ce prélat disoit avec St. Paul allant à Jérusalem: les fers et les tribulations

m'y attendent, mais je ne crains rien de tout cela, et je n'estime pas ma vie plus que moi-même, c'est-à-dire, plus que mon âme. *Vincula et tribulationes Hierosolimis me manent: sed nihil horum vereor; nec facio animam meam pretiosiore quam me.* (Act. apost. c. 20.) Jésus-Christ, le modèle des vrais pasteurs, lui avoit appris que le mercenaire, à la vérité, se tait, ou fuit lâchement à l'approche du schisme, ou de l'hérésie qui, sous la forme d'un loup ravisseur, vient dévorer son troupeau; mais que le bon pasteur, comme lui, verse tout son sang et donne sa vie, s'il le faut, pour le salut de ses brebis. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis: mercenarius autem et qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem, et dimittit oves et fugit.* (Joan. c. 10.)

NOTE XXIII.

J'atteste ici le ciel qu'à nos dogmes antiques
L'enfer ne peut unir vos décrets schismatiques;

Ch. 1. pag. 22.

(23) L'impossibilité de cette union sacrilège si courageusement annoncée par ce prélat, n'est point une assertion puérile ou téméraire: elle a sa source et son garant dans l'irréfragable vérité de l'Evangile, et dans les paroles même de Jésus-Christ: c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise, dit-il, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. C'est pourquoi les hérétiques de tous les tems n'ont jamais pu allier leurs erreurs, ni leurs mensonges à la doctrine pure et sainte de l'Eglise à qui son divin Epoux a dit par la bouche du prophète: vous êtes toute belle, ô mon amie, et aucune tache ne peut s'attacher à vous. *Super hanc petram ædificabo Ec-*

clesiam meam: et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (Math.) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. (Cantic.)

NOTE XXIV.

Périgord et Camus sont alors applaudis,
Et leurs plans novateurs en décrets convertis :

Ch. 1. pag. 23.

(24) Les factieux qui, en détruisant la monarchie, en avoient adroitement conservé l'image aux yeux du peuple qu'il falloit tromper, imaginèrent avec raison que la même fourberie auroit le même succès contre la religion catholique dont ils étoient lassés, fatigués, importunés, comme le scélérat, l'est par la seule présence de l'homme de bien ; ou plutôt, selon l'expression de l'Evangile, comme le machinateur du crime l'est par le flambeau du jour qui pourroit éclairer ses iniquités. *Qui malè agit odit lucem.* Camus, Treilhard, Martineau, Lanjuinias et quelques autres avocats obscurs se chargèrent de la réforme du clergé, et du plan de sa nouvelle constitution prétendue civile. Deux ou trois ecclésiastiques admis dans ce comité, pour la forme seulement, reculèrent d'horreur quand ils eurent connu l'esprit et l'inférieur projet de ses membres : le seul abbé Expilly se crut digne de coopérer à la destruction des autels dont il étoit ministre. Ce fut le 29 Mai, 1790, que Martineau vint lire à l'assemblée ce nouveau code annoncé depuis long-tems, et préparé dans les ténèbres d'un comité formé de canonistes avarés, de théologiens mercenaires, et d'avocats philosophes : les principes en sont assez connus par les détails qui se trouvent dans ces notes : Camus en fut l'auteur, et cent mille écus en furent le prix, c'est tout dire.

Comme cette grande époque de la révolution françoise fut plus remarquable encore et plus funeste à l'Eglise Gallicane que sa spoliation, on va trouver ici les noms et l'avis des membres qui parlèrent sur cette question, les uns pour la discuter et voter, les autres pour l'éclairer seulement et pour protester contre la compétence de l'assemblée : car tout le côté droit de la salle, c'est-à-dire la partie catholique, sachant bien que la matière ne pouvoit être traitée que dans un concile, ne prit aucune part à la délibération.

Mgr. l'archevêque d'Aix parle le premier et dit que puisqu'on prétend rapeller au clergé ses devoirs, on lui permettra aussi sans doute de rapeller ses droits ; qu'à lui seul appartient le gouvernement spirituel de l'Eglise ; que les questions proposées étant de cette nature, il conjure le roi et l'assemblée de permettre la convocation d'un concile national ; et au cas de refus il déclare, au nom de tout le côté catholique, ne pouvoir participer à la délibération.

Mr. Treilhard prétend que tout est civil dans cette constitution, quoiqu'elle étende, ou restreigne la juridiction spirituelle, puisque c'est le terrain que l'on circonscrit de nouveau ; et il conclut pour son admission.

Mr. Le Clerc, curé, député d'Alençon, s'étonne que de prétendus régénérateurs détruisent tant d'évêchés, de paroisses, de cathédrales, de collégiales, et proscrivent les maisons religieuses, tandis qu'ils respectent les maisons de prostitution ; il admire la sagesse de tels législateurs, prouve ensuite que l'Eglise a seule le droit de se gouverner, et adopte les conclusions de Mgr. l'archevêque d'Aix, en son nom, et au nom de toutes les églises qu'il représente.

Mr. Camus ne voit rien de plus légitime que de régler la disposition des évêchés, des cures ; la manière d'y pourvoir, et les appels dans l'ordre de la juridiction ecclésiastique ; et il conclut pour l'admission du projet.

Mr. Goulard, Curé de Roanne, prouve évidemment qu'on attaque la constitution divine et le gouvernement spirituel de l'Eglise ; que l'assemblée n'est compétente que pour délibérer sur l'article des traitemens ; et quant au reste, du projet, qu'il faut prier le roi de le soumettre à l'examen du souverain pontife ; qu'autrement le schisme s'établit en France ; et il conclut au rejet.

Mr. Jallet, curé de Chérigné en Poitou, est le premier ecclésiastique qui ose conclure pour l'admission de ce plan ; comme il fut le premier qui passa de sa chambre à celle du Tiers ; il semble qu'il s'étoit fait un devoir d'être toujours le premier dans le chemin du crime.

Mr. Goutte, curé de Souppes, soutient que la supériorité de l'évêque sur le prêtre est de pure coutume et non pas d'institution divine, et il conclut pour l'adoption du projet.

Mr. Charles Lameth, regrette le tems que l'on perd, et fait fermer la discussion.

Mgr. l'Evêque de Clermont proteste contre l'incompétence de l'assemblée en pareille matière, et tout le côté catholique se lève en signe d'adhésion.

Mgr. l'archevêque d'Arles répète la demande d'un renvoi à un concile national.

Mr. Gobet, évêque de Lyda, à qui on n'avoit pas encore promis la métropole constitutionnelle de Paris, prouve, d'après le concile de Trente, que l'on touche à la juridiction spirituelle, et ajoute ; *permettez que je vous dise naïvement et suivant ma conscience, que vous ne pouvez rien sur ce qui est spirituel ; il faut un moyen conciliateur . . .* il propose ensuite, non pas un concile national, mais l'addition d'un article portant que le roi sera prié de prendre les voies canoniques, pour ce qui regarde le spirituel.

Mr. Camus reparoit ; il trouve les moyens du préopinant respectables, et les combat par ces aphorismes ; *l'Eglise n'a point de territoire . . . elle n'a rien*

de temporel . . . l'Eglise est dans l'Etat . . . l'Etat n'est point dans l'Eglise . . . et il conclut pour le décret.

Mr. Dumouchel, qu'on n'avoit pas encore entièrement attaché au parti novateur par la promesse du siège métropolitain de Nîmes, prouve, contre Camus, que la citation du concile de Trente, faite par Mr. Gobet, a rapport à la doctrine et non pas à la discipline; que le nouveau système introduiroit l'anarchie et le désordre dans l'Eglise; qu'en cette matière l'assemblée ne peut rien, sans le concours de la puissance spirituelle; et il conclut pour que le plan ne soit adopté qu'en employant les formes canoniques.

Mr. Guégan, curé de Pontivy, propose de commencer par décréter un article ainsi conçu: *le roi sera prié de prendre toutes les mesures qui seront jugées nécessaires et conformes aux saints Canons, et aux libertés de l'Eglise Gallicane.*

Mr. De Boislaidier se plaint que l'on rouvre la discussion.

Mr. Déprémesnil renouvelle la demande d'un concile national.

Mr. Fréteau de St. Just, annonce qu'ayant compulsé l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, il s'est convaincu qu'il y avoit toujours eu des patriarches, et des métropolitains; et qu'on avoit ensuite institué les primats de Numidie. Mr. Déprémesnil lui demande alors si cette institution fut faite par les conciles, ou par des assemblées nationales: Mr. Fréteau ne répond pas à cette question, mais il conclut pour l'adoption d'un premier article qu'il propose.

Mr. Duquesnoy veut qu'on régle d'abord le nombre des diocèses.

Mr. Rhœderer désire qu'on réunisse deux départemens pour un évêché. On ferme la discussion pour la troisième fois.

Mr. Déprémesnil répète que ce n'est plus ici qu'une assemblée schismatique, si l'on ne prie pas le roi de recourir à la puissance ecclésiastique pour l'exécution du décret. Ou va aux voix sans l'écou,

ter : plus de trois cents membres du côté catholique restent silencieux et immobiles sur leurs sièges ; et le 3 Juillet, 1790, le premier article est décrété à l'unanimité des impies.—Un second article relatif au pape fut alors proposé : Mgr. l'évêque de Clermont renouvelle sa protestation au nom du côté catholique ; M. l'abbé d'Abbecourt fait décréter que le nouvel évêque, au lieu de recevoir du pape la confirmation canonique, lui écrira une simple lettre en signe de communion : et sans la participation du côté catholique, les autres articles furent décrétés, successivement jusqu'au 12 Juillet, jour auquel Martineau relut à l'assemblée l'ensemble de ce plan, et tout fut consommé pour l'Eglise de France. *consummatum est.*

NOTE XXV.

Et quoiqu'avec douleur, aux yeux de l'univers,
Il comptât, dans son sein, quelques membres pervers,
Qui vaincus, dès long-tems, par la philosophie,
A l'immoralité joignoient une ame impie....

Ch. 1. pag. 23.

(25) C'est de la perversité même de ces membres que des hommes, plus pervers qu'eux peut-être, ont abusé pour calomnier et diffamer l'Eglise à laquelle ils appartenoient tous, les uns comme ministres de ses autels, et les autres comme simples fidèles. Ils se sont efforcés de souiller le corps entier par le crime de quelques uns de ses membres : ils n'ignoroient cependant pas que l'incorruptible sainteté du sacerdoce de Jésus-Christ est telle, que le ministère reste toujours pur et sans tache, malgré l'impureté

l'impureté du ministre: ils n'ignoroient pas que cette Église a justement été comparée au champ du père de famille, à l'aire, au filet, à la bergerie, à l'arche de Noë, pour faire entendre qu'on y trouve confusément mêlés l'ivroie avec le bon grain, le froment avec la paille, les bons et les mauvais poisons, le bouc et l'agneau, et toute sorte d'animaux mondes et immondes. *Arca Noë Ecclesia typus fuit . . . ut in illâ omnium animalium genera, ita et in hac universarum et gentium et morum sunt homines: ut ibi, pardus et hædi, lupus et agni.* (Hier. dial. adv. Lucif. p. 8.) C'est pour cela que St. Augustin s'écrie, en parlant de la bergerie du divin pasteur: combien, suivant la préscience de Dieu et la prédestination des hommes, combien de brebis se trouvent hors de la bergerie, et combien de loups ravisseurs sont inconnus et cachés dans son enceinte! *Secundùm præscientiam Dei et prædestinationem, quam multe oves foris, quam multi lupi intus.* (Tract. 45 in Joan.) L'Église naissante n'eut-elle pas hors de son sein un Paul persécuteur, changé tout à coup en Apôtre sur le chemin de Damas, et dans son sein même un Judas apôtre, devenu persécuteur et traître dans le jardin des oliviers. Il ne faut donc pas s'étonner que la France ait eu de nos jours ses la Harpe, philosophes, et ses Talleyrand, évêques: l'Église Gallicane n'en fut jamais ni moins pure, ni moins inébranlable. quand l'évêque d'Autun et tous ceux qui l'ont suivi de plus ou moins près dans son apostasie ont été chassés de l'Église, ou s'en sont eux-mêmes séparés, loin de s'en affliger, ou d'en être humilié, le corps purifié des pasteurs a dit avec St. Augustin: ceux-ci sont dans le corps de Jésus-Christ comme des humeurs malfaisantes: il se relève, il est soulagé, lorsqu'il les vomit; de même quand les impies sortent de l'Église, elle se relève glorieuse et brillante d'un nouvel éclat; et le corps de Jésus-Christ dit en les vomissant, en les rejetant loin de lui, ces humeurs sor-

tent de mon sein, mais elles n'étoient pas de moi. Que signifient ces mots, elles n'étoient pas de moi? C'est-à-dire, qu'elles ne faisoient point partie de ma chair, qu'elles n'en ont point été retranchées; mais qu'elles oppressoient, qu'elles accabloient ma poitrine tant qu'elles y ont demeuré. *Hi sunt in corpore Christi quomodo humores mali: quando evomuntur, tunc relevatur corpus: sic et mali quando exeunt, tunc Ecclesia relevatur: et dicit quando eos evomit atque projicit corpus; ex me exierunt humores isti, sed non erant ex me. Quid est, non erant ex me? non de carne meâ præcisi sunt sed pectus mihi præmebant cum inessent.*

NOTE XXVI.

Et songez qu'aujourd'hui ma victoire est aisée,
Si par vos soins, mes sœurs, l'Église est divisée.

Ch. 1. pag. 24.

(26) Qu'il connoissoit bien dans toute son étendue la puissance de ce principe destructeur, celui qui pendant les élections des députés aux Etats généraux, et dès leurs premières séances, perdit si bien les deux premiers ordres en les divisant. Les mêmes moyens ont été employés avec le même succès, lorsqu'il a été question de détruire l'Église catholique en France, et d'y établir un culte schismatique: et c'est de la même manière que les républicains ont jusqu'ici triomphé de la politique des cabinets de l'Europe, et des coalitions des rois, et des efforts de leurs armées: tant il est certain ce principe de l'Evangile: toute maison, toute ville, tout royaume divisé contre lui-même sera désolé et renversé. *Omne regnum divisum contra se desolabitur: et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit.* (Math. 12.)

NOTE XXVII.

Dans cette même enceinte, où les beautés vénales
 Vont offrir au public leurs faveurs infernales,
 Habitoit Périgord, ce Prélat corrompu,
 Né mort à la pudeur ainsi qu'à la vertu.

Ch. 1. pag. 25.

(27) Avant la révolution de France, le Palais-royal, qu'on veut désigner ici, n'étoit pas à la vérité le séjour habituel de l'évêque d'Autun ; mais pour la décence et le bon ordre de ce Poëme, où l'auteur s'est efforcé de mettre tout à sa place, il a cru devoir, comme Juvénal, choisir pour demeure, à un personnage couvert d'infamie, le lieu le plus infâme de la capitale qu'il habitoit :

*Hic nullus verbis pudor aut reverentia mensæ ;
 Hic turpis Cybeles et fractâ voce loquendi
 Libertas, et crine senex fanaticus albo
 Sacrorum antistes.*

Juv. Sat. 2.

NOTE XXVIII.

Premiers consécrateurs des pasteurs schismatiques,
 Vouloir abjurer Rome et rester catholiques.

Ch. 1. pag. 27.

(28) On a remarqué, avec raison, dans la conduite et les principes des auteurs et des sectateurs de la prétendue constitution civile du clergé de France,

un caractère d'inconséquence et d'absurdité, qu'on n'avoit jamais trouvé dans aucune société schismatique : car les Grecs disent franchement, nous ne reconnoissons point la suprématie de l'Eglise de Rome sur nos patriarches, et le successeur de St. Pierre est un évêque comme tous les autres. Mais Périgord, Camus, Treilhard et tous leurs adhérens, reconnoissoient le souverain Pontife comme chef de l'Eglise, sans vouloir s'y soumettre de cœur et de fait : ils rejettoient son autorité, en prétendant la reconnoître suffisamment par une simple lettre ; et se séparoient enfin du Saint Siège, en protestant qu'il y demeuroient fermement attachés : et pour comble d'ineptie, quand on apprit que Pie VI les avoit retranchés de sa communion, ils ajoutèrent que lui seul étoit schismatique, puisqu'il se séparoit d'eux, tandis qu'il lui restoit toujours unis. Mais pour les confondre, si la confusion eût encore trouvé place dans leur ame et sur leur front ; pour les ramener à l'obéissance et à la Foi, si l'aiguillon salutaire des remords eût pu se faire une issue dans leur cœur, ces paroles du saint et savant évêque d'Hyppone à Pétilien auroient suffi sans doute : aucun homme prêchant le nom de Jésus-Christ, portant et administrant les sacremens de Jésus-Christ, ne doit jamais être écouté ou suivi contre l'unité de Jésus-Christ. *Nullus prædicans nomen Christi, et gestans ac ministrans sacramentum Christi, sequendus est contra unitatem Christi.* (ad Pet. l. 3.)

NOTE XXIX.

Par la main du Très-haut, leurs yeux sont obscurcis,
Leurs esprits égarés, et leurs cœurs endurcis.

Ch. 1. pag. 27.

(29) Sans doute il est un terme où la grace de Dieu s'arrête quelquefois ; et, comme le dit le

prophète Isaïe, sa justice trouvant en eux tant de crimes énormes à punir, avoit aveuglé leurs esprits et endurci leurs cœurs. *Obcæcavit oculos eorum, et obduravit corda eorum.* Mais ce seroit outrager sa miséricorde infinie, et renoncer à la Foi, que de croire à l'impossibilité de vaincre cet aveuglement funeste : car, dit le troisième concile de Valence, les méchans périssent, non parce qu'ils n'ont pas pu devenir bons ; mais parce qu'ils n'ont pas voulu l'être : *enim malos non idèd perire, quia boni esse non potuerunt, sed quia boni esse noluerunt.*

NOTE XXX.

Et ce Dieu tout-puissant, par un juste retour,
Abandonné de lui, l'abandonne à son tour.

Ch. 1. pag. 27.

(30) Otez donc, dit le père de famille, auquel Jésus-Christ s'est comparé lui-même dans l'Evangile, ôtez à ce serviteur lâche et inutile le talent que je lui avois confié, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. *Tollite itaque ab eo talentum . . . et inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (Math. c. 25.) Voilà sans doute un exemple terrible de l'abandon de Dieu : mais ingrats mortels que nous sommes, nous délaissè-t-il jamais avant que nous l'ayons délaissé nous-mêmes ? Écoutez moi donc, Asa, dit l'Eternel, et vous Tribus entières de Juda et de Benjamin ; le Seigneur est avec vous, parce que vous avez été avec lui : si vous le cherchez, vous le trouverez ; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. *Audite me, Aza, et omnis Juda et Benjamin, Dominus vobiscum, quia fuistis cum eo : si quæritis eum, invenietis ; si autem dereliquistis eum, derelinquet*

ros. (2 Paral. cap. 13.) Écoutons encore ici St. Augustin, qui ayant vécu si long-tems dans l'oubli de Dieu, avoit mérité lui-même d'en être oublié: nous trouvons tout à la fois en lui l'expérience, le témoignage et l'exemple: lorsque le Seigneur, dit-il, par le ministère de Jésus-Christ, souverain médiateur entre Dieu et les hommes, guérit les maladies spirituelles, ou ressuscite les morts, c'est-à-dire, justifie les impies, il ne les abandonne ensuite jamais à moins qu'il n'en soit abandonné. *Deus cum, per mediatorem Dei et hominum, hominem Jesum-Christum, spiritualiter sanat ægrum, vel vivificat mortuum, id est justificat impium, non deserit, nisi deseratur.* (De nat. et grat. cap. 26.) Et c'est enfin d'après lui que le Concile de Trente assure que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a justifiés par sa grace, s'ils ne l'abandonnent point auparavant. *Deus, suâ gratiâ semel justificatos non deserit, nisi prius deseratur.*

ARGUMENT

DU SECOND CHANT



ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

L'ASSEMBLÉE sollicite et presse vivement Louis XVI, pour qu'il sanctionne au plutôt le décret relatif à la constitution prétendue civile du Clergé. Ce prince, incertain s'il peut, ou non, accepter cette loi nouvelle, envoie secrètement à Rome, un de ses ministres, pour consulter cette Cour, et lui rapporter la décision du Souverain Pontife. L'envoyé part et arrive au Vatican; obtient une entrevue secrète de Pie VI, reçoit un bref, et repart pour la France. Description du Temple de l'Ambition. Le ministre l'apperçoit en passant: il y entre et est accueilli par la Déesse qui lui fait les plus belles promesses: mais le repentir a bientôt brisé son cœur: Dieu, qui voit son égarement, envoie du haut du ciel un ange qui l'en retire, et qui, en sortant de ce dangereux séjour, lui montre les grands ambitieux qu'il renferme, et lui découvre en même tems leurs détestables projets et leurs fatales destinées.

CHANT SECOND.

SI le globe enfermé dans la double paupière
Sur mille objets divers réfléchit la lumière :
Si l'homme, d'un pas ferme et d'un œil curieux,
Sait parcourir la terre et mesurer les cieux :
Si les frimats glaçans et les enfans d'Eole,
Par le bouillant Taureau sont chassés vers le pôle :
Si des jumeaux naissans les généreuses mains,
Changeant tout sur le globe aux regards des humains,
Viennent, après cent jours de glace et de froidure,
D'un large manteau verd habiller la nature ;
Et si l'encens des fleurs et leurs parfums divers,
Versés à plein calice, ont embeaumé les ains :
Si le pain des mortels, qu'un roseau foible enserre,
Par son tube allongé sort du cœur de la terre :
Si, rois de nos jardins, les lys éblouissans

Ouvrèrent leur sein d'albâtre aux Zéphirs caressans :
Si nous voyons enfin reverdir nos prairies,
Parer nos longs côteaux de mille herbes fleuries,
Peindre les fruits nouveaux d'un brillant coloris,
Noircit les raisins verts, dorer les blonds épis ;
C'est l'astre heureux du jour, lampe ardent et féconde
Qu'alluma l'Éternel au premier jour du monde,
C'est lui qui dans nos champs verse tous ces bienfaits,
Et l'émail de nos prés, et l'or de nos guérets.
Mais, dans l'ordre moral, un astre plus prospère,
Flambeau surnaturel, nous guide et nous éclaire :
Soleil générateur, source des plus grands biens,
C'est la moisson du ciel qu'il prépare aux chrétiens.
Dans nos maux, en effet, quand tout nous abandonne,

Si, de ses doux rayons, l'espoir nous environne :
Si, dans ses passions, un homme impétueux,
Peut vivre en les domptant, et mourir vertueux :
Si l'honorable joug d'une humble obéissance,
Accepté par l'amour des mains de la clémence,
Charme un peuple fidelle, et dans tous les états,
Fait les sujets heureux et les grands potentats :
Si, dans l'ordre civil, le lien des promesses,
Le crédit tout-puissant, créateur des richesses,
Les dons, les vœux sacrés, faits aux pieds des autels,
Pour base inébranlable ont la foi des mortels :
Si des vertus des saints l'âme toute occupée
Goûte ici bas du ciel la gloire anticipée :
Si quelquefois un prince, accablé de revers,

Tombant avec les siens du trône dans les fers,
Survit aux trahisons, aux fureurs intestines,
Et reste toujours grand au milieu des ruines :
Plein d'une ardeur enfin que le monde ici bas
Admire en frémissant, et qu'il ne comprend pas,
Si le soldat du Christ, au milieu des supplices,
Bénit tous ses bourreaux et meurt dans les délices ;
C'est la Religion, ame de l'univers,
Qui fait dans tous les cœurs germer ces fruits divers :
C'est un soleil divin dont la chaleur heureuse
Mûrit tant de vertus sur leur tige épineuse :
Mais malheur au mortel qui, dans ses passions,
Se dérobe à ses traits, et fuit ses doux rayons !
Malheur à tout état qui, semblable à la France,
Repousse avec dédain sa céleste influence !

Déjà, dans cet empire, un sénat factieux
A frappé les autels d'un décret odieux :
Et tandis qu'en secret l'impiété barbare
S'applaudit des malheurs que sa main nous prépare ;
Tandis qu'avec succès, ses agens corrupteurs,
Sur le nouveau serment, divisent les pasteurs ;
Des États généraux la coupable assemblée, (1)
Prête à piller l'Église, opulente et troublée,
Demande avec fureur, que son arrêt fatal
Soit enfin, sans retard, scellé du sceau royal.
Louis n'ignoroit pas que la Foi de l'Église, (2)
Au pouvoir des Césars ne peut être soumise ;
Que, pour se gouverner, cette Eglise a des droits, (3)
Émanés de Dieu-même, indépendans des rois ;

Et qu'oser les détruire, au mépris du saint siège,
C'est joindre le parjure à l'affreux sacrilège.
Mais toujours menacé de la part des États,
Il ne sait que résoudre ; il veut, il ne veut pas :
Pressé par des sujets qui lui parlent en maîtres,
Tremblant d'offenser Rome, ou d'irriter les traitres,
Il consulte, il hésite, il craint d'être égaré,
Rassemble ses conseils, et n'est point éclairé.

Tel est le sort des rois, aveuglés sur le trône,
La vérité les fuit l'erreur les environne,
Et le vrai dévouement qu'ils n'ont jamais connu,
En silence et loin d'eux, vit avec la vertu.
Livrés aux courtisans dont la flatteuse adresse
Ou surprend leur justice, ou corrompt leur sagesse,
Même au sein des plaisirs ils ne sont point heureux :
Tout cherche à les tromper, tout est faux autour
d'eux ; (4)

Et parmi les mortels, chargés de les conduire,
Aucun n'est assez grand pour oser les instruire.

Toujours plus combattu, toujours plus incertain,
Louis, en roi prudent, forme un nouveau dessein :
Dans ses conseils alors et parmi ses ministres
Enfans de la cabale et de ses plans sinistres,
S'asséioient sans rougir, enflés d'un titre vain,
Deux illustres prélats, près d'un fils de Calvin :
Il s'adresse à l'un d'eux ; et d'un ami sincère
Attend l'heureux conseil et l'appui nécessaire :
Et cherchant un remède à ses malheurs nouveaux ;

Il l'appelle en secret, et lui parle en ces mots :

“ Depuis qu'aux vœux du peuple, en ami foible et
“ tendre,

“ Plutôt qu'en souverain, j'ai daigné condescendre;

“ Depuis que ma bonté, sous l'espoir du bonheur,

“ Convoqua dans Paris ce congrès novateur;

“ Placé long-tems vous-même au sein de la tempête,

“ Vous savez quels malheurs ont fondu sur ma tête:

“ Esclave, en ce moment, de mes propres sujets, (5)

“ Qui, par des trahisons, ont payé mes bienfaits,

“ Vous me voyez, hélas! disputant ma couronne,

“ Monarque sans puissance, et sujet sur le trône:

“ Pour l'amour de la paix, j'ai pu, dans ces revers,

“ Accepter leur réforme et me donner des fers:

“ J'ai pu sans m'irriter, cédant à leur caprice,

“ Des droits de ma couronne offrir le sacrifice,

“ Et fonder leur bonheur sur les débris du mien:

“ Mais, si j'ai tout perdu, je suis encor chrétien:

“ Et quand les droits du ciel, quand la Foi de

“ l'Église,

“ Par de nouveaux décrets me paroît compromise,

“ Je ne puis plus sans crime, écoutant ma bonté,

“ Leur donner pour appui ma foible autorité,

“ Ni convertir en loi, parmi des catholiques,

“ Ces décrets novateurs et peut-être hérétiques.

“ Je me connois, au reste, et je ne prétends point,

“ M'établir roi-pontife, et juge sur ce point:

“ Malheur, dans tous les tems, au prince téméraire,

- “ Qui foulant à ses pieds les loix du sanctuaire,
“ Et du chef de l’Église usurpant tous les droits,
“ Joint l’encensoir auguste aux attributs des rois !
“ Malheur à tout mortel dont la voix tyrannique,
“ Prononce en souverain, sur la Foi catholique !
“ Les pouvoirs des pasteurs sont des pouvoirs divins,
“ Que le maître des rois n’a point mis dans nos mains.
“ Dirigez donc vos pas vers cette heureuse enceinte
“ Où règne avec douceur une autorité sainte : (7)
“ Obtenez du pontife un entretien secret :
“ Peignez-lui mes terreurs sur ce fatal décret :
“ Oracle de la Foi, qu’il parle, qu’il prononce,
“ En fils humble et soumis, j’attendrai sa réponse :
“ Il n’appartient qu’à lui, dans ce triste embarras, (8)
“ D’éclairer ma sagesse et de guider mes pas.
“ Loin des murs de Paris, sans tarder davantage,
“ Partez, allez remplir cet important message :
“ Allez, ministre habile et généreux prélat,
“ Servir tout à la fois et l’Église et l’État :
“ Leur sort est dans vos mains : hâtez-vous ; le tems
“ presse :
“ N’oubliez pas sur-tout qu’offre avec adresse
“ Le poison dans les cœurs fait d’étonnans progrès ;
“ Qu’on arme tous les bras, que l’horrible congrès
“ Sur son décret nouveau tient mon peuple en délire,
“ Et qu’un jour de délai peut renverser l’empire.”

Flatté d’un pareil choix, cet illustre prélat,

Soit qu'il crût en effet pouvoir sauver l'État,
Soit qu'il osât prétendre à la pourpre romaine,
Sourit à l'ambassade, et l'accepta sans peine.
Cet important objet ne souffre aucun retard :
L'heure où son roi le quitte est l'instant du départ.
Traîné par huit coursiers loin des bords de la Seine,
Il a passé déjà cette agréable plaine,
Où le pâle olivier, par cent contours nouveaux,
Unit au pommier d'or ses verdoyans rameaux ;
Il apperçoit ces monts, ramparts de l'Italie,
Et franchit à grands pas leur cime énorgueillie ;
Il marche, il voit enfin ces superbes ramparts,
Long-tems maîtres du monde et berceau des Césars,
Où la croix triomphante a remplacé l'idole, (9)
Et fondé notre Église où fut le capitolé.

Depuis quinze ans alors, successeur de Clément,
Le vertueux Braschi régnoit au Vatican :
Profondément touché des malheurs de la France, (10)
Enchaîné par l'amour aux pieds de la Clémence,
Avant d'armer sa foudre et de venger ses droits,
D'un père infatigable il épuisa la voix :
Bientôt roi sans sujets, soldat de l'Évangile,
Captif de cinq tyrans et d'un peuple servile,
Montrant avec courage aux yeux de l'univers,
Sur ses bras desséchés l'empreinte de ses fers,
Il parut, de l'Église immuable colonne,
Plus grand dans les cachots qu'il n'étoit sur le trône :
Et porté triomphant, au comble des malheurs,

Par la main des vertus, sur le lit des douleurs,
Il recueillit enfin, prisonnier magnanime,
Les pleurs de l'innocence et les respects du crime.
Mais mûri pour le ciel par les maux d'ici-bas,
Réclamé des martyrs, après tous ses combats,
Chez ses propres enfans, armés contre leur mère,
Il vint mourir esclave, et pardonner en père.

L'envoyé du monarque, au palais introduit,
Annonce au même instant l'objet qui l'a conduit.
Dès qu'il eut, à grands traits, par un récit fidelle,
Peint dans tous ses détails la réforme nouvelle,
Et la docilité du monarque incertain,
Le pontife en gémit et lui répond soudain :
" Cet horrible tissu de crime et d'hérésie,
" Œuvre de la Révolte et de l'Apostasie,
" M'étoit déjà connu : père des vrais chrétiens,
" J'ai vu tous leurs périls; j'ai cherché les moyens
" D'arrêter, dans sa source, un poison si funeste :
" Ces diplômes sacrés, vous instruiront du reste :
" Que ces écrits par vous publiés sans délais,
" Soient la règle du peuple et du clergé français :
" Pour combattre le schisme et la philosophie,
" C'est un glaive divin que ma main vous confie :
" Annoncez à Louis qu'il trahira la Foi,
" S'il accepte jamais cette exécration loi :
" Apprenez aux pasteurs dont l'ame est encor pure,
" Que le serment civique est un affreux parjure ;
" Et tel qui l'a prêté, par crainte ou par erreur, (11)

“ S’il résiste à ma voix n’est plus qu’un faux pasteur.
“ Partez, hâtez-vous donc ; car fort de mon silence,
“ Le schisme en un moment peut égarer la France ;
“ Et s’il fait des progrès qu’on doive à vos lenteurs,
“ Malheur à vous, mon fils, autant qu’aux novateurs !”

Le prélat à ces mots, sans que rien l’épouvante,
Reçoit en s’inclinant, les loix qu’on lui présente :
Plein d’indiscrets penchans, de vœux mal asservis,
Fier du rang qu’il occupe, et sourd à tant d’avis,
Il promet à Braschi l’infatigable zèle
D’un ministre puissant et d’un prélat fidelle ;
Et cédant au désir de hâter son retour,
Il part des bords du Tibre avant la fin du jour.

Vers ces climats heureux où le Var si rapide,
Dans des rians vallons roule son eau limpide ;
Sur le sommet blanchi d’un de ces monts fameux,
D’où l’homme, rapproché de l’astre lumineux,
Sans crainte et sans péril, planant sur les nuages,
Voit former à ses pieds la foudre et les orages,
L’œil découvre un palais qui semble jusqu’aux cieux
Porter avec orgueil son faite audacieux.
Cent colonnes de bronze, appui d’un long portique,
Ornent dans son contour ce palais magnifique :
Ses jardins sont peuplés de verdoyans lauriers,
Destinés à pâlir sur le front des guerriers.
Sur cent portes de jaspe élégamment ornées,
La trompette à la bouche on voit cent Renommées,
Qui, de leurs sons aigus frappant toujours les airs,

Appellent les humains des bouts de l'univers.
C'est là qu'en se jouant de la foiblesse humaine,
La folle Ambition commande en souveraine :
Cet esprit infernal qu'honoroient les payens,
A rétabli son culte au milieu des chrétiens :
Rien ne peut appaiser la soif qui le dévore :
Il désire, il obtient, cherche et désire encore,
Et sait avec adresse allumer dans les cœurs,
L'amour des noms fameux, des biens, et des grandeurs :
Il promet la victoire, et peut donner des trônes :
Il a toujours en main des sceptres, des couronnes ;
Et fait de ses héros célébrer les vertus,
En cachant les malheurs de ceux qu'il a perdus.

Tantôt foible et rampante, et tantôt intrépide,
Telle est l'Ambition, à l'œil toujours avide,
Qui de folle espérance enivrant les mortels,
Les attire en grand nombre aux pieds de ses autels.
On la voit sur son trône assise au fond du temple :
L'Intérêt lui sourit, et l'Orgueil la contemple.
Le bandeau sur les yeux, un trésor à la main,
Près d'elle est la Fortune, au front large et hautain,
Qui cède aux mouvemens d'un éternel caprice,
Se cache à la vertu, se montre à l'injustice,
Maltraite avec plaisir les heureux qu'elle a faits,
Et sans discernement prodiguant ses bienfaits,
Accorde, en souveraine aussi foible qu'ingrate,
Beaucoup quand on la brusque, et rien quand on la
flatte.

Ses coupables enfans, rangés à son côté,
Sont le Parjure affreux, l'aveugle Impiété,
L'Audace au front d'airain, la Trahison perfide,
Et le hideux Mensonge et l'infâme Homicide :
Mais tous, pour mieux corrompre et conduire aux
forfaits,
Des plus nobles vertus ont emprunté les traits.
Cent instrumens divers, cent voix enchanteresses
Célébrent constamment sa gloire et ses largesses ;
Tandisque la Folie embaume son autel,
De parfums enivrans et d'encens criminel.

Parmi tous les mortels dont les bustes antiques
Reposent triomphans sous ces vastes portiques,
On voit plusieurs guerriers, fameux par leurs travaux,
Et des heureux brigands qu'on a nommés héros.
Le fier Catilina s'y trouve avec Pompée :
Nasseau parle à Cromwell et lui rend son épée :
L'imposteur Mahomet, le vertueux Titus,
Alexandre, Attila, César même et Brutus,
Par des chemins divers réunis tous ensemble,
Paroissent étonnés du lieu qui les rassemble.

Cependant la déesse accueille chaque jour
L'hommage intéressé qu'on apporte à sa cour.
Nés pour se tourmenter en tourmentant le monde,
Des cœurs ambitieux l'aveugle foule abonde :
Le simple citoyen, dans ce temple enchanté,
Vient d'un titre nouveau parer sa vanité :

Les Grands et les Crésus, les potentats eux-mêmes,
Déposent un moment leurs brillans diadèmes,
Et viennent à leur tour, insensés courtisans,
Aux pieds de la déesse allumer leur encens.
Tous font, en son honneur, les plus grands sacrifices,
Et d'un sort différent éprouvent les caprices.
Ceux qu'elle a secondés dans leurs vœux criminels,
Sur des trônes assis autour de ses autels,
Ont d'un brillant laurier la tête couronnée,
Et s'offrent aux regards de la foule étonnée.
Mais au fond du palais est un vaste réduit
Où régner les horreurs d'une éternelle nuit :
C'est là qu'avec mystère, et par la main des crimes,
L'Ambition barbare entasse ses victimes :
On y voit confondus les brigands enchaînés,
Les conquérans vaincus, les princes détrônés,
Et tous ceux qui frappés d'une erreur si commune,
Dans la soif des grandeurs ont trouvé l'infortune.
Des remords éternels le terrible poignard, (12)
Vient, en les déchirant, les éclairer trop tard,
Et leur fait abhorrer cette infâme déesse,
Et son temple fatal, et leur coupable ivresse.

Le prélat en passant, vit ce lieu merveilleux :
Un moment en silence il y fixa les yeux :
Mais subjugué bientôt par la force puissante
D'un penchant qui l'entraîne et d'un lieu qui l'en-
chante,
Victime des désirs qu'il ne surmonta pas,
Sans en voir les dangers, il y tourna ses pas.

Que l'enfer est puissant sur une ame égarée!

A travers de la foule il se fait une entrée;

Il s'avance; il paroît; l'Ambition soudain

Descend à sa rencontre et lui tendant la main,

“ Venez, heureux prélat, approchez, lui dit-elle;

“ J'avois craint, mais à tort, de vous trouver rebelle

“ Et long-tems attendu, vous arrivez enfin,

“ Digne de mes faveurs et d'un brillant destin.

“ On vit Armand jadis occuper en grand homme

“ Le premier rang en France, et le second dans

“ Rome :

“ Après lui Mazarin, si célèbre à Casal,

“ Son fils en politique et bientôt son égal,

“ Plus puissant que Louis, sans porter la couronne,

“ Aux illustres Bourbons acquit un nouveau trône.

“ Si tous les deux, par moi, bravant quelques revers,

“ De leurs noms glorieux ont rempli l'univers,

“ J'ai résolu qu'un jour, en marchant sur leurs traces,

“ Vous goûtiez leur bonheur, sans trouver leurs dis-

“ graces :

“ Je veux, sans ravalier ces ministres fameux,

“ Que la postérité vous place au dessus d'eux :

“ Je veux unir pour vous, si vous m'en voulez croire,

“ Le comble des plaisirs au comble de la gloire;

“ Et tous vos ennemis, confus, humiliés,

“ Exécuteurs des loix qu'ils prendront à vos piés,

“ Verront qu'en aucun tems vous n'eûtes dans la

“ France,

“ Ni d'émule en talens, ni d'égal en puissance.

“ La révolte croissant au milieu des Français,
 “ De courtisans nouveaux va remplir mon palais :
 “ Mais ces enfans du crime et nés pour l'infortune,
 “ M'outragent dans leurs vœux : leur encens m'im-
 “ portune.
 “ Vous seul par vos vertus, votre aimable candeur,
 “ Avez fixé mes soins, mérité ma faveur,
 “ Et pouvez, en ces lieux heureux de vous connoître,
 “ User de mon pouvoir et commander en maître.”

C'en est fait du prélat : ce discours corrupteur,
 Porte avec le plaisir le poison dans son cœur :
 Il avale à longs traits la coupe enchanteresse
 Qui consomma nos maux et combla son ivresse :
 Il y puise l'oubli de son roi qui l'attend,
 Et des écrits sacrés reçus au Vatican :
 Ces brefs consolateurs, notre unique espérance,
 Que Dieu, par son pontife, adressoit à la France ;
 Ces brefs tant désirés, mais désirés en vain,
 Sont soustraits à Louis par sa coupable main.

Cependant l'Éternel apperçoit de son trône
 A quels égaremens un mortel s'abandonne :
 Lui seul peut tout connoître ; et son œil souverain,
 Jusque dans ses replis sondant le cœur humain,
 Dans l'ame du prélat distingue avec sagesse, (13)
 Le crime de l'erreur, l'erreur de la faiblesse ;
 Et loin de l'accabler d'un funeste abandon, (14)
 Il le voit criminel, mais digne de pardon.

Implacables humains, tout pécheurs que nous
sommes (15)

Sur la terre est-ce ainsi que nous jugeons les hommes ?
Est-ce ainsi qu'entre nous, toujours prêts à punir,
La faute disaroît auprès du repentir ? (16)
Ah ! soyons moins cruels : et quelque soit l'offense,
D'un Dieu qui nous l'enseigne apprenons la clémence.

Soudain du haut des cieux, à la voix du Seigneur,
S'élance vers la terre un ange protecteur. (17)

Il a fixé son vol sur ce temple perfide,
Où, parmi tant d'erreurs, l'Ambition réside ;
Il arrive ; il s'avance ; il apperçoit enfin
Celui dont les remords perçoient déjà le sein.
Le prélat immobile à son aspect céleste,
Confesse et pleure alors sa faute qu'il déteste.
" O bienheureux esprit, ministre de mon Dieu, (18)
" Quand j'ai péché, dit-il, venez-vous en ce lieu,
" Chercher, au nom du ciel, la coupable victime,
" Et servir sa vengeance, en punissant mon crime ?"
" Ton Dieu, répond soudain l'ange heureux du
" prélat,
" Ce Dieu qui t'aime encore après ton attentat,
" Et qui, sur le Calvaire, a bu l'affreux calice, (19)
" Veut la miséricorde, et non le sacrifice :
" Il veut qu'au repentir conduits par son amour, (20)
" Les mortels, en l'aimant, soient aimés à leur tour :

" Même alors qu'il punit, sa bonté souveraine (21)
 " Jette un œil de douleur, sur la foiblesse humaine.
 " Le crime est une plaie ; et prompt à la guérir, (22)
 " Du baume de son sang il aime à la couvrir :
 " Il cherche avec ardeur la brebis qui s'égare :
 " Si son œil l'apperçoit ; son amour s'en empare,
 " Et fier de la sauver, plein d'un bonheur nouveau,
 " La remporte en triomphe au milieu du troupeau.
 " Si tes forfaits sont grands, sa bonté les surpasse : (23)
 " Il fait céder pour toi sa justice à sa grace :
 " Ton cœur qu'à l'innocence il rappelle aujourd'hui,
 " Ce cœur plein d'amertume est digne encor de lui.
 (24)

" Fuis ces lieux où le crime, exerçant son empire,
 " Est sur l'herbe qu'on foule, et dans l'air qu'on respire ;
 " Où quelquefois pour l'homme égaré sans retour,
 " Soixante ans de vertus sont flétris en un jour. (25)
 " Sortons, viens, suis mes pas ; brave la fausse honte :
 " Malheur à qui lui cède ! heureux qui la surmonte !"

A ces mots, vers l'issue ils ont marché tous deux,
 Observant des mortels le concours trop nombreux
 Qu'à leur fatal destin l'Eternel abandonne. (26)
 Il en est un sur-tout que la foule environne,
 Qui né républicain, déserteur de la Foi,
 S'asseyoit, avec orgueil, dans les conseils d'un roi ;
 Et puisant aux enfers tous les plans qu'il propose,
 Il déclame aux passans sa propre apothéose.
 " Voilà, dit l'ange alors, ce fameux Gênois,

“ Qui de la Renommée épuisa les cent voix :
“ Célèbre sans talens, trois fois ministre en France,
“ C’est à l’Ambition qu’il a dû sa puissance :
“ Par des chemins obscurs qu’on ne soupçonnoit pas,
“ Au temple de mémoire elle a guidé ses pas ;
“ Et cachant l’imposteur sous le manteau du sage,
“ Sa fortune et sa gloire ont été son ouvrage.
“ Mais tous ces faux talens, ces dehors de vertu,
“ Sont un pesant fardeau qu’il n’a point soutenu :
“ Son règne est terminé : dès aujourd’hui peut-être
“ Le masque va tomber, le héros disparaître,
“ Et l’orgueilleux Neker, jadis idolâtre,
“ Va rentrer dans l’oubli dont on l’avoit tiré.
“ Mais avant que la France apprit à le connoître, (27)
“ Que de mortels séduits, égarés par ce traître ! ” ...
Le prélat, à ces mots, baisse un œil de douleur,
Et pousse un long soupir qu’il arrache à son cœur.

“ Vois encor, lui dit-il, sous un autre portique,
“ Ce grand déclamateur, au geste frénétique ;
“ Implacable ennemi de Néker son rival,
“ Dans l’art des trahisons il n’eut jamais d’égal :
“ Tantôt contre la cour orateur mercenaire,
“ Tantôt vil courtisan tendant au ministère,
“ Égoïste imposteur, on le verra périr
“ Victime d’un parti, quand il falloit trahir.

“ Au milieu des mortels, corrompus par l’exemple,
“ Que d’insensés projets ont conduit dans ce temple,

“ Ne vois-tu pas un prince, aveugle en ses transports,
“ A des bras meurtriers prodiguant ses trésors ?
“ Il se croit aujourd’hui, par tant de sacrifices,
“ Chef d’un parti puissant, et n’a que des complices.
“ Sur les marches du trône il nâquit, l’inhumain,
“ Et du sang de son maître il veut tremper sa main :
“ Riche, il forme, ou dissipe, ou calme la tempête :
“ Pauvre, sur l’échafaud il portera sa tête ;
“ Et parmi les brigands qu’il nomme ses égaux,
“ Philippe aura soldé son juge et ses bourreaux.
“ Il parviendra rougi du sang de ses victimes,
“ A l’immortalité par le chemin des crimes ;
“ Et vivant dans l’opprobre, et mourant abhorré,
“ Laissant pour héritage un nom déshonoré,
“ De sa présence impure et de sa longue histoire,
“ Il doit souiller enfin le temple de mémoire.

“ Sur un coursier fougueux qui s’avance à grands
pas,

“ Vois ce guerrier nouveau, peu fait pour les combats,
“ Et qui, de l’océan ayant franchi les ondes,
“ Se nomme, avec orgueil, le héros des deux mondes.
“ Il vient, en exaltant sa popularité,
“ Brûler, même en ces lieux, un encens rejeté :
“ Mais il n’aura jamais, en trahissant ses maîtres,
“ Ni l’art, ni la valeur, ni l’esprit des grands traîtres.
“ Tout puissant dans Paris, tu le verras un jour,
“ Donner au roi des fers, en porter à son tour,

“ Traîner enfin la honte et le crime à sa suite,
“ Et chercher lâchement son salut dans la fuite.

“ Cet autre tour à tour ministre et général,
“ qu'accablera peut-être un destin plus fatal,
“ Dans l'art des trahisons s'est aussi fait connoître ;
“ Et trompant à la fois les Etats et son maître,
“ Ce transfuge orgueilleux verra d'un œil surpris,
“ Ensévelir sa gloire au tombeau du mépris.
“ Vois un Corse auprès d'eux fait pour tout entre-
prendre :

“ Cet Attila moderne en lui cherche Alexandre.
“ Dans ce temple un moment il va vivre ignoré :
“ Mais quand le crime en France aura tout dévoré,
“ Il fendra tout-à-coup sur l'heureuse Italie,
“ Qu'il doit laisser un jour dévastée, avilie,
“ Pour traverser les mers et sous d'autres climats,
“ Porter l'horreur du crime et chercher le trépas :
“ Fameux et jamais grand, valeureux dans sa rage,
“ Il verra la terreur seconder son courage :
“ Mais plein de cet orgueil qui, fuyant le repos,
“ D'un homme audacieux fait souvent un héros,
“ Cet étonnant mortel, fourbe et nouveau Prothée,
“ Musulman dans l'Egypte et dans Paris athée,
“ Ira souiller et perdre, avec tous ses guerriers,
“ Dans la fange du Nil, ses plus brillans lauriers.
“ Vois encor des autels cet intrigant ministre
“ Qui, formant à l'écart quelque projet sinistre,
“ Conspirateur profond qu'on ne peut pénétrer,

- “ Conduit tout avec art et craint de se montrer :
“ Il doit jusqu’à la fin survivre à tous les crimes,
“ Et nager sur les flots du sang de ses victimes.
“ Mais observe plus loin mille groupes épars
“ D’assassins furieux, brandissans leurs poignards :
“ L’enfer qui les inspire, abandonne à l’histoire,
“ De tous leurs noms obscurs l’exécrable mémoire :
“ Réunis pour le crime, en partis divisés,
“ Triomphant tour à tour, tour à tour écrasés,
“ Ils effraieront le monde, et leurs fureurs extrêmes,
“ Sauront trouver, en eux, des bourreaux contre eux-mêmes.
“ Un mortel . . . mais que dis-je ? Un esprit infernal,
“ Elève, au milieu d’eux, son sanglant tribunal :
“ Il n’admet que deux rangs ; les bourreaux, les victimes :
“ Il faut donc ou mourir, ou partager ses crimes.
“ Vois comment du Très-haut cet horrible ennemi,
“ Fixe, d’un noir regard, l’enfer qui l’a vomi :
“ Egorgeant les vieillards, la jeunesse et l’enfance,
“ D’un deuil universel il couvrira la France,
“ Et victime à son tour, doit périr abhorré,
“ Sur un des échafauds qu’il avoit préparé.

“ Mais avançons, suis-moi ; car les lieux où nous sommes
“ N’offrent à nos regards que le commun des hommes :
“ Il est, dans ce palais, d’autres adorateurs,
“ Qui, parmi vous, mortels, planent sur les grandeurs

Chant second.

“ Eux qui dictent des loix, ont aussi leurs entraves :

“ L'Ambition trompeuse en a fait ses esclaves :

“ Vois, dit l'Ange : ” Aussitôt, sous un superbe dais,

Non loin de la déesse, au centre du palais,

Le prélat aperçut trois têtes couronnées,

Qui de vastes états changeoient les destinées :

Une femme empereur, entre deux souverains,

Le globe sous ses yeux, le compas dans ses mains,

Détrônoit avec eux le plus juste des princes,

Mesuroit, divisoit, démembroit ses provinces,

Et des plus saints traités foulant aux pieds la foi,

Lui laissoit, en riant, le vain titre de roi.

“ Mortels, s'écria-t-il, vos souverains augustes,

“ S'ils sont grands quelquefois, ne sont pas toujours
justes.

“ Observe, ajouta-t-il, montrant ces potentats,

“ Comment sans nul obstacle, ou plutôt sans combats,

“ De la carte du monde, et par un seul diplôme,

“ Sous leurs royales mains disparoît un royaume :

“ Et quand il faut garder, conserver, retenir,

“ Rois déjà si puissans, tu les vois s'aggrandir,

“ Dans un moment funeste où l'hydre à mille têtes,

“ La Révolte, autour d'eux, commence ses conquêtes,

“ Aux bornes d'un pays plus ou moins resserré,

“ Le bonheur d'un monarque est-il donc mesuré ?

“ Sur des enfans chéris pour régner en bon père,

“ Faut-il donc asservir l'un ou l'autre hémisphère ?

“ Et les vastes états, et les peuples nombreux,

“ S'ils font les rois puissans, les font-ils plus heureux ?

* *La Foi couronnée,*

“ Les conquérans du monde ont sous leurs loix
“ nouvelles,
“ Rarement des amis et souvent des rebelles.
“ Puissent ces potentats, sous tes yeux réunis,
“ Conserver la Foi pure aux nouveaux asservis !
“ Que leurs superbes cours et leurs vastes contrées,
“ A la rébellion ne soient jamais livrées :
“ Qu’ils ne trouvent enfin, dans leurs puissans égaux,
“ Ni des imitateurs, ni d’injustes rivaux.
“ L’horrible impiété détruit les monarchies ;
“ Et les rois immoraux font les peuples impies.
“ Puissent tous les Bourbons enchaîner sous vos yeux
“ Leurs plus chers intérêts aux intérêts des cieux !
“ Que la Foi des chrétiens, solide appui du trône,
“ Soit l’éclatant rubis qui brille à leur couronne ;
“ Et que ses nœuds divins unissent pour jamais,
“ Les sujets à leur prince, et le prince aux sujets.”

L’Ange heureux, à ces mots, emporté vers la nue,
Quitte enfin le prélat qui, dans son ame émue,
Admirant à regret son vol audacieux,
D’un œil reconnoissant le poursuit jusqu’aux cieux.

Tel, et moins satisfait, échappé du naufrage,
Un nautonnier tranquille, assis sur le rivage,
D’un œil paisible, au loin, voit voguer sans effort,
Le généreux vaisseau qui l’a conduit au port.

Le prélat, dans son cœur, qu’un feu nouveau
consume,

Chant second.

*

Du plus saint repentir sent la douce amertume :
Il marche vers la France, et veut, baigné de pleurs,
Dans son sang, s'il le faut, effacer ses erreurs :
Plus son péché fut grand, plus il s'en humilie : (29)
Plus son cœur en gémit, et plus son Dieu l'oublie.
Heureux qui, comme lui, touché du doigt divin,
Cède à la voix du ciel qu'il n'entend pas en vain !
Du sentier des vertus parmi ceux qui s'égarent,
Combien font de grands maux ! Combien peu les
réparent !

17 N063

NOTES DU SECOND CHANT.

NOTE I.

Des États généraux la coupable assemblée,
Prête à piller l'Eglise, opulente et troublée . . .

Ch. 2. pag. 81.

(1) Les trésors et les biens du sanctuaire, ce patrimoine sacré des pauvres, du culte et des autels, ont toujours été l'objet particulier de la cupidité des gouvernemens dissipateurs, et la principale cause des guerres que la religion eut à soutenir dans tous les tems contre les impies. Les factieux de l'assemblée poursuivoient donc l'Eglise Gallicane avec d'autant plus d'acharnement, qu'ils y trouvoient deux grandes passions à satisfaire, la haine et l'avarice. Le barbare Antiochus Epiphane, et son frère Séleucus avant lui, n'attaquèrent la ville de Jérusalem, et son temple et son église, que pour piller leurs richesses que le traître Simon leur avoit présentées comme des biens destinés plutôt aux dépenses de l'Etat qu'aux frais des sacrifices. Le traître Périgord avoit imité cet exemple, et conseillé l'expropriation du clergé : mais il faut avouer que le principe n'étoit pas nouveau dans le conseil du monarque : un ministre philanthrope avoit osé le développer en présence de Louis XVI, comme une grande et légitime ressource dans la situation déplorable où se trouvoient alors les finances : et on n'ignore pas que Mr. Turgot, en avançant que nul corps, et con-

séqueusement le clergé, ne peut être propriétaire en France, dit alors au roi ce que l'impie Aman avoit dit autrefois à Antiochus, en lui conseillant de persécuter et de dépouiller les Juifs qui habitoient dans ses Etats : s'il plaît seulement à votre majesté d'ordonner que tous ces gens-là m'obéissent, et que mes plans soient mis à exécution, je promets de faire entrer bientôt dix mille talens d'argent dans vos coffres. *Si tibi placet decernere ut pareant, et decem millia talentorum appendam in ærariis tuis.* (Æst. cap. 10.)

NOTE II.

Louis n'ignoroit pas que la Foi de l'Eglise
Au pouvoir des Cœurs ne peut être soumise.

Ch. 2. pag. 81.

(2) Voilà un de ces principes incontestables, une de ces vérités fondamentales de la Religion Chrétienne, dont Louis XVI fut toujours pénétré : son testament, si admirable par les sentimens qu'il renferme, est un monument éternel de la bonté et de la catholicité de son ame : “ Je n'ai jamais prétendu, “ dit ce prince prêt à paroître devant Dieu, je n'ai “ jamais prétendu me rendre juge dans les différentes “ manières d'expliquer les dogmes qui déchirent “ l'Eglise de Jésus-Christ : mais je m'en suis rapporté, et m'en rapporterai toujours, si Dieu m'accorde la vie, aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques unis à la sainte Eglise Catholique, donnent et donneront, conformément à la discipline de l'Eglise suivie depuis Jésus-Christ. Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur ; mais je ne prétends pas les

“juger; et je ne les aime pas moins tous en Jésus-Christ” ... (*Test. de L. XVI.*) Tels sont et doivent toujours être les sentimens des monarques véritablement chrétiens: car ce ne sont point les rois, les princes, les empereurs, mais ce sont les évêques que le St. Esprit a établis pour régir et gouverner l'Eglise de Dieu acquise au prix de son sang: et c'est pour cela que St. Ambroise s'écrie: qui peut nier qu'en matière de Foi, les prélats seuls ont coutume de juger les empereurs chrétiens, tandis que les empereurs n'ont en cela aucune autorité sur les évêques. *Quis est qui abnuat, in causâ fidei, episcopos solere de imperatoribus christianis, non imperatores de episcopis judicare?* (Lib. 5. ep. ad. Valen. 35.)

NOTE III.

Que, pour se gouverner, cette Eglise des droits,
Émanés de Dieu même, indépendans des rois

Ch. 2, pag. 81.

(3) Dans tous les Etats catholiques, il y a toujours deux autorités indépendantes et distinctes l'une de l'autre, émanées de la même source qui est Dieu, et tendantes au même but qui est le bonheur des hommes: ces deux autorités, corélatives et non rivales, sont la puissance ecclésiastique, et la puissance temporelle. Tout ce qui est spirituel, tout ce qui a rapport au salut éternel des âmes, appartient à la première: tout ce qui est temporel, tout ce qui a rapport au bonheur passager des hommes sur la terre, appartient à la seconde. Les établissemens ecclésiastiques, écrivoit autrefois un souverain Pontife à l'empereur Léon, sont bien différens des établissemens

seculiers: car, comme le Pontife n'a point droit de régler l'administration du palais impérial, l'empereur de même ne peut se mêler ni du gouvernement des églises, ni des élections sacrées du clergé: *Alia est ecclesiasticarum rerum constitutio, alius sensus secularium: nam quemadmodum Pontifex introspectendi in palatium potestatem non habet, ac dignitates deferendi, sic neque imperator in ecclesias introspectendi et electiones sacras in clero peragendi.* (Greg. 2. ad Leo. Isaur. Epist. 2.) Ce que Grégoire second enseigne clairement à tous les empires, l'empereur Justinien l'enseigne lui-même à toutes les églises. Le sacerdoce et l'empire, dit-il, sont deux présens ineffables de la bonté souveraine de Dieu en faveur des hommes: l'un a l'administration des choses divines; l'autre veille et préside aux choses temporelles: et tous les deux, découlant de la même source, font l'ornement et le bonheur de la vie humaine. *Maxima quidem in hominibus sunt dona Dei à supernâ collata clementiâ, sacerdotium et imperium: et illud quidem divinis ministrans, hoc autem humanis præsidens ac diligentiam exhibens: ex uno eodemque principio utraque procedentia, humanam exornant vitam.* (Novell. 4.)

Après avoir long-tems persécuté l'Eglise de Jésus-Christ, les empereurs entrèrent dans son sein, et lui accordèrent une existence paisible dans leurs états: alors cette réconciliation du sacerdoce avec l'empire a procuré à la puissance spirituelle le libre exercice de ses droits, mais elle ne les lui a pas donnés: et la preuve la plus convaincante que ces deux autorités existent essentiellement indépendantes l'une de l'autre, et qu'elles n'ont jamais existé l'une par l'autre, c'est qu'elles existoient l'une et l'autre, avant d'exister l'une avec l'autre. Au roi appartient le soin des corps, dit St. Chrysostôme; au prêtre appartient celui des âmes: l'un contraint, et l'autre exhorte; l'un employe la force, et l'autre la persuasion; l'un

a des armes sensibles, et l'autre des armes spirituelles ; l'un combat enfin les barbares, et l'autre attaque et poursuit les démons. *Regi corpora commissa sunt, sacerdoti animæ ; ille cogit, hic exhortatur ; ille necessitate, hic consilio ; ille habet arma sensibilia, hic arma spiritualia ; ille bellum gerit cum barbaris, mihi bellum est adversus demones.* (Hom. 4.)

Comme le rapprochement des clefs du ciel et des sceptres de la terre n'a point confondu ces deux pouvoirs, il ne les a pas non plus atténués. Si les princes sont hérétiques, ou infidèles, l'Eglise n'en conserve pas moins ses droits dans toute leur intégrité ; et s'ils sont chrétiens et catholiques, elle les exerce jusque sur eux-mêmes dans toute leur étendue. Ne vous mêlez point des choses spirituelles, dit Osius à l'Empereur Constantin, ne nous commandez rien en ce genre, mais en cela soyez-vous soumis vous-même. Dieu vous a confié tout ce qui a rapport à l'empire, et à nous tout ce qui a rapport à l'Eglise : et comme c'est résister à l'ordre établi de Dieu que d'envahir vos droits ; craignez de même de vous rendre coupable du plus grand crime, en usurpant l'autorité ecclésiastique. Rendez à César, dit l'écriture, ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu : il ne nous est donc pas permis d'exercer la puissance temporelle sur la terre, et vous n'avez pas non plus le pouvoir qui a rapport à l'autel et aux sacrifices. *Ne te misceas ecclesiasticis, neque nobis in hoc genere præcipe, sed potius ea à nobis disce. Tibi Deus imperium commisit, nobis quæ sunt ecclesiæ contra dedit : et quemadmodum qui tuum imperium occultis conatibus invadit contradicit ordinationi divinæ ; ita et tu cave ne quæ sunt ecclesiæ ad te trahens magno crimini obnoxius sis. Date, scriptum est, quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ Dei, Deo : neque igitur fas est nobis in terris imperium tenere, neque tu thymiamatum et sacrorum potestatem habes.* (Athan. Epist. ad Solit. p. 840.)

Mais en réclamant avec fermeté, en conservant ainsi ses droits, l'Eglise se garde bien de méconnoître ou de diminuer ceux de la puissance temporelle qui, en entrant dans son sein, conserve toujours le glaive qu'elle a reçu de Dieu. Que tout homme, écrivoit autrefois aux Romains l'apôtre des nations, que toute ame vivante soit soumise aux personnes constituées en puissance et en dignités sur la terre : car tout pouvoir vient de Dieu : il est le souverain ordonnateur de toute chose ; et quiconque résiste aux autorités temporelles, résiste à l'ordre qu'il a lui-même établi. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt : itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* (ad Rom. Cap. 13.) Que tout ici-bas, dit Théodoret, soit moine, soit prêtre, soit évêque, obéisse aux hommes revêtus de quelque magistrature temporelle : vous devez le faire, ajoute St. Chrysostôme, fussiez-vous prophète, fussiez-vous apôtre, fussiez-vous évangeliste, qui que vous soyez enfin : car cette soumission ne détruit point la piété, et ne lui est point opposée. *Sive sacerdos, sive antistes, sive monachus, iis cedant quibus sunt mandati magistratus.* (In Rem. cap. 3.) *Etiam si apostolus sis, si evangelista, si propheta, sive quisquis tandem fueris ; neque enim pietatem subvertit illa subjectio.* (Rom. 2.)

Ce n'est point encore assez pour l'Eglise catholique, aussi scrupuleuse à commander qu'à obéir : elle reconnoît même, dans un prince infidelle, son maître et son souverain, l'image de Dieu sur la terre, et le ministre de son autorité dans tout ce qui tient au gouvernement temporel des Etats. Quelquefois, dit St. Augustin, les puissances qui nous gouvernent sont bonnes et remplies de la crainte de Dieu ; mais le contraire arrive aussi quelquefois. Il a existé un Julien, empereur infidelle, injuste, apostat, idolâtre ; et cependant les soldats chrétiens ont servi dans ses armées. Quand il étoit question de la cause de Jésus-Christ,

ils ne reconnoissoient à la vérité que celui qui règne dans les cieux : s'il vouloit leur faire adorer ou encenser les idoles, Dieu lui étoit alors préféré. Mais lorsqu'il leur disoit, formez-vous en bataillons ; allez combattre en mon nom tel ou tel peuple ; ils obéissent aussitôt ; distinguant ainsi leur maître éternel de leur seigneur temporel, et vivant néanmoins toujours soumis au dernier à cause du premier. *Aliquando potestates bonæ sunt et timent Deum ; aliquando non timent Deum : Julianus extitit infidelis imperator ; extitit apostata, iniquus, idololatra ; milites christianæ servierunt imperatori infideli : ubi veniebatur ad causam Christi, non agnoscebant nisi illum qui in cælo erat : si quando volebat ut idola colerent, ut thurificarent, præponebant illi Deum : quando autem dicebat, producite aciem, ite contra illam gentem, statim obtemperabant ; distinguebant Dominum æternum à domino temporali ; et tamen subditi erant propter Dominum æternum domino temporali. (In Ps. 124.)* Telle est donc la Foi de nos pères, telle a été la doctrine constante de l'Eglise sur l'existence et la distinction de la puissance spirituelle et du pouvoir temporel ; et le Clergé de France n'a point eu d'autre règle de conduite pendant la persécution barbare qu'il vient d'éprouver.

NOTE IV.

Tout cherche à les tromper, tout est faux autour d'eux,

Ch. 2. pag. 82.

(4) Les rois ont en effet bien rarement des amis, parce que la supériorité de leur rang et les faveurs qu'ils ont à dispenser s'y opposent autant que l'égoïsme, l'intérêt et l'ambition de leurs courtisans ;

c'est pour eux seuls peut-être que l'amitié et la vérité sont reléguées dans les livres, tandis que le mensonge, selon l'expression de l'Écriture, égare adroitement leurs cœurs, et retentit continuellement aux oreilles crédules des princes qui, naturellement bons, jugent tous les autres d'après eux-mêmes : et cette coutume de dépraver ainsi leurs sentimens par des suggestions perverses, ajoute l'Esprit-Saint, n'est pas seulement prouvée par l'histoire des siècles passés, mais encore par l'expérience journalière. *Dum aures principum simplices et ex naturâ suâ alios estimantes, callidâ fraude decipiunt : quæ res et ex veteribus probatur historiis, et ex his quæ geruntur quotidie, quomodo malis quorundam suggestionibus regum studia depravantur.* (Æst. c. 16.) Quelque sage en effet, quelque vertueux que soit un monarque, n'est-il pas toujours plus à plaindre que coupable, même en s'égarant ; puisque son rang l'attache sur le trône et le force, pour ainsi dire, de devenir l'idole de sa cour, où, comme dit Sénèque, personne ne conseille ou ne dissuade d'après le véritable sentiment de son cœur ; où chacun flatte à l'envi, et semble n'avoir d'autre but, d'autre ambition, d'autre emploi que de tromper avec plus d'adresse que les autres. *Nemo ex animi sui sententiâ suadet, dissuadetque, sed adulandi certamen est ; et unum omnium officium, una contentio quis blandissimè fallat.* (Lib. 6.)

NOTE V.

Esclave, en ce moment, de mes propres sujets,
Qui, par des trahisons, ont payé mes bienfaits,

Ch. 2. pag. 83.

(5) On chercheroit inutilement dans l'histoire profane et sacrée, l'exemple d'un roi meilleur et d'un

d'un peuple plus ingrat. Comment des sujets appelés au pied du trône par Louis XVI, convoqués et réunis par ses soins en États généraux, témoins de ses sacrifices personnels pour le bonheur du peuple, associés par lui au gouvernement de l'état, et revêtus même d'une partie de son autorité dont il se dépouille en leur faveur, ont-ils pu calomnier, persécuter, emprisonner, détrôner, juger, condamner et immoler ce trop malheureux prince? Comment, à tous ces crimes, ont-ils osé même ajouter le sacrilège, et le mépris de la vengeance de Dieu? Ah! ce sont eux-mêmes sans doute, ce sont ces régicides ingrats, ces impies novateurs de nos jours, réunis à ceux de tous les siècles, que l'Esprit-Saint a voulu désigner, quand il a dit : plusieurs se sont enorgueillis et ont abusé de la bonté du prince et des honneurs dont il les avoit comblés : non seulement ils oppriment les sujets qui lui sont restés fidèles, mais encore jaloux de la gloire et de l'autorité qu'il a partagée avec eux, ils lui tendent des embûches ; et peu contents de ne payer tant de bienfaits par aucun sentiment de reconnaissance, et de violer même tous les droits de l'humanité, ils osent enfin braver la justice de Dieu qui voit tout, et se flattent de pouvoir échapper à sa vengeance. *Multi bonitate principum, et honore qui in eos collocatus est, abusi sunt in superbiam : et non solum subjectos regibus nituntur opprimere, sed datam sibi gloriam non ferentes in ipsos qui dederunt, moliuntur insidias : nec contenti sunt gratias non agere beneficiis et humanitatis in se jura violare, sed Dei quoque cuncta cernentis arbitrantur se posse fugere sententiam. (Æst. 16.)*

NOTE VI.

Malheur dans tous les tems, au prince téméraire,
 Qui foulant à ses pieds les loix du sanctuaire,
 Et du chef de l'Église usurpant tous les droits,
 Joint l'encensoir auguste aux attributs des rois !

Ch. 2. pag. 84.

(6) On sait qu'Ozias, roi de Juda, voulant usurper les fonctions du grand Prêtre Azarias, et offrir l'encens dans le temple du seigneur, en fut puni d'une manière terrible et frappante : on ressentit alors dans Jérusalem, dit l'historien Joseph, un violent tremblement de terre, et le haut du temple s'étant entrouvert, un rayon de lumière frappa le front du roi qui parut au même instant couvert de lèpre. (*Antiq. l. 9.*) L'usurpateur sacrilège, ajoute l'Esprit-Saint, fut aussitôt chassé du temple, et même de la ville, remplacé sur le trône par son fils Jonathan, séparé des autres hommes jusqu'à la mort, et enseveli, non dans le tombeau des rois de Juda, mais dans le champ où ces tombeaux étoient élevés. (*2 Paral. c. 26.*) Cet évènement, que Louis XVI n'ignoroit pas, doit paroître indubitable, même aux impies, puisque l'histoire profane et sacrée se trouvent si parfaitement d'accord sur ce point : et si les usurpations sacrilèges de nos jours n'attirent pas, de la part de Dieu, une vengeance aussi éclatante et aussi visible, le crime n'en est pas moins grand sans doute, et n'en sera pas moins sévèrement puni.

NOTE VII.

Dirigez donc vos pas vers cette heureuse enceinte,
Où règne avec douceur une autorité sainte.

Ch. 2. pag. 84.

(7) Lorsque Louis XVI l'appeloit heureuse cette ville sainte, cette capitale du monde chrétien, elle l'étoit en effet: la philosophie moderne n'y avoit pas encore arboré l'étendard de la révolte et de l'impiété: elle étoit telle que Tertulien la voyoit quand il s'écrioit: qu'elle est heureuse cette Église enrichie du sang et de la doctrine des deux apôtres, (Pierre et Paul) et où St. Pierre a eu le bonheur de mourir du même martyre que son maître. *Ista quàm felix Ecclesia! cui totam doctrinam apostoli cum sanguine suo profuderunt, ubi Petrus passioni Dominiæ adequatur.* (L. de præscr. c. 36.)

NOTE VIII.

Il n'appartient qu'à lui, dans ce triste embarras,
D'éclairer ma sagesse et de guider mes pas:

Ch. 2. pag. 84.

(8) Ce que Louis XVI dit ici, en parlant du saint siège, le clergé de France l'avoit dit dans une circonstance malheureuse et moins effrayante que celle-ci. Les erreurs de Jansénius troubloient l'Église Gallicane, et quatre-vingt-huit évêques, recourant aux lumières et à l'autorité du Pape Innocent X,

lui écrivirent en ces termes : il est une coutume solennelle dans l'Eglise, coutume que la Foi indéfectible de St. Pierre a toujours réclamée comme un droit, c'est de porter au saint siège apostolique toutes les causes majeures qui l'intéressent : conformément à cette loi si justement établie, nous avons donc cru devoir écrire à votre Sainteté sur cette affaire très-grave, relative à la religion. *Majores causas ad sedem apostolicam referre sollemnis ecclesia mos est, quem fides Petri nunquam deficiens perpetuò retinere pro jure suo postulat. Aequissimæ huic legi obsequentes, de gravissimo circa religionem negotio, Sanctitati tuæ scribendum esse censuimus.* (Mem. du cl. t. 1. pag. 222.) Et lorsque ces prélats, et Louis XVI après eux, parloient ainsi, ils pensoient sans doute, et disoient avec St. Irénée : pourquoi donc aller chercher ailleurs la vérité qu'il est si facile de trouver dans cette Eglise ? *Non oportet adhuc quærere apud alios veritatem quam facile est ab Ecclesiâ sumere.* (L. 3. c. 4.)

NOTE IX.

Où la croix triomphante à remplacé l'idole,
Et fondé notre Eglise où fut le capitole.

Ch. 2 pag. 85.

(9) Ce fut pendant la seconde année du règne de Claude, dit St. Jérôme dans son livre des hommes illustres, que St. Pierre vint à Rome, occupa pendant vingt-cinq ans la chaire sacerdotale, jusqu'à la dernière année du règne de Néron. *Petrus secundo Claudii anno Romam pergit, ibique viginti quinque annis cathedram sacerdotalem tenuit, usque ad ultimum annum Neronis.* Eglise admirable, ajoute

St. Irénée, la plus grande, la plus ancienne, la plus connue, établie et fondée à Rome par les deux glorieux apôtres St. Pierre et St. Paul. *Maxima et antiquissima, et omnibus cognita, à gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Roma fundata et constituta ecclesia.* Mais il faut observer que ce père de l'Eglise n'entend parler ici que du martyre des deux apôtres, qui arriva à Rome, l'an 66, et cimenta en quelque sorte la chaire de St Pierre; et non pas du premier établissement du Saint Siège: car nous savons que St. Paul ne vint à Rome que deux fois, premièrement en 61, et ensuite en 65; tandis qu'au contraire St. Pierre y vint dès l'année 42, et par conséquent dix-neuf ans avant son co-martyr.

NOTE X.

Profondément touché des malheurs de la France....

Ch. 2. pag. 86.

(10) Il est impossible en effet de peindre la tendre sollicitude et l'amertume dont le cœur de Pie VI fut pénétré à la vue des malheurs qui alloient fondre sur l'Eglise en général, et sur celle de France en particulier: il en prévoyoit toute l'horreur et l'étendue même avant les événemens: car dès le 21 Mai 1790, Sa Sainteté fit publier un jubilé de huit jours, pour implorer les secours du ciel contre la philosophie moderne qui cherchoit à détruire la religion: et ce ne fut qu'un mois après que la prétendue constitution civile du clergé de France fut proposée. Tous les brefs que le souverain pontife eut occasion d'adresser à l'Eglise Gallicane pendant la persécution portent l'empreinte de la plus profonde douleur, et son ame vraiment paternelle sembloit dire alors, comme

Mathathias à l'aspect des maux du peuple d'Israël; hélas! malheur à moi! ne suis-je donc né que pour voir l'humiliation et la dispersion de mon peuple? *Vae mihi! ut quid natus sum videre contritionem populi mei?* (Mach. I. I. c. 7.)

NOTE XI.

Et qui l'aura prêté, par crainte, ou par erreur,
S'il résiste à ma voix, n'est plus qu'un faux pasteur.

Ch. 2. pag. 86.

(11) Il n'est en effet resté aucun moyen, aucune apparence même de justification aux évêques et aux prêtres qui, après avoir connu la décision du souverain pontife, sont volontairement restés dans les liens de cet abominable parjure: car, selon la belle expression du savant Bossuet, pasteurs à l'égard des autres brebis, et brebis eux-mêmes à l'égard du successeur de St. Pierre, ils devoient l'écouter comme un chef parlant au nom de l'Eglise, et lui obéir afin de ne pas être regardés et traités comme des Payens et des Publicains. *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus et Publicanus.* (Math. c. 18.) Et c'est pour chacun d'eux en particulier, par rapport au souverain pontife, comme pour les simples fidèles à l'égard de leurs propres pasteurs, que Jésus-Christ a dit: Quiconque vous écoute m'écoute; mais aussi quiconque vous méprise, me méprise, et ce mépris retombe même sur celui qui m'a envoyé. *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit; qui autem me spernit, spernit eum qui misit me.* (Luc. c. 10.)

NOTE XII.

Des remords éternels le terrible poignard
Vient, en les éclairant, les déchirer trop tard.

Ch. 2. pag. 90.

(12) Les remords dont est quelquefois déchiré le cœur des grands criminels, sont un tourment si terrible, que la mort même leur paroît préférable, lorsque l'espérance, la grace et la miséricorde de Dieu ne les soutiennent pas. Tel fut en effet le partage du Judas de l'Eglise naissante; et si celui de l'Eglise Gallicane ne s'est pas suicidé, il n'est pas moins dévoré intérieurement, et réservé peut-être pour une fin plus terrible. Au reste il est difficile de ne pas admirer les tableau d'un homme en proie aux remords, tel que nous l'a laissé Juvénal: (Satir. 13.)

*Perpetua anxietas, nec mensæ tempore cessat,
Faucibus ut morbo siccis, interque molares
Difficili crescente cibo
Nocte brevem si fortè indulset cura soporem,
Et tota versata toro jam membra quiescunt:
Continuè templum et violati numinis aras
Et quod præcipuis mentem sudoribus urget,
Te videt in somnis, tua sacra, et major imago
Humanâ, turbat pavidum, cogitque fateri.
Hi sunt qui trepidant et ad omnia fulgura pallent
Cum tonat, exanimes primo quoque murmure cæli,
Non quasi fortuita, nec ventorum rabie, sed
Iratius cadat in terras, et vindicet ignis.
Illa nihil nocuit, curâ graviore timetur
Proxima tempestas, velut hoc dilata sereno.*

NOTE XIII.

Dans l'ame de ***, distingue avec sagesse

Le crime de l'erreur, l'erreur de la foiblesse....

Ch. 2. pag. 92.

(13) Les crimes de celui qui, selon l'expression de l'Ecriture, boit l'iniquité comme l'eau, sont-ils en effet comparables aux fautes continuelles du juste, qui, tout juste qu'il est, dit l'Esprit-Saint, tombe, c'est-à-dire, peche encore plusieurs fois chaque jour. Dieu seul a l'infailible mesure de nos actions: il connoît notre fragilité, et n'ignore pas que, jusqu'au dernier jour, comme nous l'apprend St. Jérôme, nous serons toujours soumis au péché, non par le vice de la nature, ou de notre condition, mais par l'instabilité et la foiblesse de la volonté humaine. *Quandiu finis ille adveniat, necesse est nos subjacere peccato, non nature et conditionis vitio, sed fragilitate et mutacione voluntatis humane.* (L. 2. contr. Pelag.) Et combien d'entre nous, tels que le prélat dont il est ici question, se sont égarés peut-être en croyant marcher dans la véritable voie! car, dit St. Augustin, souvent nous offensoons tous ce Dieu que nous aimons, en croyant faire des choses qui lui plaisent, ou qui du moins ne lui déplaisent pas. *In multis offendimus omnes Deum et putamus Deo quem diligimus, placere, vel non displicere quod facimus.*

NOTE XIV.

Et loin de l'accabler d'un funeste abandon,
Il le voit criminel, mais digne de pardon.

Ch. 2. pag. 92.

(14) Tel est précisément le caractère sublime de la justice de Dieu toujours accompagnée de sa miséricorde; et c'est ce caractère qui la distingue si éminemment de la justice des hommes: c'est dans le cœur de Jésus que la justice qui venge, et la paix qui sanctifie, sont véritablement confondues et se donnent perpétuellement le saint baiser de la réconciliation. *Justitia et pax osculate sunt.* Dieu n'enlève jamais à personne, dit St. Prosper, ni la possibilité d'opérer le bien, ni les moyens de revenir à lui-même. *Nemini Deus correctionis adimit viam, nec quemquam boni possibilitate dispoliat.* Il dit, au contraire, en parlant du pécheur, suivant St. Chrysostôme: je le juge digne de pardon, non parce qu'il en est véritablement digne, ou qu'il a fait une pénitence pleinement satisfactorie, mais parce qu'il est foible et fragile: *Non quòd dignus sit, neque quòd sufficientem exhibuerit penitentiam sed quòd infirmus sit, idèd dignor illum venià.* (Hom. 2. ad Corint.)

NOTE XV.

Implacables humains, tout pécheurs que nous sommes,
Sur la terre est-ce ainsi que nous jugeons les hommes?

Ch. 2. pag. 93.

(15) Toujours prompts, toujours pressans à
solliciter leur pardon, et jamais prêts à l'accorder

aux autres, tels sont la plupart des hommes, des chrétiens même qui se piquent d'une piété scrupuleuse: dignes objets de la vengeance de Dieu qui les épargne, ils n'épargnent jamais personne; et dans l'instant même où ils s'efforcent de fléchir la justice divine, la leur est souvent inflexible: ce n'est pas pour eux, il semble, que Jésus-Christ a dit, ne jugez pas, de peur d'être jugé: car vous serez mesurés vous-même à la mesure à laquelle vous aurez mesuré les autres; et si vous ne pardonnez pas à votre frère du profond de votre cœur, mon Père céleste en agira de même à votre égard. *Sic et pater meus celestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* (Math. c. 18.) Mais qu'ils méditent bien ces paroles de l'Esprit-Saint: quiconque veut se venger, éprouvera aussi la vengeance du Seigneur qui ne perdra jamais de vue les péchés des mortels qui n'oublient pas ceux des autres. Si votre prochain vous offense, pardonnez-lui ses fautes, et les vôtres vous seront alors pardonnées. Comment l'homme avec un cœur enflammé de colère contre l'homme, ose-t-il implorer la clémence de Dieu? il ne pardonne point à son semblable, et il prie pour ses propres fautes?... Qui voudra donc intercéder pour lui? Ah! souvenez-vous du compte que vous aurez à rendre au dernier jour de votre vie, et cessez enfin de nourrir dans votre cœur la vengeance et l'inimitié. *Qui vindicari vult, à Domino inveniet vindictam: et peccata illius servans servabit. Relinque proximo tuo nocenti, et tunc deprecanti tibi peccata solventur. Homo homini reservat iram, et à Deo querit medelam? In hominem, similem sibi non habet misericordiam, et de peccatis suis deprecatur? ... Quis exorabit pro delictis suis? memento novissimorum, et desine inimicari.* (Eccles. c. 28.) O homme! ajoute St. Chrysostôme, qui veux toujours être pardonné, pardonne donc toujours. *O homo qui vis semper tibi dimitti, dimitte semper.* (Serm. 67.)

NOTE XVI.

La faute disparoît auprès du repentir.

Ch. 2. pag. 93.

(16) Telle est toujours la conduite de Dieu à l'égard du pécheur, bien différente de la nôtre à l'égard de ceux qui nous ont offensés. Si l'homme fait pénitence de tous ses péchés, dit-il par la bouche de son prophète, je ne me les rappellerai plus. *Si egerit pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus suis, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech. c. 18.) Auprès du Seigneur, dit St. Léon, le pardon ne souffre jamais aucun retard; et c'est par cette raison que St. Augustin ajoute: dès que je vois un homme se repentir, il est déjà ressuscité à la grace. *Apud Deum nullas patitur veniæ moras.* (Epist. 84.) *et cum audio hominem pœnitere, à peccato jam revixit.* (Serm. 2. in ps. 101.)

NOTE XVII.

Soudain du haut des cieux, à la voix du Seigneur,
S'élance vers la terre un ange protecteur.

Ch. 2. pag. 93.

(17) Admirons en cela l'ineffable miséricorde de notre Dieu qui, selon l'expression de St. Bernard, après avoir relevé l'homme de sa chute, lui donne un ange qui se tient auprès de lui, pour l'empêcher de retomber: et c'est par cette raison qu'il est justement appelé le rédempteur de l'homme tombé dans le péché, et de l'homme relevé à la grace, en délirant

celui-ci, et en veillant à la conservation de celui-là;
*qui erexit hominem lapsum dedit stanti angelo ne
 laberetur, et hac ratione fuit utrique redemptio, solvens
 illum, et servans istum.*

NOTE XVIII.

“ O bienheureux Esprit, ministre de mon Dieu,
 “ Quand j’ai péché, dit-il, venez vous en ce lieu,
 “ Chercher au nom du ciel la coupable victime,
 “ Et servir sa vengeance, en punissant mon crime?

Ch. 2. pag. 93.

(18) L’homme qui des ténèbres du péché passe à la lumière de la justice, connoît parfaitement son ame et est toujours le premier à s’accuser : si son ami vient, ajoute le sage, il le trouve toujours dans ces dispositions heureuses. *Justus prior est accusator suus, venit amicus ejus et investigabit eum.* (Prov. c. 18.) Et c’est dans les mêmes sentimens que la veuve de Sarepta dit au prophète Elie: Vous êtes, sans doute, venu chez moi pour me rappeler mes iniquités. *Ingressus es ad me ut rememorarentur iniquitates meae.* (3 Reg. cap. 17.)

NOTE XIX.

Et qui, sur le Calvaire, a bu l’affreux calice,
 Veut la miséricorde, et non le sacrifice.

Ch. 2. pag. 93.

(19) C’est l’idée sublime et consolante que Dieu nous donne lui-même de sa justice par ces paroles

du prophète Osée: *miser ricordiam volo, et non sacrificium.* L'obéissance vaut encore mieux que les victimes; et je ne veux point la mort de l'impie, ajoute-t-il par la bouche d'Ezéchiél, mais je désire qu'il se convertisse, qu'il abandonne la voie du crime et qu'il vive éternellement. *Melior est obedientia quàm victimæ.* (1 Reg. cap. 15.) *Nolo mortem impij, sed ut convertatur impius à viâ suâ, et vivat.* (Ezech. cap. 33.)

NOTE XX.

Il veut qu'au repentir conduits par son amour,
Les mortels, en l'aimant, soient aimés à leur tour.

Ch. 2. pag. 93.

(20) Dieu ne nous a pas donné, dit l'Apôtre, l'Esprit de crainte, mais celui du courage et de l'amour; d'où St. Augustin conclut que la crainte prévaut dans l'ancienne loi, et l'amour dans la nouvelle; et ce même Père ajoute: que le désir du péché ne peut s'éteindre en nous, que par le désir contraire de faire le bien, qui n'est autre chose que la Foi agissante par l'amour de Dieu. *Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis.* (2. ad Thimot. cap. 1.) *Prævalet in vetere timor, amor in novo.* (L. 1. de mor, ecc.) *Desiderium peccandi non extinguitur nisi contrario desiderio rectè faciendi, ubi fides per dilectionem operatur.* (L. 2. con. adv. leg. cap. 7.) Et quand bien même cet amour de Dieu, cette charité naissante et commencée, selon l'expression des docteurs (*caritas inchoata*) ne nous seroit pas indispensablement nécessaire pour la justification; quand bien même nous oublierions ces paroles remarquables que Mag-

delaine eut le bonheur d'entendre de la bouche de Jésus-Christ; beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a aimé beaucoup; qui de nous pourroit être assez ingrat, assez insensé, pour ne pas chérir un Dieu qui dit lui-même: j'aime celui qui m'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père qui est dans les cieux; et nous viendrons en lui, et nous y établirons notre demeure. *Ego diligentes me diligo.* (Prov. cap. 8.) *Et qui diligit me, diligetur à Patre meo, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (Joan. cap. 14.)

NOTE XXI.

Même alors qu'il punit, sa bonté souveraine
Jette un œil de douleur sur la foiblesse humaine.

Ch. 2. pag. 94.

(21) Toutes les fois qu'il s'agit de la clémence et de la miséricorde du Seigneur, nous devons nous en rapporter au roi prophète qui en a si souvent chanté l'incommensurable étendue: il nous apprend lui-même que Dieu prend pitié des pécheurs qui le craignent, parce qu'il connoît la foiblesse de leur nature. *Misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit figmentum nostrum.* (Ps.)

NOTE XXII.

Le crime est une plaie, et prompt à la guérir,
Du beaume de son sang il aime à la couvrir.

Ch. 2. pag. 94.

(22) Le voilà mon sang, dit Jésus-Christ lui-même, le voilà ce sang précieux qui doit être versé

pour le salut des hommes, et la rémission des péchés : et le prophète Isaïe ajoute, en parlant de cette victime adorable : C'est par ses propres blessures que toutes les nôtres seront guéries. *Hic est enim sanguis meus qui pro multis effundetur, in remissionem peccatorum.* (Math. cap. 26.) *Et livore ejus sanati sumus.* (Cap. 53.)

NOTE XXIII.

Si tes forfaits sont grands, sa bonté les surpasse.

Ch. 2. pag. 94.

(23) Voyez, dit St. Ambroise, combien le Seigneur est bon, combien il est indulgent et facile à pardonner aux hommes ! non seulement il restitue les bienfaits qu'il nous avoit ôtés, mais il daigne encore nous accorder des grâces inespérées. *Vide quàm bonus Deus, et quàm facilis indulgere ! non solùm ablata restituit, sed etiam insperata concedit.* (L. 1. in Luc.)

NOTE XXIV.

Ce cœur, plein d'amertume, est digne encore de lui.

Ch. 2. pag. 94.

(24) Rien n'est plus doux, rien n'est plus encourageant pour le pécheur qui entre dans la voie du repentir, que cette vérité incontestable. Le prophète roi nous apprend en effet que Dieu ne repousse jamais

un cœur contrit et abattu, de quelque crime, qu'il ait été souillé ; et l'Esprit-Saint, pour nous encourager davantage à revenir à lui, ajoute, que nous trouverons le Seigneur toutes les fois que nous le chercherons, pourvu que ce soit de tout notre cœur, et avec une âme pleine d'amertume et de tribulation. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (Ps. 50.) *Cum quæsieris Dominum, inuenies eum ; si tamen toto corde quæsieris, et totâ tribulatione animæ tuæ.* (Deuter, cap. 4.)

NOTE XXV.

Où quelquefois pour l'homme, égaré sans retour,
Soixante ans de vertus sont flétris en un jour.

Ch. 2. pag. 94.

(25) Telle est la laideur et la nature du péché mortel, telle est la beauté et le caractère de la justice et de la grace sanctifiante, qu'ils ne peuvent jamais co-habiter dans le cœur de l'homme. Si le juste abandonne les voies de la justice, dit le Seigneur par la bouche de son prophète Ezéchiel, toutes ses bonnes œuvres seront alors oubliées ; et c'est pour cela que l'Apôtre St. Jaques ajoute : celui qui transgresse la loi divine en un point capital et mortel, est coupable et digne de l'Enfer, comme s'il les avoit transgressés tous. *Si averterit se justus à justitiâ suâ, omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* (Cap. 18.) *Qui offendit in uno factus est omnium reus.* (Cap. 2.)

NOTE XXVI.

Observant, des mortels, le concours trop nombreux,
Qu'à leur fatal destin l'Eternel abandonne.

Ch. 2. pag. 94.

(26) L'autorité de l'Eglise et la nature même de la miséricorde divine nous empêchent de croire que l'abandon du Seigneur soit jamais tel qu'il nous prive de tout secours : il le devrait peut-être ; mais il n'en use jamais ainsi à notre égard : car, dit le concile de Trente, Dieu ne nous ordonne que des choses possibles ; mais, en nous les ordonnant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de demander ce que nous ne pouvons pas, et il nous aide toujours afin que nous le puissions. St. Augustin ajoute, en parlant de l'aveuglement de l'esprit humain ; tout homme qui y tombe est privé des lumières intérieures à la vérité, mais il ne l'est jamais entièrement tant qu'il demeure dans cette vie. *Deus impossibilia non jubet ; sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.* (Is. 6.)—*In eam quisquis datus fuerit, ab interiori luce secluditur ; sed nondum pœnitens dum in hac vitâ est.*

NOTE XXVII.

Mais avant que la France apprit à le connoître,
Que de mortels séduits égarés par ce traître !
Le prélat, à ces mots, baisse un œil de douleur,
Et pousse un long soupir qu'il arrache à son cœur.

Ch. 2. pag. 95.

(27) Les amis et les ennemis même de Mr. de *** , ceux qui portent le plus grand intérêt, ou la

plus grande jalousie à sa personne et à sa réputation conviennent unanimement que son plus grand malheur est d'avoir connu Mr. Néker, et de l'avoir écouté. Ce fut en effet cet adroit charlatan qui, à l'ouverture des Etats généraux, séduisit les deux archevêques de Vienne et de Bordeaux par l'appât d'une place au ministère pour chacun d'eux ; et qui les engagea à quitter la chambre de leur ordre et à se réunir au Tiers-état avec tous les ecclésiastiques qu'ils pourroient entraîner. Tout étoit déjà préparé pour cette scène scandaleuse : les membres du clergé les plus disposés à la scission, et gagnés par le ministre corrupteur, avoient tenu plusieurs assemblées clandestines chez le dernier de ces deux prélats ; et le jour même où cette division du premier ordre de l'Etat devoit avoir lieu, l'Abbé Coster, qu'on regardoit alors comme le courtier d'intrigue entre Néker et les deux archevêques, alla chez ce premier, suivant l'usage, pour recevoir ses ordres : le ministre se promenant à grands pas dans son cabinet, comme un homme inquiet à la veille d'un grand événement, parla d'une lettre à porter à l'archevêque de Bordeaux : il l'écrivit, la cacheta, la suscrivit à de longs intervalles, et finit par ne la point envoyer, en ajoutant qu'elle seroit inutile. En effet pendant cette scène, cent-cinquante-un ecclésiastiques ayant à leur tête les archevêques de Vienne et de Bordeaux, se séparoient de leur ordre, et venoient siéger et délibérer dans la chambre du Tiers. Ce fut le 24 Juin, 1789, que cette funeste réunion s'opéra ; et quarante jours après, Mr. de *** reçut les sceaux, sur la démission de Mr. de Barentin ; et la feuille des bénéfices devint bientôt entre les mains de Mr. de Pompignan le prix de la même défection.

NOTE XXVIII.

Observe, ajouta-t-il, montrant ces potentats,
Comment, sans nul obstacle, ou plutôt sans combats,
De la carte du monde, et par un seul diplôme,
Sous leurs royales mains dispa-roît un royaume.

Ch. 2. pag. 98.

(28) Que les monarques et les princes, dépositaires de la justice divine sur la terre, et qui se donnent mutuellement le beau nom de *frères*, entrent quelquefois en guerre les uns contre les autres, pour défendre l'intérêt de leurs peuples, ou les prérogatives de leurs couronnes; cela se conçoit aisément, parce que les droits les mieux fondés ne sont pas toujours clairs, et que les plus honnêtes gens ne sont pas toujours justes : que des sujets en insurrection s'arment contre leur roi, sous prétexte de changer la forme du gouvernement, et d'être libres; qu'un factieux veuille profiter de cette révolte pour détrôner son maître et régner à sa place; que tout un peuple embrasé du fanatisme de la démagogie, conquérant et républicain par goût, par intérêt et par système, attaque un ou plusieurs monarques, non pour venger quelques droits violés, quelques terrains envahis, mais pour le seul plaisir de renverser leurs trônes et d'y substituer des chaises Curules; tout cela peut encore se concevoir aisément, parce que l'ordre commun des évènements, le caractère des hommes et la nature des choses semblent y conduire. Mais que des princes dépouillent d'autres princes, pour les ramener à la condition des simples citoyens; que les rois détruisent les rois; que la couronne brise la couronne; que le trône écrase le trône; voilà ce qui répugne autant à la justice qu'à la raison; autant à l'essence des choses qu'à l'intérêt même des potentats. A l'œil

du véritable chrétien persuadé que les rois sont les vrais représentans de Dieu, toutes les maisons régantes ne forment qu'une seule et même famille, composée de frères co-associés au gouvernement des hommes, co-intéressés au maintien des trônes, co-héritiers de la royauté universelle : mais, selon l'expression de l'Evangile, si la famille est divisée en elle-même, si ses membres se déchirent entre eux, si la royauté détruit la royauté, leur sort doit être infailliblement la ruine et la désolation. David qui, comme roi, connoissoit si bien les droits et les devoirs des princes, et comme prophète, les desseins et les jugeimens de Dieu sur eux, mérite sans doute d'être écouté, et même d'être cru sur ce point. Les rois et les princes de la terre se sont rassemblés, dit-il, ils se sont réunis en conseil contre l'Oint du Seigneur, et contre le Seigneur-même : mais celui qui habite dans les cieux se jouera d'eux et trompera leurs espérances : il leur parlera dans sa colère, et sa fureur les remplira de trouble et de confusion : connoissez donc mieux vos droits, vos devoirs et vos propres intérêts, rois du monde, et vous qui jugez la terre, cherchez donc à vous instruire. *Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus . . . Qui habitat in cælis iridebit eos, et Deus subsannabit eos : tunc loquetur ad eos in ira suâ, et in furore suo conturbabit eos . . . Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram.* (Ps. 2.)

NOTE XXIX.

Plus son péché fut grand, plus il s'en humilie ;
Plus son cœur en gémit, et plus son Dieu l'oublie.

Ch. 2. pag. 100.

(29) Il arrive quelquefois, dit St. Augustin, que la grace acquise par les sentimens de componction des

cœurs pénitens, surpasse de beaucoup celle qu'ils avoient perdue par le péché : et abîmés dans leur douleur ajoute St. Grégoire, l'amour de Dieu les brûle et les enflamme ; ils embrassent l'exercice des plus grandes vertus ; ils fuient les honneurs ; ils se réjouissent à la vue des outrages, et ne respirent qu'après la céleste patrie. *Contingit intentionem motus pœnitentis quandoque proportionatam esse majori gratiæ quàm illa à quâ ceciderat per peccatum.* (De Grat. L. 1.)—*Ipsa suo dolore compuncti, inardescunt in amorem Dei seseque in magnis virtutibus exercent, honores fugiunt, acceptis contumeliis lætantur, ad cælestem patriam exhalant.* (Homil. 34. in Luc.) Il convient que les amis et les ennemis même du prélat dont il est ici parlé, sachent qu'après sa retraite du ministère, et son éloignement des affaires publiques, il a montré constamment à la France, par sa conduite et ses écrits, que son ame est véritablement remplie des admirables sentimens que ces deux pères de l'Eglise expriment avec tant de force et de précision.

ARGUMENT

DU TROISIEME CHANT.

PÉTHION, maire de Paris, vient à l'Assemblée et dénonce le monarque pour n'avoir pas encore sanctionné le décret relatif à la constitution prétendue civile du clergé. Il excite la populace et la conduit lui-même au château des Thuilleries dont les portes lui sont livrées par la garde nationale parisienne qui faisoit le service près de la personne du roi. Harangue de ce municipe forcené. Intrépidité courageuse et réponse de Louis XVI qui couvre le maire de confusion, apaise la populace, et l'éloigne du château. Plus incertain cependant, et plus embarrassé que jamais par le silence de la cour de Rome et par le retard de son envoyé, il rassemble secrètement dans son palais la majorité des députés ecclésiastiques, et demande leur avis. Discours de MM. le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne, et de Boisgelin, archevêque d'Aix. Réponse du roi. L'Impiété effrayée de sa résistance lui apparoît sous la figure de St. Louis, et vient lui annoncer qu'il perd son ame, la couronne et son royaume s'il n'accepte cette loi nécessaire pour rendre à l'Eglise de France et à la Religion leur éclat et leur pureté primitive. Ce prince entre au conseil encore tout effrayé de ce qu'il a vu et entendu, quand Talleyrand arrive et vient lui signifier de la part de l'Assemblée d'abdiquer la couronne ou de sanctionner le décret. Le roi le sanctionne et demande qu'il soit au moins le gage de la paix et de la réconciliation.

CHANT TROISIÈME.

QU'ILS sont dans leurs desseins profondément
pervers (1)

Ceux qui par des discours, ou des écrits divers,
Du nom de souverain flattant la populace,
Arment contre les rois sa criminelle audace!
Malheur aux nations dont la crédulité
Dans le corps des sujets voit toute autorité!
Le peuple dans l'État peut-il donc jamais être,
Maître sans serviteurs, ou serviteur sans maître?
S'il n'a que des égaux, qui peut-il asservir?
Et s'il est souverain, qui doit donc obéir?
En vain nous dira-t-on que son pouvoir suprême,
Pour le bonheur commun, réagit sur lui-même.
Loin de nous cette erreur, ce principe odieux,
Dont la philosophie arma les factieux:

Ce sophisme nouveau répugne en politique,
Autant à la raison qu'à la Foi catholique.
Les potentats, par moi, règnent sur les humains; (2)
J'ai mis, dit l'Eternel, mon glaive dans leurs mains;
Tout mortel doit en eux respecter ma puissance:
Contre eux c'est à moi seul qu'appartient la vengeance:
Et tout peuple rebelle, armé contre leurs droits,
Résiste à son Dieu même encor plus qu'à ses rois,

Telle est, dans ses décrets, la volonté divine. (3)
Les novateurs, en France, ont une autre doctrine:
Adroits tyrans d'un peuple immoral et sans frein,
Pour régner en son nom ils le font souverain,
Nomment ses attentats, vertus patriotiques,
Et douce liberté, ses fureurs anarchiques.

O François vertueux sous l'empire des loix,
Qui t'honorais jadis d'idolâtrer tes rois,
Superbe nation que l'Europe étonnée
Vit aux pieds des Bourbons par l'amour enchaînée!
Qu'est devenu ce zèle et cette aménité,
Cet honneur, compagnon de ta fidélité,
Ce noble enthousiasme, immortel dans l'histoire,
De vaincre pour ton ince, ou mourir pour sa gloire?
D'un sénat corrupteur la perfide amitié, (4)
Étouffant dans ton sein, jusques à la pitié,
A disposé ton bras pour frapper ses victimes,
Et préparé ton ame à l'horreur des grands crimes.

Deja

Déjà près des Etats un fougueux orateur
Accusant de Louis la prudente lenteur,
Dénonce au peuple armé le prince et ses ministres,
Leurs prétendus complots et leurs projets sinistres.
Sur le clergé rebelle un décret est rendu,
Et c'est avec fureur qu'il le voit suspendu.
" Jusques à quand, dit-il, à la cour entassées,
" Verrons-nous d'un *veto* nos loix paralysées,
" Et des anciens autels les prêtres imposteurs,
" Braver impunément nos plans réformateurs ?
" Il est tems d'enchaîner le bras qui nous manace ;
" D'arrêter et punir cette incivique audace.
" Peuple opprimé long-tems, maître aujourd'hui
" des rois,
" Arme ton bras vengeur, viens réclamer tes droits ;
" Au palais du tyran, marchons, courons ensemble ;
" Qu'il signe enfin la loi ; qu'il l'accepte, ou qu'il
" tremble."

Ainsi parla Péthion ; maire et législateur,
Exerçant dans Paris les droits de dictateur,
Il marche environné des hordes intrépides
De bourreaux soudoyés, de licteurs homicides,
Au plus léger signal, ministres de forfaits,
Prêts à tout immoler pour servir ses projets ;
Et d'un peuple nombreux la troupe forcenée,
Est bientôt sur ses pas par la foule entraînée.
Déjà par les brigands le palais investi,
De leur cri cannibale à vingt fois retenti :

Des soldats citoyens la perfide cohorte
A trahi ses sermens, leur a livré la porte ;
Et le séjour des rois, jusqu'alors respecté,
Des flots d'un peuple atroce est bientôt inondé,

Abandonné, trahi dans ces momens sinistres,
Par sa garde infidelle et ses lâches ministres,
Louis des assassins entend les cris affreux ;
Il les voit, il s'avance, et seul au milieu d'eux,
Conserve dans son ame et sur son front auguste,
La grandeur du monarque et le calme du juste.
Mais comment peindre ici le peuple et ses sermens,
Ses transports, ses clameurs, ses affreux hurlemens,
Ses chants, ses cris de mort, et ses accès de rage ?
Muse, ton art est vain : comme au fort d'un orage,
La mer, dans son courroux, offre à l'œil un tableau
Inimitable, horrible, et vainqueur du pinceau ;
La fureur populaire et le crime en délire
Ont aussi leurs horreurs qu'on ne peut pas décrire.

Cependant à son roi, qu'il poursuit toujours,
Péthion adresse alors cet outrageant discours.
" Du peuple souverain la majesté suprême,
" Source de tout pouvoir, maître du diadème,
" Avant que de punir vous parle par ma voix ;
" Et dans ses volontés reconnoissez des loix.
" Tous les décrets nouveaux ont été son ouvrage ;
" Et quand on les suspend, c'est lui seul qu'on outrage.
" De ce *veto* fatal qu'ils soient donc dégagés :

“ Que ses vœux soient remplis ; que ses droits soient

“ vengés :

“ Il vous en fait la loi : si vous osez l'enfreindre,

“ De sa juste fureur vous avez tout à craindre.”

“ Frappe, répond Louis, en découvrant son sein :

“ Je puis tomber ici sous ton fer assassin ;

“ Je connois tes projets ; mais ne crois pas, barbare,

“ Que ce fer meurtrier m'intimide ou m'égare.

“ Je crains, dans ce moment où Dieu fait mon soutien,

“ Le glaive des remords, encor plus que le tien.

“ Apprends à mieux juger de ce cœur magnanime,

“ Qui, pour un peuple ingrat, a tout fait, hors le

“ crime ;

“ Et sache que ton roi, toujours prêt à mourir,

“ A l'ordre d'un poignard ne sait point obéir.

“ François, qui m'entourez, j'ai, dans mon innocence

“ Et votre amour pour moi, placé ma confiance ;

“ Je suis votre monarque et règne par la loi :

“ La loi même à son tour n'existe que par moi :

“ J'ai droit de la suspendre, et je ne puis l'enfreindre :

“ Quand j'use de ce droit, qu'avez-vous à vous

“ plaindre ?

“ Ce décret si fatal, destructeur du clergé,

“ Par le schisme ou l'erreur, peut être rédigé.

“ Irai-je à l'encensoir porter ma main profane,

“ Au risque d'approuver ce que le ciel condamne ?

“ Non : de ce jour funeste on peut combler l'horreur,

“ On peut d'un fer mortel venir percer mon cœur,

“ Mais non pas m’arracher une loi si sévère,
“ Avant que Rome parle, ou que le ciel m’éclaire.”

Soit qu’en ce jour fatal, le plus grand des Louis
Veillât du haut des cieux sur les jours de son fils:
Soit qu’inopinément ce discours de sa bouche
Eût calmé les transports d’un peuple si farouche,
Et rempli tous les cœurs de ce profond respect,
Que la vertu sans tache imprime à son aspect,
Le roi n’apperçoit plus qu’une troupe égarée,
De honte et de regrets tour à tour pénétrée:
Et chacun sur les pas du premier qui s’enfuit, (5)
Sort et maudit son crime, et ceux qui l’ont séduit.

Cependant le monarque en son ame inquiète,
Porte le lourd fardeau d’une douleur secrète:
Chaque jour qui l’éclaire accroît son embarras,
Le prélat qu’il attend s’égare et ne vient pas.
Alarmé d’un délai qu’il ne peut pas comprendre,
Et privé des secours qu’on lui fait trop attendre,
Louis enfin s’adresse aux vertueux pasteurs,
Qui, membres des états, témoins de ses malheurs,
Peuvent, en éclairant sa timide ignorance,
Conserver la Foi pure et la paix à la France
Dans son palais bientôt il les a réunis;
Il leur ouvre son cœur, il attend leurs avis,
Il se tait; et soudain Pompignan qu’un faux zèle,
Entraîna des premiers vers le parti rebelle;
En qui l’âge vorace a, de l’ame et du corps,

Usé les facultés et brisé les ressorts,
Se lève et dit au roi : " Sire, la Providence
" Veut sur nous par le peuple exercer sa vengeance :
" Souvent par cet organe elle a jadis aux rois,
" D'après nos livres saints, fait entendre sa voix :
" Aux maux que nous souffrons qui peut la mécon-
" noître ?
" Détrôné par son fils, rétabli par un traître,
" Et jouet, comme vous, d'un peuple criminel,
" David connut partout la main de l'Eternel.
" Hier c'étoit le monarque, aujourd'hui c'est l'Eglise,
" Dont Dieu veut éprouver la Foi vive et soumise.
" Eluder ses décrets, murmurer sous ses coups,
" C'est braver sa justice, irriter son courroux :
" Mais céder et gémir, consentir et vous taire, (6)
" C'est par l'obéissance apaiser la colère,
" Et fermer pour jamais votre ame au repentir,
" En suivant un torrent qui pût vous engloutir.

Ce discours d'un vieillard, qu'on blâme et qu'on
accuse,
Dans le nombre des ans peut trouver son excuse ;
Mais contraire à la Foi, propice aux factieux,
Il fut d'un long murmure accueilli sous ses yeux :
Chacun semble indigné qu'un prélat vénérable,
En offrant à son prince un avjs si coupable,
Veuille, au bord du tombeau, souiller ses cheveux
blancs,
Le trouble et les rumeurs alloient toujours croissans,

Quand plein d'un saint transport et d'un noble courage,

Compagnons des vertus, ou plutôt leur ouvrage,
Boisgeslin, d'un ton ferme, et toujours modéré,
Parle au nom des pasteurs dont il est entouré.

“ Sire, il est tems, dit-il, que la vérité nue
“ Se montre à vos regards et soit enfin connue :
“ Assez d'autres mortels que nous n'imitons pas,
“ Loin de son temple auguste ont égaré vos pas,
“ Et d'erreur en erreur, près d'arriver au crime, (7)
“ Vous ont abandonné sur les bords de l'abyme.
“ Là frappé d'épouvente et cherchant des amis,
“ Vos yeux se sont tournés vers un clergé soumis,
“ Qui s'oubliant lui-même, et tremblant pour l'Eglise,
“ Va, sur vous, sur ses droits, parler avec franchise.
“ Du Fils du Dieu vivant ministres éternels,
“ Faits pour guider son peuple et servir ses autels,
“ Dès qu'on attaque en nous le pouvoir des apôtres,
“ (8)
“ Là finissent vos droits et commencent les nôtres.
“ Subjugués par la force et non par la terreur,
“ On nous a déjà vus dépouillés sans pudeur,
“ Des biens du sanctuaire enrichir la patrie,
“ Et des usurpateurs bravant la barbarie,
“ Disputer avec gloire, et perdre sans fléchir,
“ La part des indigens qu'on osoit envahir.
“ Mais tout est consommé pour eux et pour nous-
“ mêmes;

“ Adorant du Très-haut les volontés suprêmes,
“ Nous rappelons ces biens, non pour les regretter ; (9)
“ Le ciel qui les donna put aussi les ôter :
“ Mais il est d’autres biens, d’un ordre plus sublime,
“ Qu’on ne cède ou ravit, que par un plus grand
“ crime.

“ Commis à notre garde, et descendu des cieux,
“ Indépendant des rois, ce trésor précieux,
“ C’est le pouvoir des clefs, c’est la Foi de l’Eglise,
“ Que fonda Jésus-Christ, et qu’il nous a transmise.
“ Sire, n’en doutez pas, ces biens, ces droits sacrés,
“ Par Vous, par vos Ayeux, en tout tems révéres,
“ Malgré leur origine incontestable et sainte,
“ Des Etats destructeurs ont éprouvé l’atteinte.
“ Déjà Rome à leurs yeux a des droits superflus, (10)
“ Ils ont brisé son joug, et l’unité n’est plus :
“ Ils ont dans leurs décrets, fauteurs de l’anarchie,
“ Confondu les pouvoirs, détruit la hiérarchie,
“ Du milieu des troupes enlevé les pasteurs,
“ Pour livrer leur bercail à des loups ravisseurs :
“ Et joignant sans rougir, à tous les maux de schisme,
“ Les coupables erreurs du presbitérianisme,
“ Il ont au nom du ciel proposé des sermens,
“ Et d’un culte nouveau creusé les fondemens.
“ Tel est, en abrégé, ce code qu’il nous vantent, (11)
“ Ce diplôme infernal que leurs mains vous pré-
“ sentent.

“ Mais, monarque chrétien, tremblez de l’accepter :
“ A leurs vœux menaçans gardez-vous d’accéder :
“ Malheur à l’Evangile, à vous, Sire, à la France, (12)

“ Si vous comblez, d'un mot, leur coupable espérance!

“ Ce mot est votre seing : c'en est fait des autels,

“ Si votre main l'appose à leurs plans criminels.

“ Dans ces plans destructeurs ils ont, pour les conduire,

“ Non l'art de réformer, mais l'ardeur de détruire.

“ Vous verrez du Très-haut les prêtres conspués, (13)

“ Son culte anéanti, ses temples pollués,

“ Et le trône et l'autel, adossés l'un à l'autre,

“ Consommer en tombant, notre perte et la vôtre,

“ Heureux si c'est encore le dernier de nos maux ;

“ Si l'ombre du trépas, si le fer des bourreaux,

“ Qu'un clergé vertueux voit planer sur sa tête,

“ Après l'avoir frappé, vous respecte et s'arrête!

“ Heureux encore heureux, paisible Européen,

“ Si du François un jour le bras républicain,

“ N'a pas du Tage au Tibre, et d'Archangel au Rhône,

“ En échafaud sanglant changé le dernier trône!

“ L'erreur a ses écarts qu'on pourroit limiter : (14)

“ Mais du cœur de l'impie on doit tout redouter.

“ Tel qu'un torrent fougueux lorsqu'il franchit ses digues,

“ L'art des conspirateurs, le démon des intrigues,

“ Foulant d'un pied féroce un rival abattu,

“ Ont-ils dans aucun tems respecté la vertu?

“ Ah! Sire, on les verra ces Etats formidables,

“ Dégoûtés du carnage et las d'être coupables,

“ Feindre les sentimens d'un cœur plus modéré,

- “ Caver le sang humain qu'ils auront dévoré,
“ Et d'un bras plus barbare égorgeant dans les
 ombres,
“ Sommeiller en repos au milieu des décombres ;
“ Tel qu'un monstre assouvi dans sa férocity,
“ Sur un lit d'ossemens dort avec volupté.
“ Mais que dis-je ? où m'entraîne un funeste présage ?
“ Ah ! plutôt loin de nous écartons, cet orage :
“ Conjurons, par nos vœux, le Dieu de Saint-Louis,
“ D'épargner aux François ces malheurs inouis :
“ Puisse aujourd'hui le Ciel vous parler par sa
 bouche !
“ Que sa main vous conduise, et que sa voix vous
 touche !
“ Répondez à la grace, et que son trait vainqueur
“ Porte enfin la lumière au fond de votre cœur !
“ Déployez sur le trône où vous règne en père, (15)
“ D'un roi juste et clément la rigueur salutaire ;
“ Et tel qu'est aux humains le roi de l'univers,
“ Soyez propice aux bons et terrible aux pervers.”

Frappé de ce discours, et convaincu sans peine,
Louis, presque aussitôt dans son ame incertaine,
D'un calme renaissant éprouve la douceur :
L'espérance et la paix ont rentré dans son cœur ;
Il abjure à jamais tout droit illégitime,
Et dès qu'il l'apperçoit, il ne craint plus l'abîme.
“ Dieu qui m'entend, dit-il, et qui m'a couronné,
“ Par qui le ciel est libre et l'enfer enchaîné,
“ Au milieu des périls soutiendra mon courage ;

“ Je défendrai vos droits puisqu'ils sont son ouvrage;
“ Et fort de vos conseils, je prends dès aujourd'hui,
“ Sa volonté pour guide et son bras pour appui.

Cependant aux Etats l'impiété préside,
Et poursuit constamment son projet homicide :
Elle exerce sur eux son pouvoir souverain :
Déjà dans leur enceinte elle a montré Calvin :
La Crainte et l'Avarice ont, d'accord avec elle,
Même au sein du clergé fait un parti rebelle ;
Et dans l'art de l'intrigue habile à tout prévoir,
Prompté à mettre à profit la vengeance et l'espoir,
Et la fureur des uns, et la frayeur des autres,
Elle a, dans cinq prélats, rencontré cinq apôtres,
Qui pleins de son audace et prêts à la servir,
Veulent, sous ses drapeaux, triompher ou mourir :
Mais si de tout son poids la vertu les accable ;
Si le roi dans ses vœux demeure inébranlable,
Tout est perdu pour elle et tant d'heureux projets,
Tant d'efforts combinés sont détruits à jamais.
De ce nouveau péril l'impiété troublée,
Pour la seconde fois a quitté l'Assemblée,
Elle a dans son pouvoir, fille de Lucifer,
Les prestiges trompeurs que Dieu laisse à l'enfer.
Son front paroît orné d'un brillant diadème :
Du pouvoir souverain sa main porte l'emblème :
L'azur d'un manteau riche et parsemé de Lys
Brille sur son épaule, et tombe en longs replis :
Elle a ceint des combats la redoutable épée

Qui du sang musulman fut autrefois trempée :
Enfin de Saint Louis empruntant tous les traits,
Dans ce noble appareil elle arrive au palais.

La nuit alloit finir sa lugubre carrière,
Et Louis au sommeil disputoit sa paupière,
Quand d'un front pâissant et d'un œil ébloui,
Attribuant au ciel ce prodige inoui,
De son auguste ayeul il vit l'ombre sacrée,
Qui lui dit ; " O mon fils, ta sagesse égarée
" Alloit perdre à jamais l'Empire fortuné
" Que ce bras valeureux a long-tems gouverné :
" Mais du Dieu des Bourbons la majesté suprême
" Daigne, sur ses desseins, t'éclairer par moi-même.
" Fruits du tems corrupteur, et des cœurs corrompus,
" Croissant de jour en jour, le vice et les abus
" Ont, sous l'œil des pasteurs chargés de les pros-
 crire,
" Jusqu'au pied des autels, établi leur empire.
" Depuis qu'au premier rang on l'admit dans l'État,
" L'Église a tout perdu de son ancien éclat : (16)
" Brillante à ses regards d'une splendeur mondaine,
" Le Dieu qui la fonda la reconnoît à peine ;
" Et l'or, que l'Evangile a justement proscrit,
" Défigure à nos yeux ce grand œuvre du Christ.
" Mais c'est par Toi, mon fils, par ta main trop
 craintive,
" Qu'il veut lui rendre enfin sa grandeur primitive :
" Il la veut pure et sainte, humble comme autrefois,

- “ Pauvre des biens du monde, et riche de sa croix,
“ Faisant tout pour le ciel, jamais rien pour la terre,
“ Et bornant aux autels son divin ministère :
“ C’est ainsi qu’il la veut, et tout change à son gré.
“ Ces crimes passagers du François égaré,
“ Ces Etats convoqués suivant une autre forme,
“ Leurs débats, leurs décrets, et leurs plans de ré-
forme,
“ Ton Dieu dans ses conseils, avoit tout arrêté : (17)
“ Rien n’arrive ici-bas que par sa volonté.
“ Dans cet ordre nouveau tremble de méconnoître :
“ L’œil de la Providence, et le doigt du grand
maître :
“ Ferme sur-tout l’oreille aux coupables avis
“ De ceux que tant d’abus avoient tant enrichis :
“ C’est l’Avarice en pleurs, c’est l’Intérêt sordide,
“ Qui, tâchant d’effrayer ton ame encor timide,
“ Voudroient, malgré les cris d’un peuple malheu-
reux,
“ Conserver leur richesse, ou te perdre avec eux.
“ Insensés et charnels, ils n’ont pas voulu croire,
“ Que Dieu cherche par là leur salut et sa gloire ;
“ Que la palme du ciel s’arrache avec effort,
“ Et que perdre ces biens, c’est gagner un trésor.
“ Mais Toi que Dieu conduit et que sa main protège,
“ Eloigne de ton cœur cette erreur sacrilège :
“ Apprends que, dégagé d’un luxe fastueux,
“ Le clergé moins brillant sera plus vertueux,

“ Qu’il

“ Qu’il faut, pour son bonheur, pour l’honneur de la
France,

“ Aux droits qu’il tient du ciel limiter sa puissance,

“ Et qu’il doit respecter, et reconnoître en toi,

“ L’autorité civile étrangère à la Foi.

“ Accepte donc, mon fils, les décrets qu’on propose ;

“ Dieu qui t’en fait la loi, les règle et les dispose :

“ Il veut tous vous combler de bienfaits peu communs,

“ Et d’un encens plus pur odorier les parfums.

“ Mais quand il a parlé, si ton cœur lui résiste,

“ Et que dans son refus ta volonté persiste,

“ Il brise entre tes mains le sceptre de Clovis,

“ T’abandonne à l’enfer, et tu n’es plus mon fils.”

A ces mots, de Louis l’ombre défigurée,

S’échappe aux yeux du roi vers la voute azurée,

Et laisse au fond du cœur de ce prince éperdu,

Ses derniers mots sur-tout dont il est confondu.

Quand pour notre malheur tout s’accorde et cons-
pire,

Comment fuir un écueil où l’enfer nous attire ?

Sans doute avec la grâce on pourroit l’éviter : (18)

Mais ces dons du Très-haut, qui peut les mériter ?

Quel orgueilleux mortel pourroit s’en juger digne,

Et grossir à son gré la part que Dieu désigne ?

Louis succombe enfin : l’erreur qui le poursuit,

Sans l’avoir corrompu triomphe et l’a séduit.

L’ombre de son ayeul, et son auguste image,

Le feu de ses regards, son terrible langage,

Et sa voix dont l'accent a frappé son réveil,
Le poursuivoient encor jusque dans son conseil,
Quand aux yeux du monarque et contre son attente,
Envoyé du sénat, Périgord se présente;
Et d'un ton qui commande, il conseille à son roi,
D'abdiquer la couronne ou d'accepter la loi.
Louis prend aussitôt la loi qu'on lui désigne,
La repousse en tremblant, la reprend et la signe.
" C'en est fait, lui dit-il ; Dieu le veut ; j'obéis :
" Qu'aujourd'hui tous les cœurs soient enfin réunis :
" Ah ! conservons la paix quand le ciel nous l'accorde !
" Que les partis divers, enfans de la discorde,
" Confondant leurs projets pour n'en former plus qu'un,
" Cherchent tous leur bonheur dans un bonheur commun !
" Dieu sait que dans mon cœur, les plus chers sacrifices,
" Faits au bonheur du peuple ont été mes délices.
" Seroit-ce un vain exemple ? et mon peuple aujourd'hui,
" Voudroit-il m'oublier pour ne penser qu'à lui ?
" Rempportez aux États la nouvelle assurance
" Que Louis veut plus qu'eux le bonheur de la France,
" Et désire ardemment, par ce dernier effort,
" Rétablir entre nous le plus parfait accord.

Louis parle en ces mots et rend la loi fatale.
La discorde aussitôt parcourt la capitale,
Fait allumer sa torche et siffler ses serpens :
L'impiété féroce avertit ses enfans,
Dispose leur courage au meurtre qu'elle apprête,
Et d'un sanglant laurier va couronner sa tête.
Mais le chrétien fidelle, abattu, consterné,
Voit aux mains des brigands l'autel abandonné :
Le pasteur vertueux, menacé par l'orage,
Au sein de la douleur conserve son courage ;
Et prêt, si Dieu l'ordonne, à mourir pour la Foi
Il voit tout sans murmure et plaint encor son roi.

O d'un cœur trop clément bonté pusillanime,
Sentiment criminel quoique ennemi du crime,
Vertu fausse et fatale aux rois que tu conduis,
Qu'ils sont grands quelquefois les maux que tu produis !

NOTES DU TROISIÈME. CHANT.

NOTE I.

Qu'ils sont dans leurs desseins profondément pervers,
Ceux qui, par des discours, ou des écrits divers,
Du nom de souverain flattant la populace,
Arment contre les rois sa criminelle audace!

Ch. 3. pag. 131.

(1) Le souveraineté du peuple, ce mot enchanteur qui a couvert la France de malheurs et de crimes, et qui retentit encore aujourd'hui à l'oreille de toutes les nations, afin de substituer l'anarchie démagogique à tous les gouvernemens réguliers, n'offre qu'une idée fausse et contradictoire en elle-même, absurde et dangereuse en saine politique, et même inadmissible et impie suivant les principes de la religion.

1. Ce qu'on appelle peuple n'est autre chose, dans l'ordre social, qu'une *masse d'hommes*, réunis en corps politique, et soumis à un pouvoir quelconque: ce qu'on appelle *souveraineté*, n'est autre chose que ce même *pouvoir* qui agit sur cette *masse*: ils doivent donc être nécessairement séparés tous les deux, de manière que l'un ne soit pas l'autre; et toutes les fois qu'on prononce ces deux mots *peuple souverain*, on réunit, il me semble, deux idées aussi contra-

dictoires, deux objets aussi incohérans par leur nature, qui si l'on disoit *régiment colonel, troupeau pasteur, armée général*.

2. Si la souveraineté du peuple implique en elle-même, et répugne en administration, parce qu'elle renferme et confond dans un seul et même être, ce qui commande et ce qui obéit, elle est également absurde en politique et inadmissible en législation, parce que *faire des loix*, est un acte partiel de la souveraineté, mais n'est point la souveraineté elle-même qui ne marche jamais sans porter la loi d'une main, et le glaive de l'autre ; parce que tout être individuel ou collectif qui n'est que législateur, donne une preuve de son savoir, ou de son zèle, comme Lycurgue et Solon ; mais non pas de sa puissance et de sa souveraineté, comme Pierre le Grand, ou Charlemagne, et conséquemment il est plutôt foible et dépendant qu'il n'est souverain ; parce que, si un peuple entier se rassemble dans une même enceinte, sur la place publique, par exemple, comme à Athènes, et qu'il règle à l'unanimité des voix quelques points, quelques articles auxquels se soumette l'universalité des assistans, c'est alors une convention, et non pas une loi proprement dite ; il est contractant alors, il n'est pas législateur ; il s'engage alors, il s'impose des obligations, et fait en cela un acte de liberté, mais point du tout un acte de souveraineté ; si au contraire il se rassemble par députation, s'il se donne des représentans législateurs, non seulement alors il n'est pas souverain, mais encore il n'est pas même libre, comme le dit expressément J. J. Rousseau dans son Contrat Social.

3. La souveraineté du peuple n'est par seulement une absurdité en bonne grammaire et en saine politique, comme on vient de le voir, mais en religion elle est même une détestable impiété ; car elle suppose que les puissances, les rois et les princes de la terre ne sont que les ministres du peuple, dépendans du peuple, et justiciables au tribunal du

peuple, tandis que les vérités contraires nous sont expressément enseignées par l'Écriture: le prince temporel, dit l'apôtre St. Paul, est le ministre de Dieu, pour vous favoriser dans le bien: si vous faites le mal, vous devez craindre, car ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive: il est, je vous le répète, ministre de Dieu pour exercer sa vengeance, en punissant celui qui fait de mauvaises actions. *Dei enim minister tibi in bonum: si autem malum feceris, time; non enim sine causâ gladium portat; Dei enim minister est, vindex in iram ei qui malum agit.* (ad Rom. c. 13.) Nous honorons l'empereur, dit Tertulien, tout homme qu'il est, comme notre premier maître après Dieu, tenant de lui toute son autorité, et n'étant inférieur sur la terre qu'à lui seul: et c'est pour les rois, ajoute St. Cyprien, que nous invoquons le Dieu éternel, vivant et véritable, au seul pouvoir duquel ils sont soumis, occupant le second rang sur la terre, c'est-à-dire, le premier après lui. *Colimus imperatorem et hominem secundum à Deo, et quidquid est à Deo consecutum, et solo Deo minorem.* (ad Scap. pag. 36. ed. rig.) *Nos pro salute imperatorum, Deum invocamus æternum, Deum verum, Deum vivum, in cujus solius potestate sunt, à quo sunt secundi, post quem primi.* (Apolog. cap. 30.)

NOTE II.

Les Potentats par moi régner sur les humains;
 J'ai mis, dit l'Eternel, mon glaive entre leurs mains:
 Tout mortel doit en eux respecter ma puissance:
 Contre eux, c'est à moi seul qu'appartient la vengeance.

Ch. 3. pag. 132.

(2) *Per me reges regnant, et legum conditores, iusta decernunt: per me principes imperant, et potentes*

decernunt justitiam. (Prov. c. 8.) Les rois sont établis sur leur trône, dit St. Jérôme, par la même puissance qui fait naître les hommes: c'est pour cela, ajoute St. Ambroise, que les rois sur la terre ne sont point sujets aux punitions, aux fers, aux prisons, comme les autres criminels, parce qu'étant au dessus des loix civiles, aucun jugement, aucune peine ne peut les atteindre. *Cujus jussu homines nascuntur, hujus jussu reges constituuntur.* (L. 5. c. 24.) *Liberi sunt reges à vinculis delictorum; neque enim ullis legibus ad pœnam vocantur.* (Apol. David. c. 10.) Mais si l'impunité leur est assurée ici-bas, par l'ordre de Dieu même dont il sont les représentans augustes, qu'il tremblent à ces paroles du livre de la Sagesse. Écoutez et comprenez, rois de la terre; instruisez-vous, juges des mortels, prêtez une oreille attentive, vous tous qui contenez la multitude, et qui vous satisfaites en tout au milieu des nations, parce que le pouvoir vous a été donné de Dieu, mais il vous apparaîtra tout-à-coup d'une manière terrible, pour juger sévèrement ceux qui auront gouverné les peuples: car il fait miséricorde aux petits, aux foibles, au commun des hommes; mais les grands, les rois, les puissans seront puissamment tourmentés pour leur crimes. *Audite, reges, et intelligite; discite, judices finium terræ, præbete aures vos qui continetis multitudinem, et placetis vobis in turbis nationum, quoniam data est à Domino potestas vobis.—Horrendè et citò apparebit vobis, quoniam judicium durissimum his qui præsent fiet: exiguo enim conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta cruciantur.*

NOTE III.

Telle est, dans ses décrets. la volonté divine.

Les novateurs en France, ont une autre doctrine.

Ch. 3. pag. 132.

(3) L'Evangile en effet nous ordonne de rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Quoi de plus juste, de plus beau, de plus sublime que ce précepte renfermant tant de choses en si peu de mots! Mais comparez ici, comme le dit St. Jérôme, cette doctrine sainte aux dogmes des philosophes, à tous leurs livres, à leur pompeuse éloquence et à l'art trompeur de leurs discours: *confer hujusmodi doctrinam dogmatibus philosophorum, et libris eorum, et splendori eloquentie, et compositioni sermonum.* (Homil. in Math. l. 2.) Le principe contraire s'y trouve clairement établi: il faut, d'après eux, refuser à César ce qui appartient à César, et enlever à Dieu ce qui appartient à Dieu; parce que les rois n'ont rien qui n'appartienne au peuple, et que toute religion est de l'invention des hommes: telle est la doctrine qu'ils professent; telle est la semence qu'il ont répandue: mais les grands, les ministres, les puissans, les riches, les magistrats et les peuples même qui les ont écoutés, sement l'iniquité, selon l'expression de l'Ecriture, et ne recueilleront que des malheurs: *Qui seminat iniquitatem, metet mala.* (Prov. c. 22.)

NOTE IV.

D'un sénat corrupteur la perfide amitié,
Étouffant dans ton sein, jusques à la pitié,
A disposé ton bras pour frapper ses victimes,
Et préparé ton ame à l'horreur des grands crimes.

Ch. 3. pag. 132.

(4) Que le trop célèbre philosophe de Genève connoissoit profondément le cœur humain et toute la perversité de sa nature abandonnée de la Grace et dégagée du frein des loix, quand il a dit que l'homme social surpasse quelquefois de beaucoup l'homme sauvage, en cruautés et en barbarie! En effet; il a de plus que l'autre, pour l'exercice de ses vengeances, la science de la perfidie et l'art des trahisons : il sait joindre les supplices de l'ame aux tourmens du corps, et faire souffrir mille morts à ses semblables auxquels l'homme des bois se contente d'arracher la vie, tel est le caractère distinctif de notre fatale révolution : elle a précipité la France du premier rang qu'elle occupoit au dernier rang des autres États : la plus aimable, la plus aimante, la plus aimée des nations est devenue, par elle, l'objet d'une exécution universelle : du peuple le plus doux, le plus humain, le plus policé du monde, elle en a fait le plus cruel et le plus vil de tous les peuples : elle a mis enfin les François au dessous de la bête féroce, et transformé l'homme en tigre. Novateurs anti-chrétiens, philosophes impies, applaudissez-vous, triomphez et contemplez votre ouvrage ! Aux glorieuses générations des nos ancêtres une génération nouvelle a succédé, qui, selon l'expression de l'Écriture, maudit un roi qui fut son véritable père, et refuse à sa mère-patrie le bonheur et les bénédictions qui lui

sont dues ; une génération qui se croit innocente et pure, et qui cependant est couverte de souillures et de crimes : une génération dont les yeux s'élèvent vers le ciel avec une orgueilleuse impiété, et dont les paupières semblent braver la justice du Très-haut ; une génération dont les dents sont autant de glaives qui dévorent la chair de ses semblables, brise leurs os, et fait disparaître le pauvre et l'indigent du milieu des mortels. *Generatio quæ patri suo maledicit, et matri suæ non benedicit, generatio quæ sibi munda videtur, et tamen non est lauta à sordibus suis ; generatio cujus excelsi sunt oculi, et palpebræ ejus in alta surrectæ ; generatio quæ pro dentibus gladios habet, et commandit molaribus suis, ut comedat inopes de terrâ et pauperes ex hominibus.*

NOTE V.

Et chacun, sur les pas du premier qui s'enfuit,
Sort, et maudit son crime, et ceux qui l'ont séduit.

Ch. 3. pag. 136.

(5) C'est par une transposition chronologique, autorisée par les règles de la poésie, que cet horrible attentat contre la liberté et la vie même de Louis XVI, se trouve attaché à l'époque où fut décrétée la constitution prétendue civile du clergé : il a véritablement eu lieu, tel qu'on le rapporte ici, non pas en 1790 à la vérité, mais en 1792 ; non sous la première assemblée dite constituante, mais sous la seconde dite législative ; non pendant la dictature municipale de l'académicien Bailly, mais pendant celle du féroce Péthion ; non pas à l'occasion de la prétendue constitution civile du clergé, mais pour forcer le roi à accepter deux décrets, dont l'un, ré-

digé par Mr. Ducastel, le 8 Novembre 1791, prononçoit la peine de mort et la confiscation des biens contre les émigrés; et l'autre, présenté par Mr. François Neufchateau, imposoit aux prêtres catholiques l'obligation d'un nouveau serment, sous peine d'être privés de leurs pensions alimentaires, quoiqu'elles eussent été décrétées comme dettes nationales. Il faut cependant que la postérité sache que le véritable objet de cet abominable crime étoit d'obtenir le rappel des trois ministres Jacobins Roland, Servant et Clavière nouvellement destitués, d'accoutumer le peuple au mépris de la personne sacrée du roi, d'essayer ses forces, et de faire massacrer, si cela se pouvoit, toute la famille royale dans une émeute populaire, afin de s'épargner les longueurs d'un assassinat juridique: car il est certain que le renversement de la nouvelle constitution et la mort du roi étoient résolus dès lors parmi les Jacobins. Ce nouvel acte *du plus saint des devoirs*, dans le sens de La Fayette, c'est-à-dire, de rébellion, se préparoit depuis long-tems: le roi ne l'ignoroit pas, et sollicitoit continuellement la vigilance des autorités constituées: le département de Paris faisoit quelques efforts pour le premier; mais la municipalité qui fomentoit secrètement, déjoua les efforts et toutes les mesures du département et du monarque.

Le 20 Juin, il se forma dans le Fauxbourg de St. Antoine un rassemblement tumultueux de plus de cinquante mille personnes, hommes, femmes, enfans, et gardes nationaux, armés de piques, de fusils, de bâtons, de tranchets, de couteaux, de sabres et de haches, conduit par Santerre et St. Huruge sous les directions secrètes de Péthion, portant pour drapeaux de vieilles culottes, avec cette inscription, *Vive les Sans culottes*, et pour oriflamme un cœur sanglant au bas duquel ou lisoit *cœur d'Aristocrate*, et qui dans sa joie féroce n'interrompoit son chant cannibale *ça ira*, que pour faire entendre ces paroles, à bas M. et Mde. Veto, c'est à dire, le roi et

le reine. Après avoir parcouru plusieurs quartiers de Paris, cette troupe d'assassins vint défilér en présence de ses dignes législateurs, et demande, par une harangue atroce, la prompte destitution du roi. Après une marche de deux heures au travers de la Salle où siégeoient les prétendus représentans et pères du peuple, ces brigands, encouragés par leur présence et peut-être par les conseils de quelques-uns d'entre eux, allèrent à trois heures attaquer le château des Thuilleries dont les portes avoient été fermées : les premières furent ouvertes et livrées par la garde nationale qui devoit les défendre, et celles de l'intérieur furent brisées à coups de hache : quelques pièces de canon avoient même été portées jusque dans les appartemens ; et le roi qui, pendant ce tems-là, s'étoit avancé seul dans la salle qui précède celle de ses gardes, en fit ouvrir la porte qu'on achevoit de briser : alors une populace furieuse l'environne l'accable, le chasse et le repousse jusques dans l'embrasure d'une croisée ; et ce fut là où ce malheureux monarque but jusqu'à la lie le calice des humiliations et des outrages : ce fut là qu'il lui fallut couvrir sa tête sacrée de l'infâme *bonnet rouge*, signe de sang et de rébellion : ce fut là qu'il fallut entendre les sermens, les imprécations, les injures, les menaces et les noms dérisoires dont on accabloit le prince lui-même et son auguste famille : cet fut là qu'il lui fallut crier *vive la nation*, dans l'instant même où cette prétendue nation venoit pour l'assassiner : ce fut là qu'il lui fallut recevoir une bouteille de la main de ses ennemis et en boire la liqueur dégoûtante, au risque d'y trouver la mort : il n'est enfin aucune espèce d'outrage qu'on ne fit à sa majesté : il n'est aucune sorte d'épreuve à laquelle on ne soumit son courage et sa vertu : il triomphe néanmoins de tout : et plus courageux que ses assassins qui n'osèrent le frapper alors, il eut la fermeté de répondre à leurs pétitions menaçantes sur les deux

décrets non sanctionnés, *que la constitution lui donnoit des droits, et qu'il en faisoit usage.*

Pendant cette scène affreuse, Madame Elizabeth, cette ame toute céleste, cet ange tutélaire que Dieu avoit, ce semble, placé près du roi pour veiller sur ses jours, ne quitta point son frère : et sachant qu'on en vouloit à la vie de la reine, *que je serois heureuse, disoit-elle, si l'on me prenoit pour Marie-Antoinette!* Cette infortunée souveraine, pendant ce tems-là, étoit exposée dans une pièce voisine aux mêmes outrages et aux mêmes dangers, ayant Madame Royale, sa fille, à côté d'elle, et le jeune Dauphin debout sur une table tenant à la main une cocarde nationale, plusieurs portes furent brisées, plusieurs vols furent commis, et toutes sortes d'invectives furent vomies contre la famille royale. Telle fut cette horrible journée dont les crimes se terminèrent quand les chefs de la populace le jugèrent à propos : quatre heures après qu'ils eurent commencé, Péthion crut qu'il étoit tems de se montrer, et d'expulser ce troupeau de lâches meurtriers qui n'avoient eu l'audace ni de remplir son objet, ni de frapper le coup décisif qu'il attendoit d'eux : il parut en effet vers les sept heures du soir et adressa aux brigands ces paroles remarquables : *citoyens, vous vous êtes comportés avec sagesse et dignité ;* et il ajouta l'ordre de sortir du château qui fut aussitôt exécuté : c'est ainsi que le chien dévorateur obéit à la voix de son maître, soit qu'il le lance contre la proie, soit qu'il le rappelle à lui.

NOTE VI.

Mais céder et gémir, consentir et vous taire,
C'est par l'obéissance appaiser la colère.

Ch. 3. pag. 137.

(6). Hélas ! Il est trop vrai que ce conseil lâche et perfide fut donné à Louis XVI, en l'appuyant sur l'inutilité des résistances, et sur l'espoir de tout ramener par d'adroites condescendances. Quelle morale dans la bouche d'un prélat ! *Ceder consentir et se taire*, quand la religion est attaquée, la Foi corrompue, les autels dépouillés et détruits ! non seulement ceux qui agissent ainsi, dit le grand apôtre, sont dignes de mort, mais encore ceux qui y consentent : et c'est y consentir, ajoute Aurelius, que de ne pas secourir et défendre la vérité publiquement opprimée et combattue, lorsqu'on est obligé de le faire, et qu'on est particulièrement placé pour cela dans les tribunaux et sur les chaires des Eglises. Ainsi donc en pareil cas, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit du schisme, ou de l'hérésie, si les ministres des autels ne réclament pas, c'est comme s'ils approuvoient ; s'il n'opposent aucune résistance, c'est comme s'il ordonnoient ; et lorsqu'ils gardent le silence, c'est comme s'ils crioient hautement en sa faveur. *Non solum qui ita faciunt digni sunt morte, sed etiam qui consentiunt facientibus.*—*Consentiunt autem dum publicè laboranti atque oppressæ veritati non succurrunt, qui debent, et qui ad hoc potissimum in Ecclesiæ tribunalibus collocati sunt, ergò cùm quiescunt, probant ; cùm patiuntur, decernunt ; cùm tacent, clamant.* (Parte 1. pag. 127.)

NOTE VII.

Et d'erreur en erreur, près d'arriver au crime,
Vous ont abandonné sur les bords de l'abîme.

Ch. 3. pag. 138.

(7) Telle est la marche ordinaire de l'ange des ténèbres qui veut perdre les âmes, et des ministres pervers qui veulent perdre les rois: ils les égarent insensiblement, leur font mépriser les petites fautes, et peu à peu, comme dit l'Esprit-Saint, ils les précipitent dans l'abîme, de là cet axiôme de St. Bernard: ceux qui commettent les plus grands crimes, commencent par les plus petits: car personne ne devient tout-à-coup un criminel consommé. *Qui spernit modica, paulatim decidet.—A minimis incipiunt qui in maxima prouunt: nemo repente fit summus.* (Eccles. c. 19.)

NOTE VIII.

Dès qu'on attaque en nous le pouvoir des apôtres,
Là finissent vos droits, et commencent les nôtres.

Ch. 3. pag. 138.

(9) C'est avec le même courage qu'un St. Pontife annonçoit la même vérité à l'Empereur Anastase. Quant à ce qui regarde l'ordre public et la discipline temporelle, lui dit-il, les évêques, ces princes de l'Eglise, obéissent eux-mêmes à vos loix, parce qu'ils reconnoissent que l'empire vous a été donné d'en-haut: mais il faut aussi que dans les choses

spirituelles, vous obéissiez à ceux à qui le ciel a confié le dépôt de la Foi et la célébration des mystères. *Si quantum ad ordinem pertinet publicæ disciplinæ, cognoscentes imperium tibi à supernâ dispositione collatum, legibus tuis ipsi quoque parent antistites . . . quo, rogo, te decet affectu eis obedire qui pro erogandis sunt venerabilibus attributi mysteriis.* • (Epist. 8.)

NOTE IX.

Nous rappelions ces biens, non pour les regretter :
Le ciel qui les donna, put aussi les ôter. . . .

Ch. 3. pag. 139.

(9) Tels furent les sentimens de Job tombé du sein de l'abondance dans la plus profonde misère : riche, il n'étoit pas plus attaché à ses biens qu'il n'en avoit pas eu, et jouissoit ainsi du précieux trésor de la véritable pauvreté d'esprit : pauvre, il ne regrettoit pas plus les richesses qu'il avoit perdues que s'il ne les eût jamais possédées, et il se montrait alors véritablement riche de la grace de Dieu et de la plus parfaite résignation à sa volonté sainte. Vénérable clergé, généreux chevaliers, riches propriétaires, soumis aujourd'hui à la même épreuve, imitons l'exemple de ce saint homme : développons le même courage et disons avec lui : je suis sorti nud du sein de la terre, et j'y rentrerai dans le même état : Dieu m'avoit donné tout ce que je possédois ; Dieu me l'a ôté : et c'est ainsi que la volonté du Seigneur s'est accomplie : *Et dixit (Job) nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc : Dominus dedit, Dominus abstulit ; et sicut placuit Domino ita factum est.*

NOTE X.

Déjà Rome, à leurs yeux, a des droits superflus ;
Ils ont brisé son joug, et l'unité n'est plus.

Ch. 3. pag. 139.

(10) Ce n'est pas à dire que par le schisme des novateurs et des chrétiens foibles qu'ils ont entraînés, l'Eglise catholique ait cessé d'être une : car on n'ignore pas que rien ne peut altérer ou détruire en elle le grand et l'indéfectible caractère de son unité : au contraire, tout la forme en elle, tout l'annonce, tout la consolide, selon la belle remarque de St. Cyprien : un seul Dieu, dit-il, un seul Christ, une seule Eglise, une seule Foi, un seul peuple enfin réuni en corps solide et durable par le ciment de la concorde. *Deus unus et Christus unus, et una Ecclesia ejus, et Fides una, et plebs in solidam corporis unitatem concordiae glutino copulata.* (Lib. de unit. ad fin.) Mais aussitôt que quelques membres se détachent de l'Eglise, ou qu'elle les retranche de son corps mystique, c'est pour eux seuls alors qu'elle cesse d'être une, parce qu'en s'en séparant ils ne détruisent pas, mais ils attaquent, ils combattent son unité, selon l'expression d'Origène. Pour renverser l'Eglise, dit ce grand docteur, toutes les sectes et les hérésies ne s'arment pas de trois cornes seulement, mais elles en ont dont le nombre et la force sont incalculables ; et c'est ainsi qu'elles combattent sans cesse contre son unité. *Ad dimicandum adversus Ecclesiam, non tria tantum cornua, sed innumera atque inestimabilia omnes sectæ atque hæreses faciunt ; per quas universas adversus Ecclesiæ unitatem incessanter dimicant.* (Lib. 1. in Job.) Et ceux qui perdent l'unité catholique perdent aussi tout espoir de salut : car, dit St. Augustin, l'homme ne peut l'espérer que dans l'Eglise catholique ; et

c'est dehors de son sein qu'il peut tout, excepté le salut. *Salutem non potest habere homo nisi in Ecclesia catholica: extra Ecclesiam catholicam, totum potest præter salutem.* (Serm. 1. ad Cæs.)

NOTE XI.

Tel est, en abrégé, ce code qu'ils nous vantent,
Ce diplôme infernal que leurs mains vous présentent

Ch. 3. pag. 139.

(11) Il suffit à l'homme juste et impartial de savoir où, comment, et par qui cette prétendue constitution civile du clergé a été fabriquée, pour la juger sans la connoître, et la proscrire même sans l'examiner. Dans quel lieu fut-elle en effet rédigée? Dans un soi-disant comité ecclésiastique auquel il n'assista jamais d'autre membre du clergé qu'un prêtre impie. Comment fut-elle rédigée? A la hâte, sans examen, sans la participation des évêques, et dans un esprit de vol, de vengeance et de destruction. Par quels hommes fut-elle rédigée? Par Camus, Treilhard, Martineau, Lanjuinais, Expilly et autres philosophes de la même trempe, dont la récompense devoit être en raison directe des innovations qu'ils introduiroient. Par qui fut-elle enfin discutée et approuvée? Par des Juifs, des Calvinistes, des Luthériens, tels que MM. Emmercy, Barnave, Rabaut de St. Etienne, et autres sectaires tous déistes, matérialistes, ou athées. N'est-on pas forcé de convenir ici, avec St. Jérôme, qu'une telle assemblée, et qu'un tel comité formé par elle, étoit véritablement, non pas l'Eglise de Dieu, mais la Synagogue de l'Antechrist? *Talem societatem non esse Ecclesiam Dei, sed Synagoram Antichristi.* Quelle autre chose en pouvoit-il donc sortir, si ce

n'est un diplôme infernal ; ou comme l'appelle Pie VI, un horrible amas d'erreurs et d'hérésies ? *Omnium quasi errorum et hæresium horrenda compages.*

NOTE XII.

Malheur à l'Evangile, à vous, Sire, à la France,
Si vous comblez, d'un mot, leur coupable espérance !

Ch. 3. pag. 139.

(12) Comment en effet Louis XVI, en secondant les projets des novateurs, et y coopérant par ses acceptations et sa sanction, n'auroit-il pas tremblé pour son propre salut, sur-tout en lisant cette phrase du St. Concile de Trente, qui, pour n'avoir pas été reçue en France quant à la discipline, comme on le disoit, n'est pas moins une décision de l'Eglise universelle et par conséquent une inspiration de l'Esprit-Saint, et de Jésus-Christ lui-même qui doit être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Si la cupidité, disent les Pères de ce Concile, cette profonde racine de tous les maux, s'empare du cœur de quelque personne, soit ecclésiastique, soit laïque, de quelque dignité qu'elle soit revêtue, impériale ou royale, au point d'oser, par elle-même ou par les autres, par violence ou par crainte, par des coopérateurs ecclésiastiques ou laïques, par quelque art enfin, et sous quelque prétexte que ce soit, usurper et convertir à son propre usage les juridictions, les biens, les cens, les droits soit féodaux, soit emphytéotiques, les fruits, les émolumens des églises et des bénéfices séculiers ou réguliers, des monts de piété et autres lieux consacrés à la religion, enfin tous les revenus quelconques destinés à l'entretien du culte et des ministres, et au soulagement des pauvres, qu'elle soit excommuniée

jusqu'à ce qu'elle ait restitué ces choses, à quelque titre qu'elle les possède, même par de prétendues donations et qu'elle les ait rendues en entier aux églises, ou à leurs administrateurs, ou aux bénéficiers eux-mêmes, et qu'elle ait reçu ensuite l'absolution du souverain pontife. *Si quem clericorum aut laicorum quâcumque is dignitate etiamsi imperiali aut regali præfulgeat, in tantum omnium malorum radix cupiditas occupaverit, ut alicujus ecclesiæ, seu cujusvis secularis vel regularis beneficii, montium pietatis, aliorumque piorum locorum jurisdictiones, bona, census, ac jura etiam feodalia et amphiteutica, fructus, emolumenta, seu quascumque obventiones quæ in ministrorum et pauperum necessitates converti debent, per se vel alios, vi vel timore incusso, seu etiam per suppositas personas clericorum aut laicorum, seu quâcumque arte, quocumque quæsito colore, in proprios usus convertere, illosque usurpare præsumpserit, seu impedire ne ab iis ad quos jure pertinent, percipiantur, in anathemate tandiù subiaceat, quamdiù jurisdictiones, bona, res et jura, fructus et redditus quos occupaverit, vel qui ad eum quomodocumque, etiam ex donatione suppositæ personæ pervenerint, ecclesiæ, ejusque administratori, sive beneficiato integrè restituerit, ac deîndè à romano pontifice absolutionem obtinuerit.* (Ss. 22. cap. 11.)

NOTE XIII.

Vous verrez du Très-haut les prêtres conspués,
Son culte anéanti, ses temples pollués. . .

Ch. 3. pag. 140.

(13) Telle est la marche ordinaire et graduée des impies : ils conduisent successivement le peuple

ignorant et crédule du mépris des prêtres à celui des autels, et du mépris des autels à celui du Dieu même qu'on y adore. Ainsi, annoncer à Louis XVI les malheurs de l'Église de Jésus-Christ, et la persécution prochaine de ses ministres, c'étoit assez lui dire qu'il n'appartenoit qu'à lui de leur épargner, ou de venger ces outrages : car, comme le remarque St. Jérôme, lorsque les pasteurs sont méprisés et que la dignité sacerdotale est foulée aux pieds, le prêtre ne peut y apporter aucun remède, aucune résistance physique : il est de son devoir de prêcher, d'exhorter, de remontrer seulement, mais non pas de prendre les armes, de tendre l'arc, ni de lancer des traits. *Ubi igitur sacerdos contemptus est, dignitasque sacerdotii concutata, necquidquam præterea potuit sacerdos ; nam sacerdotis tantum est arguere, non movere arma, non arcum tendere.* (Epist. 4.)

NOTE XIV.

L'erreur a ses écarts qu'on pourroit limiter :

Mais du cœur de l'impie on doit tout redouter

Ch. 3. pag. 140.

(14) En effet, le chrétien qui s'égare est souvent ramené par le tems, par la raison, par la religion qui parle à son cœur dans les momens de calme qui succèdent quelquefois à la tempête des passions les plus violentes : mais l'impie dit le prophète Isaïe, est comme l'onde toujours bouillonnante de l'océan qui ne peut jamais être tranquille, et dont les flots s'agitent et roulent continuellement sur la fange et sur la boue : il s'enivre d'orgueil tous les jours de sa vie, dit

le St. homme Job, et la durée de son abominable tyrannie est absolument incertaine. *Impii autem quasi mare fervens quod quiescere non potest, et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum.* (Ca. 57.)—*Cunctis diebus suis impius superbit, et numerus annorum incertus est tyrannidis ejus.*

NOTE XV.

Employez désormais, même en régnant en père,
D'un roi juste et clément la rigueur salutaire.

Ch. 1. page 141.

(15) Les princes de la terre ne sont jamais plus inébranlablement établis sur leurs trônes, que lorsqu'ils y siègent entre la miséricorde et la justice: l'une pour épargner l'erreur et la foiblesse, et pour distribuer les bienfaits et les graces; l'autre pour user envers le crime d'une sévérité salutaire. Ces deux vertus réunies se prêtent un accroissement réciproque d'éclat et de grandeur qu'elles n'ont pas quand elles sont séparées: tandis que l'une affermit le trône des rois, dit l'Esprit-Saint, en les transportant d'indignation contre les abominations des impies, l'autre est comme une espèce de rosée bienfaisante qui humecte doucement leurs empires et qui les fertilise. *Abominabiles regi qui agunt impiè. Quoniam justitiâ firmatur solium . . . voluntas regum labia justa . . . indignatio regis nuncii mortis: clementia ejus quasi imber serotinus.* (Prov. Cap. 16.)

NOTE XVI.

Depuis qu'au premier rang on l'admit dans l'état, l'Eglise a tout perdu de son ancien éclat :

Ch. 3. pag. 143.

(16) Les novateurs de tous les tems et de tous les lieux ; les fondateurs de toutes les hérésies depuis la prédiction des apôtres jusqu'à nos jours, n'ont jamais tenu d'autre langage. Ce que Luther et Calvin avoient dit après tant d'autres, les prétendus réformateurs du Clergé Gallican l'ont audacieusement répété. L'Eglise catholique étoit, à leur avis, corrompue, tombée, dégénérée en France, comment donc, leur répond St. Augustin, cette église, qui a été celle de toutes les nations, n'est déjà plus ; elle est périée ? Ceux qui parlent ainsi ne sont certainement pas dans son sein : ô mensonge impudent ! cette Eglise n'existe plus, parce que vous n'existez pas en elle ? Tremblez de ne pas exister vous-mêmes : car elle subsistera quand vous ne serez plus. Cette abominable et détestable expression, pleine d'orgueil et de fausseté, qu'aucune vérité n'appuie, qu'aucune sagesse n'éclaire, qu'aucun sel n'assaisonne ; cette expression vaine, téméraire inconsiderée, pernicieuse, avoit été prévue par l'Esprit-Saint. *Sed illa Ecclesia, quæ fuit omnium gentium, jam non est, periit ? Hoc dicunt qui in illâ non sunt. O impudentem vocem ! illa non est, quia tu in illâ non es ? Vide ne tu idem non sis. Nam illa erit etsi tu non sis. Hanc vocem abominabilem, detestabilem, præsumptionis et falsitatis plenam, nullâ veritate suffultam, nullâ sapientiâ illuminatam, nullo sale conditam, vanam, temerariam, præcipitem, perniciosam, præviderat Spiritus sanctus.* (Concion. 2. in Ps. 101.)

NOTE XVII.

Ton Dieu dans ses conseils avoit tout arrêté ;
Rien n'arrive ici-bas que par sa volonté.

Ch. 3. pag. 144.

(17) Il est certain que le Seigneur, comme dit l'apôtre, fait tout, suivant le conseil de sa volonté sainte : *operatur omnia secundum consilium voluntatis suae.* ad Eph. cap. 3.) Mais gardons-nous bien de conclure de là que Dieu a proprement voulu tous les changemens et tous les crimes qui ont accompagné notre horrible révolution : distinguons en lui, avec St. Jean Damascène, deux volontés appelées *antécédente*, et *conséquente* : l'une a sa source dans sa bienfaisance, et l'autre dans notre malice : celle-là est une volonté de désir, celle-ci est une volonté de consentement : ainsi, dit ce père de l'Eglise, cette première volonté de Dieu s'appelle *antécédente*, et *bon plaisir* ; et lui seul en est la source : mais la seconde s'appelle *conséquente* et *permission* ; et la cause en est en nous-mêmes. *Illa prima voluntas antecedens dicitur et beneplacitum cujus ipse causa sit : secunda autem consequens voluntas et permissio, ex nostrâ causâ ortum habet.* (Lib. 2. de fid.) Il est donc faux, il est absurde, il est impie de dire que Dieu veuille d'une seule et même volonté ce qu'il approuve et ce qu'il permet : car, selon St. Thomas, Dieu veut d'une volonté antécédente que tous les hommes soient sauvés ; et d'une volonté conséquente il veut aussi que quelques-uns soient damnés suivant l'ordre de sa justice. *Deus antecederet vult omnes homines salvari ; sed consequenter vult quosdam damnari secundum exigentiam*

gentiam suæ justitiæ. (Part. 1. quæst 19. art. 6. ad prim.) Nous-pouvons donc, ou plutôt nous devons dire que tous les malheurs et les attentats de la France ont été l'ouvrage de notre volonté, et l'effet de son consentement : c'est nous qui les avons voulus, et c'est Dieu qui les a permis. L'Esprit-Saint peut donc nous dire ; je vous ai appelés, et vous avez refusé de m'entendre : j'ai étendu la main, et personne ne m'a regardé ; et vous avez enfin dédaigné mes conseils, et négligé mes remontrances. *Vocavi, et renuistis: extendi manum, et non fuit qui aspiceret: despexistis omnes consilium meum, et increpationes meas neglexistis.* (Prov. 1. v. 24.)

NOTE XVIII.

Sans doute avec la grace on pourroit l'éviter :

Mais ces dons du Très-haut, qui peut les mériter ?

Ch. 3. pag. 145.

(18) Comme Dieu, selon l'expression du St. Concile de Trente, ne nous commande jamais rien d'impossible, il est certain que la grace pour agir accompagne toujours l'ordre d'agir : mais cette grace n'est point le prix de nos mérites, quelque bonnes que soient nos actions ; elle est le fruit des mérites de Jésus-Christ ; et l'homme n'auroit aucun droit de se plaindre, quand bien même le Seigneur ne la lui accorderoit pas, parce qu'elle est toute gratuite de sa part. Aussi l'apôtre nous enseigne-t-il que Jacob fut préféré à Esau, non pas à cause de ses bonnes œuvres, ou de ses mérites, mais par le choix et la volonté de Dieu ; et que toutes les graces ne dépendent ni de celui qui veut, ni de celui qui court dans la carrière de la vertu, mais de la seule miséricorde de Dieu.

L

Non ex operibus, sed ex vocante dictum est ei, quia major serviet minori . . . Igitur non volentis neque currentis sed miserentis est Dei. (ad Rom. c. 9.)
Les dons naturels, ajoute St. Thomas, manquent, à la vérité, des mérites de la personne qui les a reçus, et non pas de ceux de la nature : mais les dons surnaturels au contraire manquent des uns et des autres mérites, et c'est pour cela qu'ils sont plus spécialement appelés graces. *Dona naturalia carent debito personæ, non autem carent debito naturæ : sed dona supernaturalia utroque debito carent ; et idèò specialius sibi nomen gratiæ vindicant. (Par. 1. qu. 3. ar. 1. ad sec.)*

ARGUMENT *du Chant quatrième.*

Après tous ces triomphes de l'impiété, l'Athéisme, son fils paroît et agit publiquement en France. Description de ce monstre qui appelle à son secours tous les crimes personnifiés : il les attire du fond des enfers, les rassemble en grand conseil dans une salle des comités de l'assemblée, et prononce un long discours pour les engager à se réunir aux novateurs afin de consommer avec eux la destruction du clergé et de la monarchie. A peine sont-ils entrés aux États que Périgord rapporte en triomphe le décret sanctionné par le roi. Le serment schismatique est alors exigé des ecclésiastiques. Périgord le prête le premier ; il est suivi de la minorité du clergé et de tous ceux à qui on a promis l'épiscopat : l'évêque d'Agen et quelques autres ecclésiastiques interpellés, le refusent : discours de l'évêque de Poitiers, et fidélité inébranlable de la majorité des prêtres, malgré les cris des assassins qui environnent la salle. Les brefs du souverain pontife arrivent enfin de Rome : le prélat qui les apporte refuse aussi le serment et combat pour la Foi, cependant les novateurs triomphent, le schisme s'établit et la persécution commence. Evêques traduits devant les tribunaux, et fuyant le fer des assassins : les autres pasteurs sont également chassés et emprisonnés ; les temples catholiques dépouillés et fermés ; et la religion se retire dans les communautés religieuses de femmes, d'où elle offre encore ses secours aux fidèles : mais l'assemblée viole bientôt ces asiles, et en chasse celles qui les habitoient ; et pour anéantir enfin cette religion qui l'importune, elle résout de faire massacrer tous les prêtres, et elle charge Jourdan de ce meurtre. Les Marseillois appelés à Paris par le député Bouche, arrêtent et renferment dans l'Eglise des Carmes trois prélats et un grand nombre de pasteurs : description de la cour céleste et de Jésus-Christ qui leur apparôit et les encourage au martyre : l'Esprit-Saint descend enfin sur leur tête en forme de couronne, pénètre dans leur cœur et les remplit d'un invincible courage.

CHANT QUATRIÈME.

DU Vésuve embrâsé quand l'horrible cratère,
De cendre et de fumée obscurcit l'atmosphère,
Et d'une lave ardente inondant les sillons,
De ses flancs ténébreux vomit des tourbillons ;
Quand un bruit souterrain, plus fort que le tonnerre,
Sur son axe incliné semble ébranler la terre,
Et d'un grand phénomène affreux avant-coureur,
Aux hameaux d'alentour vient porter la terreur,
Le Porticin tremblant prévoit, à cette image,
Du volcan destructeur quelque nouveau ravage.
C'est ainsi qu'à Paris, l'aspect seul des États
Présage aux citoyens les plus grands attentats,
Et montre à découvert les élémens des crimes,
Réunis, entassés, à côté des victimes.

Fils de l'Impiété, mais cent fois plus pervers,
Un monstre incomparable, échappé des enfers,
Surpassant en forfaits son exécration mère,
Avoit déjà montré sa tête sanguinaire :
Ce monstre est l'Athéisme, à l'œil audacieux,
Fixant avec mépris la majesté des cieux :
Les imprécations, les sermens, les parjures,
Sont toujours renaissans sur ses lèvres impures :
Il contemple à loisir, sous ses pieds entassés,
Les sceptres en éclats, et les autels brisés :
Dans la paisible Europe il répand la licence,
A des peuples soumis promet l'indépendance :
Les droits les plus sacrés sont par lui combattus :
Il n'existe à ses yeux ni vices, ni vertus :
Et marchant vers le crime avec toute assurance,
Il paroît ignorer la crainte et l'espérance.
Tel est ce monstre enfin qu'on a vu dans Paris,
Répandre son poison par de charmans écrits :
Il alluma les feux destructeurs de Gommorrhe ;
Vers le temple il guida les pas d'Héliodore ;
Il égara long-tems les enfans d'Israël,
Remplit de ses fureurs le cœur de Jézabel,
Au lâche Antiochus inspira tous ses crimes,
De l'Église naissante entassa les victimes,
Du roi Charles, dans Londres, arma tous les bourreaux,
Et prépara la France à des malheurs nouveaux.

Le monstre cependant, de l'enfer et ses anges,
Appelle à son secours les horribles phalanges.

Non loin du sallon vaste où l'odieux congrès,
Conçoit dans les clameurs et vomit ses décrets,
Il est un antre obscur, où les chefs des rebelles,
Forment de leurs proscrits les listes criminelles :
Là, tout fléchit, tout tremble à l'aspect, au seul nom
Des Santerre et Panis, des Marat et Danton :
C'est là qu'en grand conseil, l'Athéisme barbare,
Rassemble autour de lui les noirs dieux Du Ténare,
Sur son trône de bronze à peine il a monté,
Que sa sœur en tremblant s'asseoit à son côté :
C'est l'Irréligion, timide et moins cruelle,
Dont l'œil par fois s'attache à la voute éternelle :
Près d'elle est la Révolte, au regard effaré,
Prête à renverser tout, d'un bras désespéré :
La Terreur qui la suit, au teint pâle, à l'œil sombre,
Tremble au plus léger bruit, et craint jusqu'à son
ombre :

La Calomnie approche, et d'un large manteau,
Couvre son front hideux et son mortel couteau :
Marchant les yeux baissés, cachant sa double face,
Bientôt l'Hypocrisie arrive et prend sa place :
A sa droite est le Meurtre, ivre de sang humain,
Le blasphème à la bouche, et le glaive à la main :
Plus loin vient l'Hérésie, aveugle volontaire,
Qui repousse en fureur le flambeau qui l'éclaire :
Vers le bout des deux rangs on voit enfin s'asseoir
L'incorrigible Orgueil et l'affreux Désespoir,
La Honte, au cou penché, fille de l'Imposture,
Qui de ses larges mains a couvert sa figure :

La Vengeance implacable et libre de tout frein,
Brandit sa torche ardente et porte un cœur d'airain;
Et l'avare Injustice, aux mortels si fatale,
Arrive en inclinant sa ba'ance inégale.

Tous sont à peine assis, quand le monstre enchanté,
Sur ses amis nombreux jette un œil de gaité!

Il voit, avec plaisir, que les Esprits immondes,
Sont en foule accourus des cavernes profondes;
Et leur tendant les bras, implorant leurs secours,
Il se lève, il s'incline et leur tient ce discours.

“ Il fut un tems, amis, où le Roi du tonnerre,

“ Cédoit à mes efforts l'empire de la terre,

“ Et distinguant en moi son fortuné rival,

“ Eût été trop heureux de marcher mon égal.

“ La créature alors, soumise à ma puissance,

“ Nioit du créateur l'importune existence;

“ Enfoncé dans les cieus, sur la terre ignoré,

“ Il vivoit dans l'oubli, j'étois seul honoré:

“ C'est m'honorer assez que de savoir lui nuire;

“ Et mon culte-ici bas est de tous les détruire.

“ Hélas! ils ne sont plus ces tems chers à mon cœur,

“ Où, sur tous les mortels, je régnois en vainqueur:

“ J'ai vu mes plus beaux jours avec eux disparaître:

“ Mais, que l'Europe tremble! ils sont prêts à re-

“ naître:

“ Assez et trop long-tems, dans ses vastes États,

“ Le vertueux Louis sut arrêter nos bras;

“ Et le Christ immolé, pour ma honte et sa gloire,

“ Aux pieds de ses autels enchaîna la victoire.

“ Amis, c'est trop souffrir du règne des vertus ;
“ C'est trop nous épuiser en efforts superflus :
“ Il est tems qu'ici-bas la paix soit fugitive,
“ L'Honneur humilié la Vérité captive :
“ Que ma sœur, la Discorde, allume son flambeau ;
“ Que la France à nos yeux soit un large tombeau ;
“ Et que son peuple heureux, mais indigne de l'être,
“ Adopte un nouveau culte, et cherche un nouveau
“ maître.
“ A ce premier triomphe arrêtons nos projets :
“ Marchons, mais par degrés, à de plus grands
“ succès ;
“ Telle a toujours été la science profonde
“ Des oppresseurs du peuple et des tyrans du monde :
“ Et joignons nos efforts aux efforts d'un sénat,
“ Qui pour nous au clergé livre un dernier combat.”

A ces mots l'Athéisme et son aréopage,
Au parti novateur vont prêter leur suffrage.
Ils avoient aux États leur place et leurs amis :
Par des cris d'alégresse ils y sont accueillis :
Périgord après eux rentre aux congrès inique,
Et porte triomphant son décret schismatique.
Soudain par un serment, tout prélat, tout pasteur, (1)
A ce culte nouveau doit attacher son cœur.
Muse rappelle ici cette horrible journée :
Présente à nos regards la salle environnée,
Des fougueux Marseillois, de ces brigands flétris,
Que le meurtrier Bouche attira dans Paris :

Dis comment, dans l'espoir d'opprimer par la crainte,
Leurs farouches clameurs en pénétraient l'enceinte:
Comment Goutte et Voidel, dans leur férocité,
Pour ce nouveau triomphe avoient tout concerté,
Et sembloient annoncer aux cœurs pusillanimes,
Qu'au sortir des États on marquoit les victimes.

Périgord néanmoins, s'adressant au sénat. (2)
Vient réclamer l'honneur de premier apostat:
Il a vendu son ame à la philosophie,
Et le fatal serment sort de sa bouche impie.
Le Cesve, Aubry, Lindet, Dumouchel et Royer,
Et l'apostat Saurine, et l'érudit Charrier,
Précédés par Grégoire, au cœur pharisaïque,
Ont ainsi mérité la pourpre apostolique:
Et vous mortels obscurs, Marolles, Gausserand.
Thibault et Becherel, Joubert, Massieux, Laurent,
Vous l'obtenez aussi, des mains de l'Hérésie,
Ce titre épiscopal, prix de l'apostasie:
Et cent autres pasteurs, du ciel abandonnés,
Corrompus par l'exemple, ou peut-être entraînés,
Attachant leur salut à la même imposture,
Prononcent après vous cet horrible parjure.
Mais, ni des orateurs les discours séduisans,
Ni la fureur du peuple et ses cris menaçans,
Sur la majorité, toujours inébranlable,
Ne peuvent exercer leur ascendant coupable.
On vous appelle en vain sous l'œil de ces Néron,
Noble et pieux Fournetz, vénérable Dusson,

Et vous qui les suivez, armés d'un même zèle,
Nul d'entre vous, pasteurs, ne veut être infidelle.
Mais quel tremblant viellard, sans qu'on l'ait invité,
Paroît à la tribune et veut être écouté :

“ Soixante et dix hivers n'ont glacé dans mon ame,

“ Ni la Foi, leur dit-il, ni son feu qui m'enflamme :

“ De ces jours trop nombreux, dont le ciel a pitié,

“ J'ai dans l'épiscopat consommé la moitié ;

“ Prête à s'évanouir, le déclin de ma vie

“ Doit-il être souillé par ce serment impie ?

“ Non, quelque soit ici le destin qui m'attend,

“ Je n'oppose à vos coups qu'un esprit pénitent.”

Il a dit : à ces mots on connoît Saint-Aulaire ; (3)

Les clameurs du sénat l'ont contraint de se taire ;

Et bravant l'indigence et le fer du trépas, (4)

Plus grand que son vainqueur dans ces derniers combats,

Le clergé vertueux, dépouillé par le crime,

Remporte des pervers la méprisable estime.

Rome a parlé pourtant, le prélat de retour, (5)

Trop long-tems attendu, reparoît à la cour.

Il apporte ces brefs où le chef de l'Eglise,

A marqué les décrets qu'il anathématise.

Et lui-même au serment s'oppose avec effort,

Combat le nouveau culte et brave aussi la mort :

Mais il n'étoit plus tems : l'Eglise déchirée,

A deux partis rivaux paroît déjà livrée :

Déjà quelques prélats, déserteurs de la Foi, (6)

Consacrent, dans Paris, des pasteurs à la loi ;
Et ces prêtres nouveaux, sortis des mains du crime,
Chassent loin du bercail le pasteur légitime.

Pour confondre l'erreur, même en la démasquant,
Tandis qu'avec bonté, du fond du Vatican,
D'un pontife éclairé la voix sensible et tendre,
À tous les cœurs séduits cherche à se faire entendre :
Tandis que nos prélats, dépouillés et proscrits,
Secondent ses efforts par de savants écrits :
Le Schisme cependant lève sa tête altière :
Des modernes Néron la horde meurtrière,
Joignant l'or corrupteur aux plus affreux décrets,
Mande à tous ses bourreaux, par des ordres secrets,
Chacun dans sa fureur qu'il ne faut plus restreindre,
Peut, contre le clergé tout oser, sans rien craindre. (7)
Par-tout commence alors la persécution,
Au nom d'un peuple libre en sa religion :
Le clergé qu'on dépouille, et que ce peuple outrage,
Est à la fois victime et témoin du pillage ;
Tel que Jésus en croix vit ses propres bourreaux,
De ses habits sacrés partager les lambeaux.
Ce n'est plus désormais Israël idolâtre,
Immolant ses enfans à de vains dieux de plâtre ;
Ni les fiers proconsuls, et leurs bourreaux payens
Par l'ordre d'un tyran mutilant les Chrétiens :
Mais entre eux divisés ce sont les Chrétiens mêmes,
Abjurant Jésus-Christ par d'horribles blasphèmes,
Sur la fidelle Église exerçant leurs fureurs,

Dispersant

Dispersant les brebis, et frappant les pasteurs,
On les voit teints de sang, et de leurs mains coupables,

Arrachant des lieux saints leurs prêtres vénérables,
Les traîner sans pitié, servant d'affreux complots,
Du fond du sanctuaire au fond des noirs cachots :
On voit naître ces jours de meurtre et de vengeance,
Opprobres éternels des fastes de la France,
Ces jours où les brigands disent au citoyen,
Meurs à l'instant, meurs, traître, ou ne sois plus chrétien ;

Ces jours où Dieu lui-même, étonné de leurs crimes,
Jusque sur ses autels voit tomber leurs victimes.

Que ne puis-je, ô mon Dieu, pour l'honneur des
Français,

Des voiles de l'oubli couvrir tous ces forfaits !
Que ne puis-je arracher les pages de l'histoire
Où sont gravés ces traits d'exécrable mémoire !
Mais on doit à l'Église, à la postérité,
Au sang de nos martyrs, au ciel même irrité,
L'hommage d'un récit, qu'ils semblent tous attendre,
Pénible à recevoir, et plus pénible à rendre.

Les prêtres vertueux, dénoncés et suspects,
Sont entassés déjà dans les cachots infects :
Plein du feu des martyrs, Hersé brûlant de zèle, (8)
Instruit par ses amis, et par la loi cruelle,
Que Laval tient captifs six cents pasteurs divers,

Quitte alors sa famille et vient chercher des fers.
Rennes, Angers, Dinan, et Toulouse et Marseille, (9)
Usent comme à l'envi d'une rigueur pareille ;
Et vingt autres Cités partagent cette ardeur,
Quand la Rochelle et Tours les chassent en fureur.
Par cent moyens divers, par-tout la même rage
Fait à leur liberté quelque sanglant outrage :
Au pied des tribunaux, humble et pieux Mintier, (10)
Pour la Foi qu'on attaque entraîné le premier,
Tu parois ; on t'absout ; tant la vertu sublime,
Conserve quelquefois d'ascendant sur le crime.
Avec autant de gloire, un destin plus fatal,
T'accable à Castellane, immortel Bonneval ;
Traîné dans les prisons, proscrit, chargé d'outrage,
Ta vertu fait ton crime et l'exil ton partage.
Après La Tour-du-pin, combien d'autres prélats,
Ont été, pour la Foi, conduits aux magistrats ?
Au tribunal de sang où la fureur préside,
Beausset paroît ; il parle ; et son calme intrépide,
Du meurtrier Panis trompant l'iniquité,
Le rend un moment juste, et sort en liberté.
Où courez-vous, Couci, Cheylus, Lalorencie,
Qu'arrache à vos troupeaux la fureur de l'impie ?
Toi, Juigné, qu'on outrage au sortir des Etats,
Poursuivi, lapidé par des enfans ingrats,
Conservé par le ciel aux Parisiens rebelles,
Mille anges protecteurs t'ont couvert de leurs ailes.
Vous La Marche et La Broue, admirables pasteurs ;
Toi, fléau des intrus, terrible aux novateurs,

Ferme et savant Thémine, et toi Laferronnaye,
Vous fuyez les poignards : non que rien vous effraye ;
Mais instruits par la bouche et l'exemple divin,
D'un Dieu qui fuit Hérode et son glaive assassin,
Vous n'aspirez de même, en sauvant la victime,
Qu'au bonheur d'épargner l'horreur d'un nouveau
crime.

Ainsi d'un lieu bannis, et dans l'autre enfermés,
Prêchant toujours la paix, et toujours opprimés,
On voit des saints autels les ministres fidelles,
Soumis partout aux loix et traités en rebelles.
Rien ne met à couvert de tant de cruautés,
Ni les cheveux blanchis, ni les infirmités,
Ni des plus saints prélats l'éminent caractère :
Tel est dans ses effets le pouvoir arbitraire ;
Indomptable, inhumain, terrible en son courroux,
Tout cède à ses efforts, tout périt sous ses coups.

L'enfer est triomphant : le Culte Catholique,
Digne et fidelle appui du pouvoir monarchique,
Par cent décrets en France est donc enfin proscrit :
On a pillé l'Eglise, outragé Jésus-Christ,
Fermé ses temples saints, expulsé ses ministres,
Et préparé contre eux des projets plus sinistres,
Quand la Religion, reine des cœurs humains,
Emportant l'Évangile et la Croix dans ses mains,
Les yeux baignés de pleurs, fugitive, égarée,
Arrive au fond du cloître et s'y tient retirée.
A des enfans trompés et qu'elle aime toujours,

De là sa voix touchante offre encor des secours :

Elle y vient établir son tribunal auguste, (11)

D'où le pécheur contrit sort innocent et juste :

Monument du trépas que Jésus a souffert, (12)

Le divin sacrifice est tous les jours offert :

On y répand encor cette eau qui purifie,

Qui porte dans nos cœurs la justice et la vie :

On y voit dispenser la grace et ses trésors :

On y vient, plein d'ardeur, vivre du pain des forts ;

Et du schisme irrité trompant la vigilance, (13)

Euyant les apostats et bravant leur vengeance,

Dans ces lieux écartés, consacrés à la paix,

On vient guérir son ame et pleurer ses forfaits.

Qu'un tel sort de l'Eglise a paru déplorable !

Heureux encore, ô ciel ! s'il eût été durable.

Mais le sénat instruit qu'à ses tendres enfans,

L'Eglise adresse encor quelques mots consolans ;

Que sa main bienfaisante adoucit leurs misères,

Et qu'elle ose en secret célébrer ses mystères ;

Cet odieux sénat, plein d'un nouveau courroux,

Va pour l'anéantir frapper ses derniers coups.

Epouses du Très-haut, vestales éplorées, (14)

A la prière au jeûne, au cloître consacrées,

Le ciel comptoit en vain sur vos vœux solennels :

Vous embrassez en vain les marches des autels :

Un torrent d'assassins va, dans ces jours horribles,

Couvrir et dévaster vos retraites paisibles :

L'atroce Impiété rallume leur fureur :

Plus votre état est saint, plus ils l'ont en horreur :

Et la main des brigands, et leur rage homicide,
Sauront enfin pour vous, sexe foible et timide,
Joindre au lis éclatant de la virginité,
Le laurier des martyrs, toujours ensanglanté.

Le congrès d'un seul coup, veut tout à fait éteindre,
Le vrai culte et la Foi, ses rivaux trop à craindre :
Il veut en immolant tout prêtre non séduit,
Eloigner un flambeau dont l'éclat l'éblouit.
Paris qui dans ses murs veille et garde nos princes,
Pour ce grand attentat doit l'exemple aux provinces,
Et contre les pasteurs lève un bras meurtrier,
Qu'il ne doit désarmer qu'à la mort du dernier.
Déjà les sénateurs ont fixé, dans leur rage, (15)
Le jour et l'instant même et le lieu du carnage.
Jourdan, fait au massacre, et membre des Etats,
Pour ces meurtres nouveaux leur a promis son bras.
Ce mortel, né sans doute et vielli dans le crime,
Par le ciel irrité tiré du noir abîme,
Et qui n'a bu jamais, dans ses cruels festins,
De nectar plus flatteur que le sang des humains,
Voudroit, aux nations, de sa main parricide,
Des cœurs de tous les rois faire un festin splendide :
Le bras nud, l'œil hagard, le poignard à la main,
Il traîne sur ses pas tout un peuple assassin,
Et promène en triomphe, ou des corps, ou des têtes,
Horribles étendards et prix de ses conquêtes. (16)

Tel, et moins criminel, vers ces climats déserts,
Etrangers à l'Europe, et presque à l'univers,
On voit dans sa fureur un chef antropophage,
Qui du sang des humains arrose le rivage,
Et fait, avec orgueil, porter par ses enfans,
D'un fier Européen les membres palpitans.

Déjà les Marseillois, compagnons de ses crimes, (17)
Dans l'ombre de la nuit ont saisi leurs victimes :
Tendres pères du peuple, et vrais amis du roi,
Les prélats, les pasteurs, combattant pour la Foi,
Sont, par un attentat jusqu'alors sans exemple,
En attendant la mort, renfermés dans un temple.
*Séjour du Dieu vivant en prison converti,
Murs dont l'espace étroit contient l'être infini,
Tabernacles sacrés, demeure aimable et sainte,
Qu'il est doux d'habiter dans votre heureuse enceinte,*
S'écrioient ces pasteurs, embrassant les autels,
Et pleignant en secret leurs bourreaux criminels.
Telle est la charité dans son vrai caractère : (18)
L'œil fixé constamment sur les biens qu'elle espère,
La Prière à la bouche, et la paix dans son cœur,
Rien n'affoiblit sa foi, rien n'aigrit sa douceur.

Le ciel étoit serein : le flambeau des étoiles,
Compagnes de la nuit, éclaircissoit ses voiles :
La voix des confesseurs frappoit encor les airs
Des chants harmonieux de leurs hymnes divers ;
Nul ne craignoit la mort, et tous sembloient l'attendre,

Quand la foudre en éclats soudain se fit entendre,
Ébranla l'univers, et les portes des cieux,
Au milieu des éclairs, s'ouvrirent à leurs yeux.
Bientôt le Roi des rois, porté sur un nuage,
En traits de feu dans l'air sillonnant son passage,
Sort, paroît et descend à leurs regards surpris,
Tel que sur le Thabor il se montra jadis.
Éblouis des rayons dont l'éclat l'environne,
Mille anges prosternés sont au pied de son trône ;
Et la cour des élus, dont il est précédé,
Du vaste champ des airs remplit l'immensité.
Leurs corps purifiés, lumineux, impassibles,
Aux regards des mortels sont un moment visibles :
De la foi des chrétiens le monument sacré,
Ce gage du salut en tout lieu révééré,
Cette adorable Croix où Dieu perdit la vie,
S'élève au milieu d'eux, de sang encor rougie.
Douze illustres martyrs, ayant à leurs côtés
Les instrumens cruels qui les ont tourmentés,
Sur des trônes assis, auprès de ce Dieu même,
Semblent associés à sa grandeur suprême ;
Et du plus haut des cieux, les chœurs des Séraphins,
Suspendent leurs concerts et leurs accords divins.

De nos saints confesseurs la troupe consternée,
Aux marches des autels tombe alors prosternée :
Une horrible épouvante a saisi tous les cœurs ;
Et Dieu prononce enfin ces mots consolateurs.
" Pour qui, sur le Calvaire, aime encore à me suivre,

“ Mourir n'est point mourir, c'est commencer à vivre,
“ Dispensateurs heureux des trésors de la foi,
“ Consacrés pour toujours ministres de ma loi,
“ Vous savez quel exemple ont suivi mes apôtres :
“ Si vos droits sont les leurs, leurs devoirs sont les
vôtres.
“ N'oubliez donc jamais qu'il est heureux et doux,
“ De souffrir pour un Dieu mort sur la croix pour
vous :
“ Voyez à ses côtés quel trône il vous prépare ;
“ Pleignez l'aveuglement d'un peuple qu'on égare ;
“ Combattez, triomphez, portez aussi ma croix ;
“ Gravez tous dans vos cœurs et répétez cent fois,
“ Pour qui, sur le Calvaire, aime encore à me suivre,
“ Mourir n'est point mourir, c'est commencer à
“ vivre.” (19)

Soudain l'éclair brûlant voltige dans les airs,
Et semble de ses feux embrâser l'univers :
La céleste milice, échappant à la vue,
Remonte vers l'Olympe et se perd dans la nue.
Mais, ô nouveau prodige ! ô moment glorieux ! (20)
Nos confesseurs tremblans à peine ouvrent les yeux,
Qu'un feu brillant du ciel, présageant leurs conquêtes,
En forme de couronne éclate sur leurs têtes.
C'est des célestes dons l'Esprit dispensateur,
Cet Esprit tout-puissant, égal au Créateur,

Donnant la force au foible, au pécheur la justice,
Qui vient les préparer au dernier sacrifice;
Comme il avoit jadis, contre un prince inhumain,
Au cœur d'Éléazar porté son feu divin,
Quand, aidé par la grace et vainqueur des tortures,
Ce vieillard préféra les tourmens aux parjures.

Armez donc vos bourreaux, aiguissez vos poignards,
Déployez dans les airs vos sanglans étendards,
Sénateurs assassins, et destructeurs du monde,
Que le crime alimente, et que l'enfer seconde :
Fondez, loups ravisseurs, sur le paisible agneau :
Tout attend, tout est prêt, pour ce combat nouveau ;
Combat cher à l'Église, affreux à la mémoire,
Où périr sans défense est périr avec gloire ;
Où la vie immortelle est au milieu des morts ;
Où, pour tromper l'enfer, le ciel décerne alors
La victoire au vaincu, le laurier sur la tombe,
Et l'honneur triomphal au chrétien qui succombe.

NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

NOTE I.

Soudain par un serment, tout prélat, tout pasteur,
A ce culte nouveau doit attacher son cœur.

Ch. 4. pag. 177.

(1) Ce n'est point ici le lieu d'examiner combien de sermens contradictoires ont été successivement exigés et prêtés par les factions novatrices qui ont tour à tour gouverné, ou plutôt opprimé et bouleversé la France depuis dix ans : elles buvoient l'innocuité comme l'eau, selon l'expression de l'Écriture, et leurs fréquens parjures n'étoient que la moindre partie de leurs crimes : mais ce que l'on ne peut passer sous silence, et ce que la postérité catholique aura peine à concevoir, c'est que le vice radical de tous ces sermens, et particulièrement de celui qui avoit rapport à la constitution prétendue civile du clergé, n'ait pas, au premier coup d'œil, frappé d'horreur tout ce que l'Église de France avoit de pasteurs éclairés et pieux. *Je jure d'être fidelle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la constitution françoise, et notamment les décrets relatifs à la constitution civile du clergé.* Telle étoit la lettre de ce serment qui, dans son esprit véritable et dans ses rapports avec la constitution dite civile du

faisant partie de la constitution nouvelle du royaume, signifioit implicitement, je jure de maintenir de tout mon pouvoir que le souverain pontife n'a point la primauté d'honneur et de juridiction sur toutes les autres Eglises ; qu'une lettre de pure civilité peut et doit remplacer tous ses droits ; que les évêques peuvent être déposés, et les curés destitués sans jugement canonique ; que non seulement les paroisses, mais encore les sièges épiscopaux et métropolitains peuvent être érigés, détruits ou réformés sans le concours de la puissance ecclésiastique ; que pour le gouvernement de leurs diocèses, et l'institution canonique des curés ou des prélats, les évêques et les archevêques seront soumis aux prêtres qui forment leur conseil..... Or le vice d'un tel serment n'étoit pas sans doute difficile à découvrir, en se rappelant les caractères du serment légitime tels que Dieu nous les a tracés lui-même par la bouche de son prophète Jérémie : *jurabis, vivit Dominus, in veritate, in judicio et justitiâ.* (Chap. 4.) Personne n'ignore que par le mot *veritate*, les théologiens et les canonistes entendent unanimement une chose véritable et non douteuse, moralement certaine et non pas légèrement examinée ; par le mot *judicio*, une chose nécessaire et grave suivant les règles de la prudence humaine ; et par le mot *justitiâ*, une chose licite, honnête et bonne dans sa nature et dans ses conséquences : tout serment dépouillé de ces caractères distinctifs, et qui ne repose point sur ces bases, n'est qu'un parjure plus ou moins criminel, à la vérité, mais toujours condamnable : car, dit St. Thomas, le parjure porte avec lui le mépris de Dieu, parce qu'il fait entendre que le Seigneur ne connoît pas la vérité, ou qu'il veut attester le mensonge : *perjurium de sui ratione importat contemptum Dei ; quia per hoc datur intelligere vel quod Deus veritatem non cognoscat, vel quod falsitatem testari velit :* (quæst. 98. art. 2.) Quel catholique véritablement instruit de sa religion, quel ecclésiastique

sur-tout n'a pas dû s'apercevoir que la matière du prétendu serment civique n'étoit qu'une chose fausse, puisqu'elle renfermoit, sous le vain titre de règlement civil, l'exercice de la juridiction spirituelle; qu'une chose dangereuse et nuisible, puisqu'elle entraînait le désordre, l'anarchie et la confusion des pouvoirs; qu'une chose illicite et injuste, puisqu'elle dépouilloit les propriétaires spirituels et temporels de leurs droits sacrés, les autels et les temples de leur patrimoine, et les ministres de toute leur autorité? Il faut donc convenir que la vengeance, l'avarice et l'ambition ont fait beaucoup plus de parjures que l'erreur: et parmi ceux que la foiblesse ou l'exemple entraînent, peut-être en est-il qui, tels que le cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens, crurent ne prêter qu'un serment extérieur; comme s'il étoit permis d'employer le nom de Dieu pour tromper les hommes; et comme s'ils eussent ignoré qu'en 1779, le Pape Innocent XI condamna cette proposition, No. 25. *cum causâ licitum est jurare, sine animo jurandi, sive res sit levis, sive gravis.*

Le 10 du mois d'Août 1792, dans l'instant même où le roi fut suspendu de ses fonctions constitutionnelles, et plongé dans les fers avec toute sa famille, l'assemblée fit succéder au serment civique, un autre serment conçu en ces termes: *je jure de maintenir la liberté et l'égalité, et de mourir pour elles.* Quoiqu'il ne contint littéralement aucune expression relative aux objets spirituels; quoique la religion catholique y parût être absolument étrangère, et qu'il fût permis aux fidèles d'y ajouter toutes les restrictions d'une conscience alarmée, ce serment n'étoit pas moins un parjure dont le piège plus adroitement tendu, le poison plus artificieusement déguisé, palloient sans doute, mais ne détruisoient pas la faute de ceux qui le prêtoient. En effet, quelle en étoit la matière? la liberté et l'égalité: dans quel sens

étoient-elles prises? étoit-ce dans le sens tacite de celui qui faisoit le serment? non sans doute: car c'eût été jurer alors avec une restriction intérieure et mentale, sur une matière ambiguë et douteuse, différemment entendue par le sujet qui s'engageoit et le législateur qui recevoit l'engagement; et c'eût été tromper conséquemment le dernier, en prenant Dieu à témoin de cette fourberie. Étoit-ce dans le sens de ceux qui exigeoient le serment? oui, sans doute; car il est de principe incontestable et généralement reçu qu'un serment se fait toujours à l'avantage de celui qui le demande; que lui seul en détermine la lettre, les conditions et l'étendue; que le sens et les termes doivent en être clairs et précis; et lorsqu'ils sont obscurs, ou amphybologiques, le *sermentaire* qui ne les explique pas s'engage alors dans le sens et suivant l'intention des législateurs, manifestée par leur caractère connu, leurs principes, leur but, leurs actions antérieures, et toutes les circonstances qui accompagnent le serment et la loi qui l'impose. Ainsi la liberté, pour laquelle on s'engageoit de mourir, n'étoit pas cette liberté sage, honnête et modérée, que les loix assurent et renferment dans de justes limites; mais une liberté révolutionnaire, ou plutôt une licence frénétique qui, brisant toute espèce de lien social, devoit armer le petit contre le grand, le pauvre contre le riche, le tiers-état contre la noblesse, le méchant contre l'homme de bien, le brigand contre le propriétaire et les sujets contre leur souverain légitime; cette même liberté enfin qui a bouleversé la France, conduit le roi à l'échafaud, et enfanté la révolution avec toutes ses horreurs: l'égalité de même pour laquelle on s'engageoit de mourir, n'étoit pas cette égalité raisonnable qui, sans blesser la hiérarchie civile, la distinction des ordres, la séparation des classes, rend tous les citoyens égaux aux yeux de la loi, pour l'administration de la justice et le maintien de leurs droits respectifs; mais

une égalité sauvage, que les jacobins appelloient avec plus de raison *nivellement*, pour laquelle le clergé, la noblesse, les droits féodaux et le trône avoient été détruits, et la chute de deux cents mille, têtes avoit été demandée par Marat, outre celle du monarque et de son auguste famille. Si l'on n'attaquoit pas directement le dogme en prononçant un pareil serment, on consacroit au moins le renversement de tous les principes sacrés de la morale et de la justice; car on ne juroit pas seulement de reconnoître un tel ordre de chose, de s'y soumettre par nécessité, mais encore de le maintenir, de le défendre au péril de sa vie. Quel nom peut-on donner à un tel serment, si ce n'est pas un véritable parjure?

Quant au serment de haine à la royauté, qui depuis long-tems a remplacé tous les autres, le vice n'en est pas équivoque; et tout le monde sait que la haine, dans un cœur chrétien, ne peut jamais être l'objet et la matière d'un serment légitime. On doit haïr le péché et tout ce qui offense Dieu; mais il n'est point permis de prendre le ciel à témoin de la haine que l'on voue à telle ou telle sorte de gouvernement: et ceux qui l'ont prêté ne peuvent pas se dissimuler qu'ils ont violé ces principes sacrés du serment légitime, *jurabis, vivit Dominus, in veritate, in judicio et justitiâ*.

Si les ecclésiastiques qui prêtèrent ces divers sermens ne sont pas exempts de faute, il n'est pas moins vrai que tous les municipes nouveaux, enfans de la cabale ou de l'anarchie, qui les exigèrent au nom d'une assemblée sans caractère légitime, sans mission, sans autorité dans une telle matière, sont beaucoup plus coupables qu'eux. Écrivez, dit St. Augustin, gravez bien dans vos cœurs ce que je vais vous dire: tout homme qui vient exiger le serment d'un autre homme, et qui l'engage à le faire, sachant bien que ce serment est un parjure, surpasse l'hom-

clergé, cide et devient plus coupable que lui; parce que l'un ne tue que le corps, et l'autre porte la mort à l'ame. *Scribite in cordibus vestris quod dico: ille qui hominem provocat ad jurationem, et scit eum falsum juraturum, vincit homicidam; quia homicida corpus occisurus est, ille autem animam.* (Serm. 11. de sac. serm. 9.) C'est ainsi que pensoit M. de Vauvilliers, professeur au collège royal, littérateur et académicien renommé par sa belle traduction de Pindare, lorsqu'en sa qualité d'officier municipal de Paris, et chargé d'aller recevoir dans les Églises le nouveau serment exigé des pasteurs, il eut le courage de refuser une telle commission; et sur son refus, traité d'aristocrate par ses confrères, il leur répondit: *MM. je ne suis point aristocrate; mais j'ai une conscience, et elle me défend d'exiger des prêtres un serment qui me paroît un parjure, et que je ne crois pas pouvoir prêter moi-même.* Il dépose, à ces mots, l'écharpe municipale, renonce à sa place et se retire. Parmi les nouveaux magistrats du peuple dont la France étoit alors couverte, M. de Vauvilliers, modèle admirable sans imitateurs, fut peut-être le seul homme capable d'une si héroïque fermeté; et tandis qu'il se couvroit ainsi de gloire à l'hôtel de ville, MM. La Fayette et Bailly, tyrans municipes aussi redoutables par la séduction que par la force, se couvroient de honte chez le respectable pasteur de Ste. Marguerite, M. Laugier de Beaurecueille: pressé par eux de prêter le serment décrété par l'assemblée, ce vieillard plus qu'octogénaire, découvre sa tête blanchie par l'âge et courbée sous le poids des ans; *vous les voyez, leur dit-il, ces cheveux blancs: et bien, vous les rougirez de mon sang, avant que je prononce le parjure horrible que vous me proposez.* Combien de Bailly et de La Fayette dans les provinces ont séduit des ecclésiastiques moins courageux que ce vénérable doyen des curés de Paris? citoyens parjures eux-mêmes, municipes intrus dans leur nouvelle

espèce de magistrature, comment n'auroient-ils pas prêché le parjure et l'intrusion à tous les prêtres foibles et crédules, afin de multiplier leurs complices? Convenons donc, avec St. Augustin, que leur crime surpasse de beaucoup celui de l'homicide même, parce qu'il ne tue que le corps, tandis que les autres ont donné la mort à l'âme : *vincit homicidam; quia homicida corpus occisurus est, ille autem animam.*

NOTE II.

Périgord néanmoins, s'adressant au sénat,
Vient réclamer l'honneur de premier apostat.

Ch. 4. pag. 178.

(2) Le clergé de France, qui ne vit autrefois qu'avec une profonde douleur l'élévation de Talleyrand Périgord sur le siège d'Autun, s'attendoit bien qu'un tel évêque couronneroit sa vie scandaleuse par l'apostolat du schisme, et l'exemple de l'apostasie. Quelle foi, quelle charité, quels services l'Eglise pouvoit-elle attendre du plus vil, du plus ingrat, du plus immoral des hommes? mais si elle prévoyoit les crimes dont ce monstre étoit capable, elle n'ignoroit pas non plus de quels châtimens ils doivent être un jour suivis. L'esprit-Saint lui avoit appris que l'apostat, homme inutile et pervers, a toujours le mensonge à la bouche, la méchanceté dans les yeux, la fureur et le crime sous les pieds, et la fraude à la main; que son cœur dépravé médite sans cesse quelque attentat nouveau, et qu'il se plaît à semer partout et en tout tems le trouble et la discorde. Mais sa perte n'est pas éloignée; elle arrivera tout à coup, ajoute la sagesse divine; et il sera confondu, brisé,

foudroyé sans miséricorde et sans ressource. *Homo apostata vir inutilis, graditur ore perverso, annuit oculis, terit pede, digito loquitur, pravo corde machinatur malum, et omni tempore jurgia seminat : huic extemplò veniet perditio sua, et subito conteretur, nec habebit ultrà medicinam.* (Prov. 7.) Tel est le portrait fidelle et le sort inévitable de l'apostat évêque d'Autun, prédit et tracé par l'Esprit de Dieu qui ne peut jamais nous tromper, ni se tromper lui-même. N'auroit-il donc pas mieux valu, pour nous et pour lui, pour la France et pour l'Eglise de Jésus-Christ, qu'un tel homme ne fût jamais né. *Bonum erat ei si natus non fuisset homo ille.* (Math. 26.)

NOTE III.

Il a dit : à ces mots on connoît Saint-Aulaire.

Ch. 4. pag. 179.

Lorsque M. de Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, s'exprimoit ainsi contre les plans schismatiques de l'assemblée dite nationale de France, ne crut-on pas entendre, le grand, l'éloquent St. Hilaire, premier évêque de cette même ville, parlant aux Ariens, et à l'Empereur Constance qui les faisoit : pour moi, leur disoit-il, embrasé des feux sacrés de l'Esprit-Saint, par la miséricorde du Seigneur et de Jésus-Christ son adorable fils, je ne craindrois point l'horrible supplice des chevalets, je ne redouterois point la flamme des brasiers ardents, je ne fuirois point le supplice de la croix, et le brisement de mes os, je ne frémirois point à la vue d'une mer profonde prête à m'engloutir ; car nous saurions toujours combattre avec confiance et vaincre pu-

bliquement ceux qui, résistant à la vérité, oseroient nous démentir, nous tourmenter, nous égorger. *Nec ego, per misericordiam Domini, et Dei filii sui Jesu-Christi, calens Spiritu Sancto, equaleum metuissem, nec ignes timuissem, nec crucem et fragmenta crurum meorum vitassem, nec profundum maris trepidassem. Pugnaremus enim palam et cum fiducia, contra negantes, contra torquentes, contra jugulantes.* (Libr. contr. Constant.)

NOTE IV.

Et bravant l'indigence et le fer du trépas,
Plus grand que son vainqueur dans ces derniers
combats,

Le clergé vertueux, dépouillé par le crime,
Remporte des pervers la méprisable estime.

Ch. 4, pag. 179.

(4) Le 27 Novembre 1790, un décret avoit été rendu pour forcer tous les prêtres, fonctionnaires publics, c'est-à-dire employés à l'exercice du saint ministère, ou à l'enseignement, de prêter le serment en faveur de la constitution prétendue civile du clergé, sous peine de destitution par le seul fait du refus : il est bon d'observer que le côté droit, surnommé catholique, ne prit aucune part à la délibération. Louis XVI, qui attendoit tous les jours la réponse du souverain pontife sur cette même constitution, ne l'avoit pas encore sanctionné le 23 Décembre suivant ; et les novateurs enflammés de colère, firent paroître à la tribune ce jour-là leurs li-

miers d'éloquence, Mirabeau, Camus, Treilhard, dont les déclamations contre ce retardement inattendu, arrachèrent à l'assemblée un nouveau décret, qui enjoignoit à son président d'aller dans le jour même chez le roi pour lui demander sa sanction. D'André se rendit donc au château, et en rapporta par écrit la réponse suivante: " En acceptant le " décret sur la constitution civile du clergé, j'ai fait " annoncer à l'assemblée que je prendrais les mesures convenables pour en assurer la pleine et entière exécution. Depuis cet instant je n'ai cessé " de m'en occuper. Le décret du 27 Novembre " n'étant qu'une suite de celui du mois de Juillet, il " ne peut rester aucun doute sur mes dispositions. " Mais il m'a paru mériter la plus grande attention " dans son exécution. Mon respect pour la religion, " et mon désir de voir s'établir la constitution sans, " agitation et sans trouble m'ont fait redoubler d'activité dans les moyens que je prenois. J'en attends l'effet d'un moment à l'autre; et j'espère que l'assemblée nationale s'en rapporte à moi avec " d'autant plus de confiance que, par les décrets, je " suis chargé de l'exécution des loix; et qu'en prenant les moyens les plus doux et les plus sûrs pour " éviter tout ce qui pourroit troubler la tranquillité " publique, je pense contribuer à consolider les " bases de la constitution du royaume. Je répète " encore à l'assemblée nationale qu'elle prenne en " moi toute la confiance que je mérite." Quelque modérée que fût cette réponse, trop foible et trop timide pour un roi de France, trop sage et trop hardie pour un roi constitutionnel, elle ne calma point, elle ralluma au contraire la fureur des Camus, Chassey, Barnave, Chapelier, Coroller et autres factieux de la même trempe, qui s'élancèrent tour à tour à la tribune des blasphèmes, vomirent contre Louis XVI mille imprécations, mille invectives, et obtinrent aisément un nouveau décret qui chargea le président

de retourner chez le roi, et d'en rapporter une réponse définitive. Le conseil s'assembla ; deux archevêques y siégeoient ; le roi sanctionna, et ces prélats, ne firent pas même leur démission.

Ici commence une scène nouvelle : ce n'est plus l'insatiable cupidité, le brigandage et le vol sacrilège aux prises avec la propriété sacrée des autels : c'est le crime spoliateur et riche de ses usurpations, qui attaque jusque dans sa foi la vertu pauvre et dépouillée : c'est l'impiété qui cherche et trouve dans l'assemblée dite nationale, des partisans et des défenseurs en faveur du schisme nouveau qu'elle a résolu d'établir : les premiers jureurs en furent sans doute les premiers fondateurs ; et l'on peut avec raison considérer le parjure des ecclésiastiques députés aux Etats généraux, comme le coupable modèle ou le type de tous les autres parjures commis dans les provinces. La justice et la vérité réclament cependant une distinction parmi les cent et quelques membres qui s'en souillèrent : tous n'étoient pas également factieux, n'appartenoient pas au même parti, ne siégeoient point du même côté, ne professoient point les mêmes principes, n'avoient ni les mêmes motifs, ni les mêmes sentimens, ni les mêmes opinions, et ne tendoient certainement pas au même but. Ainsi, pour ne pas confondre le crime avec l'erreur, la malice avec la foiblesse, l'ignorance avec la perversité ; pour ne pas faire marcher de front et présenter sur la même ligne l'abominable évêque d'Autun, et l'imbécile évêque de Viviers ; le jacobin Dillon, curé du vieux Pouzauges, et le paisible Forest, curé d'Ussel, quoiqu'en effet ils aient les uns et les autres transgressé les limites de la foi catholique ; on va trouver ici l'abrégé historique et fidèle des scènes mémorables où les dignités, l'or et les emplois, les promesses, les menaces et tous les genres de séduction furent employés en faveur de l'apostasie. La conduite et le caractère connu des jureurs, les circonstances qui ont précédé, accompagné, suivi l'é-

mission de leurs sermens, et l'ordre même dans lequel ils l'ont prêté, feront assez distinguer les grands coupables d'avec ceux qui l'ont été beaucoup moins.

Ce fut le 26 Décembre 1790, que l'assemblée reçut la sanction du decret relatif à la constitution dite civile du clergé ; et le jour suivant, 27 du même mois, le trop fameux Grégoire, curé d'Embermenil, député du baillage de Nancy, et dans la suite évêque intrus de Blois, monta à la tribune : il y vint offrir, avec autant de fausseté que d'audace, l'assurance de son inviolable attachement aux loix de l'Eglise comme à celles de l'Etat. “ Beaucoup de “ pasteurs estimables, dit-il, éprouvent de anxiétés “ sur la constitution nouvelle du clergé ; mais ceux “ pour lesquels je parle et moi-même n'y trouvons “ rien de contraire à la Foi, à la hiérarchie, à “ l'autorité spirituelle du chef de l'Eglise ; et le “ titre seul de *constitution civile du clergé* nous “ rassure tous : en conséquence, ajoute-t-il, *je jure de veiller avec soin sur les fidèles dont la direction m'est confiée ; d'être fidelle à la nation, à la loi, et au roi ; de maintenir de tout mon pouvoir la constitution françoise, et notamment les décrets relatifs à la constitution civile du clergé.* Alors tous les ecclésiastiques siégeant avec lui du côté gauche, au milieu des Jacobins, et pensant comme lui, se hâtèrent de l'imiter : ainsi l'on vit successivement paroître à la tribune, pour y prêter le serment, Messieurs

Noms.	Qualités.	Députés de
Oudot,	curé de Savigny,	Châlons-sur-Saone.
Julien,	curé d'Arrosez,	Béarn.
Saurines,	prêtre interdit,	Béarn.
Bastien,	curé de Xeyilley,	Toul.
Mougins de Roquefort,	curé de Grasse,	Draguignan,

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Riguard,	c. de Soliés-la-fallède,	Toulon.
Marolles, c. de St. Jean de St. Quentin,	St. Quentin.	
Dillon,	c. du vieux Pouzauges,	Poitiers.
Aubry,	curé de Véel,	Bar-le-duc.
Queru de la Coste, c. de St. Jean de Rennes,	Rennes.	
Joubert,	curé de St. Martin,	Angoulême.
Marsay,	c. de Nieul sur Dive,	Loudun.
Le Cesve,	curé de Ste. Triaize,	Poitiers.
Bouillotte,	curé d'Arnay-le-duc,	Auxois.
Brucaille,	curé de Frétun,	Calais.
Guillot, c. d'Orchamps-en-venne,	Dole Fr. Comté.	
Thibaut,	curé de Soupes,	Nemours.
Besse,	curé de St. Aubin,	Avesnes.
Robert Thomas,	curé de Meymac,	Tulle.
Renaut,	c. de Preux-aux-bois,	Hainault.
Ballard,	curé du Poiré,	Poitiers.
Monnel, c. de Valdelancourt,	Chaumont en Bassigny.	
Bodineau,	c. de St. Bienheure,	Vendôme.
Laurent,	curé d'Huilaux,	Moulins.
Favre,	curé d'Hotonne,	Bugey.
Chouvet,	curé de Chaumeras,	Villeneuve.
Brouillet,	curé d'Avise,	Vitry-le-françois.
Gibert, c. de St. Martin de Noyon,	Vernandois.	
Clerget,	curé d'Aunans,	Amont.
Véragues, Bénédict. prieur de Relecq, S. Pol de Léon.		
Latyl,	Orat. Sup. du Coll. de Nantes,	Nantes.
Bourdon,	curé d'Evaux,	Auvergne.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Brignon,	c. de Dore l'Eglise,	Riom.
Nolf,	curé de St. Pierre,	Lille.
Rangeard,	curé d'Andard,	Angers.
J. M. de Launay,	chan. Prémontré.	Tréguier.
Berthereau,	curé de Teiller,	Maine.
Burnequez,	curé de Mouthe,	Aval.
Aury,	curé d'Hérisson,	Moulins.
Mesnard,	curé d'Aubigné,	Saumur.
Labat,	curé de St. Léger,	Soissons.
Colaude de la Salcette,	chan. de Die,	Dauphiné.
Surade,	ch. reg. c. de Plaisance,	Poitiers.
Jenot,	c. de Moulins près Metz,	Metz.
Lancelot,	curé de Réthier,	Bretagne.
Gausserand,	c. de Rivières en Albigeois,	Languedoc.
Papin,	curé de Marly-la-ville.	Paris.
Charrier de la Roche,	prév. du chapit d'Ainay,	Lion.
Du Mouchel,	rect. de l'université,	Paris.
Guino,	rect. Delliant,	Quimper.
Bonnefoi,	chan. de Thiers,	Riom.
Jallet,	curé de Chérigné,	Poitiers.
Michaut,	curé de Vomes,	Artois.
Merceret,	c. de Fontaine-les-Dijon,	Dijon.
Goutte,	curé d'Argellier,	Béziers.
Aubert,	curé de Couvignon,	Chaumont.
Lindet,	c. de Ste. Croix de Bernay,	Evreux.
Gassendy,	curé de Bajas,	Forcalquier.
Gardiol,	curé de Caillan,	Draguignan.
Expilly,	rect. de Morlaix,	St. Pol de Léon,

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Binot,	princ. du Collège d'Ancenis,	Nantes.
Rousselot,	curé de Thienans,	Amont.
Dom Gerles,	Chartreux,	Auvergne.

A ce dernier succède Mr. Tridan, curé de Ron-gères, député de Moulins; et après avoir prêté le serment comme citoyen, il ajoute qu'en sa qualité de chrétien il ne reconnoît point pour le spirituel d'autre autorité que celle du saint siège et des évêques. Aussitôt les applaudissemens recueillis par ceux qui l'avoient prédédé, se changent pour lui en huées, en murmures d'improbation; et son serment est rejeté.

Le 28 il n'y eut que sept parjures, parmi lesquels trois nous sont inconnus; et les quatre autres ont été Messieurs.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Talleyrand Périgord,	évêque d'Autun,	Autun.
Le Berthe,	c. d'Oradoux-Sannois,	Basse-Marche.
Montjalard,	curé de Barjols,	Toulon.
Massieux,	curé de Sergy,	Senlis.

Le 31, il parut successivement à la tribune huit autres ecclésiastiques qui satisfirent au décret et prêtèrent le serment: savoir Messieurs,

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Huraut,	curé de Broyes,	Sézanne.
La Porterie,	c. de Linconnac,	Mont-de-Marsan.
Bluget,	curé de Riceys,	Bar-sur-Seine.
Bécherel,	curé de St. Loup,	Contances.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Diot,	c. de Ligny-sur-Canche.	Artois.
Ruello,	curé de Loudeac,	St. Brieux.
Dom Estaing,	Prieur de Marmoutier,	Tours.
Rastel,	rect. de Broons,	Saint Malo.

Le 2 Janvier 1791, quatre autres ecclésiastiques se présentèrent, précédés de Mr Gobet, évêque de Lydda, et député de Huningue, que les factieux venoient d'entraîner dans leur parti par la promesse du siège métropolitain de Paris: ce fut à ce prix qu'il vint prêter le serment du schisme: *et je ne le fais, dit-il, que parce que je suis intimement persuadé que l'assemblée nationale ne veut point m'obliger par ses décrets à quelque chose de contraire à la juridiction spirituelle.* Ceux qui lui succédèrent et se parjurèrent tour à tour sont Messieurs

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Goubert,	curé de Bellegarde,	Guéret.
Ogé,	c. de St. Pierremont,	Vermandois.
Longpré,	chan. de Champlitte,	Amont.

Ce fut alors que Mgr. l'évêque de Clermont parut à la tribune, armé d'un eloquent discours que l'assemblée ne voulut point entendre, et d'un serment modifié qu'elle ne voulut point recevoir. La formule de ce serment étoit son ouvrage; elle portoit l'express restriction du spirituel, et avoit été approuvée, dit-on, dans une assemblée d'évêques et d'autres pasteurs qui, généreux défenseurs, de la Foi, tandis que les fondateurs du schisme s'efforçoient de bouleverser l'Eglise et l'Etat, cherchoient ensemble un moyen légitime et paisible de sauver l'Eglise, en faisant quelque sacrifice à l'Etat. Mais

c'étoit en vain. Mr. de Bonnal, interpellé par le président de prêter le serment pur et simple, répondit franchement qu'il ne le pouvoit faire; et les cris le forcèrent bientôt de se retirer en déposant son discours sur le bureau des secrétaires.

Le 3 fut un jour de triomphe et d'alégresse pour le côté gauche, de scandale et d'affliction pour le côté droit, et d'étonnement extrême pour tous les deux. Plus de vingt pasteurs, pleins de lumières et de vertus, presque tous attachés à la partie catholique de l'assemblée et siégeant au milieu d'elle, vinrent successivement à la tribune, et prêtèrent le fatal serment sans aucune restriction verbale, sans préambule et sans modifications: savoir Messieurs

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Députés de</i>
Guégan,	rect. de Pontivy,	Vannes.
Néchin,	curé	Bretagne.
Gabriel,	rect. de Questembert,	Vannes.
Loedon de Keroman,	rect. de Gourin,	Quimper.
Breuvart,	curé de Douai,	Douai.
Forest,	curé d'Ussel,	Tulle.
Roussel,	curé de Blaremghem,	Bailleul.
Brousse,	curé de Volcrange,	Metz.
Simon,	curé de Voël,	Bar-le-duc.
Dumont, c. de Villers devant le Thours,		Vitry-le-françois.
Leyseigues de Rozaven,	rect. de Plogonnac,	Quimper.
Dom Davoust,	prieur de St. Ouen,	Rouen.
Demandre,	curé de St. Pierre,	Besançon.
Pous,	curé de Mazamet,	Languedoc.
Roland,	curé de Caire,	Forcalquier.

Noms.	Qualités.	Députés de
Simon,	rect. de la Boussacq,	Dol.
Malartic, c. de St. Denis de Pile, Castelmorond'Albret.		
Eudes,	c. d'Angerville l'Orcher,	Caux.

Après eux, Mr. Bourdon, curé d'Evaux, député d'Auvergne, parut à la tribune et dénonça à l'assemblée Mgr. l'évêque de Clermont, pour avoir déjà fait imprimer et publier son discours avec le serment modifié qu'il avoit offert la veille. Mais loin de redouter la vengeance de son dénonciateur, ce prélat profita de cette occasion favorable pour déclarer hautement qu'il ne se regarderoit jamais comme dépossédé de son siège, puisqu'il n'en avoit point fait la démission, et qu'il n'avoit été ni jugé, ni légalement déposé. Barnave alors proposa de fixer au lendemain l'expiration du terme accordé pour la prestation du serment dans l'assemblée: Mr. de Cazalès réclama un délai qui laissât aux évêques le tems de recevoir la réponse du souverain pontife: Mr. Desmeuniers vouloit que les ecclésiastiques timorés fissent leur démission pour le bien de la paix; et l'assemblée se borna à décréter la proposition du premier.

Enfin le dernier jour arriva; c'étoit le 4 Janvier 1791, jour à jamais célèbre par l'inébranlable fermeté du Clergé catholique de l'assemblée, et par la honteuse défaite des novateurs. Dès le matin, suivant les ordres donnés, les Marseillois et tous les brigands soldés, qu'on désignoit souvent à la tribune sous le nom de *peuple François*, avoient environné la salle, rempli les galeries, et occupé toutes les avenues. Le Juif Emery présidoit. Deux ecclésiastiques parurent ensemble à la tribune; c'étoient MM. Thirial, curé de St. Crépin, député de Chateau-Thierry, et Périer curé de St. Pierre d'Estampes, député de cette même ville, *Je viens*, dit le premier, *conformément à*

la restriction de Mgr. l'évêque de Clermont pour le spirituel. . . . A peine eut-il achevé ces mots que les cris, les huées du côté gauche l'interrompirent et le forcèrent de descendre précipitamment de la tribune, tandis que son compagnon prêtoit le serment pur et simple, sans modification, sans explication, sans préambule.

Cependant deux heures sonnèrent ; et c'étoit le moment fixé pour l'appel nominal : mais avant qu'il commençât, l'apostat Grégoire reparut à la tribune, et dit qu'il n'y revenoit que pour rassurer les âmes foibles, les consciences timorées, et déclarer en même tems qu'on n'avoit point du tout touché à ce qui est purement spirituel, objet sur lequel l'assemblée reconnoissoit, dit-il, son incompétence. Il invita donc les respectables curés, ses confrères, et les vénérables évêques, ses supérieurs, d'accepter cette explication, et d'agir en conséquence. Le Comte de Mirabeau lui succéda et parla dans les mêmes termes : mais lorsqu'un membre demanda que leurs explications fussent consignées dans le procès-verbal, et approuvées par l'assemblée, on s'y refusa, on murmura, et l'on passa à l'ordre du jour. Sur la motion de Mr. Barnave, l'appel nominal commença donc aussitôt : mais à peine le président eut-il fait la première interpellation, que les cris furieux des brigands, promettant la mort à tous ceux qui refuseroient le serment, se firent entendre et pénétrèrent dans la salle au point que la séance en fut interrompue. *Entendez, dit Mr. de Cazalès, entendez les cris de mort, et les hurlemens de cette populace soudoyée.—Vous les entendez, Mr. le président, répètent aussitôt plusieurs membres de la droite, tous laïques : car il est juste et glorieux d'observer que le Clergé catholique, seul menacé, gardoit un noble et majestueux silence. Que Mr. le maire aille donc faire cesser ce scandaleux désordre, ajouta Mr. de Blacon.—Il y est allé, répondit le côté gauche, c'est-à-dire celui des factieux.* Cependant les menaces et les cris ne ces-

soient point. *Vous entendez*, dit enfin Mr. Dufraisse, *vous entendez ces scélérats, qui, après avoir détruit la monarchie par d'infâmes moyens, veulent maintenant anéantir la religion. Je déclare que l'assemblée n'est pas libre, et je proteste . . .* A ces mots, il fut violemment interrompu, et le président lui dit : *j'ai donné des ordres pour que nous soyons dans le calme qui convient à nos délibérations, et ils seront assurément exécutés.*

Cependant Mr. Dusson, évêque d'Agen, appelé le premier, parut à la tribune, et dit : *Vous avez fait une loi : par l'article IV, vous obligez les ecclésiastiques fonctionnaires publics, à prêter un serment dont vous avez décrété la formule : par l'article V, vous les déclarez déchus de leurs fonctions s'ils le refusent : je ne donne aucun regret à ma place ; et j'en donnerois beaucoup à la perte de la foi et de votre estime que je veux conserver : permettez donc que je vous exprime toute la peine que je ressens de ne pouvoir prêter le serment que vous exigez.* Mr. Fournès, curé du même diocèse, fut appelé après son prélat, et répondit : *vous avez prétendu, MM. nous rappeler aux premiers siècles de l'Eglise, et c'est aussi avec toute la fermeté et la simplicité de cet âge heureux que je vous déclare ici que je me fais gloire d'imiter l'exemple que mon évêque vient de me donner : je marcherai sur ses traces, comme le diacre Laurent marcha sur celles de Sixte son évêque, et je le suivrai jusqu'au martyre, s'il le faut.* Les violens murmures du côté gauche annoncèrent alors que ces généreuses confessions de Foi commençoient à lui déplaire et à l'humilier. Cependant on appelle encore Mr. Le Clerc, curé de Lacombe, et député d'Alençon, qui répondit courageusement : *je suis né catholique, apostolique et romain ; je veux mourir dans cette Foi . . .* On ne lui permit pas d'en dire d'avantage : la honte étoit à son comble du côté des novateurs impies ; la fureur lui succéda ; et après de violentes agitations on finit par décréter que les ecclésiastiques répondroient par ces

seuls mots : *je jure, ou je refuse.* Ce fut alors que Mr. de Foucauld de Lardimalie, s'écria avec cette force d'âme et d'organe qui le fit si souvent distinguer dans l'assemblée : *c'est une affreuse tyrannie : les empereurs payens qui persécutoient les martyrs leur laissoient au moins prononcer le nom de Dieu, et préférer les témoignages de fidélité à leur religion.* Après un long tumulte, l'appel nominal fut converti en un appel général, auquel un seul ecclésiastique répondit en prêtant le serment pur et simple : c'étoit Mr. Landrin, curé de Garencières, député de Montfort-la-maury. Deux autres curés offrirent alors le serment avec restriction ; mais il fut rejeté : et pendant le long murmure et les huées qu'excite leur proposition Mr. Beaupoil de St. Aulaire, évêque de Poitiers, parut à la tribune, sans avoir été appelé. *J'ai soixante et dix ans, dit-il, et j'en ai passé trente trois dans les fonctions épiscopales : chargé d'années et d'infirmités, je prie Dieu de recevoir en esprit de pénitence la situation où je me trouve ; et quelque soit le sort qui m'attend, je ne souillerai point ma vieillesse par un serment.* ... Le trouble se répandit alors dans l'assemblée : le prélat fut interrompu : l'abbé Mauri, qui lui succéda à la tribune, ne put pas se faire entendre ; et après de longs et tumultueux débats, il fut enfin décrété [chose remarquable] sous la présidence d'un Juif, M. Emery, et sur la motion d'un Protestant Calviniste, M. Barnave, que le roi feroit incessamment procéder au remplacement des prélats et des pasteurs non assermentés. Plusieurs membres du clergé furent insultés, poursuivis, menacés et maltraités même au sortir de cette mémorable séance, que le Comte de Mirabeau termina en s'écriant avec son énergie accoutumée, *nous avons leurs biens, mais ils emportent notre estime.* Deux cents soixante-huit ecclésiastiques siégeoient alors à l'assemblée ; et l'on voit, par ces détails que la très-grande majorité eut horreur du parjure et resta fidelle à ses premiers sermens.

Il ne faut cependant pas passer sous silence que le lendemain, 5 Janvier, à l'ouverture de la séance, un groupe nombreux d'ecclésiastiques, parmi lesquels on distingua Mr. Forest, curé d'Ussel, et la plupart de ceux qui le 3 avoient prêté le serment avec lui, vint déclarer hautement qu'aucun d'eux ne l'avoit fait que dans le sens de Mgr. l'évêque de Clermont : mais leur restriction n'ayant malheureusement été que mentale, et point expressément énoncée, comme celle de Mr. Tirial et des autres qui l'avoient imité, on refusa de les entendre ; on les repoussa ; on rejeta même les écrits qu'ils déposoient sur le bureau : et ces généreux pénitens, presque aussitôt relevés que tombés, furent obligés d'employer d'autres moyens pour donner à leurs rétractations une indispensable et glorieuse publicité.

NOTE V.

Rome a parlé pourtant : le prélat de retour,

Trop long-tems attendu, reparoit à la cour.

Ch. 4. pag. 791.

(5) Il est bon de faire remarquer au lecteur que l'ambassade du prélat dont il est ici question, son voyage à Rome, son retour tardif, son malheureux séjour dans le temple de l'ambition, et l'apparition subite de l'ange qui vient l'en retirer, sont autant de fictions allégoriques dont le poëte a cru pouvoir environner les faits, sans en altérer la vérité : et ce qui sert à les autoriser et à les expliquer tout à la fois, c'est que sans quitter Paris, Mr. Néker fut pour lui la déesse de l'ambition, et la maison de ce philosophe fut le temple dans lequel il s'égara long-tems ; c'est qu'il n'empêcha pas Louis XVI d'accepter la cons-

titution prétendue civile du clergé, et ne lui communiqua point la lettre qu'il avoit reçue du souverain pontife; c'est que l'archevêque de Vienne et lui se concertèrent ensemble pour la lui cacher; c'est que dès le mois de Juin 1789, il favorisa puissamment la réunion, ou plutôt la confusion des trois ordres; c'est qu'en sa qualité de garde des sceaux, il prêta son ministère à des actes injustes, spoliateurs et tyranniques; c'est que sa main épiscopale apposa le sceau de l'État et souvent même sa signature à des loix schismatiques, en ordonnant leur exécution; c'est qu'il eut le malheur de rester en place jusqu'au moment où il ne lui fut plus possible d'y tenir: mais pour dire la vérité toute entière, il faut aussi convenir que ce prélat, par des tempéramens qu'il crut nécessaires, put favoriser l'erreur, mais qu'il ne l'embrassa jamais; que son esprit et son cœur purent l'égarer, mais que sa foi demeura toujours sans tache; qu'il parut constamment attaché et soumis à l'autorité du saint siège et à l'unité de l'Église; qu'il ne prêta jamais le serment relatif à la constitution prétendue civile du clergé; qu'il éloigna tous ceux qui le consultèrent; qu'il combattit sans relâche l'introduction du schisme et de l'hérésie dans son diocèse; qu'il secourut, instruisit, encouragea pendant le cours de la persécution son troupeau fidelle, et ses dignes coopérateurs; qu'il confessa lui-même la Foi catholique, et souffrit enfin l'exil pour la cause de Jésus-Christ. Au reste, il est difficile de rien ajouter à l'humilité profonde avec laquelle il a confessé lui-même sa faute, et à l'ardente charité dont il brûle pour la réparer. " A la vue de ces scènes de sang et du schisme qui couvre la France, dit ce prélat, dans une lettre pastorale publiée à Londres, le 9 Aout 1792, qu'ils sont douloureux les souvenirs de ceux qui, comme moi, mêlés aux affaires publiques, ont cru pouvoir détourner la tempête par le moyen des tempéramens; qui, loin de prévoir qu'une nation religieuse, renommée par son amour pour

“ ses rois et par la douceur de ses mœurs, voudroit
“ renverser l'autel et le trône, et fouleroit aux pieds
“ les droits les plus sacrés, ont été conduits par les
“ circonstances à paroître céder pour un tems au
“ torrent, dans l'espoir de détourner plus sûrement
“ ses ravages; qui, engagés dans les liens d'un pé-
“ nible ministère, frappés de terreur à l'aspect des
“ plus imminens dangers, (et plutôt au ciel qu'ils
“ n'eussent menacé que ma tête!) pressés entre le
“ double devoir de préserver l'Oint du Seigneur et
“ son Arche sainte, se sont vus entraînés, comme
“ moi, à prêter leur nom à des actes qui répugnoient
“ également à mes principes, et au caractère dont je
“ suis revêtu.

“ Je vous ai déjà entretenu de ces sentimens,
“ M. T. C. F. et mes larmes avoient devancé mes
“ paroles *: et à Dieu ne plaise que je veuille dégui-
“ ser ou pallier mes erreurs ou mes fautes! que sont
“ les illusions de l'amour-propre devant les grandes
“ pensées dont je suis pénétré? Si vous avez rendu
“ justice à mes intentions, vous avez dû gémir de
“ ne pas voir éclater mon indignation et se déployer
“ mon zèle contre les entreprises qui menaçoient la
“ religion et la monarchie. . . . Peut-être en est-il
“ parmi vous qui en ont reçu du scandale: ah!
“ qu'ils apprennent par mon exemple à ne point
“ placer trop de confiance dans les conseils de la
“ prudence humaine, à s'affermir de plus en plus
“ dans la crainte du Seigneur, et dans leur fidélité à
“ marcher dans ses voies où nous ne pouvons nous
“ égarer: et si, parmi nos frères qui se sont voués à
“ l'erreur, il en étoit qui, séduits par des apparences
“ trompeuses, ont pu trouver dans ma conduite des
“ prétextes pour colorer leur rébellion, qui n'auroient
“ pas été désabusés par ma fidélité à la tradition

* Le prélat fait ici allusion à une autre lettre pastorale qu'il publia le 10 Février 1792.

" apostolique, par mon adhésion aux principes des
 " évêques françois, par ma soumission filiale au
 " souverain pontife, par mon enseignement cons-
 " tant, par la préférence qui j'ai donnée, sans ba-
 " lancer un moment, aux privations et à l'exil,
 " plutôt que de trahir la Foi de mon Eglise et la
 " mienne ; que du moins cette manifestation de
 " mes sentimens et de ma douleur déssille leurs
 " yeux avant que l'Eglise ait prononcé ses derniers
 " anathèmes ! Puissé-je les convaincre que l'homme
 " ne se dégrade point en convenant avec candeur et
 " simplicité de ses torts ; que le chrétien remplit le
 " plus saint de ses devoirs en s'humiliant, en édifiant
 " l'Eglise par sa soumission et par ses larmes, en fai-
 " sant éclater avec ses regrets, *sa confiance dans le*
 " *Dieu de bonté et de miséricorde. Ecce narravi tibi*
 " *multa quæ potui et quæ volui, quoniam tu prior vo-*
 " *luisti ut confiterer tibi Domino meo, quoniam bonus*
 " *es, quoniam in sæculum misericordia tua.*" (Conf.
 S. Aug. l. xi.) Quelles sont vives ces expressions,
 qu'ils sont nobles ces sentimens de repentir, dans la
 bouche et dans le cœur d'un prince de l'Eglise !
 Comment ne suffiroient-ils donc pas pour lui rendre
 la bienveillance de ses supérieurs, la respectueuse
 confiance de ses inférieurs, et la consolante amitié
 de ses égaux ? Ses erreurs politiques n'en ont point
 fait un impie, un schismatique, un athée qu'il faille
 éviter ou mal accueillir : et c'est presque une faute
 heureuse, selon l'expression de St. Augustin, que de
 s'égarer un moment, quand on est ainsi reporté
 bientôt vers la vérité par un si beau retour sur soi-
 même.

Si j'ai décrit, avec une liberté respectueuse, franche
 et modérée, que la vérité seule inspire, les *erreurs* et
 les *fautes* de ce prélat, comme il les appelle lui-même,
 je ne crains point que ni lui, ni ses amis véritables
 m'accusent de l'avoir calomnié persécuté, déshonoré
 dans l'opinion publique. Paul a-t-il jamais parlé de
 sa conversion miraculeuse et de sa vocation divine,

sans ajouter comment il avoit été le persécuteur de Jésus-Christ ? et l'évangéliste St. Marc, disciple du prince des apôtres, ne crut point offenser ni dés-honorer son maître, en transmettant à tous les âges son triple renoncement, son abjuration parjure et sa pénitence. Je ne crains point encore que ses ennemis personnels m'accusent de foiblesse ou d'adulation quand j'ose le dépeindre comme intact et pur dans la partie la plus essentielle de sa conduite, dans l'exercice de son véritable ministère, celui de la religion et de la Foi. A-t-il rien fait comme évêque, qui ait été jugé digne de la plus légère censure de l'Eglise ? Je ne crains point enfin que l'on m'accuse d'inconséquence ou de duplicité, lorsque je parle diversement du même homme, et que distinguant soigneusement en lui le ministre des autels et le ministre d'Etat, j'en fais tout à la fois l'éloge et la censure. C'est un tribut qu'il m'a fallu payer à la vérité ; c'est une justice agréable et pénible que j'ai été forcé de rendre à la vertu qui cède un moment, et à la Foi qui résiste. Serais-je donc inconséquent, ou odieux, pour avoir été juste ? et ne sait-on pas qu'en écrivant sur les évènements et sur les hommes, le bien et le mal, la louange et l'improbation se succèdent nécessairement sous la plume de l'historien impartial et véridique ?

NOTE VI.

Déjà quelques prélats, déserteurs de la Foi,
Consacrent dans Paris des pasteurs à la loi.

Ch. 4. pag. 179.

(6) La constitution prétendue civile du Clergé de France étoit acceptée ; le décret relatif au parjure exigé des prêtres avoit été sanctionné ; l'illégalité et

sacrilège destitution des pasteurs légitimes étoit prononcée par la loi nouvelle ; des citoyens laïques, rassemblés dans les provinces sous le nom d'*électeurs*, aussi coupables que les factieux qui les dirigeoient, et formant une espèce de conciliabule électoral sans pouvoir, sans caractère, sans mission, avoient désigné et nommé de nouveaux pasteurs pour des églises non vacantes ; enfin tout étoit préparé pour l'établissement du schisme : il ne restoit plus qu'à consacrer les premiers évêques intrus qui devoient à leur tour consacrer d'autres intrus dans les provinces. Quoique le collège épiscopal de France eût fourni quatre prosélites au schisme naissant, cette consécration sacrilège auroit peut-être éprouvé des difficultés insurmontables si l'infame Talleyrand Périgord, évêque d'Autun, n'avoit pas été du nombre des parjures : mais ce père de tous les crimes, comptant pour rien un sacrilège de plus, après avoir obtenu par la corruption l'assistance des deux évêques *in partibus* de Lydda et de Babylone, ne balança point à se rendre le fondateur du nouveau culte constitutionnel : l'ambitieux supérieur des pères de l'Oratoire, en l'admettant dans son église, vit sans horreur l'abomination de la désolation dans le lieu saint ; et ce fut là que son cœur, sa bouche et ses mains impures transformèrent le trop fameux Expilly, recteur de Morlaix, en évêque constitutionnel de Quimper. Il n'en fallut pas d'avantage pour que l'arbre du schisme et de l'hérésie, planté de sa main, jettât de profondes racines, et étendit au loin ses branches : les nouveaux intrus consacrèrent successivement les nouveaux élus ; et quoique tous revêtus d'un caractère douteux et d'une mission radicalement nulle, ils coururent dans les provinces, avec tout l'appareil guerrier, s'emparer, comme d'assaut, des sièges qu'occupoient encore les évêques légitimes qui ne les cédèrent qu'à la force. C'étoit en vain que deux brefs du souverain pontife, l'un du 10 Mars 1791, et l'autre du 13 Avril, de la même année, pros-
crivoient

crivoient la constitution prétendue civile du Clergé de France, en la nommant expressément *quasi omnium heresium compages*, et déclaroient suspens les nouveaux parjures ; c'étoit en vain que tous les prélats expulsés de leurs églises disoient, comme Tertullien, aux loups ravisseurs intrus dans leur bergerie : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? depuis quand êtes-vous arrivés ? Que machinez-vous contre moi, vous qui n'êtes point de mon troupeau et que je ne connois pas ? De quel droit enfin, Marcion, ravagez-vous mes forêts ? Par quelle licence, Valantin, détournez-vous le cours de mes fontaines ? De quelle autorité, Appelles, transposez-vous les limites que j'ai placées ? C'est ici ma propriété légitime : je possède anciennement ; je possède avant vous ; et j'ai des titres incontestables qui m'ont été transmis par mes prédécesseurs, seuls et véritables propriétaires des biens que vous m'enlevez. *Qui estis ? Quando, et unde venistis ? Quid in me agitis, non mei ? Quo denique jure, Marcion, silvam meam cedis ? Quâ licentiâ, Valantine, fontes meos transvertis ? Quâ potestate, Appelles, limites meos commoves ? Mea est possessio : olim possideo, prior possideo, habeo origines firmas ab ipsis autoribus quorum fuit res.* (*De præscript. Cap. 37.*) Mais l'intérêt, l'orgueil ou l'ambition l'emportèrent sur la raison revêtue des formes de l'autorité légitime ; et quatre-vingt-trois intrus se hâtèrent d'envahir quatre-vingt-trois sièges épiscopaux ; ils parcoururent et bouleversèrent les provinces, divisèrent et corrompirent les troupeaux, empoisonnèrent les bergeries, et ravagèrent la vigne du père de famille après l'en avoir ignominieusement chassé. Ces loups ravisseurs ces vigneron spoliateurs et meurtriers, tels que l'Evangile nous les dépeint, méritent sans doute d'être connus ; et la liste suivante contient leurs noms et celui des lieux où ils avoient établi leur chaire de pestilence.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Intrus de.</i>
Gobet, député,	évêque de Lidda,	Paris.
Davoine, c. de Gommecourt	Dioc. de Rouen,	Versailles.
Bonnet,	curé de St. Michel,	Chartres.
Jarente,	évêque parjure et non intrus,	d'Orléans.
Loménie de Brienne,	archev. parj. et non intr.	de Sens.
Sibille,	curé de S. Pantaléon,	Troyes.
Thoin,		Meaux.
Thorné,	chan. de Tarbes,	Bourges.
Grégoire, député,	curé d'Emberménil,	Blois.
Suzard,	curé d'Ecueillé,	Tours.
Le Scève, député,	curé de Ste. Triaize,	Poitiers.
Héraudin,	curé de Chaliac,	* Châteauroux.
Huguet,		* Gueret.
Laurent,	député, curé d'Huilaux,	* Moulins.
Thollé,	curé de Fontanay,	Nevers.
Charrier, député,	prévôt du Chapitre d'Ainay,	Rouen.
Fauchet,	prédicateur du Roi,	Bayeux.
Bécherel, député,	curé de St. Loup,	Coutances.
Mathias,	curé de Bérus,	Séez.
Lindet, député,	curé de Ste. Croix de Bernet,	Evreux.
Massieux,	député, curé de Sergy,	Beauvais.
Desbois,	curé de St. André des arcs de Paris,	Amiens.
Coion,		Saint-Omer.
Diot,		Reims.
Aubry, député,	curé de Véel,	Verdun.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Intrus de.</i>
Lalande,	oratorien,	Nancy.
Francin,	curé de Kanigsmaker,	Metz.
Philibert,		* Sédan.
Marolles, dép.	curé de S. Jean de S. Quentin,	Soissons.
Primat,	curé de St. Jacques de Douay,	Cambray.
Seguin,		Besançon.
Martin,		* Colmar.
Brendel,	professeur de Théologie,	Strasbourg.
Maudru,	curé d'Edoile,	St. Diez.
Flavigny,		* Vesoul.
Vandelincourt,		Langres
Wolfius,	professeur au Collège de Dijon,	Dijon.
Moyse		St. Claude.
Le Coz,	principal du Collège de Quimper,	Rennes.
Jacob,	recteur de Lannebert,	St. Brieux.
Expilly, député,	recteur de Morlaix,	Quimper.
Malle,	curé de Ponthivy,	Vannes.
Minée,	curé des trois Patrons,	Nantes.
Pelletier,	chan. rég. curé de Beaufort,	Angers.
Prud'homme,	curé du crucifix,	Le Mans.
Villars,	princip. de la Fleche,	* Laval.
Pacareau,	chanoine de la cathédrale,	Bordeaux.
Rodrigue,		Luçon.
Robinet,	curé de St. Savinien,	Saintes.
Saurine, député,	prêtre interdit,	Dax.
Constant,		Agen.

<i>Noms,</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Intrus de,</i>
Poutard,		Périgueux.
Brivas,	curé de la Pland,	Tulles.
Vernon,		Limoges.
Joubert, député,	curé de St. Martin,	Augoulême.
Métadier,		* St. Maixent.
Sermet,		Toulouse.
Berthe,		Auch.
Sanadon,		Oleron.
Nolinier, doctinaire, rect. du col. de Tarbes.		Pamiers.
Font,		
De Viller,	curé du bourg de St. Paul,	Perpignan.
Bezonchel, doyen du chap. de Carcassonne,		Narbonne.
Berthier,	curé de Guiolle,	Rodez.
Danglars,	curé de Figeac,	Cahors.
Gausserand, député,	curé de Rivières,	Alby.
Le Roux,	curé d'Eragues,	Aix.
Coasco,	curé [Isle de Corse]	Bastia.
Rigouard, député,	curé de Solliés-la-fallède,	Fréjus.
Villeneuve,		Digne.
Caseneuve,	chanoine de Gap,	Embrun.
Marbos,	curé de Bourg-les-valence,	Valence.
Nogaret		Mende.
Dumouchel, dép. rect. de l'Université de Paris,		Nîmes.
Poudeloux,	curé de St. Front,	Béziers.
Lamourette,	ancien vic. génér. d'Arras,	Lion.
Périer, oratorien, supér. du Coll. d'Effiat,		Clermont.

Noms.	Qualités.	Intrus de.
Thibault, député, curé de Soupes,		St. Flour.
Descher,		Puy.
Savine, év. parjure et non intr.		Viviers.
Pouchot		Grenoble.
Royer, député, curé * * *		Bellay.
Goutte, député, curé d'Argellier,		Autun.

N. B. Les villes marquées d'une étoile sont celles où l'Assemblée Nationale a prétendu ériger, de sa propre autorité, des sièges épiscopaux.

NOTE VII.

*Chacun, dans sa fureur, qu'il ne faut plus restreindre
Peut, contre le clergé, tout oser, sans rien craindre.*

Ch. 4. pag. 180.

(7) Un fait incontestable, et qu'il est bon de rappeler ici, non pour la génération présente qui ne l'ignore pas, mais pour la postérité qui pourroit le révoquer en doute, c'est que l'infâme Voidel, président du comité des recherches, fut consulté par un grand nombre de clubs affiliés à celui des Jacobins de Paris, sur la mesure exacte de persécution qu'ils pouvoient exercer contre les ecclésiastiques : et jugeant que la tolérance et la dissimulation n'étoient plus nécessaires, il répondit par une circulaire qui portoit

expressément ; osez tout contre le clergé ; vous serez soutenus. Ces paroles lui furent reprochées en pleine assemblée par le courageux abbé Maury ; et comme l'accusateur avoit la preuve à la main, l'accusé ne fut pas assez impudent pour nier le fait.

NOTE VIII.

Plein du feu des martyrs, Hersé brulant de zèle,
 Instruit par ses amis et par la loi cruelle,
 Que Laval tient captifs six cents pasteurs divers,
 Quitte alors sa famille et vient chercher des fers.

Ch. 4. pag. 181.

(8) Si, pour l'exemple et l'édification de ses enfans, l'Eglise se fait un devoir de recueillir les principaux traits de ce dévouement héroïque, de cette soif ardente et sainte du martyre qu'ont éprouvée les premiers fidèles, il est impossible de passer sous silence l'admirable conduite de Mgr. l'évêque de Dol, pendant cette nouvelle persécution qui a surpassé de beaucoup celles des Néron et des Dioclétien. Chassé de son palais, de son siège, de sa ville même épiscopale, ce prélat avoit été contraint de se réfugier chez Mr. de Hersé, son frère, où il vivoit au milieu des siens. Ayant appris que, conformément à une nouvelle loi, plus de six cents prêtres de son diocèse et de ceux qui l'avoisinent, avoient été forcés de se rendre à Laval, où on les retenoit prisonniers, il écrivit aux nouveaux magistrats de cette ville, et ne cacha point en même tems à sa famille qu'il avoit résolu de se rendre incessamment au même lieu : elle le conjure alors d'abandonner un tel projet, et de ne pas exposer ainsi ses jours à la fureur des assassins. *A Dieu ne plaise, répond-il aussitôt, que je laisse*

échapper une si belle occasion de confesser le nom de
 Jésus-Christ ! Je dois l'exemple aux prêtres ; et je
 serai trop heureux de me voir à leur tête dans la cap-
 tivité. Il part le jour même, avec Mr. l'Abbé de
 Hersé, son frère, vicaire-général, et se rend prison-
 nier à Laval, en disant, en pensant avec St. Chrysos-
 tôme : " Le titre de prisonnier de Jésus-Christ est
 " beaucoup plus glorieux que celui d'Apôtre, de
 " Docteur, ou d'Évangéliste : c'est-là une dignité
 " bien au-dessus de celle de consul ou de roi.
 " Quand on aime le Sauveur, on préfère d'être dans
 " les fers pour l'amour de lui, que de régner dans le
 " ciel. Le diadème le plus brillant décore moins
 " qu'une chaîne portée pour Jésus-Christ. . . Rien,
 " dis-je n'est plus glorieux que de gémir sous cette
 " chaîne : aussi Paul me paroît-il plus heureux de l'a-
 " voir portée, que d'avoir été ravi au troisième ciel.
 " Lequel auriez-vous mieux aimé être, ou l'Ange
 " qui délivroit Pierre, ou Pierre chargé de fers ?
 " Pour moi j'aurois voulu être Pierre ; et ce don
 " des chaînes est quelque chose de plus grand que
 " d'arrêter le soleil dans sa course, que d'ébranler
 " l'univers, que de commander aux démons." (*Hom.*
in Eph. c. 3.) Mais ce désir ardent de confesser
 la Foi de Jésus-Christ et de souffrir pour elle devoit
 conduire Mgr. l'Évêque de Dol à une plus haute
 destinée, celle de la sceller de son sang. Après
 avoir éprouvé les incarcérations, la proscription
 l'exil, toujours accompagné de ce frère digne de ses
 vertus, il rentra en France par Quibéron en 1795 ;
 et ce fut là que tombés entre les mains des ennemis
 de l'autel et du trône, ils moururent tous les deux
 victimes de leur zèle infatigable et de la plus ar-
 dente charité,

NOTE IX.

Rennes, Angers, Dinan, et Toulouse et Marseille,
 Usent, comme à l'envi, d'une rigueur pareille ;
 Et vingt autres Cités partagent cette ardeur,
 Quand La Rochelle et Tours les chassent en fureur.

Ch. 4. pag. 182.

(9) L'anarchie qui régnoit alors en France étoit telle que chaque ville, avoit pour ainsi dire, son gouvernement indépendant et particulier, son armée patriotique, sa municipalité législative, et ses arrêtés ayant force de loi : d'où il arrivoit que, suivant l'organisation diverse des corps administratifs et le caractère plus ou moins féroce, plus ou moins impie de leurs membres, les départemens, les districts les villes, les bourgades même condamnoient ou justifioient, persécutoient ou toléroient, plongeioient dans les cachots ou chassoient loin de leurs murs les ecclésiastiques soumis à l'autorité de l'église et fidelles à leurs premiers sermens : chaque province offroit l'image d'une petite république gouvernée pas ses magistrats populaires, qui, semblables aux persécuteurs de l'Église naissante, portoient leurs mains coupables sur les ministres de l'Évangile, et les plongeioient dans les prisons publiques. *Et injecerunt manus in apostolos, et posuerunt eos in custodiâ publicâ.* (Act Apost. c. 5.) Et tandis que les tyrans municipes de Rennes, d'Angers, de Laval, de Dinan et d'autres villes en usoient ainsi, les ecclésiastiques persécutés et proscrits sortoient de Tours et de la Rochelle par ordre des autorités nouvellement constituées ; et en s'en allant, sans savoir quel lieu voudroit les recueillir, ils se réjouissoient néanmoins d'avoir été trouvés dignes de souffrir quelque outrage

pour la cause et au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. *Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. Apost. c. 5.)

NOTE X.

Au pied des tribunaux, humble et pieux Maintier,
 Pour la Foi qu'on attaque entraîné le premier,
 Tu parois ; on t'absout ; tant la vertu sublime
 Exerce quelquefois d'ascendant sur le crime.

Ch. 4. pag. 18.

(10) Comme une lumière élevée sur un flambeau, dit l'Écriture, pour éclairer la maison du père de famille, les évêques, placés par l'éminence de leur caractère au dessus des autres pasteurs, et par conséquent préposés plus spécialement à l'instruction des fidèles, durent éprouver les premiers coups de la persécution. Remplir scrupuleusement ses devoirs étoit alors un crime dont ils s'étoient rendus tous plus ou moins coupables aux yeux des tyrans. Les uns furent donc accusés et traduits devant les tribunaux ; les autres plongés dans les cachots et chargés de chaînes ; d'autres enfin n'échappèrent au même sort et à la mort même que par une fuite prudente et nécessaire pour éviter de plus grands maux.

Dès le 22 Octobre, 1789, un infâme député à l'Assemblée Nationale, membre de son comité des recherches, nommé Alquier, vint, au nom de ses dignes collègues, dénoncer Mgr. l'évêque de Tréguier comme perturbateur du repos public : quelque injuste et calomnieux que fût cette accusation, elle fut

néanmoins renvoyée au châtelet de Paris qui, par un décret d'ajournement personnel, rendu le 8 Juin 1790, enjoignit à ce vénérable prélat de venir du fond de sa province dans la capitale, et de comparoître à ce tribunal fumant encore du sang de l'infortuné Marq. de Favras, pour s'y défendre en personne et se justifier de la publication d'un mandement que la corruption, les malheurs et le danger des circonstances avoient arraché à sa sollicitude pastorale. Cet écrit, fait et publié pour inspirer à son troupeau l'amour de la paix, le respect des propriétés, la soumission aux autorités légitimes, l'horreur du schisme et du parjure, avoit été regardé comme une crime de lèz-nation par ceux qui prêchoient ouvertement l'impiété, les spoliations et l'anarchie. Mr. Le Mintier comparut donc le 6 Août 1790, au châtelet de Paris, et n'entendit la lecture des charges qu'après avoir hautement protesté contre la compétence de ses juges: le 9 du même mois, il y revint subir un interrogatoire de cinq heures, au milieu des clameurs d'une populace altérée de sang et que rien ne pouvoit contenir: enfin trois jours après, malgré les audacieux mensonges des accusateurs, l'impudence des dénonciateurs et les efforts des persécuteurs, l'innocence, la vérité, la justice triomphèrent, et une sentence définitive déchargea de toute accusation ce vertueux prélat, qui repartit le 16 de Paris, et se hâta d'aller reprendre la conduite de son troupeau chéri.

Mr. De Bonneval, Evêque de Sénez, chassé de sa ville épiscopale, prend la fuite et est arrêté à Annot; de là trainé prisonnier à Digne; de là envoyé au fort de Seyne; de là conduit à Castellane, après deux mois de la plus cruelle détention, et au travers d'un peuple qui, malgré les menaces des brigands dont il est accompagné, s'écrioit, *c'est un saint; voilà notre évêque; voilà notre père; nous n'en connaissons pas d'autre.* Il comparoit enfin devant ses juges; plaide sa cause, démontre son innocence, et n'est pas moins condamné à l'exil. Remis entre les

maines de ses gardes, il est de là conduit à Barcelonnette pour la confirmation de la sentence dont l'effet est prévenu par une amnistie générale : mais la persécution le force bientôt de se réfugier à Nice.

Mr. La Broue de Vareille, Évêque de Gap, comparoit devant le tribunal de cette ville, accusé d'avoir porté une sentence d'excommunication contre l'intrus qui s'étoit emparé de son siège épiscopal : ce prélat convient du fait, et prouve en même tems qu'il a usé en cela du droit que lui donne la juridiction ecclésiastique : mais il est condamné à une amende, et bientôt obligé de s'enfuir.

M. de Beausset, évêque d'Alais, arrêté, à Paris, pendant les visites domiciliaires du mois d'Août 1792, et conduit au tribunal de Manuel et Panis, osa leur dire avec une noble et courageuse confiance :
" Quels étranges moyens prenez-vous donc, Mes-
" sieurs, pour concilier les esprits à votre révolution ?
" j'ai vécu aussi au milieu de citoyens qui n'avoient
" ni les mêmes opinions, ni la même foi que moi :
" j'ai dans mon diocèse un grand nombre de Calvi-
" nistes ; mais pour faire régner paix, je me suis
" bien gardé d'être persécuteur : je voyois ces brebis
" éloignées de l'Eglise, et j'avois pour elle toute
" l'attention dont la nature et la religion me fai-
" soient un devoir : je rendois aux Calvinistes tous
" les services qui dépendoient de moi : j'exhortois
" les Catholiques à en agir de même avec des
" hommes qui sont nos concitoyens et nos frères,
" malgré la diversité de notre culte. Jusqu'au mo-
" ment de la révolution, j'ai vu de part et d'autre
" les esprits se réunir, se concilier ; et la tranquillité et
" la fraternité regnèrent toujours entr'eux par des ser-
" vices mutuels. Il me semble, Messieurs, qu'après
" avoir usé de tels moyens, j'ai peu mérité d'être
" traduit devant ce tribunal, et que vous feriez
" beaucoup mieux vous-mêmes de ne pas en prendre
" d'autres, pour mettre fin aux divisions et aux
" troubles qui nous agitent." La vérité de ce dis-

cours fut confirmée par un des juges qui connoissoit ce vertueux prélat, et M. de Beausset, au lieu d'être conduit en prison pour augmenter le nombre des victimes du deux Septembre, fut aussitôt déclaré libre.

M. Le Clerc de Juigné, archevêque de Paris, en sortant de la salle du clergé où la minorité de cet ordre étoit encore rassemblée, le 25 de Juin 1789, malgré la scission scandaleuse qui s'y étoit opérée, est tout à coup assailli par une populace nombreuse aux ordres de Barnave et du Comte de Mirabeau : les pierres volent sur lui de toute part ; sa voiture en est brisée, et il ne doit son salut qu'à la fermeté d'un habile cocher et à la vitesse de ses chevaux : mais menacé de nouveau, le 6 Octobre, il est forcé de pourvoir à la sûreté de ses jours et sort précipitamment du royaume.

M. de Latour-du-pin, archevêque d'Auch, est cité au tribunal des impies, pour avoir exercé l'autorité spirituelle qu'il tient de l'Eglise, et publié des instructions propres à préserver son troupeau du schisme et des erreurs qui l'environnoient.

M. Amelot, évêque de Vannes, a la même fermeté, éprouve le même sort, et comparoit au châtelet de Paris.

M. de Coucy, évêque de la Rochelle, obligé de s'enfuir pour n'exposer ni sa vie ni celle de ses brebis fidelles, fait les plus tendres adieux à son troupeau et se réfugie en Espagne.

M. de Cheylus, évêque de Bayeux, revenoit de Paris dans son diocèse pour s'opposer aux innovations et consoler son peuple. Mais il apprend en chemin qu'on en veut à sa vie contre laquelle on a formé un complot atroce : il change alors sa route, trompe l'espoir de meurtriers et se sauve à Jersey.

M. de Lalorencie, évêque de Nantes, malgré les menaces effrayantes qui lui avoient été faites, et les dangers qu'il avoit affrontés dans deux circonstances particulières au mois de Mars et de Juin 1790, revint

précipitamment de Paris dans sa province, en Novembre de la même année, pour résister en personne aux innovations projetées, et protester juridiquement lui-même contre les audacieux impies qui s'arrogeoient le droit de les opérer. Telle avoit été sa conduite courageuse, lorsqu'un chantre de sa cathédrale, jacobin forcené, osa dire publiquement au club dont il étoit membre : *donnez moi un citoyen qui me ressemble, et aujourd'hui même avant minuit je vous apporterai la tête de cet indigne prélat.* Un tel homme n'étoit pas difficile à trouver dans une ville si corrompue, et dans une assemblée sur-tout où le crime se trouvoit toujours à la tête de tous les vices réunis : mais le coup fut prévenu : les amis de M. de Lalorencie qui l'avoient déjà supplié de pourvoir à sa sûreté en sortant de la ville, redoublèrent alors leurs instances sans lui en découvrir le motif : il résista quelque tems : mais son palais ayant été déjà investi d'espions, et d'assassins, il ceda enfin, sortit clandestinement de son palais épiscopal à dix heures du soir par une porte de derrière peu connue, et se rendit à la Fleche avec une voiture et des chevaux d'emprunt. Son évasion lui mérita bientôt un décret d'ajournement personnel, converti ensuite en décret de prise de corps, auquel il n'échappa qu'en partageant l'exil de ses illustres confrères.

M. de la Marche, évêque de St. Pol de Léon, coupable d'avoir gouverné son diocèse de manière qu'on y comptoit à peine deux ou trois parjures, est de même accusé, poursuivi, menacé, forcé de chercher un asile en Angleterre.

M. de Thémynes, évêque de Blois, armé contre son intrus Grégoire, d'une éloquence foudroyante et de l'inflexible rigueur des saints canons, se trouve dans l'impérieuse nécessité de descendre furtivement la Loire pour se réfugier en Espagne : mais ramené bientôt en France par l'ardeur de son zèle, il ne la quitte de nouveau que pour fuir de plus grands dangers,

et ne franchit les Pyrénées que sous le travestissement d'un berger.

M. de La Feronnaye, évêque de Lisieux, assailli dans son palais pendant la nuit, échappe avec la plus grande peine à la recherche et au fer des brigands. Enfin presque tous les prélats de France eurent à peu près le même sort ; et la persécution, en s'attachant plus particulièrement à eux, leur apprit que le moment étoit venu où, selon l'expression de St. Chrysostôme, il falloit que tous les fidèles inébranlables dans la foi fussent publiquement accusés, chassés, exilés de leur patrie, accablés des plus grands maux, haïs de tout le monde, et traités en ennemis par les étrangers et par leurs propres concitoyens. *Oportebat enim eum qui credebatur statim publicari, expelli, à patriâ exulare, extrema mala perpeti, ab omnibus odio haberi, communem esse hostem suis et alienis.* (Hom. 7. in. 1. ad Cor.)

NOTE XI.

Elle y vient établir son tribunal auguste,

D'où le pécheur contrit, sort innocent et juste.

Ch. 4. pag. 184.

(11) Après que tous les temples catholiques eurent été fermés ou pollués par la présence des apostats et la célébration de leur culte sacrilège, les oratoires des communautés religieuses de femmes servirent quelque tems d'asile aux pasteurs inassermantés, et aux brebis fidèles qui les suivoient. Le sacrement de pénitence, cette piscine salulaire, ouverte pour tous les chrétiens, pour tous les tems, pour tous les lieux, pour tous les crimes, pleine de l'eau sacrée qui découla des plaies de Jésus-Christ, creusée par lui-même

après sa résurrection, selon l'expression du Concile de Trente, et qui ne doit être fermée qu'à son dernier avènement, purifioit encore les âmes et lavoit les iniquités des hommes. Ce sacrement admirable, disent les pères du même Concile, fut principalement institué lorsque Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, souffla sur ses Apôtres et leur dit : Recevez l'Esprit-Saint : les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et retenus pour ceux à qui vous les aurez retenus : et d'après le sentiment commun des pères, l'Eglise a toujours compris que, par ces paroles si frappantes, par cette action si remarquable, les Apôtres et leurs légitimes successeurs ont reçu le pouvoir de remettre les péchés, et de réconcilier les fidèles tombés depuis leur baptême. *Domini sacramentum penitentiae tunc praecipue instituit, cum à mortuis excitatus insufflavit in apostolos suos dicens ; accipite Spiritum Sanctum ; quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt ; quo tam insigni facto, et verbis tam perspicuis, potestatem remittendi et retinendi peccata, et reconciliandos fideles post baptismum lapsos, Apostolis et eorum legitimis successoribus fuisse communicatam, universorum patrum consensu semper intellexit Ecclesia. (§ 14. c. 1.)* Et pour nous montrer quelle est la grandeur et l'efficace de ce sacrement, quelle est la puissance et la dignité du prêtre qui l'administre, quelle est l'innocence et la pureté du chrétien qui le reçoit avec les dispositions requises, St. Chrysostôme ajoute : Les prêtres juifs, sous l'ancienne loi, pouvoient seuls purifier de la lèpre corporelle, ou pour mieux dire, non en purifier, mais juger seulement si la guérison étoit véritable et parfaite ; mais c'est au sacerdoce de la nouvelle loi, c'est aux seuls prêtres de Jésus-Christ, que toute puissance a été donnée non sur la lèpre du corps, mais sur les souillures de l'âme ; non pour juger de leur guérison, mais pour les guérir eux-mêmes parfaitement. *Corporis lepram purgare, seu veriùs dicam, haud pur-*

gare quidem, sed purgatam probare, judeorum solis sacerdotibus licebat: at verò nostris sacerdotibus, non corporis lepram, verum animæ sordes, non dico purgata probare, sed purgare prorsus concessum est. (Libr. 3. de Sacr.)

NOTE XII.

Monument du trépas que Jésus a souffert

Le divin sacrifice est tous les jours offert.

Ch. 4. pag. 184.

(12) Il faut remarquer ici qu'après l'établissement du schisme, plusieurs ecclésiastiques inassermetés, n'écoutant que les premiers transports d'un zèle sans lumières et d'une charité sans mesure, osèrent célébrer les saints ministères dans les mêmes temples, sur les mêmes autels, avec les mêmes ornemens sacerdotaux et les mêmes vases sacrés que les intrus: le peuple simple et grossier, celui des campagnes sur-tout, voyant les prêtres *jureurs* et non *jureurs* se succéder comme à l'ordinaire, dans l'exercice de leurs fonctions, crut que rien n'avoit été changé, que la religion n'étoit point attaquée, et ne vit point de schisme où il n'appercevoit aucune distinction, ni séparation. Il y eut même des pasteurs assez peu instruits des loix de l'Eglise et des devoirs de leur état pour faire asseoir à la même table sainte leurs brebis innocentes et pures auprès des ouailles gangrenées des intrus, et pour les nourrir du même pain céleste, consacré par les mains et la bouche des prêtres hérétiques et schismatiques. N'étoit-ce donc pas là ce que l'Eglise appelle *vera nefandaque in sacris communicatio*. Mais, grace au ciel, l'erreur ne fut pas longue, et ceux qui la commirent ne furent pas nombreux. Depuis le commencement de la

persécution et suivant ses rigueurs progressives, ce fut d'abord dans les oratoires des communautés religieuses de femmes, ensuite dans l'enceinte des maisons particulières, enfin dans les souterrains obscurs et dans les lieux les plus cachés, que tous les prêtres catholiques établis, selon l'expression de l'Apôtre, et consacrés ministres du Dieu vivant pour le salut des hommes, offroient tous les jours l'inappréciable don du sang de Jésus-Christ, et le sacrifice représentatif de sa mort pour la rémission des péchés: mais que dis-je? ce n'étoit pas seulement pour la rémission des péchés: dans l'état déplorable où se trouvoit l'Eglise catholique, dans les circonstances malheureuses qui avoient accompagné la renversement du trône et des autels, c'étoit encore, comme le dit St. Cyrille, pour nous rendre propice et favorable ce Dieu plein de bonté, dont la miséricorde est inépuisable et sans limites. *Omnis pontifex pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (Ad Hæbr. c. 5.) *Christum pro nostris peccatis mactatum offerimus ut et nobis et illis, eum qui est benignissimus, propitium reddamus.* (Cath. 6.)

NOTE XIII.

On y vient, plein d'ardeur, vivre du pain des forts.

Ch. 4. pag. 184.

(13) C'est ainsi que les pères de l'Eglise appellent communément la Sainte Eucharistie: non que ce pain céleste soit uniquement réservé pour la nourriture des âmes fortes et courageuses dans la foi: mais parce qu'il donne au contraire la force aux foibles, et le courage aux plus timides. Celui qui mange de

ce pain vivra éternellement, dit Jésus-Christ; *Si quis manducat ex hoc pane vivet in æternum.* (Joan. c. 6.) Au commencement de cette persécution cruelle suscitée tout à coup contre les prêtres et les fidèles catholiques de l'Eglise de France, ce fut donc, pour ceux qui alloient combattre et mourir pour la foi, un avantage inappréciable, une grace bien signalée de Dieu, que de pouvoir se nourrir de cette manne céleste: car, dit St. Cyprien, on n'est propre au martyre qu'autant que l'Eglise arme pour le combat: et le courage manque au chrétien que la Sainte Eucharistie n'a pas fortifié. C'est d'après la même idée que St. Chrysostôme ajoute; nous sortons de cette table sainte pleins d'une ardeur invincible, comme des lions, et devenus plus que jamais terribles aux démons, par la vertu du Dieu qui nous inspire. *Non est idoneus ad martyrium, qui ab Ecclesiâ non armatur ad prælium: quia mens deficit quem recepta eucharistia non erigit.* (Ep. 54.) *Ab illâ mensâ discimus ut leones flammam spirantes, diabolo facti divinâ virtute terribles.* (Hom. 46. in Jer.)

NOTE XIV.

Epouses du Très-haut, vestales éplorées,
A la prière, au jeûne, au cloître consacrées,
Le ciel comptoit en vain sur vos vœux solennels.

Ch. 4. pag. 184.

(14) Si vous avez voué quelque chose au Seigneur, dit l'Esprit-Saint, ne tardez pas à le lui rendre; car toute promesse vaine, infidelle et trompeuse lui déplaît; et quelque soient vos vœux, accomplissez-les au plutôt, puisqu'il vaudroit mieux n'en pas faire

que de négliger de les remplir. Du moment où vous avez fait un vœu, ajoute St. Augustin, vous êtes attaché par des liens étroits, et ne pouvez plus vous en dégager qu'en l'accomplissant. *Si quid Deo vovisti, ne moreris reddere: displicet enim ei infidelis et stulta promissio: sed quodcumque voveris redde, multòque melius est non vovere quam post votum promissa non reddere.* (Eccl. ch. 5.) *Quia vovisti, jam obstrinxisti; aliud tibi facere non licet.* (Epist. 127.) Ces vérités saintes, professées par l'Eglise et profondément gravées dans tous les cœurs des fidèles, ont cependant été méconnues et violées par les novateurs impies de l'assemblée nationale de France. Dès le 28 Octobre 1789, ils suspendirent, par un décret, l'émission des vœux monastiques: et malgré, les éloquens discours et les réclamations des évêques de Nancy, de Clermont, du célèbre abbé Maury, et de plusieurs autres députés qui démontrèrent alors, avec autant d'évidence que de courage, l'incompétence de l'assemblée, l'inviolable sainteté de ces espèces d'engagemens, les ressources enlevées aux citoyens de toutes les classes, le tort causé à la religion catholique, et les nouvelles charges imposées à l'État, il fut enfin décrété, le 13 Avril de l'année suivante, que les vœux monastiques étoient non seulement abolis mais encore annulés, les communautés religieuses dissoutes, leurs membres de l'un et de l'autre sexe libres d'en sortir et de rentrer dans le monde, de quitter l'habit de leur ordre, de jouir d'une pension viagère qui leur étoit accordée, et de contracter en un mot tout autre engagement qui pourroit leur convenir. Pendant la discussion qui précéda cet abominable décret, le clergé de France eut la douleur de voir dans la personne d'un de ses agens ce que peut, sur des sentimens purs et droits, une douceur qui tient de la foiblesse, et qui cherche à ramener et à se concilier les scélérats en capitulant avec leurs principes: on vit alors qu'une telle conduite, irréprochable dans ses motifs et non dans ses

moyens, égare presque toujours et fait insensiblement passer de la douceur à la condescendance, et de la condescendance à la défection, sans pouvoir être confondu avec les traîtres. L'assemblée dite nationale, en rendant un pareil décret, compta sur l'infidélité des moines, et ses espérances ne furent point déçues : la majorité d'entr'eux apostasièrent et *s'intrusèrent* dans les paroisses : mais ce qui la surprit beaucoup et la couvrit de honte et de confusion ; ce qui, dans ces tems de corruption et d'anarchie, fit la consolation de l'Eglise, l'édification des vrais pasteurs, l'honneur du sexe religieux et l'admiration de tous les fidèles, c'est que les vierges saintes, retranchées du monde par des vœux solennels, refusèrent courageusement d'y rentrer : promesses, menaces, séduction, injustices, barbarie, tout fut inutile : elles prouvèrent alors au monde que la calomnie seule avoit été capable de leur donner le nom dérisoire de *victimes cloîtrées*, et d'assurer que les liens du mariage leur feroient bientôt oublier leurs premiers engagements. Exemple admirable et frappant de ce que peut la grace de Jésus-Christ dans les cœurs qu'elle enflamme ! Elles montrèrent que si elles appartiennent, suivant la chair et le monde, à un sexe foible et timide, elles avoient aussi le courage et la force en partage suivant l'Esprit de Dieu et leur génération spirituelle. Le dirai-je enfin, à l'exception d'un petit et très-petit nombre, cette foible partie du clergé se montra supérieure en fidélité et en énergie à tout le reste du clergé lui-même : elle ouvrit ses oratoires à la religion catholique persécutée et lui donna asile au risque de perdre le sien : elle refusa constamment de prêter aucun des sermens exigés, de reconnoître les intrus, de renoncer à ses vœux, de sortir de sa retraite ; et après avoir affronté mille dangers, reçu mille invectives, éprouvé mille traitemens barbares, il fallut, en 1792, la force des tyrans, la contrainte des loix, et l'appareil effrayant des bayonnettes, pour

arracher, de leurs asiles ces épouses de Jésus-Christ, et les chasser du pied des autels auxquels elles s'étoient consacrées.

NOTE XV.

Déjà les sénateurs ont fixé, dans leur rage,
Le jour et l'instant même et le lieu du carnage.

Ch. 4. pag. 185.

(15) Nous n'ignorons pas que Roland, Danton, Péthion, Manuel, et tous les autres instigateurs ou auteurs des horribles massacres du 2 Septembre, ont tâché de persuader au public, par la voix de leurs journalistes à gage, que ces attentats furent l'effet d'un mouvement spontané du peuple, subitement électrisé au Champ de Mars, qu'il étoit impossible de prévoir et d'arrêter: mais la postérité doit apprendre par la voix de l'écrivain calme et véridique, qu'ils ont été le fruit d'un plan froidement concerté à la chancellerie, sous les yeux de Danton, ministre de la justice, et à l'hôtel de la mairie, par Manuel, Panis, Péthion et quelques autres membres de la commune de Paris. Parmi toutes les autorités constituées dans cette vaste capitale, il n'y en avoit que deux qui fussent capables de quelques efforts pour surveiller et prévenir le crime, savoir le roi et le directoire du département: mais l'un étoit sans considération, sans énergie, sans force, et l'autre n'existoit plus. Le 10 du mois d'Août 1792, avoit déjà produit le massacre des Suisses, le pillage du château des Thuilleries, l'emprisonnement du roi avec toute sa famille, et la fuite simultanée des ambassadeurs étrangers: la royauté avoit été provisoirement suspendue; et l'exercice du pouvoir exécutif, ar-

raché aux ministres constitutionnels Jolly, Dabancourt, Champion, le Roux, Bouchage et Bigot de Sainte-croix, étoit passé dans les mains des plus forcenés jacobins, Danton, Servan, Roland, Clavière, Monge et Lebrun. Le prétendu corps législatif, divisé en plusieurs factions dominées toutes par celle des Brissottins, ne respiroit que le sang et l'anarchie: le directoire du département de Paris, présidé par le duc de Larochehoucauld, et formé de ses collègues *ex-constituans* et *monarchiens*, étoit tombé dans le mépris et l'impuissance: la municipalité, présidée par Péthion, et composée de membres tels que Roberspierre, Manuel, Camille Desmoulins, souffloit continuellement le meurtre et la révolte: un conciliabule infernal, appelé *comité de surveillance de la commune*, et subitement renouvelé par le scélérat Panis, sous prétexte que ses membres ne s'étoient pas élevés à la hauteur de la révolution, se trouvoit composé des plus atroces jacobins; savoir Panis, Sergent, Marat, Deforges, Le Clerc, Celly, J. Duplain, l'Enfant, Joudeuil, et du Fortre: la garde nationale commandée par le brasseur Santerre, digne beau-frère de Panis, étoit alors dévouée au comité de surveillance, ou *neutralisée* par la terreur: enfin les quarante-huit sections de Paris, permanentes depuis quelques jours, et presque toutes présidées par d'infâmes jacobins, ne sembloient réunies que pour exécuter les ordres barbares de ce même comité: ajoutez à ce tableau la rage des Marseillois qui parcouroient la capitale, péroroient sur les places publiques, excitoient la fureur du peuple, et vous aurez une idée approximative de l'état de Paris à l'époque fatale que nous décrivons. Mais on doit à la vérité de dire que les ministres du pouvoir exécutif provisoire et le comité de surveillance de la commune tramèrent et organisèrent seuls ces massacres, tandis que les autres autorités constituées n'y parurent concourir que d'une manière passive et approbative.

Suivant les plan des novateurs impies, la chute de l'autel devoit suivre de près celle du trône. Dès le 11 Août 1792, des listes de proscription, dressées à la chancellerie du féroce Danton et au comité de surveillance, furent envoyées aux présidens des quarante-huit sections de Paris : ceux-ci les exécutèrent ponctuellement et firent arrêter et incarcérer toutes les personnes qui s'y trouvoient inscrites. Les prêtres inassémentés et les amis du roi y occupoient le premier rang ; et les prisons et les maisons d'arrêt se remplissoient chaque jour de nouvelles victimes, parce que de nouvelles listes étoient chaque jour dressées dans l'ancre infernal du ministre de la justice. Dès que l'église des Carmes, rue Vaugirard, le séminaire de St. Firmin, et les prisons eurent été remplis d'ecclésiastiques, appelés *réfractaires*, et de laïques, nommés *aristocrates*, Danton se fit apporter, le 27 Août, la liste générale des prisonniers, et dans le calme de la plus profonde scélératesse il ordonna le massacre de tous ceux qui s'y trouvoient, à l'exception de quelques personnes que l'argent, ou le patriotisme révolutionnaire, ou la protection spéciale des Manuel et Panis sauvèrent, plutôt que la justice, ou les remords, ou la commisération des proscriptionneurs. Ce fut d'après cette révision que Truchon, commissaire de la commune, vint à l'Abbaye, et en fit sortir vingt-quatre personnes, parmi lesquelles on remarque Melle. de Tourzel et Me. de St. Brice ; que les trois frères Samson, bourreaux de Paris et depuis assassins de Louis XVI, furent mis en liberté ; que Manuel se hâta de tirer Caron de Beaumarchais du même lieu, et le journaliste Duplain de l'église des Carmes ; que Panis ordonna l'élargissement de l'ex-député Jaucourt ; et que quelques patriotes sortirent de l'Abbaye, *plus étonnés*, dit St. Méard, qui s'y trouvoit aussi, *de leur délivrance que de leur arrestation.*

Cependant le 30 Août, Manuel, instruit que le moment fatal étoit proche, alla visiter les prêtres enfermés dans l'église des Carmes, il les engagea à se munir d'argent et de tous leurs effets

précieux, comme devant partir incessamment; mais son véritable but étoit d'offrir aux assassins l'appât de riches dépouilles; et pressé par Mr. Salins, chanoine de Couzerans, sur le terme de leur captivité, il lui fit cette réponse remarquable, *dans quatre jours votre sort sera décidé.* Depuis le 31 Août jus'qu'au 2 Septembre, il arriva néanmoins encore un grand nombre de nouvelles victimes, fruit des visites domiciliaires qu'on avoit ordonnées. Enfin, dans la nuit du 1 au 2 Septembre, le directeur des massacres, présidé par Danton, tint sa grande et dernière séance à la chancellerie, où les listes furent de nouveau révisées et approuvées, les plans définitivement arrêtés, l'heure et le jour désignés, les rôles distribués, les fonctions assignées, l'ordre et la marche des assassinats concertés, le salaire des bourreaux fixé, le lieu de la sépulture des martyrs indiqué, et le fossoyeur de St. Sulpice reçut, en à compte, un assignat de 300l. pour faire ouvrir une large fosse dans la pleine de Mont-rouge. Au sortir de ce conseil infernal, Manuel courut chez le traiteur qui fournissoit des vivres aux prisonniers détenus dans l'Eglise des Carmes, et lui dit: *hâtez-vous de faire acquitter votre mémoire; car 24 heures plus tard, il ne seroit plus tems.* En effet, les massacres commencèrent dans la journée du 2, à quatre heures du soir; et le sort des prêtres fut décidé avant l'expiration des quatre jours, comme Manuel le leur avoit annoncé: le sang de ces nouveaux martyrs coula pendant deux jours entiers sans que l'assemblée, ou les ministres, ou la municipalité, ou la garde nationale prissent aucune mesure efficace pour en arrêter l'effusion. Enfin Roland, ministre de l'intérieur, écrivit, le 4, au commandant de la garde nationale, Santerre, et lui ordonna, au nom de l'assemblée, de faire cesser ces massacres qu'il appelle, *une juste vengeance du peuple*: celui-ci répondit qu'il alloit s'en occuper. Le même jour Brissot vint représenter à Danton qu'au milieu de tant de meurtres,

meurtres, il devoit nécessairement périr beaucoup d'innocens : *pas un*, lui répondit aussitôt Danton, *pas un seul* ; je me suis fait présenter les listes, et on a effacé tous ceux qu'il convenoit de mettre dehors. Qui pourra donc jamais douter que ces massacres n'aient été le fruit de la plus profonde scélératesse et le résultat des plus noirs complots ?

NOTE XVI.

Et promène en triomphe ou des corps, ou des têtes,
Horribles étendards et prix de ses conquêtes.

Ch. 4. pag. 185.

(16) Le monstre dont il est ici question n'est point ce Jourdan, caporal sous l'ancienne monarchie, et général en chef sous le gouvernement républicain ; ni cet autre Camille Jourdan qui, député de Lion et membre des Cinq-cents en 1797, fut enveloppé dans la proscription des triumvirs le 4 Septembre de la même année : mais c'est ce fameux Jourdan, qui dès les premiers jours de la révolution, le 14 Juillet, et le 6 Octobre 1789, mérita par son caractère sanguinaire et ses cruautés, l'horrible surnom de *coupe-tête*. Aussitôt que le génie infernal du député Bouche eut porté la révolution dans le Comtat Venessin, Jourdan fut envoyé à Avignon, sa patrie, où il avoit été jadis muletier, et devint subitement capitaine de la garde nationale de cette ville : ses crimes lui méritèrent bientôt après le commandement en chef des patriotes qui assiégèrent Carpentras, et qui s'étoient eux-mêmes surnommés

précieux, comme devant partir incessamment; mais son véritable but étoit d'offrir aux assassins l'appât de riches dépouilles; et pressé par Mr. Salins, chanoine de Couzerans, sur le terme de leur captivité, il lui fit cette réponse remarquable, *dans quatre jours votre sort sera décidé.* Depuis le 31 Août jus'qu'au 2 Septembre, il arriva néanmoins encore un grand nombre de nouvelles victimes, fruit des visites domiciliaires qu'on avoit ordonnées. Enfin, dans la nuit du 1 au 2 Septembre, le directeur des massacres, présidé par Danton, tint sa grande et dernière séance à la chancellerie, où les listes furent de nouveau révisées et approuvées, les plans définitivement arrêtés, l'heure et le jour désignés, les rôles distribués, les fonctions assignées, l'ordre et la marche des assassinats concertés, le salaire des bourreaux fixé, le lieu de la sépulture des martyrs indiqué, et le fossoyeur de St. Sulpice reçut, en à compte, un assignat de 300l. pour faire ouvrir une large fosse dans la pleine de Mont-rouge. Au sortir de ce conseil infernal, Manuel courut chez le traiteur qui fournissoit des vivres aux prisonniers détenus dans l'Eglise des Carmes, et lui dit: *hâtez-vous de faire acquitter votre mémoire; car 24 heures plus tard, il ne seroit plus tems.* En effet, les massacres commencèrent dans la journée du 2, à quatre heures du soir; et le sort des prêtres fut décidé avant l'expiration des quatre jours, comme Manuel le leur avoit annoncé: le sang de ces nouveaux martyrs coula pendant deux jours entiers sans que l'assemblée, ou les ministres, ou la municipalité, ou la garde nationale prissent aucune mesure efficace pour en arrêter l'effusion. Enfin Roland, ministre de l'intérieur, écrivit, le 4, au commandant de la garde nationale, Santerre, et lui ordonna, au nom de l'assemblée, de faire cesser ces massacres qu'il appelle, *une juste vengeance du peuple*: celui-ci répondit qu'il alloit s'en occuper. Le même jour Brissot vint représenter à Danton qu'au milieu de tant de meurtres,

meurtres, il devoit nécessairement périr beaucoup d'innocens : *pas un*, lui répondit aussitôt Danton, *pas un seul* ; je me suis fait présenter les listes, et on a effacé tous ceux qu'il convenoit de mettre dehors. Qui pourra donc jamais douter que ces massacres n'aient été le fruit de la plus profonde scélératesse et le résultat des plus noirs complots ?

NOTE XVI.

Et promène en triomphe ou des corps, ou des têtes,
Horribles étendards et prix de ses conquêtes.

Ch. 4. pag. 185.

(16) Le monstre dont il est ici question n'est point ce Jourdan, caporal sous l'ancienne monarchie, et général en chef sous le gouvernement républicain ; ni cet autre Camille Jourdan qui, député de Lion et membre des Cinq-cents en 1797, fut enveloppé dans la proscription des triumvirs le 4 Septembre de la même année : mais c'est ce fameux Jourdan, qui dès les premiers jours de la révolution, le 14 Juillet, et le 6 Octobre 1789, mérita par son caractère sanguinaire et ses cruautés, l'horrible surnom de *coupe-tête*. Aussitôt que le génie infernal du député Bouche eut porté la révolution dans le Comtat Venessin, Jourdan fut envoyé à Avignon, sa patrie, où il avoit été jadis muletier, et devint subitement capitaine de la garde nationale de cette ville : ses crimes lui méritèrent bientôt après le commandement en chef des patriotes qui assiégèrent Carpentras, et qui s'étoient eux-mêmes surnommés

braves brigands de Vaucluse : de là rentré dans Avignon, le fer et le feu à la main, il vint présider aux assassinats de cette ville malheureuse ; et fut ensuite rapellé à Paris par le nommé Barbaroux, et créé commandant de la gendarmerie par le ministre Servan, qui voulut récompenser ses services, et jugea bien que le héros de la glacière d'Avignon, étoit fait pour présider à Paris aux massacres du 2 Septembre.

NOTE XVII.

Déjà les Marseillois, compagnons des ses crimes,
Dans l'ombre de la nuit ont saisi leurs victimes.

Ch. 4. pag. 186.

(17) Il ne faut pas croire cependant que les Marseillois furent les seuls qui arrêterent les prêtres et remplirent les prisons de ces victimes destinées à la mort : ils furent parfaitement secondés et souvent dirigés par une troupe de garçons serruriers, apprentifs, valets, crocheteurs, et bouchers, ayant toujours à leur tête un commissaire de section ou de la municipalité. Dès le 11 Août, la section du Luxembourg, la plus méchante de toutes, reçut la première liste de proscription et commença à l'exécuter. Les bornes d'une note, et la nature de cet ouvrage ne nous permettent pas les détails intéressans qui accompagnèrent souvent ces arrestations aussi injustes qu'illégales : mais je ne puis m'empêcher de rapporter ici que lorsque les satellites de Manuel allèrent arrêter Mr. de Larochevouald, évêque de Beauvais, Mgr. l'évêque de Saintes, son frère, étoit dans le même appartement : et, soit que leur liste ne

portât que le nom du premier, soit qu'ils fussent plus irrités contre lui, ils se disposoient à l'emmenner seul, lorsque ce dernier leur dit: *j'ai toujours été uni à mon frère par les liens de la plus tendre amitié, et je le suis encore par mon attachement à la même cause. Puisque son amour pour la religion catholique et son horreur pour le parjure font tout son crime, je vous prie de me croire aussi coupable que lui; il me seroit d'ailleurs impossible de voir traîner mon frère en prison, sans aller lui tenir compagnie: je demande donc d'y être conduit avec lui.* Il obtint facilement cet honneur; et en arrivant dans l'Eglise des Carmes, il y trouvèrent l'archevêque d'Arles, et un grand nombre d'ecclésiastiques qui, selon l'expression du prophète, ne se regardoient plus que comme des brebis destinées à la mort: *estimati sumus sicut oves occisionis.* (Ps. 43.)

NOTE XVIII.

Telle est la charité dans son vrai caractère.

Ch. 4 pag. 186.

(18) Ce n'est pas sans raison que l'apôtre des nations place cette vertu au dessus de toutes les autres; et la description qu'il en fait est trop sublime pour ne pas trouver ici sa place. La charité, dit-il, est patiente; elle est douce et bienfaisante; la charité n'est point envieuse et jalouse; elle n'est ni téméraire, ni précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'est pas dédaigneuse, et ne cherche point ses propres intérêts; elle ne se pique,

ni ne s'aigrit de rien ; elle n'a point de mauvais soupçons ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais de la vérité : elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout et souffre tout. *Charitas patiens est ; benigna est : charitas non æmulatur ; non agit perperam ; non inflatur : non est ambitiosa ; non quærit quæ sua sunt ; non irritatur ; non cogitat malum ; non gaudet super iniquitate ; congaudet autem veritati ; omnia suffert ; omnia credit ; omnia sperat ; omnia sustinet.* Pour nous la faire aimer, St. Paul ne se borne pas à peindre la charité dans tout son éclat, il nous en démontre encore l'indispensable nécessité, afin de nous engager à l'acquérir. Quand je parlerois, ajoute-t-il, toutes les langues humaines et le langage des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnante, et une cymbale retentissante : quand j'aurois le don des prophéties et que je pénétrerois tous les mystères : quand je posséderois la science de toutes choses, et que j'aurois la plus grande foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Quand j'aurois distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien : *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam ; et si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas ; et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. (ad Cor. 13.)*

NOTE XIX.

Pour qui sur le Calvaire aime encor à me suivre,
Mourir n'est point mourir, c'est commencer à vivre.

Ch. 4. pag. 188.

(19) Pénétré de cette grande vérité, le martyr Arcadius entre les mains des bourreaux qui le déchiroient, et du milieu des plus cruels tourmens, s'écria avec transport : *Non, il n'y a point d'autre Dieu que celui pour lequel je souffre et meurs aujourd'hui : lui seul me console et me soutient dans l'état où vous me voyez ; mourir pour lui, c'est vivre, souffrir pour lui, c'est vivre dans les délices.* (Godesc.) Le coup de la mort est porté, dit St. Cyprien, mais l'immortalité le suit : l'existence passagère de ce monde est enlevée, mais la vie éternelle lui succède et la remplace. *Mors infertur, sed immortalitas sequitur : vita temporalis extinguitur, sed aterna reparatur.*

NOTE XX.

Mais, ô nouveau prodige ! ô moment glorieux !
Nos confesseurs tremblans à peine ouvrent les yeux,
Qu'un feu brillant du ciel, présageant leurs conquêtes,
En forme de couronne éclate sur leurs têtes.

Ch. 4. pag. 188.

(90) C'est ainsi que Dieu encourage toujours et fortifie les athlètes généreux qu'il destine à combattre pour son Église, leur salut et sa gloire : c'est

ainsi qu'il en avoit usé envers ses apôtres, avant qu'ils se séparassent pour aller prêcher sa doctrine et mourir pour elle. Ils étoient pareillement rassemblés dans un même lieu, dit l'Ecriture, et l'on entendit tout à coup un grand bruit, comme un vent violent et impétueux, qui venoit du ciel, et qui remplit toute la maison dans laquelle ils étoient. En même tems ils virent paroître comme des langues de feu qui se séparèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux: et aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit. *Erant omnes pariter in eodem loco; et factus est repente de cælo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes, et apparuerunt illis dispersitæ lingue tanquam ignis, seditque supra singulos eorum, et repleti sunt omnes Spiritu Sancto. (Act. Apost. 2.)*

ARGUMENT

DU CHANT CINQUIÈME.

Après cette nuit si glorieuse pour nos confesseurs, quelques membres des États, dès le lever du soleil, vont amener et exciter la populace, à qui l'on prodigue le vin et les liqueurs enivrantes. Jourdan s'avance alors vers l'Église des Carmes à la tête des Marseillois : il en fait briser les portes, entre et prononce un horrible discours qu'il termine en proposant aux prêtres le serment ou la mort. Réponse de Mr. Dulau, archevêque d'Arles, interrompu bientôt et décapité par Jourdan. Alors commence le massacre général. Tableau de ses horreurs, et noms de quelques martyrs : amour fraternel et mort héroïque des deux Larochefoucauld, évêques de Bauvais et de Saintes. Leur exemple enflamme tous les cœurs, et six autres couples de frères se présentent et sont également égorgés. Enfin MM. de Vilette et de Valfons, anciens militaires meurent aussi volontairement pour la Foi. Massacres à la Force, à la place dauphine et à l'abbaye : mort courageuse des abbés de Rastignac et Lenfant. Quelques ecclésiastiques échappent. Cœur sanglant porté en triomphe à l'assemblée, qui reçoit au même instant l'hommage d'un fils parricide qui lui apporte les têtes de son père et de sa mère, égorgés de sa propre main, pour n'avoir pas voulu embrasser le culte schismatique. Massacres dans les provinces, et martyrs couronnés à Villefort, aux Vans, à Limoges, à Bordeaux, à Bellesme, à Reims, à Meaux, à Pontécrapin, à Versailles, à Rochefort, à Quibéron, sur la Rille, et sur la Loire ; enfin proscription générale des prêtres, et abolition du culte catholique.

CHANT CINQUIÈME.

MMORTELS anti-chrétiens, aveugles sectateurs
De cultes insensés, de Dieux faux et trompeurs,
Les martyrs que je chante ont bien un autre maître:
Venez à leur école apprendre à le connoître,
Vous convaincus d'erreur par vos propres écrits,
Durs enfans d'Abraham, dispersés et proscrits,
Assassins du Messie et race impénitente,
Qui l'ayant mis à mort, vivez dans son attente:
Vous qui l'ayant connu, l'avez déshonoré,
Qui marqués en son nom d'un sceau pur et sacré,
Sous le prétexte vain d'une réforme austère,
Déchirez son Église et votre auguste mère:
Vous qu'un fougueux mortel, prophète meurtrier
Soumit par la terreur et l'appareil guerrier,

Et qui de son Coran professez l'imposture,
Sa foi voluptueuse et sa morale impure,
Vous qui du paganisme encensez les autels, (1)
Faquirs, Bonzes, Lettrés, qui trompez les mortels,
Et par un culte infâme, impudique ou frivole,
Divinisez le crime et vénérez l'idole ;
Et vous de Spinosa disciples odieux, (2)
Déistes immoraux, sophistes orgueilleux,
Dont l'aveugle raison, parmi tous ses phantômes,
Voit l'ame dans les sens, et Dieu dans les atômes ;
Venez, accourez tous des bouts de l'univers,
De dieux si différens adorateurs divers ;
Jugez, par leurs vertus, par leur force admirable,
Qui des chrétiens ou vous, sert le Dieu véritable ;
Qui marche vers le ciel d'un pas plus affermi ;
Qui sait d'un cœur plus noble aimer son ennemi ;
Qui peut, dans les plaisirs, dans les maux qu'il endure,
Enchaîner mieux les sens, et vaincre la nature ;
Qui sait plus constamment payer par des bienfaits,
Les maux qu'on lui prépare, et ceux qui lui sont faits ;
Qui, sans jamais haïr, supporte mieux la haine ;
Et brûlant quelquefois d'une ardeur plus qu'humaine,
Aux tourmens, à la mort, sait mieux s'abandonner,
Prier pour ses bourreaux, mourir et pardonner.
Nos confesseurs heureux, prisonniers dans un temple,
Vont joindre à ces leçons leur immortel exemple.

La nuit cède à l'aurore, et dès que le soleil

Vient aux Européens montrer sont front vermeil,
Chabot, Fabre et Merlin vont à la populace,
Infuser leur délire et prêter leur audace,
Et consommer enfin, par des bras soudoyés,
Tant de meurtres promis et d'attentats payés. (3)
Des doux fruits de Bacchus changés en eau brûlante,
On répand à grands flots la liqueur enivrante.
La soif du sang humain conduit les meurtriers
Vers l'asile sacré des nouveaux prisonniers;
Et tandis que Jourdan, par ses viles cohortes,
Du temple du Très-haut fait renverser les portes,
Nos prélats résignés, nos généreux pasteurs,
Attendent à genoux leurs sacrificateurs.
Tels on vit les martyrs de l'Église naissante,
N'opposant aux bourreaux que leur Foi triomphante,
Recevoir du trépas le coup trop attendu,
Comme un présent du ciel digne de leur vertu.

Sous les coups redoublés d'une main forcenée,
Un passage est ouvert à la troupe effrénée:
Et Jourdan, comparable au lion furieux,
Quand il atteint sa proie et la ravit des yeux,
Entre, et portant la mort dans son regard farouche,
Cet horrible discours échappe de sa bouche.

“ Fiers ennemis du peuple et de ses droits sacrés,
“ Vous qu'on a parmi nous trop long-tems révéérés,
“ Dangereux imposteurs qui nommez hérésie,
“ L'art d'échapper au joug de votre hypocrisie:
“ Défenseurs des tyrans, et qui leur ressemblez;

“ Il n'est plus tems de feindre : écoutez et tremblez.

“ Le vertueux sénat, que vous nommez profane,

“ A porté votre arrêt ; et je suis son organe.

“ Vous savez qu'autrefois le François outragé,

“ D'un infâme et dur joug s'est enfin dégagé ;

“ Qu'il veut, pour son bonheur, renversant toute
“ idole,

“ Sur le palais des rois construire un capitolé ;

“ Que l'invincible main de ses représentans

“ En a déjà posé les premiers fondemens ;

“ Que bravant aujourd'hui les vains foudres de
“ Rome,

“ On veut être chrétien, mais sans cesser d'être
“ homme ;

“ Et que laissant l'Olympe à la divinité, (4)

“ On n'aura plus d'autels que pour la liberté.

“ Vous avez, jusqu'ici, coupables réfractaires,

“ Résisté sans pudeur à des loix si prospères :

“ Le nom de république est par vous abhorré ;

“ Et sur l'autel nouveau vous n'avez point juré.

“ Mais plongeant dans l'oubli ce refus téméraire,

“ Je viens vous proposer ce serment salutaire ;

“ Je viens tous vous sauver par un dernier effort ;

“ Je vous apporte enfin ce serment, ou la mort.

Il a dit : et soudain le plus morne silence,

Succède à cet excès de crime et d'arrogance.

Le Caton des Romains, philosophe orgueilleux,

Eût payé ce discours d'un souris dédaigneux :

Ainsi parle aux tyrans la sagesse héroïque :

Mais

Mais celle des chrétiens, sans être moins stoïque,
Douce avec ses bourreaux, humble dans le malheur,
Connoît toujours un frère en son persécuteur.
Dieu marque d'une empreinte inégale et profonde,
L'homme de l'Evangile, et le héros du monde :
L'un, marchant au trépas qu'il n'a point mérité,
Le brave avec mépris, le souffre avec fierté,
Veut, tombant sous ses coups, s'illustrer dans l'histoire,
Et ne meurt que pour vivre au temple de mémoire :
L'autre, au nom du Très-haut, de terreur pénétré,
Envisage la mort d'un œil moins assuré,
La redoute en l'aimant, l'évite sans la craindre,
Comme un présent du ciel la reçoit sans se plaindre,
Et voit, dans les tourmens qu'apprêtent ses bour-
reaux,
Le prix de ses péchés, et la fin de ses maux.

Mais, altérés de sang, Jourdan et ses complices
Vont enfin consommer leurs affreux sacrifices ;
Ils ont déjà brandi leurs fers étincelans,
Quand, du pied des autels, s'avance à pas tremblans,
Jusqu'auprès des bourreaux, un prélat vénérable,
Chargé des ans nombreux dont le fardeau l'accable.
De poignards, d'assassins, d'horreurs environné,
Il porte la candeur sur son front sillonné ;
Et s'adressant alors à ce peuple farouche,
L'aimable charité parle ainsi par sa houehe :
" Trop aveugles chrétiens, que Dieu, dans son
" courroux,

- “ Pour nos iniquités semble armer contre nous ;
“ Vous par qui j'avois cru sa vengeance assouvie,
“ Songez-vous à quel prix vous nous offrez la vie ?
“ Élevés, comme nous, à l'ombre de la croix,
“ Du Dieu que nous servons vous connoissez les loix :
“ Vous savez que la Foi, par le baptême acquise, (5)
“ Est le plus cher trésor des enfans de l'Église :
“ Que, pour l'homme ici-bas, c'est peu d'être chré-
“ tien,
“ S'il n'est pas catholique il ne possède rien :
“ Qu'au prix du sang d'un Dieu cette Église achetée,
“ Tantôt ferme et paisible et tantôt agitée, (6)
“ Tient le flambeau sacré qui brille à tous les yeux,
“ Et peut nous ouvrir seule, ou nous fermer les
“ cieux.
“ Mais foulant à vos pieds cette vérité sainte,
“ Vous portez à ses droits la plus cruelle atteinte :
“ Cette Église étoit une, et vous la divisez ; (7)
“ Elle avoit des autels, et vous les renversez :
“ C'est par vous qu'aujourd'hui l'autorité civile,
“ A mutilé la croix, profané l'Évangile,
“ Sur des objets sacrés exercé son pouvoir,
“ Et d'un bras sacrilège usurpé l'encensoir.
“ On feint d'admettre encor l'Église indivisible, (8)
“ Sans vouloir se soumettre à son pasteur visible :
“ On a défié la fausse liberté :
“ Au pied d'un arbre enfin votre encens est porté :
“ Chez un peuple éclairé, l'insensé paganisme
“ Succède en un moment au Saint Christianisme :

“ Et c’est pour n’avoir pas, moins aveugles que vous,
“ De ce nouveau Baal embrassé les genoux,
“ Pour n’avoir pas au ciel fait cette horrible injure,
“ Qu’on nous offre aujourd’hui la mort ou le par-
jure.

“ Ah ! malheureux François, notre crime à vos yeux,
“ Est donc de conserver la Foi de nos Aïeux ;
“ D’aimer un Dieu couvert d’une espèce apparente,
“ Pour nous, pour nos péchés, victime renaissante ;
“ De vouloir ici-bas vivre et mourir chrétiens ;
“ De refuser l’encens aux vains dieux des Payens ;
“ D’être par une foi, toujours vive et soumise,
“ Attachés pour jamais à la Romaine Eglise ;
“ Et de croire en un mot, d’adorer à genoux,
“ Ce que vous tous n’a guère adoriez avec nous ?
“ Mais s’il est vrai pourtant qu’un vain reste de vie,
“ Doive être ici le prix de notre apostasie ;
“ Mon ame est au Seigneur : ce corps foible est à
vous :

“ Approchez et frappez ; que je meure avant tous :
“ Je veux et dois sans doute offrir ce noble exemple,
“ A tous les confesseurs que renferme ce temple :
“ Cette mort, il est vrai, qu’on redoute ici-bas,
“ Que nous allons souffrir et ne méritons pas,
“ Que l’ame enfin désire, et que le corps repousse,
“ De la main des payens nous eût été plus douce.
“ Un père, un tendre père, égorgé lâchement,
“ Sous le poignard d’un fils souffre et meurt double-
ment.

“ Mais s’il le faut ainsi, quelle soit accomplie,
“ La volonté du Dieu qui nous donna la vie !
“ Que sa bonté pardonne à ce peuple abusé,
“ Les maux qu’il nous a faits, le sang qu’il a versé.
C’en est trop, dit Jourdan : soudain d’un bras coupable,

Il terrasse, il saisit, ce vieillard vénérable,
L’entraîne, en blasphémant, aux marches de l’autel,
Et là, d’un fer tranchant, lui porte un coup mortel : (9)
Le sang coule à grands flots ; la terre en est rougie ;
Et le Corps mutilé tombe à ses pieds sans vie.
O vous qui connoissez son ame et ses vertus,
Pleurez, Arlésiens, votre Prélat n’est plus !
Sa mort est le signal d’un horrible carnage :
Déjà ses compagnons de tout rang, de tout âge,
Tombent confusément l’un sur l’autre immolés ;
L’assassin foule aux pieds leurs corps amoncelés :
Rien ne peut désarmer son inhumaine rage ;
Ni de la vérité le pur et doux langage,
Ni les lieux consacrés au Sauveur des mortels,
Ni l’innocence en pleurs embrassant les autels.
L’un frappé de cent coups mais respirant encore,
Attend comme un bienfait le trépas qu’il implore :
L’autre aux pieds d’un bourreau voudroit se recueillir,
Demande un seul moment, et ne peut l’obtenir :
Plus loin d’un meurtrier la main trop faite au crime
Déchire avec lenteur les flancs de sa victime,
Tandis qu’un saint vieillard, forcé par l’assassin,
Baise le fer sanglant qui va percer son sein.

La mort frappe en aveugle ; elle est partout présente,
Et sert des Marseillois la fureur triomphante :
Vous tombez sous leurs coups, Lubersac et Foucauld,
Langlade et Pagéry, Després, Fargue et Delfaut ;
Et vous célèbre Hébert, vénérable Desgranges, (10)
Qu'orne un savoir profond, et la vertu des Anges ;
Menuret inflexible, et généreux Lefranc ;
Pottier souillé d'abord, mais lavé dans ton sang ; (11)
Et vous, Colin, Mauduit, Abraham et Fougères,
De vos troupeaux ingrats, pasteurs et tendres pères,
Cadavres palpitans, et martyrs couronnés, (12)
Déjà le fer mortel vous a tous moissonnés,
Et conduits triomphans, dans une autre patrie,
Par l'opprobre à l'honneur, par la mort à la vie.

Mais parmi tous ces corps, ces membres palpitans,
Ce sang en longs ruisseaux, et ces cris des mourans,
Quel déchirant tableau s'offre encore à la vue ?
Qui frappe ainsi les cœurs d'une horreur imprévue ?
Deux mortels généreux, de leurs bras enlacés,
Se tiennent fortement l'un sur l'autre pressés :
Ils sont tous deux prélats, tous deux amis et frères,
Et s'offrent aux bourreaux victimes volontaires :
" François, leur disent-ils, c'est ici, c'est sur nous,
" Qu'il faut tourner vos bras, et diriger vos coups :
" Hélas ! quand la victime attend son sacrifice,
" Le délai d'un moment est un nouveau supplice :
" Un seul bras, un seul coup, suffit à nos désirs,
" S'il confond notre sang et nos derniers soupirs :

“ Les auteurs de nos maux sont ceux qui les ordonnent :

“ Nous plaignons votre erreur, et nos cœurs vous pardonnent.”

A ce discours touchant autant qu'inattendu,
Prononcé d'un ton simple, inné dans la vertu,
On voit des yeux du peuple échapper quelques larmes :

De la main des bourreaux on voit tomber les armes :
Le silence un moment succède aux cris confus :
La mort suspend ses coups ; tous les cœurs sont émus :
D'un œil presque attendri l'assassin les contemple.
O d'amour fraternel incomparable exemple,
Qu'un peuple anthropophage eût sans doute admiré,
Sur le cœur de Jourdan tu n'as rien opéré !
Le monstre observe tout ; mais son ame insensible,
A ces traits déchirans demeure inaccessible :
Son œil commande encore au brigand soudoyé :
Il le rappelle au meurtre, étouffe sa pitié,
Et sûr de l'entraîner par l'exemple du crime,
Il s'élance en fureur sur la double victime :
Ces illustres prélats d'un seul fer transpercés,
Sous ce bras meurtrier sont bientôt renversés :
Il croit les désunir ; mais sa main furieuse,
Du saint nœud qui les lie accroît l'étreinte heureuse :
C'est comme un corps unique en deux corps glorieux,
Et leurs esprits groupés s'envolent vers les cieux. (13)

Quelque pervers qu'il soit, le François né sensible,
N'est pas à la pitié toujours inaccessible :
L'incomparable mort des deux derniers prélats,
Paroît toucher les cœurs et désarmer les bras :
Mais Jourdan, dont la voix effrayante et barbare,
Fait mouvoir à son gré le peuple qu'il égare,
Ce chef des assassins, de fureur écumant,
Court vers ses compagnons, dévore un cœur fumant ;
Et par ce dernier trait le monstre anthropophage,
Parvient à les remplir d'une nouvelle rage.
On déchire en lambeaux ceux qu'on vient d'immoler :
Le sang à plus grands flots recommence à couler :
De crime et de vertu c'est un autre spectacle :
La charité chrétienne offre un nouveau miracle :
L'exemple des prélats, a parmi nos pasteurs,
Réveillé la nature, enflammé tous les cœurs ;
L'amitié s'abandonne à des élans sublimes, (14)
Et les liens du sang vont doubler les victimes.
Vous avancez, Guérin, frères trop généreux,
Fiers de tomber ensemble et de périr tous deux :
Lézan, Benoît, Duval, Nativel et Thorame,
Que le monde a proscrit, et que le ciel réclame,
Le fraternel amour, par ses nœuds si chéris,
Sous le fer des bourreaux vous tient encore unis :
Vous Chevreux et Barreau, dont Jourdan fait sa proie,
Vous mourez l'un sur l'autre, et mourez avec joie.

Mais quel noble guerrier, quel vieillard décoré, (15)
Vont, au prix des combats, joindre un prix plus sacré ?

Ils n'appartiennent point à ces races proscrites,
D'inflexibles pasteurs, où d'innocens Lévites :
Respectés par la mort sous les drapeaux des rois,
Leur sang vient inonder l'étendard de la croix :
Ils pourroient échapper au lieu qui les rassemble ;
Mais leur plus beau triomphe est d'y périr ensemble ;
Et l'immortel Vilette, et le pieux Valfons,
Se livrent, sans combat, au fer de ces démons.
L'un croit appercevoir son pasteur légitime, (16)
Court, le poursuit, l'atteint et couronne son crime :
L'autre d'un fer ingrat perce son bienfaiteur :
L'ami sur son ami se jette avec fureur ;
Et pour faire en ce jour la plus cruelle injure
Aux droits sacrés du sang, au ciel, à la nature,
Dans les flancs de son frère, un frère furieux,
Enfonce le poignard sans détourner les yeux.

Tandis qu'ivres du sang dont leurs mains sont rou-
gies,

Les Brigands fatigués célèbrent leurs orgies,
Assis tout triomphans sur des morts entassés,
Dans neuf quartiers divers, neuf échafauds dressés
Occupent de Jourdan la cohorte homicide :
Hébert est à la Force ; il commande, il préside, (17)
Et veillant sur le meurtre avec autorité,
Joint la forme insultante à la férocité.
Parmi tous les mortels qu'on immole à sa rage,
Vous paraissez armés d'un céleste courage,
Pieux Bottex, Estard, et la Gardette heureux,
Qui préférez la mort à des sermens douteux.

Plus loin c'est un bucher dont la flamme ondoyante,
Consume en murmurant la victime vivante : (18)
Là cinq nobles pasteurs, d'un front calme et serein,
Attendent en silence un semblable destin :
Des chairs de ce martyr, quelques monstres farouches
Sont prêts de les contraindre à polluer leurs bouches,
Quand ces martyrs nouveaux, pleins d'un céleste
accord,
S'élancent dans les feux et vont chercher la mort.

Vers les antiques murs d'un pompeux monastère,
Un théâtre de sang rougit encor la terre : (19)
Là siège enfin Maillard, chef de sédition,
Célèbre aux premiers jours de la rebellion.
Ce monstre cannibale, apôtre d'anarchie,
Fait la guerre aux autels comme à la monarchie ;
Et dans ces jours de deuil et d'affreux souvenirs,
La justice et l'honneur ont aussi leurs martyrs.

Fameux par leurs talens et leurs vertus austères,
Ministres des autels, vieillards octogénaires,
Rastignac et Lenfant, à la mort condamnés,
Au milieu des bourreaux déjà sont entraînés,
Et la soif du martyre ajoute à leur courage,
L'audace et ses beaux feux, compagnons d'un autre
âge.

Le peuple ivre et féroce éprouve à leur aspect,
Les premiers sentimens d'un antique respect :
Peut-être les croit-il, à leur calme sublime,

Juges des assassins, plutôt que leur victime ?
Mais l'un tombe à ses yeux, sous la main des bour-
reaux,
Tel que la fleur des prés, sous la tranchante faux :
C'est lui, c'est Rastignac, à qui dans leur furie,
Cinq cents bras à la fois ont arraché la vie :
Pourquoi cette massue, implacable assassin ?
Ils respiroit à peine : un souffle l'eût éteint ;
Et grace à ta fureur, transporté par les Anges,
Il a goûté déjà leur bonheur sans mélanges.
Son compagnon de gloire, un moment respecté,
d'un front toujours auguste et plein d'aménité,
Au milieu des poignards reste encore immobile,
Tel qu'on le vit jadis, annonçant l'évangile,
Faire aimer sa doctrine en corrigeant les mœurs,
Enchanter les esprits et ravir tous les cœurs.
Pour son apôtre enfin le peuple a crié *grace* :
Mais en vain : Maillardard parle : un brigand le terrasse,
Et tranchant d'un seul coup la trame de ses jours,
Scèle de tout son sang ses éloquens discours.

Dieu, qui dans tes desseins toujours impénétrable,
Permis sur tes pasteurs ce massacre effroyable,
De l'assassin barbare armé par ton courroux,
Ton bras, pour quelques-uns, a suspendu les coups,
Et voulut, en couvrant, en sauvant ces victimes,
A des chrétiens séduits épargner quelques crimes.
L'œil qui veilla sur vous, Lostende et Boulangier,
L'Epine et Dutillet, Bardet et Forestier,

Et toi couvert de sang, noble et pieux Lapize,
Pour de nouveaux combats vous rend à notre Église.
Heureux tous ces mortels qui prêts d'être égorgés,
Par un bras invisible ont été protégés! (20)
Trop heureux les pasteurs qui, sous la main des
traîtres,
Ont payé de leur sang la foi de leurs ancêtres!
Mais cent fois plus heureuse est l'Église ici-bas,
Qui, vierge et triomphante, après tant d'attentats,
Partageant les périls de ce combat illustre,
Du sang qu'il a coûté reçoit un nouveau lustre,
Et trouve encore en France, après dix-sept-cents
ans,
Le courage et la foi de ses premiers enfans.

Dans Paris cependant l'impiété ravie,
Promène les débris de sa rage assouvie :
Un cœur noir et livide au bout d'un fer sanglant,
Marche, arrive en triomphe au congrès permanent :
Tel est l'horrible fruit qu'on offre à sa vengeance :
Digne d'un tel hommage, il l'accepte en silence,
Sans en être effrayé, sans en paroître ému,
Comme un don mérité qu'il avoit attendu.
Mais, oh crime inoui ! honte de ma patrie !
Un fils ! (qui pourra croire à tant de barbarie ?)
Un fils ! l'horreur des fils, l'opprobre des humains,
Entre alors au sénat, deux têtes dans sès mains :
" Recevez, dit Philippe, un présent plus civique :
" J'ai respecté long-tems ce couple fanatique :

“ Tous deux ils m'étoient chers : mais aveuglés
“ mortels,

“ Ils méprisoient vos loix et fuyoient nos autels :

“ J'ai cru, nouveau Brutus, devoir en homme juste,

“ Pour moi, pour mon pays, pour ce sénat auguste,

“ Étouffer la nature et tous les cris du sang :

“ De ce couple odieux j'ai donc percé le flanc,

“ Et j'apporte à vos pieds, dans ces jours trop
“ funestes, (21)

“ Des auteurs de mes jours ces détestables restes.”

De clameurs, à ces mots, les airs ont retenti,

Les dons sont acceptés, et le monstre applaudi.

Tandis que de Jourdan la cohorte infernale,

D'un sang pur et sacré baigne la capitale,

Et qu'au fer des brigands, abandonnant leurs corps,

Tous ces nouveaux martyrs descendent chez les morts,

La province à son tour paroît aussi cruelle ;

Elle a ses Marseillois et ses Jourdan comme elle.

Limoges inondé de vagabonds obscurs,

A du sang d'un pasteur déjà souillé ses murs :

Déjà dans Villefort l'infortuné Bastide,

Avoit été frappé d'un glaiive parricide.

Novi, Jeune et Nadal, immolés près du Gard,

Avoient tous expiré sur le corps de Bravard. (22)

Duportail après eux, incorruptible et calme,

Du martyre à Bellesme, a remporté la palme. (23)

Sur les bords de la Rille et dans Pontécrapin,

Vous tombez Pinerol, et noble Saint-Martin. (24)

Peut-être au même instant tout un peuple en furie,
Dans Bordeaux révolté, vous arrachoit la vie,
Charitable Dupuy, dont les soins paternels,
Avoient nourri trente ans vos assassins cruels :
Et toi, savant pasteur, d'un zèle infatigable,
Qui consacrais tes jours au Bordelois coupable,
Immortel Langoiran, tu succombois enfin,
Digne d'un autre frère et d'un meilleur destin. (25)

A Meaux, où tu pérís, inflexible Duchesne,
C'est encor de Jourdan la cohorte inhumaine,
Qui, faute de vicitime, oisive dans Paris,
De sa fureur au loin vient porter les débris ; (26)
Et tandis qu'égorgés par un peuple en délire,
David, Meignen, Pâquier, partagent ton martyre,
Vacher succombe à Reims, et Lescure, et Suny ;
Pacquot à son bourreau, qu'il nomme encore ami,
Offre de son amour le gage le plus tendre,
L'embrasse, et se prosterne, et meurt sur Alexandre :
Romain, leur compagnon, plus souffrant, plus heureux,

Percé de mille coups, est plongé dans les feux :
Trois fois il en échappe, et la rage inhumaine,
Trois fois sur le bucher le repousse et l'entraîne. (27)
Dans la cité des rois, sous l'œil d'un peuple ingrat,
Le fer des assassins frappe encore un prélat : (28)
Mais on les voit lassés, exerçant sur la Loire,
Un autre art de détruire, inconnu dans l'histoire :
L'un à l'autre accouplés par la main des bourreaux,

Cent pasteurs à la fois sont plongés dans les flots ;
Et vers leur source alors les ondes remontées,
De ce meurtre nouveau semblent épouvantées. (29)
Dans les murs de Poitiers, un père désolé
Voit rapporter son fils, mourant et mutilé ;
Des fureurs des brigands et de leurs coups funestes,
On rend à son amour ces déplorables restes. (30)
La misère et la faim, dans l'ombre des cachots,
Immolent en silence et servent les complots :
Victime à Quibéron d'un indomptable zèle,
Marchant en vrai pasteur vers son troupeau fidelle,
Sur son frère expirant, on vit mourir Hersé,
Pour le Dieu qu'à Laval il avoit confessé. (31)
Près de ce port célèbre où la vive Charante
Vomit dans l'Océan son onde bouillonnante,
Plus de huit cents pasteurs, dans des tombeaux flot-
tans,
Victimes de la mort, sont enfermés vivans ;
Et l'air empoisonné que leur bouche y respire, (32)
Plus mortel qu'un poignard, consomme leur martyr.
Mais où vont ces vieillards, ces prêtres malheureux
Qu'emportent nos vaisseaux dans leurs flancs téné-
breux ?

Déjà la proue au loin, d'un cours prompt et facile,
Sur la plaine écumante ouvre un sillon mobile :
Quoi, vous les entraînez vers ces lointains climats
Où l'air est un poison, la vie un long trépas ;
Où l'homme, environné d'un brûlant atmosphère,
Et d'infectes vapeurs, mortels fruits de la terre,

Ne voit qu'avec horreur ce continent nouveau,
Et sait qu'en l'abordant il descend au tombeau !
Ainsi vos attentas, vos fureurs sans secondes, (33)
Vont effrayer les mers et souiller les deux mondes.

Ivres de sang humain, dégoûtans de forfaits,
Les tyrans même encore ne sont point satisfaits :
Ils ont multiplié leurs décrets sanguinaires,
Contre les saints pasteurs qu'on nomma réfractaires :
Par ce code, à la mort, tout homme est condamné,
S'il accorde un asile au prêtre infortuné :
On parcourt les maisons ; on cherche des victimes ;
On paye aux délateurs leur bassesse et leurs crimes :
Dans tous les lieux enfin les tyrans magistrats,
Sans même interroger, font marcher au trépas :
D'un Dieu juste et vengeur, ô sagesse profonde !
Quoi, sur ces échafauds que tant de sang inonde,
Près du pasteur fidelle on trouve confondus,
Le prélat schismatique et l'apostat intrus ?
Quoi, réprouvés du ciel et proscrits sur la terre,
Trop coupables pour Dieu, trop peu pour Robes-
pierre,
Dignes de ses faveurs tant qu'ils l'ont pu servir,
Sans remporter la palme on les a vus mourir ? (34)
Et l'on croit posséder la liberté promise,
Quand on a bu le sang des pasteurs de l'Église ?
Buvez le donc, tyrans, que Dieu dans sa fureur,
Sans doute a déchainé contre un peuple pécheur :
Si le maître des cieux vous le permet encore,

Enivrez-vous du sang dont la soif vous dévore,
Sénateurs qui joignez à tant d'impiété,
L'ame du cannibale, et sa férocité.
Parmi tous les forfaits dont votre barbarie,
A su depuis dix ans inonder ma patrie,
Celui dont frémiront les cœurs les plus pervers,
Inoui jusqu'alors dans ce vaste univers ;
Celui qui doit souiller les pages de l'histoire,
Que l'homme a sous les yeux, et qu'il a peine à
croire,
C'est qu'on ait suscité, pour la religion,
Sous un roi très-chrétien, le règne d'un Néron ;
Qu'en parlant *tolérance*, on égorge, on exile,
Ceux que la Foi du Christ attache à l'Evangile ;
Que le charnel Rabbin, ait vu d'un œil surpris,
Sa sinagogue ouverte, et nos temples proscrits ;
Et que les saints pasteurs du Dieu qui les inspire,
Emportant dans les cieux la palme du martyre,
Soient égorgés enfin par les bras criminels (35)
D'autres pasteurs comme eux, ministres des autels.

NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

NOTE I.

Vous qui du paganisme encensez les autels,
Faquirs, Bonzes, Lettrés, qui trompez les mortels.

Ch. 5. pag. 250.

(1) Les Faquirs sont des espèces de moines, ou dévots fanatiques qui vivent dans l'Inde, et qui pratiquent des austérités presque incroyables : les uns sont Mahométans, et les autres idolâtres : il en est qui passent plusieurs années sans se coucher, et qui s'appuient seulement sur une corde suspendue : d'autres s'enferment pendant huit ou dix jours, sans boire ni manger, dans une fosse, ou une espèce de tombeau creusé sous terre : d'autres tiennent si long-tems leurs bras élevés vers le ciel, qu'ils ne peuvent plus ni les ployer, ni les abaisser : d'autres enfin mettent du feu sur leurs têtes et se laissent brûler jusqu'aux os : ils n'ont point de demeure fixe ; ils s'éloignent surtout des villes, et parcourant ainsi les campagnes, ils abusent de la crédulité du peuple grossier, marchent toujours accompagnés de leurs disciples, et s'attachent un grand nombre de prosélites. Ils se font surtout un mérite de tuer les chrétiens, et personne n'est alors épargné ; d'où il arrive que les gouverneurs autorisent ceux-ci à leur

rendre le pareille, et ils approuvent même ceux qui le font : quand un Faquir a été tué de cette manière ses sectateurs l'honorent comme martyr.

Les Bonzes sont les prêtres de la secte de Fo, ou Xaca, apportée des Indes à la Chine environ mille ans après la réformation de Confucius. Il passent pour sorciers et astrologues ; ils croient à la métempsychose, vivent dans la plus crasse ignorance, et tout leur culte consiste en une idolâtrie impudique et grossière mêlée d'athéisme.

Les Lettrés sont les prêtres de la secte de Confucius, qui vivoit environ cinq cents ans avant Jésus-Christ : ils lui offrent des sacrifices, adorent le ciel, et font honorer par le peuple les premiers rois de la Chine et leurs philosophes comme des divinités puissantes : ils rendent aussi une espèce de culte aux morts : ils honorent leurs images, et leur offrent de l'encens, des fleurs et des fruits. C'est la première et la plus nombreuse secte de l'empire Chinois : les empereurs la suivent, et il faut lui appartenir pour occuper la place de mandarin, ou tout autre emploi plus ou moins considérable dans l'Etat.

NOTE II.

Et vous, de Spinosa disciples odieux,
Déistes immoraux, sophistes orgueilleux. . .

Ch. 5. pag. 250.

(2) Benoît Spinosa né à Amsterdam en 1632, juif d'origine, apostat par vengeance, Mennonite ou Arménien par goût, enfin déiste et philosophe impie par orgueil et par choix, fut le premier qui, à force d'hypothèses, de sophismes, et d'absurdités, réduisit l'athéisme en opinion scholastique, et le ma-

térialisme en système. Il n'y a, selon ses principes, qu'une substance unique dans la nature, dont l'étendue et la pensée forment les deux principaux attributs; d'où il suit que le corps et l'âme ne sont que des modifications accidentelles: cette substance, qu'il ose appeller Dieu, n'est point libre, mais elle est toujours nécessitée dans toutes ses opérations physiques et morales; et soit qu'il faille jouir, soit qu'il faille souffrir, c'est toujours elle qui devient *agent* ou *patient*. Son traité théologico-politique et ses œuvres posthumes, où il établit et développe ces monstrueuses erreurs, sont la source dans laquelle ont puisé tous nos athées modernes, Bayle, Voltaire, Payne, Helvétius, Condorcet, Diderot, et leurs disciples impies: c'est de lui qu'ils ont appris à combattre toutes les religions en cherchant et croyant trouver la matière universelle en Dieu, et Dieu dans la matière, l'âme dans les appétits sensuels, et la spiritualité dans la modification des corps; système aussi faux, aussi incohérent, aussi absurde dans son principe, que funeste à l'ordre social dans ses immorales conséquences.

NOTE III.

Et consommer enfin, par des bras soudoyés,
Tant de meurtres promis, et d'attentats payés.

Ch. 5. pag. 251.

(3) Sous un gouvernement foible et chancelant, les déclamations et les harangues séditieuses de quelques orateurs forcenés suffisent, à la vérité, pour agiter le peuple et pour le conduire à la révolte: mais ce n'est jamais qu'au prix de l'or qu'on parvient à armer des hordes d'assassins, et à faire couler le

sang du citoyen paisible. L'histoire nous fournira sans doute un jour la preuve irrécusable des dépenses pécuniaires que les principaux factieux ont faites en faveur de la révolution : et s'il est déjà certain que l'horrible assassinat de MM. Foulon, Berthier, de Launey, et tous les crimes du 14 Juillet 1789, furent suscités et payés par l'or du duc d'Orléans ; que la même bourse fit tous les frais de l'expédition des 5 et 6 Octobre de la même année, contre Louis XVI, son auguste famille, et ses braves défenseurs ; qu'à la même époque des femmes parcouroient les rangs du régiment de Flandres, à Versailles, et portoient des corbeilles pleines d'écus qu'elles distribuoient aux soldats : que le 8 Août 1792, Péthion alla visiter les Marseillois, ou plutôt les passa en revue, les appella, comme Brissot, *la providence du midi*, leur distribua 20000 l. en assignats et leur paya d'avance les crimes du 10 Août ; il n'est pas moins évident que le prix des massacres du 2 et 3 Septembre fut arrêté entre les législateurs bourreaux et les citoyens exécuteurs ; et cette fois là, les dépenses ne furent point à la charge des factieux, mais à celle du trésor public.

Nous avons déjà remarqué dans une de ces notes, que Danton et son conseil municipal, dans la nuit du 1 au 2 Septembre, fixèrent le prix qu'on accorderoit à chaque assassin, et les bons qui furent présentés au bureau du ministre de l'intérieur nous apprennent que ce salaire étoit de 12 l. Ce n'est point là une de ces assertions vagues qu'enfante l'esprit de parti, et qu'alimente la crédulité publique : c'est une de ces vérités revêtues d'un témoignage si puissant, que l'historien le plus minutieusement délicat sur les faits, et armé de la plus sévère critique, ne pourra jamais les rejeter ni les révoquer en doute. Ce ne sont point en effet des journalistes brûlans de zèle pour la cause de la religion et de la monarchie, tels que les Royou, les Durosoy ; ce ne sont point quelques députés du

premier et du second ordre de l'État, amis et défenseurs courageux de l'autel et du trône, que nous consultons ici: c'est un Jacobin forcené, auteur, fauteur et complice de ces massacres; c'est l'infâme Bouvet qui nous apprend à quel prix et par qui les meurtriers du 2 et 3 Septembre furent payés.

*“ Un matin, dit-il dans sa réponse à Robespierre, quatre hommes arrivèrent chez le ministre de l'intérieur, et s'adressèrent au citoyen Fépoul, l'un des chefs de bureau: ils avoient des piques et une épée de deuil ensanglantées: ils venoient chercher le prix de leur travail que le ministre de l'intérieur devoit leur remettre, suivant ce qu'on leur avoit dit. Le citoyen Fépoul, malgré les horribles explications qu'on lui donnoit, feignoit toujours de ne pas comprendre quelle avoit été l'espèce d'ouvrage dont le paiement lui étoit demandé. Observez que pendant l'étrange colloque, un des ouvriers accablé de la double ivresse du sang et du vin, s'étoit mis sur un fauteuil où déjà il étoit assoupi. On vous a donné de l'ouvrage, disoit toujours Fépoul; vous dites avoir bien travaillé; vous demandez qu'on vous paye: rien n'est plus juste: mais adressez-vous donc à ceux qui vous ont employés. Enfin les bourreaux, assez mécontents, réveillèrent leur camarade et partirent. Le même soir, entre sept et huit heures, il en revint un: il étoit parteur d'un mandat conçu en ces termes: *il est ordonné à Mr. Vallée de Villeneuve, trésorier de la ville, de payer à (ici se trouvoient quatre noms illisibles) la somme de 12 l. chaque, pour l'expédition des prêtres à St. Firmin.* Le garçon de bureau qui reconnoissoit le quidam pour un des quatre du matin, ne voulut point le laisser aller jusqu'au citoyen Fépoul: pressé au contraire du besoin de renvoyer le cruel créancier, il parcourut très-rapidement son mandat, ne se donna point le tems de déchiffrer les noms très-mal écrits des ouvriers et du signataire, courut dans le cabinet du premier*

“ commis consulter l'almanach royal, et revint aussitôt apporter l'adresse du citoyen Vallée-de-Villeneuve.” Quand on voit ainsi quatre assassins renvoyés des bureaux du ministre de l'intérieur à la trésorerie de la commune, pour y faire acquitter un *mandat* de 48 l. prix des meurtres commis au séminaire de St. Firmin: quand on voit d'autre part les massacreurs fatigués se reposer dans les sections voisines des théâtres de carnage, montrer la sueur et le sang dont ils sont couverts et se faire donner à boire et des assignats de 5 l. pour le travail du jour; quand, avec M. Le Turc, chapelain des filles St. Thomas, et plusieurs autres ecclésiastiques échappés au massacre du couvent des Carmes, et conduits ensuite à la section du Luxembourg, on voit, on entend un des assassins qui vient se plaindre de ce qu'on lui refuse part aux dépouilles des prêtres, en disant: *Six livres pour une journée, ce n'est pas trop: j'en ai assez tué pour mériter une culotte de plus*: Quand on voit arriver une femme à la section du Fauxbourg St. Victor, pour y solliciter en faveur de son mari un surcroît de payement, en fondant sa demande sur ce que le cannibale qu'elle représente a tué lui seul plus de dix prêtres à St. Firmin; il n'est plus possible de douter qu'un salaire n'eût été promis d'avance, et n'ait été effectivement payé à tous les assassins des ecclésiastiques égorgés dans Paris à cette horrible époque.

NOTE IV.

Et que laissant l'Olympe à la divinité,
On n'aura plus d'autels que pour la liberté.

Ch. 5, pag. 252.

(4) Quand la main du tems qui détruit tout,
aura effacé du sol de la France et du cœur de ses

habitans les derniers vestiges de cette horrible révolution, mère de tous les crimes, on regardera peut-être comme des exagérations odieuses tous ces principes de révolte et d'athéisme qui se trouvent si souvent dans la bouche de ces chefs de sédition : on ne voudra pas croire que des François, élevés à l'école du christianisme et ornés de quelques talens, après s'être constitués législateurs d'un peuple religieux et soumis, aient rétrogradé dans l'ordre de la civilisation au point d'en faire un peuple sauvage, cannibale et payen. Mais pour justifier les deux vers que l'impie Jourdan adresse à Mgr. l'archevêque d'Arles, il suffit de rappeler ici que, sous la tyrannie de Robespierre et de ses successeurs, l'encens a mille fois brûlé en l'honneur et au pied de l'arbre de la liberté ; qu'une prostituée de la capitale, proménée sur un char de triomphe et représentant la déesse de la raison, fut conduite à l'Église cathédrale de Paris, placée sur le principal autel d'où l'on avoit enlevé l'image de Jésus-Christ, et qu'elle y reçut pendant une heure l'encens, l'hommage et les hymnes de ses nouveaux adorateurs ; que cet horrible culte mêlé d'athéisme et d'idolâtrie fut répété dans toutes les provinces ; qu'un comédien parut un jour à la tribune du club des Jacobins, revêtu des habits sacerdotaux, et dit, dans sa harangue patriotique, que les François n'avoient plus d'autre Dieu que la liberté, et qu'il se constituoit le prêtre et le ministre des ses autels ; que la commune de Paris, d'accord avec l'assemblée nationale, fit graver sur le frontispice d'un des cimetières de la capitale ces horribles mots, *La mort n'est qu'un sommeil éternel* ; qu'enfin le dimanche, jour du Seigneur, fit place au *décadi*, jour du démon de la révolte, et les fêtes des Saints à celles de la jeunesse, de la vieillesse, de l'agriculture, de l'hymen et de l'amour. Victimes et témoins de ces horreurs et de ces abominations commises dans le lieu saint, nous pouvons, nous devons donc nous écrier avec le prophète roi : Vos

ennemis, Seigneur, ceux qui vous haïssent se sont énorgueillis de l'impunité dans laquelle ils vivoient; *Gloriati sunt qui oderunt te, Domine*: ils ont placé leurs étendards, leurs signes de révolte dans le lieu même de vos solennités; *in medio solemnitatis tue posuerunt signa sua*: Ils en ont brisé les portes à coups de hache, comme on coupe et renverse l'arbre des forêts; *Quasi in sylva lignorum, securibus exciderunt januas ejus in idipsum*: Et le fer tranchant et la scie dévorante ont également travaillé à sa destruction; *In securi et ascia dejecerunt eam*: ils ont livré votre sanctuaire aux flammes, et le tabernacle où vous habitez a été sacrilègement renversé par terre et pollué; *Incenderunt sanctuarium tuum, in terrâ polluerunt tabernaculum nominis tui*: ils ont enfin dit au fond de leurs cœurs, et tous ceux auxquels ils étoient liés par la conformité d'opinions et de principes, ont dit avec eux: abolissons pour jamais et faisons disparaître de la surface du globe toutes les fêtes, toutes les solennités consacrées à la gloire de Dieu: *Dixerunt in corde suo, cognatio eorum simul, quiescere faciamus omnes dies festos Dei à terrâ*. (Ps. 37.)

NOTE V.

Vous savez que la Foi, par le baptême acquise,
Est le plus cher trésor des enfans de l'Église.

Ch. 5. pag. 254.

(5) Pour mériter le ciel, pour arriver à la gloire éternelle, la Foi ne suffit pas, à la vérité; mais rien ne peut la suppléer, rien ne suffit sans elle. C'est un trésor précieux qu'il faut acquérir quand on ne l'a pas, conserver soigneusement quand on le possède, et recouvrer promptement quand on l'a perdu. Sa présence vivifie toutes les œuvres; son absence les tue, dit St. Paul, et sans elle, il est impossible de
plaire

plaire à Dieu : *Sine Fide impossibile est placere Deo.* Elle a toujours été la consolation, le salut et la force de ceux qui l'ont possédée : c'est par la Foi, ajoute le même apôtre qui se plaît à en rappeler les prodiges, c'est par elle qu'Abel offrit au Seigneur une hostie plus excellente que celle de Caïn, et qu'il fut déclaré juste : *Fide plurimam hostiam Abel quam Caïn obtulit Deo per quam testimonium consecutus est esse justus.* C'est par la Foi qu'Enoch a été enlevé du monde afin qu'il ne mourût pas : *Fide Enoch translatus est ne videret mortem.* C'est par la Foi que Sara, quoique stérile et avancée en âge, reçut du ciel la vertu de concevoir et d'enfanter un fils : *Fide et ipsa Sara sterilis virtutem in conceptionem seminis accepit.* C'est par la Foi que Moïse, devenu grand, renonça à la qualité glorieuse d'enfant de la fille de Pharaon, et qu'il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir si court que l'on trouve dans le péché : *Fide Moïses, grandis factus, negavit se esse filium filiae Pharaonis, magis eligens afflictum cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* C'est par la Foi qu'il célébra la pâque, et qu'il fit l'aspersion du sang de l'agneau qui sauva tous les premiers nés des Israélites : *Fide celebravit pascha et sanguinis effusionem.* C'est par la Foi que les enfans d'Israël passèrent la mer rouge à pié sec : *Fide transierunt mare rubrum.* C'est par la Foi que les murs de Jéricho s'écroulèrent et ouvrirent un passage au peuple de Dieu : *Fide muri Jericho corruerunt.* C'est par la Foi que la courtisane Rahab reçut les envoyés de Josué, et mérita de n'être pas enveloppée dans la ruine des incrédules : *Fide Rahab meretrix non periit cum incredulis.* (Ad Hæbr. xi.) Mais si la Foi de Jésus-Christ fut sous l'ancienne loi une si abondante source de bonheur et de gloire pour les Patriarches et les Saints de la première alliance, elle ne l'a pas moins été sous la nouvelle pour ceux qui

l'ont conservée vive et pure. C'est par la Foi qu'un paralytique obtient de l'homme Dieu la guérison de sa maladie et la rémission de ses péchés: *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua, surge et vade in domum tuam.* (Math. 9.) C'est par la Foi qu'une femme, accablée depuis douze ans d'une maladie cruelle, obtient également sa guérison subite: *Filia, fides tua te salvam fecit.* (Math. 9.) C'est par la Foi que les aveugles nés ouvrent les yeux et jouissent de la lumière: *Secundum fidem vestram fiat vobis.* (Math. 9.) C'est par la Foi que la Chananéenne voit le démon sortir du corps de sa fille qui en étoit depuis long-tems possédée: *O mulier! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* (Math. 15.) C'est par la Foi que le serviteur du centenier fut arraché des bras de la mort et rendu aux vœux ardents de son maître: *Amen dico vobis nec in Israel tantam fidem inveni.* (Luc. 7.) C'est par la Foi, par cette Foi qui produit les œuvres et enfante la charité, que la pécheresse de l'Evangile lave, essuie, embaume et baise tendrement les pieds de Jésus, et mérite la rémission de tous ses péchés: *Fides tua te salvam fecit; vade in pace,* (Luc. 7.) C'est par la Foi qu'à la porte du temple de Jérusalem et en présence de tout le peuple, un pauvre, boiteux et impotent dès le ventre de sa mère, fut subitement guéri par les mains du chef des apôtres: *Et fides dedit integram sanitatem istam in conspectu omnium vestrum.* (Act. Ap. 3.) C'est enfin par la Foi que Dieu purifie les cœurs et justifie les nations: *Fide purificans corda—et ex fide justificat gentes Deus.* (Act. Ap. 15.—ad Gal. 3.) Ce n'est donc pas sans raison que l'archevêque d'Arles l'appelle ici le plus précieux trésor des enfans de l'Eglise, puisque tant de bienfaits, tant de grâces, tant de richesses célestes en découlent comme d'une source abondante, et qu'elle seule commence, opère et perfectionne toutes les œuvres méritoires: Mais pour cela, dit St. Augustin, et

l'Ange de l'école après lui, il faut qu'elle ait ces trois différens caractères: *Credere Deo; credere Deum; credere in Deum.* (Tract. 29. in Joan.) Croire tout ce que renferment les Saintes Ecritures, et ce qui est enseigné par l'Eglise, voilà ce qu'il appelle croire à Dieu: *Credere Deo.* Croire l'existence de la nature divine en trois personnes dont la seconde s'est faite homme, voilà ce qu'il appelle croire Dieu: *Credere Deum.* Croire enfin de cette Foi qui produit l'amour et la confiance dans la miséricorde divine, voilà ce qu'il appelle croire en Dieu; *Credere in Deum.* Telle est la Foi pour laquelle il faut savoir braver et souffrir la mort.

NOTE VI.

Qu'au prix du sang d'un Dieu cette Église achetée,
Tantôt ferme et paisible, et tantôt agitée . . .

Ch. 5. pag. 254.

(6) Le vaisseau de l'Église, dessiné par la main de Dieu dès la chute du premier homme, figuré par tant de symboles jusqu'à l'arrivée du Messie, construit et lancé, pour ainsi dire, du haut des cieux sur la mer orageuse de ce monde à la naissance de Jésus-Christ, a vogué pendant trois siècles au milieu des flots de sang versé par la barbarie des empereurs payens qui avoient résolu de le détruire: et quoique le calme ait succédé à la tempête de la persécution générale sous le règne du grand Constantin, les persécutions particulières et le souffle impur des hérésies l'ont tourmenté, l'ont agité souvent, sans jamais pouvoir le submerger. Mais malheur aux chrétiens qui, effrayés à l'aspect de tous ces dangers,

comme le furent les apôtres à la vue des flots et des vents impétueux qui agitoient la barque dans laquelle ils étoient avec Jésus-Christ, accourent à lui en s'écriant: maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons: *magister, non ad te pertinet quia perimus?* (Marc. 4.) Que craignez-vous, hommes de peu de Foi? Celui qui commande aux vents et à la mer, commande aussi aux fureurs de l'enfer et aux vagues des passions humaines: elles ne passent point les limites que son doigt leur a marquées. Sachez, dit St. Ambroise, que cette Église est un vaisseau qui, souvent couvert de flots et battu par la tempête, ne peut cependant jamais faire naufrage, parce que Jésus-Christ est placé au haut du mât, c'est-à-dire sur la croix; son père céleste est à la poupe pour le gouverner; l'Esprit-Saint veille sur la proue; et douze rameurs enfin, c'est-à-dire les douze apôtres, le conduisent au port à travers les détroits périlleux et les écueils de ce monde. *Navem ecclesiam debemus accipere, quæ, etsi undarum fluctibus aut procellis sæpè vexatur, tamen nunquam potest sustinere naufragium, quia in arbore ejus, id est in cruce, Christus erigitur; in puppi pater residet gubernator; proram Paracletus servat Spiritus; hanc per angusta hujus mundi freta duodeni in portum ramiges ducunt, id est duodecim apostoli.* (de Salom. c. 4.) Non seulement l'Église est impérissable, comme le dit St. Ambroise, mais elle brille d'un éclat qui embrasse l'orient et l'occident, dit Origène: les rayons de sa lumière, ajoute St. Cyprien, remplissent tout l'univers; et selon St. Chrysostôme, il seroit plus facile d'éteindre le soleil que de la détruire. *Ecclesia plena est fulgore ab oriente usque ad occidentem.* (Hom. 30.) *Luce perfusa est, per orbem totum radios suos porrigit.* (de un. Eccl.) *Et facilius est solem extinguere quàm Ecclesiam deleri* (Hom. 4.)

NOTE VII.

Cette Eglise étoit une, et vous la divisez :

Ch. 5. pag. 254.

(7) Pour prévenir toute erreur, pour lever toute équivoque dans une pareille matière, il est bon d'observer ici qu'en jettant quelque division dans l'Eglise catholique, les novateurs n'ont point du tout altéré cette unité essentielle, qui forme un de ses caractères distinctifs et indestructibles comme elle ; mais qu'ils ont porté seulement quelqu'atteinte à cette espèce d'unité relative, qui n'est autre chose que le lien qui les attachoit à elle : en le rompant, ils se sont perdus sans lui nuire ; ils ont cessé de participer à son unité, sans qu'elle ait cessé d'être une. Car elle est comparable au soleil, dit S. Cyprien, qui, avec des rayons multipliés, n'a cependant qu'une seule lumière ; ou à un arbre qui, avec plusieurs branches, n'a cependant qu'un tronc fortement attaché à la terre par ses racines. Séparez un rayon du corps même du soleil, il n'éclairera plus, parce que l'unité de sa lumière ne peut être divisée ; rompez une branche de l'arbre, elle ne portera plus aucun fruit ; coupez toute communication entre un ruisseau et sa source, il sera bientôt à sec : de même celui qui se sépare de l'Eglise de Jésus-Christ, est un étranger, un profane, un ennemi, qui ne peut plus avoir Dieu pour père, dès qu'il n'honore plus l'Eglise comme sa mère. *Quomodo solis multi radii, sed lumen unum, et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum. . . avelle radium solis à corpore, divisionem lucis unitas non capit : ab arbore frange ramum, fructus germinare non poterit : à fonte præcide rivum, præcisus arescet . . . qui reliquit Ecclesiam Christi alienus est,*

prophanus est, hostis est; habere jam non potest Deum patrem, qui Ecclesiam non habet matrem.
[de unit. Eccl.]

NOTE VIII.

On feint d'admettre encor l'Eglise indivisible,
Sans vouloir se soumettre à son pasteur visible.

Ch. 5. pag. 254.

(8) Lorsque le schisme s'établit en France, il fut en effet singulier d'entendre l'assemblée dite nationale professer d'une part l'indivisibilité de l'Eglise sous un seul chef, et de l'autre refuser à ce même chef toute espèce de soumission; de voir un cardinal de Loménie prêtant un jour le serment du schisme, et s'obstiner le lendemain, sans l'avoir rétracté, à vivre dans la communion du saint siège; de lire enfin les longues épîtres d'un Expilly, qui intrus sur le siège de Quimper, sembloit vouloir forcer le souverain pontife à correspondre avec lui, à reconnoître son apostolat, et à lui accorder sa communion. Quelqu'inconséquentes et ridicules que fussent leurs prétentions, elles n'étoient cependant pas nouvelles: ils imitoient en cela l'impie Novatien qui, à la manière des singes, dit S. Cyprien, prompts à copier, à imiter les hommes, sans l'être, réclamoit continuellement en sa faveur la vérité et l'autorité de l'Eglise catholique à laquelle il n'appartenoit plus. *Novatianus, simiarum more que cum homines non sint, homines tamen imitantur, vult Ecclesiæ catholicæ auctoritatem sibi et veritatem vindicare.* [Epist. ad Julian.]

NOTE IX.

C'en est trop, dit Jourdan : soudain d'un bras coupable,

Il terrasse, il saisit ce vieillard vénérable,

L'entraîne, en blasphémant, aux marches de l'autel,

Et là, d'un fer tranchant, lui porte un coup mortel.

Ch. 5. pag. 256.

(9) Pour conserver plus d'ensemble, plus d'unité, plus de convenance dans la principale action de ce poème, il a fallu présenter les ecclésiastiques comme ayant été tous renfermés, réunis et massacrés dans un seul et même temple : mais pour l'exactitude historique, il faut aussi faire observer au lecteur que les deux plus grands théâtres de meurtres furent établis au couvent des Carmes, et dans le séminaire de S. Firmin. On trouvera dans la série de ces notes les listes séparées de nos martyrs, suivant le lieu de leur sacrifice, et les particularités remarquables qui auront accompagné la mort de quelques uns : quant à celle de Jean-Marie Duleau, archevêque d'Arles, il suffira de dire qu'au moment où les assassins pénétrèrent dans le Jardin des Carmes, par deux portes différentes, celle de l'Eglise, et celle du cloître que les gardes leur avoient ouvertes, ce prélat s'étoit retiré, avec un groupe d'ecclésiastiques, vers un oratoire situé à l'angle du Nord de ce même jardin : *pour le coup, Monseigneur, je crois qu'ils vont nous assassiner*, dit l'abbé de La Pannonie. *Eh bien, mon cher, répondit l'archevêque, si c'est le moment de notre sacrifice, soumettons-nous, et remercions Dieu d'avoir à lui offrir notre sang pour une si belle cause.* A peine eut-il achevé ces mots qu'un brigand s'avance, en criant ;

où est l'archevêque d'Arles ? où est-il ? M. De la Pannonie, à qui ces paroles étoient adressées, et qui se trouvoit précisément auprès du prélat, joignit les mains, baissa les yeux, garda le silence, espérant sans doute d'être immolé pour lui. Mais un autre bourreau s'adressant au prélat-même ; *c'est donc toi qui es l'archevêque d'Arles, lui dit-il ? Oui, Messieurs, c'est moi.—ah ! malheureux, c'est toi qui as fait verser le sang des patriotes d'Arles.—MM. je n'ai jamais fait couler le sang de personne, ni n'ai fait du mal à qui que ce soit de ma vie.—Hé bien, je vais t'en faire moi :* le monstre décharge alors un coup de sabre sur la tête du vieillard, et bientôt un autre sur la figure : le prélat immobile et silencieux y porte aussitôt les mains : mais un troisième coup le renverse ; et le même bourreau lui enfonce une pique dans la poitrine avec tant de violence, que le fer y reste. Il monte sur son corps palpitant pour l'en retirer ; et s'emparant en même tems de sa montre, il la présente à ses camarades, comme le trophée et le prix de sa victoire. Ainsi mourut ce vénérable prélat, vers l'entrée de la chapelle, et à très-peu de distance de l'autel et de la croix qui y étoit encore exposée.

NOTE X.

Et vous célèbre Hébert

Ch. 5. pag. 257.

(10) Mr. Louis Hébert, supérieur des ecclésiastiques, dans la maison des Eudistes, prêtre aussi zélé que savant, aussi prudent que pieux, aussi modeste que charitable, tomba sous le fer des bourreaux, comme la plus douce et la plus innocente des victimes. Il n'avoit jamais voulu consentir à quitter l'habit ecclésiastique, pour se soustraire aux recher-

ches des brigands: et c'est à lui que Louis XVI, persuadé que le moment de sa mort approchoit, écrivit ces mots sublimes, au commencement du mois d'Août 1792: *tout est perdu, tout est consommé: je n'attends plus rien des hommes; apportez-moi les consolations célestes.*

NOTE XI.

Pottier souillé d'abord, mais lavé dans ton sang :

Ch. 5. pag. 257.

(11) Pierre Pottier, ancien supérieur des Eudistes à Rouen, avoit, par la prestation du serment schismatique, donné le plus grand scandale à l'Eglise, et entraîné beaucoup d'ecclésiastiques dans sa chute. Mais Dieu, qui l'humilia par cette faute, ne permit pas que son illusion fût longue. Il se rétracta au bout de trois jours avec toute la solennité possible: et les ouvrages coulèrent abondamment de sa plume, pour éclairer les aveugles, fortifier les foibles, et ramener ceux que son exemple avoit pu séduire. La persécution le chassa bientôt de sa province, et le força de se retirer à Paris: il y donna des retraites spirituelles auxquelles on accouroit en foule: il eut enfin le bonheur de mourir pour la cause de Jésus-Christ, et de laver dans son sang la faute qu'il avoit commise.

Mr. Mouffle, vicaire de St. Méry, à Paris, après avoir partagé sa faute, partagea de même sa rétractation, son courage et sa couronne.

NOTE XII.

Cadavres palpitans, et martyrs couronnés,
 Déjà le fer mortel vous a tous moissonnés,
 Et conduit triomphans dans une autre patrie,
 Par l'opprobre à l'honneur, par la mort à la vie.

Ch. 5. pag. 257.

(12) Avant de donner ici la double liste des prêtres égorgés aux Carmes et à S. Firmin, il convient d'expliquer en peu de mots quand et comment ils le furent. Le dimanche, 2 Septembre 1792, les cent quatre-vingt prêtres, détenus aux Carmes, se rendirent, vers les trois heures, de l'Eglise où ils étoient, dans le jardin, pour s'y livrer aux exercices de leur promenade ordinaire. On remarqua cependant que les vieillards et les infirmes furent contraints d'y aller, contre l'usage. Peu de tems après, une bande d'assassins, que la gendarmerie de garde avoit introduite dans l'Eglise et dans les corridors attenans aux jardins, passèrent leurs sabres et leurs piques au travers des fenêtres fermées par des barreaux de fer, en criant: *Scélérats, voilà donc enfin le moment de vous punir.* A ces mots, les prêtres se retirèrent dans le fond du jardin, s'agenouillèrent tous ensemble, offrirent à Dieu le sacrifice de leur vie, et se donnèrent mutuellement la dernière bénédiction. Peu de tems après, les brigands, au nombre de quinze ou vingt, pénétrèrent dans le jardin, et se portèrent vers les ecclésiastiques, qui s'étoient alors partagés en deux groupes. Le Père Giraud, directeur des dames de Ste. Claire, à Paris, fut le premier qui, assis au bord d'un bassin, occupé à réciter son bréviaire, et imperturbable aux cris des brigands, reçut un coup de sabre qui, l'ayant tué, joignit le tribut de son sang

au tribut de louanges qu'il payoit à Dieu. Mr. Salins, chanoine de Couzerans, fut le second qui, s'avancant au devant des bourreaux pour leur adresser la parole, tomba mort d'un coup de fusil qu'on déchargea sur lui. Alors commença le colloque et le massacre de Mgr. l'archevêque d'Arles, tel que nous l'avons rapporté ci-dessus : pendant le meurtre de ce prélat, un grand nombre de prêtres s'étoit réfugié dans la chapelle, et les autres étoient répandus et poursuivis dans les allées : les assassins fondirent particulièrement sur ces premiers : les pistolets et les fusils déchargés à bout-touchant, au travers des barreaux, sur tant d'ecclésiastiques à genoux, en tuèrent beaucoup. Dans cet espace étroit, les victimes tomboient les unes sur les autres, et le sang des morts-jaillissoit jusque sur la figure des vivans. Ce fut au milieu de ce carnage que Mgr. l'Évêque de Beauvois eut la jambe cassée d'une balle qui l'atteignit. Pendant ce tems-là, le reste des brigands poursuivoit et massacroit les autres prêtres qu'on chassoit comme une troupe de bêtes fauves. Cependant, à la tête d'une nouvelle cohorte d'assassins, arriva un commissaire de section nommé Violet, qui s'écria : *Arrêtez, citoyens, arrêtez : c'est commencer trop tôt, et d'ailleurs ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.* On fit alors rentrer tous les prêtres dans l'Eglise : on les renferma dans le chœur. Ce fut alors que, pour procéder plus méthodiquement et plus sûrement aux massacres, le commissaire vint établir son redoutable tribunal à la porte du corridor qui conduit de l'Eglise au jardin : les bourreaux, armés de sabres, de piques et de massues, se placèrent au haut et au bas de l'escalier qui y aboutit ; et ce fut là le champ de l'holocauste, l'échafaud choisi pour la mort des victimes qui restoient encore au nombre de cent, ou environ, prosternées dans le sanctuaire au pied de la croix, et environnées des brigands qui, comme des lions rugissans, veilleoient sur leur proie et la dévoroient des yeux. Tel fut

l'ordre établi pour ces exécutions: deux bourreaux alloient à la porte du sanctuaire, appelloient deux victimes et les conduisoient devant le commissaire Violet qui, après avoir pris leurs noms et leur refus de serment, les rendoit aux assassins qui les conduisoient sur le perron fatal où elles étoient aussitôt immolées au bruit des cris de joie et des chansons cannibales. Après la mort de celles-ci, on alloit en chercher deux autres, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ces massacres se prolongèrent jusqu'à huit heures du soir, et l'on ouvrit ensuite les portes pour faire croire que le peuple y avoit pris quelque part.

Le lendemain, 3 Septembre 1792, à cinq heures du matin, les bourreaux avoient environné déjà le séminaire de St. Firmin: ils y pénétrèrent bientôt, et conduisirent tous les prêtres dans la rue: mais craignant que, dans le tumulte du massacre, il ne s'échappât quelque victime: ils les firent rentrer, et les immolèrent dans leurs chambres ou dans les corridors, soit en les perçant de coups, soit en les précipitant du haut des fenêtres du second étage dans la rue: et aussitôt qu'il tomboit un prêtre, des femmes-tygres, armées de massues, se jettoient sur lui, comme des furies infernales, l'assommoient, et le déchiroient en lambeaux au cri de *vive la nation*.

LISTE DES PRETRES MASSACRÉS AUX CARMES.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>
J. M. Duleau,	archevêque d'Arles.
Fr. Jo. de la Rochefoucauld,	ev. de Beauvais.
P. L. de la Rochefoucauld,	ev. de Saintes.
Fr. L. Hébert,	sup. des Eudistes.
Le Franc,	sup. des Eudistes, à Caen.
Gab. Desprès,	vic. gén. de Paris.
	Torame,

Noms.

Qualités.

Thorame,	vic. gén. de Toulon.
Thorame,	vic. gén. de Blois.
De Lubersac,	aum. de Mme. Victoire.
Jac. Jul. Bonneau,	vic. gén. de Lion.
Arm. Foucault,	vic. gén. d'Arles.
Pagéry,	vic. gén. d'Arles.
De Fargues,	vic. gén. de Clermont.
Langlade,	vic. gén. de Rouen.
J. Tessier,	vic. gén. de Tulle.
De Marembeau,	vic. gén. de Limoges.
Ambr. Chevreux,	sup. gén. des Bénédict. de St. Maur.
L. Barreau,	relig. Bénédictin.
D. Massey,	relig. Bénédictin.
Gallais,	sup. des Robertins.
Fr. Urb. Salins,	chan. de Couserans.
J. Fr. Bousquet,	prêtre aux Eudistes.
J. Fr. Savines,	sup. des clercs à S. Sulpice.
J. Ph. Marchand,	vic. de Niort.
P. Londry,	vic. de Niort.
Kéraurun	provis. au coll. de Navarre.
J. Lacan,	prêtre de l'hôp. de la pitié.
Jos. Bécavin,	prêtre de Nantes.
Th. Nic. du Bray	prêtre de S. Sulpice.
J. Grillet,	sup. du sémin. de Beauvais.
Millou,	préd. ancien Jésuite.
Ch. Fr. le Gué,	préd. ancien Jésuite.
Ant. Aug. Nogier,	chapel. des Ursulines.
Jos. Mar. Télixier,	vic. à St. Sulpice.

*Noms.**Qualités.*

J. Fr. Le Burté,	gard. des Cordeliers
L. Fr. Rozé,	curé du dioc. de Rouen.
J. Charton de Millet,	prêtre sans dénomination.
J. Ant. Guilleminet,	prêtre de St. Roch.
L. Boubert,	diacre à St. Sulpice.
J. Jos. Thierry,	acolyte.
J. Cés. de Rostaing,	diacre de Lion.
L. L. Gaultier,	aum. des incurables.
Oliv. Le Febvre,	aum. de la miséricorde.
Massein,	prêtre de St. Sulpice.
Dumas,	prêtre sans dénomination.
Ravinet,	diacr. de Nancy.
Goguin,	prêtre de S. Sulpice.
Luzeau,	prêtre aux Eudistes.
Guérin,	prêtre à S. Sulpice,
Ploquin,	vic. du dio. d'Angers.
Guéneau,	curé d'Alone, en Anjou.
Cussac,	sup. des Phil. à St. Sulpice.
Nézel,	acolyte, institut. à Issy.
Duteil,	pr. de St. Franc. de Sales.
Le Breton,	pr. de St. Franc. de Sales.
Laugier,	pr. de St. Franc. de Sales.
Colin,	curé du dioc. de Langres.
Guillomot,	pr. de St. Franc. de Sales.
Gagnères Desgranges,	ancien Jésuite.
Menuret,	sup. de St. Fr. de Sales, à Issy
Le Clerc,	pr. de St. Nicol. du Chardonneret.
Le Meusnier,	vic. de Mortagne.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>
Nativel,	vic. d'Argenteuil.
Nativel,	vic. de Lonjumeau.
Psalmon,	sup. des sulpic. à Laon.
Hourier,	prêtre de St. Sulpice.
Rousseau,	prêtre de St. Sulpice.
Maignen,	curé du dioc. de Rouen.
De Launay,	prof. de rhét. à Rennes.
Jequin,	vic. de St. André des arcs.
La Porte,	vic. de Brest.
Le Rousseau,	direct. de la Visitation.
Barret,	prêtre de St. Roch.
Villecroin,	direct. des religieu. de Pellechasse.
De Ruelle,	vicaire de St. Gervais.
Dufour,	vic. des Maisons.
Aubert,	curé de Pontoise.
Monge,	prêtre de Beaune.
Girault,	direct. des Rél. de Ste. Elizabeth.
Chaudet,	pr. de St. Nicolas des Champs.
Le Clerc,	Secrét. du sup. de la doct. Chrétienne.
Volondal,	prêtre de Limoges.
Estdard,	curé de Charonne.
Abraham,	curé du dioc. de Rheims.
Saurin,	prêtre aux Eudistes.
Thomas,	direct. aux Ursulines.
Freteyre-Durvé,	ancien Jésuite.
Le Jardinier,	curé du dioc. de Coutances.
Beraud du Perron,	prêt. aux Eudistes.
Mauduit,	curé du diocèse de Sens.

Noms.

Qualités.

Samson,	vic. de St. Gilles, à Caen.
R. Nic. Poret,	curé de Boitron, dioc. de Seez.
Hermès,	prêtre et docteur de Sorbonne.
Baagné,	prêtre sans dénomination.
Longuet,	chan. de St. Martin de Tours.
Delfaut,	archiprêtre de Sarlat.
Balmain,	prêtre aux Eudistes.
Guédon,	curé du dioc. de Meaux.
Jamin,	prêtre aux Eudistes.
Beaulieu,	prêtre aux Eudistes.
Clairét,	aumônier d'hôpital,
Grasset,	ancien Jésuite.
Le Bif,	prêtre aux Eudistes.
Boucherette,	prêtre sans dénomination.
Dardan,	prêtre aux Eudistes.
Portier,	prêtre du dioc. de Sens.
Du Buisson,	curé de Barville, dioc. de Sens.
Le Mercier	prêtre de St. Eustache.
Augeard,	prêtre sans dénomination.
Landeveau,	prêtre sans dénomination.
Pellier,	curé de Montigny.
Morel,	capucin allemand.
De Saint-Rémi,	chanoine de * * * *
De Saint Sauveur,	chanoine de Sens.
Thorame,	prêtre sans dénomination.
Robert,	diacre de Luçon.
Saint Martin,	curé du diocèse de Seez.
Millou,	ancien Jésuite.

*Noms.**Qualités.*

Chériot,	prêt. de S. Jacques la boucherie.
Bertholet,	prêtre sans dénomination.
Pontus,	vic. de St. Sulpice.
Verrier,	prêtre sans dénomination.
Vareille,	prêtre sans dénomination.
Hourrier,	prêtre de St. Sulpice.
Deslandes,	prêtre sans dénomination.
Banquère,	prêtre sans dénomination.
Auzard,	prêtre sans dénomination.
Camoussary,	prêtre sans dénomination.
Allais,	prêtre sans dénomination.
Eslevé,	prêtre sans dénomination.
Féritre,	prêtre sans dénomination.

LISTE DES PRETRES MASSACRÉS AU SÉMINAIRE
DE ST. FIRMIN.

Jos. Ma. Gros,	curé de St. Nic. du Chardonneret.
L. Jo. François,	supér. du sém. de St. Firmin.
Ma. Ant. Ph. Fauconnet,	supér. des Trente-trois.
Eust. Félix,	super. de la doct. chrétienne.
R. Fr. Guérin du Rocher,	supér. des nouv. convertis.
Guérin Du Rocher,	prêtre aux nouv. convertis.
R. Ma. Audrieux,	sup. du sémin. de Ste. Anne.
P. Brice,	vic. génér. de Beauvais.
Ant. Beaupoil de St. Aulaire,	Bachel. en Sorbonne.

Noms.

Qualités.

P. Bouzé,	prêtre sans dénomination.
Jos. Ch. M. Bernard,	bibliothécaire de St. Victor.
Jos. Bonnet de Prade,	prêt. sans dénomination.
Cl. Bouchot,	procu. de la doctrine chrétienne.
P. P. Balzac,	prêt. de St. Nic. du Chardonneret.
Nic. Bize,	prêt. de St. Nic. du Chardonneret.
Binard,	profess. émérite du coll. de Navarre.
P. Briquet,	profess. de théol. au coll. de Navarre.
Ch. Carnus,	vic. du diocèse de Rhodéz.
S. Costa,	prêt. du Sémin. du Saint-Esprit.
Nic. Colin,	curé du dioc. de Langres.
Jos. Ch. Caron,	curé du dioc. de Meaux.
Jos. P. Duval,	vic. de St. Etienne du Mont.
Jacq. de Lalande,	prêtre sans dénomination.
Jacq. du Four,	prêtre du dioc. de Mâcon.
Den. Clau. Duval,	aumônier de l'hôp. de la pitié.
J. Jos. de Lavèze,	prêt. de l'Hôtel-Dieu de Paris.
Jos. P. Lézan,	vicaire de Dugny.
Jul. Lézan,	vicaire près de Valogne.
Bertr. Ant. de Copeine,	vic. dans le dioc. de Paris.
Jos. Falcoz,	prêt de l'hôpit. de la pitié.
G. Jos. Fautrel,	aum. des enfans trouvés près N. D.
Phil. Fougères,	curé du diocèse de Nevers.
Jacq. Pangonnet de Sortret,	prêt. sans dénomination.
Jér. Georg. Giroult,	vic. de Gênévrières.
P. Jos. Garrigues,	prêtre sans dénomination.
Et Mich. Gillet,	prêt. de St. Nic. du Chardonneret.
Nic. Gandreau,	prêtre sans dénomination.

Noms.

Qualités.

Yv. And. Guillon,	prêtre sans dénomination.
Jul. Fr. Hédouin,	chapel. de la Compassion.
Clau. Pons,	chan. règ. de Ste. Gèneviève.
El. Hergne du Route,	prêtre sans dénomination.
P. Fr. Hénoch,	profess. au coll. du Card. Le Moine.
P. Saint-James,	aumônier de la Pitié.
Yv. Jo. P. Kervisier,	prêt. de St. Jacques Du-haut-pas.
J. B. Le Roi,	prêtre sans dénomination.
Mich. Le Ber,	curé de la Magdel. à Paris.
Mart. Fr. Ale. Loublier,	curé de * * *
P. L. Leclerc,	secre. du sup. de la doct. chrétienne.
L. Jos. Math. Lasnier,	pr. de St. Nic. du Chardonneret.
Jos. Le Maitre,	prêt. de St. Nic. du Chardonneret.
Gil. L. Symph. Lanchon,	dir. des rélig. de Port-Royal.
J. B. Le Grand,	profess. de Phil. à Lisieux.
M. Fr. Moufle,	vicaire de St. Méry.
Fr. Jos. Meusnier,	vicaire de Mortagne.
Jos. L. Ovief,	prêt. de S. Nic. du Chardonneret.
Hen. J. Millet,	vic. de St. Hippolite.
Cl. L. Marmotan,	c. de Compans, dioc. de Meaux.
Cl. Silv. Maynaud,	prêt. sans dénomination.
J. Mich. Phelippeau,	prof. émér. au Coll. de Navarre.
P. Potier,	sup. de l'oratoire à Rouen.
Jacq. Leon Rabé,	prêt. des enfans trouvés, près N. D.
Nic. Ch. Rousset,	prêt. de St. Nic. du Chardonneret.
P. Rob. Régnier,	prêtre instituteur.
Jacq. Lo. Schmitz,	curé du Coll. du Card. le Moine.
J. Ant. Second,	prêtre de l'hôpit. de la pitié.

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>
L. Duval,	prêt. de l'hôpit. de la Pitié.
P. Jacq. Turményes,	grand maît. du Coll. de Nav.
R. Jos. Kervise,	prof. émér. du Coll. de Nav.
Guill. Vialard,	prêtre sans dénomination.
J. Fr. M. Ben. Vourlat,	ancien Jésuite.
Ch. Vict. Veret,	prêtre de St. Nic. du Chardonneret.
Nic. Verron,	directeur de religieuses.
André,	prêtre sans dénomination.
Mich. And. Silvestre,	prêtre sans dénomination.
Jos. H. Guillier,	prêtre sans dénomination.
Yv. And. Guillon,	prêtre sans dénomination.
P. Louis Jorat,	prêtre sans dénomination.
Clau. Ponsey,	prêtre sans dénomination.
L. Fr. Rigot,	prêtre sans dénomination.

Il faut ajouter à ces deux Listes environ cinquante autres prêtres qui, entassés dans les maisons des Carmes et de St. Firmin la veille des massacres, périrent avant que leurs noms eussent été inscrits sur les listes que les prisonniers avoient faites eux-mêmes, et qu'ils se transmettoient, pour conserver soigneusement le souvenir de leurs liens communs.

NOTE XIII.

C'est comme un corps unique en deux corps glorieux;
Et leurs esprits groupés s'envolent dans les cieux.

Ch. 5. pag. 258.

(13) Si le même fer n'a point percé MM. de La-rochefoucauld, Evêques de Beauvais et de Saintes, comme on le suppose dans ce poème, pour avoir occasion de peindre l'étroite et sainte amitié de ces deux prélats, les mêmes sentimens du moins les ani-

moient, le même instant les vit périr, et la même palme les couronna. On a déjà vu que Mgr. l'évêque de Beauvais, blessé d'une balle et ne pouvant plus marcher, avoit été transporté par ses propres bourreaux, et avec une sorte de respect, du fond de la chapelle du jardin jusque dans l'Eglise, et déposé sur un matelas : pendant ce tems-là Mgr. l'évêque de Saintes s'écrioit : *Où est mon frère ? ô mon Dieu ! ne me séparez pas de mon frère.* Alors averti, par M. l'abbé Bardet, du lieu où on l'avoit déposé, il y accourut, le serra dans ses bras, et protesta de ne plus s'en séparer : mais la fureur des assassins l'en arracha avec violence, et le ramena dans le chœur avec les autres victimes. Il ne marcha cependant au martyre que parmi les derniers ; et à peine eut-il été frappé du coup mortel, que deux ou trois brigands entrèrent dans l'Eglise en criant : *Où est Fr. Jos. de Laroche-foucauld, évêque de Beauvais ?* Les gendarmes en faction près de son lit, le leur montrèrent ; et il leur dit aussitôt, en présentant sa jambe sanglante et cassée : *je ne refuse pas, messieurs, d'aller mourir comme les autres ; mais vous voyez que je ne puis marcher : je vous prie d'avoir la charité de m'aider vous-même à me rendre au lieu du supplice.* Les bourreaux le soulevèrent alors par dessous les bras, le conduisirent avec une humanité barbare jusqu'au champ de l'holocauste où il mourut sur le corps encore palpitant de son généreux frère.

NOTE XIV.

L'amitié s'abandonne à des élans sublimes,
Et les liens du sang vout doubler les victimes.

Ch. 5. pag. 259.

(14) Il paroît que, dans ces jours de mort et de carnage, plusieurs frères voulurent avoir la consolation de mourir ensemble et de remporter la même

couronne. Les bornes étroites de ces notes ne permettent pas de rapporter en détail la mort sublime et les sacrifices de MM. Thorame, Lézan, Benoît, Guérin, et Duval : mais celle de MM. Nativel, l'un vicaire d'Argenteuil, et l'autre de Lonjumeau, est trop admirable pour ne pas en faire le récit particulier : ils avoient logé dans la rue de Bussy, et s'y étoient fait des amis qui au moment du massacre vinrent aux carmes pour les réclamer et les sauver : ils attestèrent que ces deux ecclésiastiques n'avoient jamais troublé personne ; qu'ils étoient de très-bons et très-paisibles citoyens ; et que, s'ils n'avoient pas la religion constitutionnelle, la constitution elle-même leur permettoit de suivre celle qu'ils voudroient. Ces raisons gagnèrent le commissaire Violet qui les absout, et les bourreaux les laissèrent partir : mais à peine furent-ils à quatre pas de là, qu'on les rappella en leur disant : *un moment, MM. un moment ; il nous faut le serment de la liberté et de l'égalité.* Les deux frères répondirent qu'ils aimoient mieux mourir que de le prêter. On leur laissa un moment de réflexion qu'ils passèrent à s'encourager à la mort, tandis que leurs protecteurs et leurs amis les pressaient de sauver leur vie en obéissant : mais ils persistèrent dans leur refus, et les personnes généreuses qui étoient accourues pour les sauver, eurent la douleur de les voir expirer sous le fer des assassins.

NOTE XV.

Mais quel noble guerrier, quel vieillard décoré,
Vont, au prix des combats, joindre un prix plus sacré?

Ch. 5. pag. 259.

(15) Dans ces momens de deuil et d'affliction profonde, qu'il est doux, qu'il est consolant pour

l'Eglise, de compter au nombre de ses glorieux martyrs deux guerriers dont l'héroïque sainteté égala celle des ministres de nos autels. Généreux défenseurs de l'autel et du trône, soldats de Jésus-Christ et des Bourbons, leurs maîtres, après avoir combattu, vécu, vaincu pour la cause légitime et la gloire de la terre, ils ont également su combattre, vaincre et mourir pour les intérêts et la couronne du ciel.

M. J. Ant. Jos. De Villette, capitaine commandant au régiment de Barrois, et chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis, après avoir été pendant quarante ans l'admiration de ses frères d'armes, s'étoit retiré au séminaire de S. Firmin depuis six ans, pour y terminer ses jours loin du tumulte du monde, et dans ces exercices de piété qui consolent des maux de la terre et mûrissent pour le bonheur du ciel. Au moment où cette maison fût envahie pour convertir son enceinte en prison, et tous ses habitans en prisonniers d'état, on lui conseilla de demander sa liberté qu'il étoit presque sûr d'obtenir : *je m'en garderai bien*, répondit-il, *je suis ici trop bien, et trop heureux de souffrir avec vous*. Il commença dès lors à se préparer plus spécialement au martyre, en participant tous les jours à la sainte communion : et armé de ce divin bouclier, non pour parer les traits, mais pour les recevoir avec courage, il mourut, en héros chrétien, sans se défendre, et triompha sans résister.

Mr. Régis de Valons, ancien officier au régiment de Champagne, dirigé depuis long-tems dans les voies du salut par Mr. Guilleminet, prêtre de St. Roch, ne voulut point se séparer de son directeur, lorsqu'on vint l'arrêter et le conduire prisonnier dans l'Eglise des Carmes : il l'y suivit comme son chef en un jour de bataille. Sa piété constante, son assiduité à la prière, ne le cédoient point à celles des plus saints prêtres, et il préféroit ses honorables fers à la liberté qu'il auroit pu facilement obtenir. Soit pendant le repos, soit aux exercices de piété, soit à la promenade,

on le voyoit toujours à côté de Mr. Guilleminet, son ami, son consolateur et son père en Jésus-Christ. Il ne l'avoit point quitté pendant les premiers massacres du Jardin : il étoit ensuite rentré dans l'Eglise avec lui ; et quand il l'entendit appeler au martyre, il se leva pour l'y suivre : tous les deux y marchèrent donc d'un pas égal et tranquille, l'un récitant son bréviaire, et l'autre lisant l'Ecriture sainte. Une amitié céleste les avoit unis : ils s'en donnèrent le dernier témoignage, s'embrassèrent et moururent.

NOTE XVI.

L'un croit appercevoir son pasteur légitime,
Court, le poursuit, l'atteint, et couronne son crime.

Ch. 5. pag. 260.

(16) Telle fut en effet la mort de M. Gros, curé de St. Nicolas du Chardonneret, sur la paroisse duquel se passaient toutes ces horreurs. Au moment où les assassins se répandirent dans la maison de St. Firmin, où il étoit détenu, il distingua un de ses paroissiens au milieu d'eux, et lui dit : *je vous connois, mon ami ; vous êtes de ma paroisse.*—*Et moi aussi je vous connois,* répondit le monstre, *et je sais bien que vous m'avez rendu plusieurs services.*—*Est-ce donc ainsi que vous m'en payez ?* répliqua le bon pasteur.—*Ma foi, je ne saurois qu'y faire,* dit l'assassin ; *ce n'est pas ma faute : la nation me paye ; et la nation le veut ainsi.* En achevant ces mots, il fit signe à ses compagnons d'approcher : ils saisirent tous ensemble le prêtre vénérable, et le précipitèrent du haut des fenêtres du second étage dans la rue. Sa tête fut aussitôt détachée du corps qui palpitoit encore, et tandis qu'on la promenoit dans les rues au haut d'une pique, son

testament, trouvé dans une de ses poches, fut ouvert à la section, et l'on y lut le legs de tous ses biens en faveur des pauvres de sa paroisse.

NOTE XVII.

Hébert est à la Force: il commande, il préside,
Et veillant sur le meurtre avec autorité,
Joint la forme insultante à la férocité.

Ch. 1. pag. 260.

(17) Quoique cet ouvrage soit particulièrement consacré à la mémoire des confesseurs de la Foi, égorgés en haine de la religion catholique, il est bon de remarquer ici que les massacres ne se bornèrent point au couvent des carmes, et au séminaire de St. Firmin: il y eut beaucoup d'autres endroits où le prêtre et le citoyen, l'innocent et le criminel, l'ami du trône et le ministre des autels, reçurent la mort sans autre formalité préalable que la présence d'un prétendu commissaire de section ou de police, beaucoup plus cruel et plus coupable que les bourreaux mêmes. Outre ces deux maisons de retraite, transformées en maisons d'arrêt, où plus de 250 ecclésiastiques furent cruellement immolés, il périt à l'hôtel de la Force, où présidoient les deux municipes Hébert et l'Huillier, plus de 600 personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe; au grand Châtelet, plus de 400; à la conciergerie, plus de 500; à bicêtre plus de 6000 dans l'espace de trois jours que durèrent les massacres de cette prison; au cloître des Bernardins 73; à l'abbaye plus de 400; à la salpêtrière plus de 100; enfin sur le pont-au-change, sur la place dauphine, et dans les rues, il périt un nombre considérable, mais inconnu, de personnes arrachées des pri-

sons, ou égorgées à mesure qu'on les arrêtoit aux barrières. Telle fut l'horreur et la multitude de ces massacres que les plus modérés bornent à 10,000 le nombre des victimes, tandis que le législateur Louvet, en parlant de ces jours de meurtre le 29 Octobre 1792, ne balançait point à les porter au nombre de 28,000 : et ce Jacobin forcené, conspirateur infâme du 10 Août, a bien connu sans doute les victimes du 2 Septembre. Mais nous nous bornerons à parler des théâtres de sang où les ministres des autels eurent le bonheur de remporter la palme du martyre. Des huit ou dix prêtres qui se trouvoient à la Force, deux échappèrent à la mort : l'un, vicaire de province, et fils d'un laboureur, entraîné devant les juges assassins par les citoyens bourreaux, leur dit. *Je suis fils d'un simple paysan. Vous pouvez m'ôter la vie ; vous ne me rendrez pas celle de mon père. J'étois entouré d'une foule de gens qui vouloient me tuer, parce que j'ai refusé un serment contraire à ma conscience : mon père accourut pour me sauver la vie, et les assassins le massacrèrent à mes pieds. J'aurois donné ma vie pour lui, et j'allois la perdre aussi quand les cavaliers accourus m'enlevèrent. Les juges de mon pays n'ont pas voulu me condamner : vous pouvez le faire, si vous voulez : que me seroit la vie ! vous ne me rendrez pas celle de mon père.* Son éloquence aussi simple, aussi naïve que les champs qui l'avoient vu naître, sa piété filiale, et son dégoût de la vie depuis la mort de son père, touchèrent ces cœurs de bronze et les amollirent : on le revêtit d'un habit de soldat, et il fut sauvé. M. Flaust, curé des Maisons, près de Paris, le fut aussi. Absous au redoutable tribunal de l'Huillier, et n'ayant point été écroué sous sa qualité de prêtre, il crut pouvoir prêter le serment de la liberté et de l'égalité qu'on exigea de lui en le mettant en liberté. Ceux qui périrent sont MM.

Noms.

Bottex,

Qualités.

curé de Neuilly-sur-Ains.

Noms.

Qualités.

Estard,	curé de Charonne.
De La Gardette,	chapelain au Marais.
Bertrand,	frère de l'ex-ministre, auxquels il faut
ajouter quatre ou cinq autres inconnus.	

NOTE XVIII.

Plus loin c'est un bûcher, dont la flamme ondoyante
 Consume en murmurant, la victime vivante.

Ch. 5. pag. 261.

(18) Ce fait horrible, quelque incroyable qu'il paroisse, est attesté par un témoin oculaire, qui, peu de tems après les massacres, a publié un petit ouvrage intitulé : *Idée des horreurs commises à Paris &c.*—Sur la place dauphine, dit-il, le peuple avoit allumé un grand feu devant lequel furent rôties plusieurs personnes, tant hommes que femmes. La Comtesse de Périguan y fut traînée avec ses filles. Toutes trois furent mises nues, frottées d'huile par tout le corps, et brûlées à petit feu. Les cris perçans de ces victimes étoient étouffés par les chants et les cris de joie de ces cannibales dansant autour du feu. L'ainée des demoiselles, qui n'avoit pas encore quinze ans, supplioit en grâce qu'on lui arrachât la vie, pour la délivrer de cet horrible supplice. Un jeune homme courut à elle et lui tira un coup de pistolet dans le cœur. La populace en fut si irritée qu'elle se saisit du jeune homme, et le jeta dans le feu, en lui criant qu'il falloit qu'il souffrît à sa place. Quand la comtesse fut rôtie, on amena six prêtres : les brigands coupèrent un morceau de la chair à Mme. de Chèvres, et le présentèrent à manger à ces prêtres. Ceux-ci fermèrent les yeux et ne répondirent

rien. Alors le plus âgé de ces prêtres, homme d'environ 60 ans, fut deshabillé et rôti: le peuple dit aux autres qu'ils trouveroient peut-être plus de goût à la chair d'un prêtre, qu'à celle d'une comtesse. Alors les cinq ecclésiastiques s'embrassent les uns les autres, et se précipitent ensemble au milieu des flammes. Les barbares s'efforcèrent de les en retirer, afin de prolonger leurs tourmens; mais ils étoient déjà étouffés par la fumée et par les flammes.

NOTE XIX.

Vers les antiques murs d'un pompeux monastère,
Un théâtre de sang rougit encor la terre.

Ch. 5. pag. 261.

(19) C'est aux prisons de l'abbaye de St. Germain que l'huissier Maillard présidoit en qualité de *grand ordonnateur des massacres*, et c'est-là que périrent MM. Chapt de Rastignac, vic. gén. d'Arles, et Lenfant, prédicateur célèbre par la solidité de ses discours, la noblesse de son éloquence et la majesté de sa diction. Pendant qu'on égorgeoit dans les cours, ils eurent le bonheur d'être conduits l'un et l'autre dans la chambre d'où les victimes royalistes de Danton partoient pour aller au supplice; et oubliant le sort qui les attendoit eux-mêmes, ils prêchèrent à leurs compagnons d'infortune la plus entière résignation aux volontés de Dieu: ils élevèrent leurs ames vers le ciel, et les remplirent tous de cette douleur profonde et salutaire qui ouvre aux plus grands pécheurs les portes de la félicité éternelle. A peine eurent-ils prononcé sur eux les paroles sacramentales de l'absolution, que M. de Rastignac, vieillard octogénaire, exténué par les

travaux, affoibli par une longue maladie, et chancelant sur ses jambes, mais avec une ame pleine de force et de vigueur, se rendit devant le juge qui le fit appeller, fut ensuite entraîné au lieu de l'hécatombe, et au signal convenu, le coup mortel tomba sur la tête de la victime. M. l'abbé Lenfant fut appelé après lui; et dès qu'il parut au milieu des bourreaux, le peuple, cédant aux premiers sentimens d'une ancienne et juste vénération, s'écria plusieurs fois: *grace, grace*, et demanda que son apôtre vécût. Les assassins y consentirent et le lâchèrent: mais il n'avoit fait que quatre pas hors de la foule, et il se retournoit pour remercier ceux qui l'avoient sauvé, lorsque quatre brigands, envoyés par Maillard qui regrettoit sa proie, s'en saisirent de nouveau, et l'orateur des vérités saintes ne fit qu'élever les yeux et les mains au ciel en disant: *Je vous remercie, ô mon Dieu, de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi.* Il se mit à genoux et tomba sous le fer des bourreaux. Il périt au même lieu plus de quarante ecclésiastiques dont on n'a pu se procurer que les noms suivans:

De Boisselin,	ancien agent du clergé.
Saint Clair,	vic. génér. de Die.
Royer,	curé de S. Jean en Grève.
Gervais,	sec. de Mgr. l'arch. Paris.
Rateau,	docteur de Sorbonne.
Laveau,	vicaire de St. Leu.
Simon, jeune,	prêtre sans dénomination.
Martin,	prêtre de Saint Jacques.
Fontaines,	prêtre des Saints Innocens.
Le Danois,	prêtre de St. Roch.
Benoît, l'ainé,	prêtre sans dénomination.
Benoît, jeune,	prêtre sans dénomination.

Capeau,	prêtre sans dénomination.
Neveu,	prêtre sans dénomination.
Despommerais,	prêtre sans dénomination.

NOTE XX.

Heureux tous ces mortels qui près d'être égorgés,
Par un bras invisible ont été protégés !

Ch. 5. pag. 263.

(20) Si Dieu voulut éprouver l'Eglise de France au creuset d'une si cruelle tribulation : s'il permit le massacre de tant de victimes, il permit aussi le salut de quelques unes ; et c'est par la main même des bourreaux qu'il se plut quelquefois à les sauver. Il en est qui, tels que M. l'abbé de la Pannonie, n'ont échappé à la mort qu'après avoir été percés de coups : d'autres, tels que M. Dutillet, ont été protégés par quelques assassins las du carnage, ou inspirés du ciel. Mais ce n'est point ici le lieu d'expliquer en détail comment et par qui ces prêtres nous ont été conservés : il suffira d'en donner les listes distinctes, comme nous l'avons fait de ceux qui ont été immolés.

*Liste des prêtres échappés au massacre du couvent
des Carmes.*

De Rochemure,	vic gén. de Senlis.
Du Tillet,	abbé de S. George du Maine,
La Pannonie,	chanoine de Cahors.
De Douay,	chan. de Valenciennes.
Berton,	chan. de Lion.

Roger,	curé du dioc. de Chartres
Fronteau,	curé du Pont de Cé.
Bardet,	curé de la Ferté Aleps.
Le Roux,	vic. du dioc. de Nantes.
Pradignac,	prêtre de St. Sulpice.
Barbé,	prêtre de St. Sulpice.
Grayo,	prêtre de St. Sulpice.
Montfleury,	prêtre de St. Sulpice.
De Lépine,	prêtre de St. François.
De Lostande,	prêtre.
Carby,	prêtre Irlandois.
Breillot	prêtre de S. Eustache.
Imberty,	prêtre du coll. de Navarre.
Turc,	chap. des Filles St. Thomas.
Guinal,	chap. des relig. de Ste. Elizabeth.
Guyard,	chapelain de la Miséricorde.
Martin,	aumônier de la marine.
Michel,	diacre au sémi. des missions étrangères.
Estève,	frère des écoles chrétiennes.
Le Tellier,	Minoré.
Forestier,	sans dénomination connue.
De Ferrière,	bachelier de Sorbonne.
Camoussary,	prêtre sans dénomination.
De Rest,	sans dénomination connue.
Dusaussor,	sans dénomination connue.
Godard,	vicaire général de Toulouse, sauvé par
Pabbé Fauchet,	le 1 Septembre, veille des mas-
sacres.	

Liste des prêtres échappés au massacre de St. Firmin.

De Laleu,	vic. de St. Eustache.
Magnelin,	vic. de St. Hippolite.
Lhomond,	profess. au coll. du card. le Moine.
Lafontant,	prêtre de St. Nic. du Chardonn.
Bouchard,	prêtre de St. Nic. du Chardonn.
Nolland,	prêtre du coll. de Navarre,
Laurent,	prêtre du coll. de Navarre.
Gomer,	prêtre de la congr. de St. Lazare.
Lestang,	prêtre sans dénomination.
De Langres,	prêtre sans dénomination.
Boulangier,	procureur du sem. de St. Firmim.
Dumoulin,	prêtre sans dénomination.
Le Doux,	vicaire dudioc. de Paris.
Adam,	prêtre sans dénomination.
Martin.	prêtre sans dénomination.

NOTE XXI.

“ Et j’apporte à vos pieds, dans ces jours trop funestes,

“ Des auteurs de mes jours ces détestables restes.

Ch. 5. pag. 264.

(21) Qu’il en coûte de souiller sa plume et d’effrayer la postérité par d’aussi épouvantables récits ! ils sont le patrimoine de l’histoire ; mais elle ne les réclame qu’avec horreur : et pour l’honneur de ma patrie, je les passerois peut-être sous silence, si d’autres écrivains ne les avoient pas déjà publiés.

Le 3 Septembre, 1792, à dix heures du soir, dit l'auteur que j'ai déjà cité, un nommé Philip, domicilié dans la rue du Temple, vint au club des Jacobins dont il étoit membre. Il portoit une grande cassette. Il monte à la tribune, fait un long discours sur le patriotisme, et conclut que tout patriote, qui préfère les liens du sang et de la nature aux liens du patriotisme, doit être regardé comme un aristocrate; et que tout Jacobin doit se défaire de ses amis, de ses proches parens, s'ils ne pensent pas en patriotes. A ces mots il ouvre sa cassette; il en tire les têtes de son père et celle de sa mère, qu'il avoit coupées, dit-il, parce qu'il n'avoit jamais pu leur persuader d'entendre la messe d'un prêtre constitutionnel. De longs, de bruyans applaudissemens s'élèvent de toutes les parties de la salle, et il est décidé que les deux têtes seront enterrées dans la salle même, sous les bustes élevés à Brutus, et à Ankerstrom, (assassin de roi Gustave) derrière le fauteuil du président,

NOTE XXII.

Novi, jeune, et Nadal, immolés près du Gard,
Avoient tous expiré sur le corps de Bravard.

Ch. 5. pag. 264.

(29) Au commencement de Juillet 1792, un nombre considérable de gardes nationales de Nîmes et des environs, avoit marché contre les royalistes du prétendu camp de Jalès qui n'a jamais eu d'existence réelle; et n'ayant point trouvé d'ennemis à combattre, ils parcoururent les campagnes, persécutèrent les catholiques, et cherchèrent des prêtres à immoler. Après avoir égorgé, dans la ville et sous les yeux des habitans de Villefort, Mr. l'abbé Bas-

tide, ils arrêterent dans diverses paroisses de campagne et renfermèrent dans la prison des Vans, MM. Bravard, Sulpicien; le Jeune, prêtre de la même congrégation, Novi, vicaire d'Aujac: Nadal, curé du diocèse d'Uzez; et cinq autres ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvoit le curé de Ville-de-bone. C'étoit pour célébrer l'anniversaire du 14 Juillet que toutes ces victimes avoient été réunies: et dès qu'il fut arrivé, les brigands enfoncèrent les portes de la prison, en firent sortir les prêtres trois à trois, les conduisirent sur la place de la Grave et les immolèrent en l'honneur de leur divinité du jour, c. à d. la révolte. Le dernier sacrifié fut Mr. Novi, âgé de 28 ans, et qui eut à soutenir un combat bien plus difficile que les autres. Les bourreaux firent venir son père, lui montrèrent les huit cadavres étendus et palpitans encore, et lui dirent que le sort de son fils dépendoit de ses conseils et de son autorité sur lui: que ce fils mourra comme les autres, s'il persiste à refuser le serment des prêtres constitutionnels; mais qu'il vivra s'il consent à le prêter. Ce père infortuné, en qui la nature l'emporte un moment sur la religion, n'imité point la mère des Machabées: les larmes, les sanglots peignent aux yeux du fils le déplorable état de son ame: il se jette à son cou, il le conjure, il le presse d'obéir. *Conserve-moi la vie, ô mon fils! lui dit-il, en conservant la tienne.—Je ferai mieux, mon père, je mourrai digne de vous et digne de mon Dieu. Vous m'avez élevé dans la religion catholique; j'ai le bonheur d'en être prêtre: je la connois, mon père; il sera plus doux pour vous d'avoir un fils martyr, qu'un enfant apostat.* Le père, confondu, abîmé dans la douleur, ne profère plus que ces mots entrecoupés; *mon fils! . . . ô mon cher fils! . . .* Mais les bourreaux l'arrachent de ses bras: deux coups mal assurés le renversent et un troisième lui donne la mort et la couronne immortelle.

NOTE XXIII.

Duportail, après eux, incorruptible et calme,
Du martyre, à Belesme, a remporté la palme.

Ch. 5. pag. 264.

(23) M. Duportail de la Binardière, ancien curé de Notre-Dame du Ham, diocèse du Mans, vivoit à Bellesme auprès d'une mère nonagénaire, et refusa constamment de communiquer en aucune manière avec le Sieur Bertrand, apostat de la congrégation de St. Maur, et intrus dans cette même ville : celui-ci, irrité d'une conduite qui augmentoit la honte de la sienne, ameuta les brigands d'un club dont il étoit membre, et les envoya chez M. Duportail. Ils l'arrachèrent des bras de sa mère, le conduisirent sur la place publique, aiguisèrent un sabre à ses yeux, en posèrent le tranchant sur sa gorge, et lui dirent qu'il falloit à l'instant jurer, ou périr. *J'ai fait d'autres sermens à mon Dieu*, leur dit-il : et aussitôt la tête et le corps tombèrent séparés l'un de l'autre.

NOTE XXIV.

Sur les bords de la Rille et dans Pontécrapin,
Vous tombez, Pignerot et noble Saint-Martin.

Ch. 5. pag. 264.

(24) Mr. Pinerot, curé de Chalange, diocèse de Seez, et son neveu, vicaire dans le même diocèse, obéissant au décret d'exil, porté contre tous les

prêtres non assermentés, se rendoient tranquillement au Havre, accompagnés de MM. Loiseau, vicaire de St. Paterne, diocèse du Mans, et Le Lièvre, prêtre de St. Pierre de Mont-fort d'Alençon. Arrêtés dans un village de Normandie, ils furent obligés de montrer leurs passeports; et dès qu'on y lut qu'ils étoient quatre prêtres, plusieurs voix crièrent : *Ce sont des réfractaires ; il faut les assommer.* Les deux premiers le furent en effet à l'instant-même : et les deux autres, meurtris de coups, traînés sur les bords de la Rille, y furent précipités ensemble ; et comme ils surnageoient, des fourches appliquées sur le cou de ces confesseurs, les retinrent au fond de l'eau jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir.

Mr. Guillaume de Saint-Martin, vicaire de Marcé, diocèse de Seez, fut arrêté au milieu de sa famille par de prétendus patriotes de Courteilles qui vouloient le conduire à Falaise. En passant à Pont-écrapin, ils s'arrêtèrent devant l'arbre de la liberté, et lui ordonnèrent de renoncer là au pape et à sa religion. Sur son refus, ces brigands commencèrent à le maltraiter, et graduèrent les outrages et le supplice à mesure que Mr. de Saint-Martin montrait plus de constance. Enfin trois fusils furent posés à bout-touchant l'un sur sa tête, l'autre sur son cœur, l'autre sur sa poitrine ; ils le sommèrent de nouveau de renoncer à sa religion, et son dernier refus devint son dernier soupir.

NOTE XXV.

Immortel Langoiran, tu succombas enfin
Digne d'un autre frère et d'un meilleur destin,
Ch. 5. pag. 265.

(25) L'arbre de la liberté devoit être planté à Bordeaux le 14 Juillet 1792, et le club avoit annoncé d'avance qu'il

qu'il seroit arrosé du sang de quelque prêtre. Les amis de M. de Langoiran sentirent bien que cette menace portoit particulièrement sur cet ecclésiastique dont la piété, le zèle et les lumières avoient d'autant plus irrité les impies, que les fidèles en avoient reçu plus de consolations et de secours. Mr. de Lajarte, à force d'instances, obtint de lui qu'il se rendroit à Caudéran, pour y passer deux ou trois jours. Il y trouva Mr. Dupuy, prêtre, bénéficié de St. Michel, et le Père Pannetier, grand Carme. Le 14 Juillet, à quatre heures du matin, une troupe de brigands armés vint fouiller la maison sous prétexte d'y chercher des armes, et comme on n'en trouva point, ils entraînèrent les trois prêtres devant la municipalité du lieu qui ne trouva aucun motif suffisant d'arrestation : la cohorte armée, peu satisfaite de cela, les conduisit chez le juge de paix qui, oui le procès verbal, fit la même déclaration que les municipaux : mais le capitaine furieux, sans écouter le juge, resaisit ses victimes et les enferma dans la prison de Caudéran. Le club de Bordeaux fut bientôt instruit de leur arrestation, et fit afficher des placards conçus en ces termes : *M. Langoiran est arrêté : on le traduira ce soir de Caudéran à Bordeaux ; on le recommande aux bons patriotes. C'étoit assez dire aux assassins ; préparez-vous ; voilà votre victime.* Pendant que les émissaires du club accouroient en foule à Caudéran, et se disposoient à immoler ces trois confesseurs de la Foi, ceux-ci, renfermés dans la prison, prioient, se confessoient mutuellement, et se disposoient à être immolés. A sept heures du soir on vint les prendre pour les conduire à Bordeaux ; et pendant cette route, qui est d'environ deux milles, tout ce que l'enfer peut vomir d'imprécations et d'injures leur fut prodigué. Mais à peine furent-ils arrivés dans la cour du palais épiscopal, où les membres du département étoient rassemblés, que les coups succédèrent aux menaces. Le père Pannetier, à la faveur du tumulte et par un mouvement

irréfléchi, s'élance dans une salle dont la porte étoit ouverte : pendant ce tems Mr. l'abbé Dupuy tomboit à l'entrée de la cour, percé de mille coups à la fois ; et un jeune homme de quinze ou seize ans prit un couteau, lui fit un trou dans la joue, et y passa le doigt, afin de lui tenir plus solidement la tête qu'on cherchoit à séparer du corps : mais ne pouvant y réussir, on lui lia les jambes et on traîna son cadavre jusqu'au grand cours de Tourny, où il fut arrêté par une compagnie de grenadiers. Quant à M. de Langoiran, à peine eut-il mis le pied sur la première marche du perron, qu'il fut retenu par son habit et reçut un coup dont il fut terrassé. Sa tête fut aussitôt coupée, mise au haut d'une pique, élevée dans les airs aux cris de *vive la nation : à bas le chapeau ; vive la nation* : elle fut ensuite promenée, dans toutes les rues depuis huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin : les bourreaux qui la portoient, accompagnés d'une trentaine de brigands, entroient dans les cafés et les maisons particulières, s'y faisoient donner toute sorte de rafraîchissemens ; et par une dérision barbare et révoltante, ils en remplissoient un verre, et le présentoient, en blasphémant, à la bouche ensanglantée de leur victime. Ce vénérable martyr de Jésus-Christ leur a sans doute pardonné tant d'horreurs : mais je doute que la justice humaine puisse jamais pardonner à cet autre Langoiran, son frère, moine apostat, qui, étouffant la voix de la religion, du sang et de l'humanité même, le lendemain de cet horrible massacre, vint au club en habit de couleur éclatante, parut à la tribune et dit à ses dignes collègues : *Vous avez sans doute appris la mort de mon frère, juste récompense des ses sentimens antirévolutionnaires. Je lui devois peut-être quelques larmes dans l'ordre de la nature ; mais je ne lui dois rien dans l'ordre civil : passons à d'autres objets.*

NOTE XXVI.

A Meaux, où tu pérís, inflexible Duchêne,
C'est encor de Jourdan la cohorte inhumaine,
Qui, faute de victime, oisive dans Paris,
De sa fureur au loin vient porter les débris.

Ch. 5. pag. 265.

(26) Vers le milieu du mois d'Août 1792, la municipalité de Meaux renferma dans le château de cette ville sept prêtres qu'elle prétendoit soustraire à la fureur du peuple, savoir: MM. Duchêne, curé de St. Nicolas, Meignen, chapelain de l'hôpital, David, curé de Villers-sur-Morin, Pasquier, chapelain de la cathédrale, et trois autres dont les noms sont encore inconnus: Danton, et les grands ordonnateurs des massacres en furent bientôt instruits; et dès que l'expédition des ecclésiastiques de Paris fut achevée, plusieurs détachemens d'assassins furent envoyés avec ordre d'égorger ceux des provinces. Une douzaine de bourreaux, accompagnés d'une populace nombreuse, arrivèrent donc à Meaux le 4 Septembre. La molle résistance des municipaux et de la garde nationale ne les arrêta point: il montèrent au château, furent ouvrir la porte des prisons où les victimes sacerdotales étoient en prière, et ils leur dirent: *On vient vous délivrer: sortez; vous êtes libres.* Alors M. Duchêne, homme intrépide dans les dangers et plein de confiance en Dieu, sortit ayant son bréviaire à la main: mais à peine eut-il touché le seuil de la porte, qu'un bourreau, aposté pour cet effet, l'assomma d'un coup de sa massue: un autre se hâta de lui couper la tête qui, séparée du corps et bondissant sur la terre en tombant des mains de l'assassin,

le mordit à la jambe de telle sorte qu'il fallut, dit-on, couper la chair pour l'en détacher, et que le monstre en mourut. Les six autres confesseurs de la Foi eurent le même sort, et la cervelle sanglante du curé de St. Nicolas servit à marquer les maisons des ecclésiastiques que leur attachement à la religion avoit rendus odieux à l'aveugle populace.

NOTE XXVII.

Romain, leur compagnon, plus souffrant, plus heureux,

Percé de mille coups est plongé dans les feux :

Trois fois il en échappe, et la rage inhumaine,

Trois fois sur le bucher, le repousse et l'entraîne.

Ch. 5. pag. 265.

(27) La cohorte des bourreaux, envoyée à Rheims pour le massacre de prêtres, y arriva dès le premier Septembre ; et malgré ses visites domiciliaires, ses excursions dans les paroisses circonvoisines, elle eut la douleur de n'égorger que six prêtres : savoir, MM.

De Lescure,	vic. général de Rheims.
Le Vacher,	chan. doyen d'âge de la cathédrale.
Patquot,	curé de Saint Jean.
Suny,	curé de Rilly-la-Montagne.
Alexandre,	chanoine de St. Symphorien.
Romain,	curé de Chêne-le-populeux.

Comme aucun de ces prêtres n'étoit renfermé dans les prisons publiques, il fallut aller chercher

les victimes à mesure qu'on les immoloit, et cette particularité remarquable en fit échapper un grand nombre. Le 3 Septembre au matin, quelques brigands de Paris, réunis à une troupe égarée de Villageois, allèrent à Montchenaux où vivoient paisiblement MM. de Lescure et le Vacher, et les entraînèrent à Rheims. Arrivés à l'hôtel-de-ville, le premier fut criblé de coups, et l'autre expira de même percé de mille bayonnettes.

Ces deux victimes sont à peine tombées aux cris de *vive la nation*, que des cris plus perçans en annoncent une autre aussi vénérable par ses vertus, et plus auguste par le nombre des années : c'est par son âge le doyen de la chrétienté ; c'est par son mérite le prêtre appelé saint et désigné sous ce nom ; c'est enfin M. Pacquot, curé de St. Jean, subitement arraché de son oratoire, où il étoit à genoux terminant les prières des agonisans : il arrivoit à la maison commune, en récitant paisiblement les psaumes de David, et alloit recevoir le coup de la mort, lorsque le maire s'avanca, en criant aux assassins : *Qu'allez vous faire, Messieurs ? ce vieillard n'est pas digne de votre colère : c'est un bon-homme qui est fou, qui a perdu la tête ; à qui le fanatisme renverse les idées.* Mais le pasteur vénérable lui répondit aussitôt : *Non Mr. je ne suis ni fou, ni fanatique. Je vous prie de croire que je n'ai jamais eu la tête plus libre, et l'esprit plus présent : ces Messieurs me demandent un serment décrété par l'assemblée nationale. Je connois ce serment : il est impie et subversif de la religion. Ces Messieurs me proposent le choix entre ce serment, ou la mort. Je déteste ce serment, et je choisis la mort : il me semble, Mr. que c'est-là vous avoir assez démontré que j'ai l'esprit présent, et que je sais ce que je fais.* Le municipale, confus de sa fausse pitié, se retira alors et l'abandonna aux brigands : alors le vénérable confesseur se tournant vers eux : *Quel est celui de vous, dit-il, qui me donnera le coup de la mort ?—c'est moi, répondit*

un monstre à figure humaine . . . *Ah ! permettez que je vous embrasse*, reprit le saint prêtre, *et que je vous témoigne ma reconnaissance pour le bonheur que vous allez me procurer*. Il le fait en effet, et ajoute aussitôt : *souffrez maintenant que je me mette dans la posture convenable pour offrir à Dieu mon sacrifice*. Le bourreau lève sa hache, tandis que M. Pacquot demande hautement pardon à Dieu pour lui, ainsi que pour ses assassins : le coup tombe au même instant et le saint martyr avec lui.

Le même jour, Mr. Suny, vieillard octogénaire, retiré à Rheims pour fuir la persécution des prétendus patriotes de sa paroisse, fut également traîné à l'hôtel-de-ville, sur la dénonciation d'un malheureux auquel il avoit donné dix francs d'aumône dans la matinée. Mr. le curé, lui dirent les municipes, *notre sort est dans vos mains : prêtez le serment si vous voulez conserver les jours qui vous restent à passer ici-bas*. — *Ah ! Messieurs*, répondit-il, *j'avois eu le malheur de prêter ce serment criminel : le Seigneur m'a fait la grace de le rétracter : je l'en ai mille fois remercié ; mais combien à présent je m'estime heureux de pouvoir donner ma vie pour réparer mon crime et mon scandale ! je lui en demande encore très-humblement pardon*. *Ah ! Messieurs, je sens qu'il me fortifie, et je me sens disposé à mourir plutôt que de retomber dans ce crime*. Ses vœux furent exaucés à l'instant, et son sang alla couler dans le même ruisseau que celui du pasteur qui l'avoit précédé.

Le mardi, 4 Septembre, MM. Romain et Alexandre, cherchant à sortir de Rheims, furent arrêtés par une patrouille, et conduits à l'hôtel-de-ville, théâtre des massacres. Le dernier expira presque aussitôt sous les bayonnettes, et le premier n'avoit été que blessé, lorsque les brigands imaginèrent de changer son genre de supplice et de le faire mourir par le feu. Ils se répandirent donc dans les maisons des catholiques les plus connus par leur attachement aux vrais pasteurs : ils y prirent par force la quantité de

bois suffisante pour former un large bûcher : ils le dressèrent, l'allumèrent sous les yeux de Mr. Romain, et l'y jettèrent aux cris répétés de *vive la nation*. Trois fois, à demi-dévoré par les flammes, il en étoit sorti ; et trois fois il y est repoussé par les bayonnettes et les piques. Pendant cet horrible spectacle, les tambours, les fifres, les violons, les trompettes exprimoient l'allégresse des spectateurs qui chantoient et dansoient autour du feu, mêlant leurs cris de joie aux cris lamentables et perçans de la victime.

NOTE XXVIII.

Dans la cité des rois, sous l'œil d'un peuple ingrat,
Le fer des assassins frappe encore un prélat.

Ch. 5. pag. 265.

(28) Mr. de Castellane, évêque de Mendes, frappé d'un décret d'accusation, pour avoir contribué de 50 liv. à l'entretien de la garde nationale de cette ville en faveur de laquelle on avoit fait une collecte, céda aux instances de ses amis et partit pour sortir du royaume : mais, faute de passeport, il fut arrêté dans sa route, et transporté dans les prisons d'Orléans, pour être jugé au tribunal de la haute cour nationale. Lorsque tous les prisonniers furent conduits à Versailles, ce prélat y fut assassiné comme les autres, et reçut la mort le 9 Septembre, à côté du duc de Brissac et en face du palais de nos rois, comme deux victimes que les ennemis de l'autel et du trône avoient particulièrement recommandées au fer des assassins.

NOTE XXIX.

Et vers leur source alors les ondes remontées,
De ce meurtre nouveau semblent épouvantées.

Ch. 5. pag. 266.

(29) Ce fut en 1794 qu'un nommé Carrier, homme obscur par ses talens et sa naissance, monstre immortel par ses crimes et sa férocité, vint à Nantes pour y exercer le terrible pro-consulat dont il avoit été revêtu par le dictateur Robespierre. Le tyran ne pouvoit jamais choisir un commissaire plus digne de sa confiance. Carrier ne se contenta pas en effet d'envoyer à l'échafaud les vieillards, les mères et les filles, et de faire périr les riches propriétaires qu'il vouloit dépouiller : nouvel Hérode, il fit la guerre aux adolescens et aux enfans à la mamelle : les uns furent noyés sur le sein de leurs mères ; les autres, entassés dans une maison d'arrêt, y périssoient de faim, de misères et de maladies ; les morts restoient huit et dix jours au milieu des vivans avant qu'on enlevât leurs cadavres putréfiés ; et d'autres enfin, portés en troupe nombreuse au milieu du fleuve, étoient précipités et ensevelis dans les flots. Ce n'est pas tout : la vieillesse et l'enfance, sans distinction d'âge et de sexe, avoient payé leur tribut à la barbarie du Tigre, et le sacerdoce devoit aussi payer le sien. Tous les prêtres qu'on avoit arrêtés par ses ordres dans les villes et dans les campagnes, accablés d'âge et d'infirmités, furent amenés à Nantes pour en faire une hécatombe. D'abord le sacrifice de quelques uns devint pour lui une espèce de spectacle de bouffonnerie barbare et sacrilège : ils étoient tirés de prison l'un après l'autre, attachés par le bras à quelque religieuse, ou à quelqu'autre victime du sexe, et précipités ensemble dans la rivière à la vue du monstre et de ses satellites : et voilà ce qu'il appeloit ses *mariages républicains*, ses *bains civiques*,

ses *noyades*. Mais fatigué de la lenteur de ces expéditions, il les fit un jour lier tous, deux par deux- embarquer sur un large bateau, conduire vers l'embouchure de la rivière, et couler bas par le moyen d'une soupape pratiquée à cet effet : le dirai-je enfin ? Plusieurs d'entre eux, à l'aide de quelques mouvemens et entraînés par les flots, ne parvinrent à l'une ou l'autre rive que pour être repoussés et massacrés à coup de perches armées de crocs : un seul fut sauvé par un généreux batelier qui paya sa vie de la sienne, et fut conduit à l'échafaud. Ainsi moururent les ecclésiastiques ci-après dénommés.

Noms.

Qualités.

Douaud,	chanoine de Nantes
Matisse,	chanoine de N. D. de Nantes
Hallouin de la Pénissière,	Doyen du chap. de Clisson
Mongis,	chanoine de Clisson
Noël de Querbodec,	chanoine de Clisson
Le Sapeulx,	chanoine de Clisson
Loquet,	chanoine de Clisson
Le Normand,	grand chantre de Dol
Poullain de la Guerche,	grand chantre d'Angers
Fleurieau,	recteur de St. Jean, dans la cathédrale
Dubois,	recteur de St. Vincent
Coat,	recteur de St. Donatien
Couvrand,	recteur de Besné
Brosseaud,	recteur de Carconet
Chevé,	recteur de la chapelle sur Edre
De la Marre,	recteur de Bouvron
Dugas,	recteur de Gorges
Gergaud,	recteur de Plessé
Hervé de la Bauche,	rect. de la Trinité de Machecoul

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>
Rousseau,	recteur de Rougé
Juguet,	recteur de la Marne
La Combe,	recteur de Corpset
Landeau,	recteur de Moisdon
Le Coq,	recteur du Gavre
Le Quimener,	rect. de St. André de treize voies
Loyand,	recteur de Varades
Martin,	recteur de Bouaye
Maussion,	recteur d'Oudon
Mulonière,	recteur de Touvois
Richard,	recteur de Quilly
Tobie, l'aîné,	recteur de Cellier
Tobie, le jeune,	recteur de Pouillé
Tiger,	recteur de Joué
Cam,	anc. curé du dioc. de Poitiers
Baudet,	ancien rect. de St. Brévin
Le Paludier,	ancien rect. de St. Liphard
Moyon,	ancien recteur d'Auverné
Sezêtre,	anc. Archiprêt. de la Grolle
Chère,	sacrist. de la cath. de Nantes
Briand,	vicaire de Cambon
Briand,	diacre d'Office de la cath. de Nantes
Brianceau,	prêtre de Ste. Croix
Chrétien,	prêtre de Puceul
Bouchard,	prêtre du port St. Père
Cottard,	prêtre du Lorroux
Curateau,	sacrist. de St. Denis
De la Marre,	prêtre de St. Similien

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>
Gastepaille,	prêtre de St. Clément
Guerrin,	prêtre de Frossay
Fanvier,	prêtre de Château-Briand
Le Mercier,	prêtre de Guérande
Le Roi,	prêtre de St. Eutrope
Le Roi,	prêtre de Puceul
Masson,	prêtre de Machecoul
Sallé,	prêtre de Boussay
Soret,	prêtre de St. Agnen
Bernard,	gardien des Cordeliers d'Ancenis
D. Boutron,	chartreux
D. Allereau,	chartreux
Bonnet,	recteur de Montaigu
D. Bazile,	Bénédictin
De Bret,	frère récolet de Ste. Claire
Forget,	récolet
Guéguin de Kermorvan,	capucin
Hers,	capucin
D. La Passeg,	bénédictin
D. Le Cerf,	bénédictin
Le Grand,	capucin
Pocet,	récolet
Le Remeur,	cordelier, à Ste. Élizabeth
Stevin,	capucin
Richard,	vicaire de Varades
Legé,	vicaire de la Roussière
De la Tullaie, vic. génér. et chan. de la cathéd. mourut en prison, et précéda tous ces martyrs, qu'il eût accompagné sans doute sur la Loire, s'il eût été vivant.	

NOTE XXX.

Dés fureurs des brigands, et de leurs coups funestes,
On rend à son amour ces déplorables restes.

Ch. 5. pag. 266.

(30) Mr. Limousin, curé d'Aloue, diocèse de Poitiers, après avoir un moment grossi le nombre des parjures par la prestation du serment constitutionnel, revint bientôt, par une rétractation courageuse, se ranger sous les étendards sanglans des persécutés. Il partit de Poitiers le 8 Septembre 1792 pour se rendre en exil, accompagné de ses deux frères, prêtres du même diocèse : mais une cohorte de brigands, rassemblés à Couhé et ayant à leur tête le maire du lieu, nommé Parat, l'arrêta le dépouilla, le maltraita, comme l'avoient été beaucoup d'autres ecclésiastiques : il étoit cependant sur le point de passer outre, et d'échapper comme les autres, lorsqu'on le reconnut pour avoir été vicaire d'une paroisse voisine : c'en fut assez pour redoubler la rage des bourreaux qui le brisèrent de coups avant qu'on pût l'arracher de leurs mains : et c'est dans cet état déplorable qu'il fut, deux jours après, rapporté dans Poitiers à son malheureux père, qui, de quatre enfans prêtres, eut la douleur d'en voir trois fuyant en exil, et l'autre mourant dans ses bras.

NOTE

NOTE XXXI.

Victime à Quibéron d'un indomptable zèle,
 Marchant en vrai pasteur vers son troupeau fidelle,
 Sur son frère expirant on vit mourir Hersé,
 Pour le Dieu qu'à Laval il avoit confessé.

Ch. 5. pag. 266.

(31) Mr. De Hersé, évêque de Dol, plein du zèle ardent qui caractérise les véritables pasteurs, et de cette courageuse résignation à la mort qui fait les martyrs, profita du débarquement effectué par la voie de Quibéron sur les côtes de France, en 1795, pour arriver dans son diocèse et se remettre à la tête de son troupeau. Cette expédition malheureuse n'eut point le succès qu'on en attendoit : elle coûta la vie au plus grand nombre des émigrés qui la formoient : au moment de leur défaite, on vint avertir Mgr. l'évêque de Dol, et son frère, dont il ne se sépara jamais, et leur offrir la facilité de se jeter dans un canot et de se réfugier dans une frégate angloise qui étoit proche de la côte : *Mais laisserons-nous, dit-il à son frère, laisserons-nous sans consolations, sans secours spirituels, ces malheureux blessés, nos concitoyens, nos compagnons d'infortune : nous pouvons encore leur être plus que jamais utiles : ah ! ne les abandonnons pas, mon frère, et sacrifions, s'il le faut, la vie de nos corps, pour celle de leurs âmes.* Ils s'embrassèrent alors, et retournèrent vers l'hôpital des émigrés qui étoit déjà au pouvoir des républicains : ils furent bientôt arrêtés, avec quelques autres ecclésiastiques, chargés de fers, conduits à Vannes, jugés par une commission militaire aux ordres de l'infâme Tallien, et fusillés avec MM. Rolland de Kerloury, chanoine

de Trégnier, Du Larger, recteur de Pleumeur-Bodoir, et quelques autres prêtres mêlés à plus de six cents nobles victimes.

NOTE XXXII.

Et l'air empoisonné que leur bouche y respire,
Plus mortel qu'un poignard, consomme leur martyre.

Ch. 5. pag. 266.

(32) Nous ne donnerons point ici le détail des souffrances inouïes qu'ont endurées sept-cents prêtres inassurémentés, renfermés dans des bâtimens mouillés à Rochefort, en attendant l'ordre de partir pour la Guianne. Il en existe une relation déchirante, où l'âme chrétienne et sensible peut aller se briser de douleur et baigner chaque ligne de ses larmes. Il suffit ici de remarquer, quant à la nourriture, qu'elle étoit jettée dans un large baquet, à côté de celui des excréments; quant à l'air, qu'ils ne respiroient que celui de la cale infectée; quant aux lits, qu'ils consistoient en planches clouées les unes sur les autres en forme de tablettes au tour du vaisseau, et longues de quatre pieds sur un et demi de largeur; quant aux malades, qu'ils étoient abandonnés sans secours jusqu'au dernier soupir; quant aux infirmes couverts de plaies, que le pus des ulcères dégoutoit au travers des ais mal joints sur le prêtre couché dans le grabat inférieur; quant aux morts, que leurs cadavres étoient laissés en putréfaction au milieu des vivans; et quant au nombre des victimes, que plus de sept cents y furent successivement renfermées pendant le règne de Robespierre, et qu'à sa mort il en restoit à peine deux cents.

NOTE XXXIII

Ainsi vos attentas, vos fureurs sans secondes,
Vont effrayer les mers et souiller les deux mondes.

Ch. 5. pag. 267.

(33) C'est encore à Rochefort que se forma le dépôt des prêtres catholiques qui, amenés de tous les coins de la France, et même des pays conquis, devoient aller végéter, ou plutôt mourir à la Guianne. Nous en donnons ici la liste la plus exacte par ordre alphabétique des diocèses, depuis le mois de Novembre 1797, jusqu'en Septembre 1798, en distinguant les embarqués, par les lettres *emb.* les sexagénaires, par les lettres *sex.* les infirmes, par les lettres *inf.* les évadés de Rochefort, par les lettres *éva.* et ceux qui sont déjà morts sous ce climat brûlant, par la lettre *M.*

Noms.	Qualités.	diocèses.
Dorlé,	desservant,	Amiens
Pilon,	prêtre,	Amiens
Fontblanc, <i>sex.</i>	vic. gén. chan. de Castres,	Agen
Doux,	vic. de la Salle,	Auch
Moutiers, <i>emb. m.</i>	vic. de Termes,	Auch
Jamin, <i>inf.</i>	prêtre de Moulins,	Autun
Nectoux, <i>emb.</i>	curé de Ste. Radégonde,	Autun
Moreau,	vicaire d'Avallon,	Autun
Despierres,	curé de Varennes,	Autun
La Mure,	vic. de Moncelard	Autun
Dry, <i>dit</i> le père Gérard, m. gard. des capucins,		Autun
Mereau,	vic. de Flavigny,	Autun

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Cuissot,	chanoine de Moulins,	Autun
Vellilot, <i>emb. m.</i>	capucin d'Avalon,	Autun
L'Huillier,	religieux Augustin,	Auxerre
Corsin, <i>sex.</i>	curé de Dige,	Auxerre
Parisot, <i>emb.</i>	sous-chantre,	Auxerre
Bourdois, <i>emb. m.</i>	desservant de Fleury,	Auxerre
Audin, <i>emb.</i>	desservant de St. Prix,	Auxerre
Auvray,	desservant de Fontaine,	Auxerre
Sonnet, <i>sex.</i>	curé de Brougnon,	Auxerre
Neirand,	chanoine de St. Genis,	Avignon
Daymier, <i>emb.</i>	vicaire	Alby
Planchan, <i>emb.</i>	vicaire de Salvy,	Alby
Lapanouse, <i>emb.</i>	chan. de Rabastens,	Alby
Sargen,	prêtre,	Alby
Feuillet,	prêtre,	Alby
Pradal, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Alby
Pradier, <i>séx.</i>	chanoi. de Rabastes,	Alby
Boscaut, <i>emb.</i>	chanoine,	Alby
Boscaut, <i>emb.</i>	religieux Bernardin,	Alby
Dumont, <i>emb.</i>	curé de Berbac,	Alby
Pignol,	prêtre,	Alby
Caignac, <i>évad.</i>	vicaire de Poulane,	Alby
Payré,	capucin missionnaire,	Alby
Coursières, <i>emb. m.</i>	vic. de Valence,	Alby
Moulis, <i>emb.</i>	curé de Vendrac,	Alby
Samen, <i>sex.</i>	gardien des Récolets,	Anvers
Buys, <i>inf.</i>	vic. de la cathédrale,	Anvers
Denkeins,	curé de Begginage,	Anvers

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Démals, <i>emb. m.</i>	religieux Bernardin,	Anvers
VanBever, <i>emb. m.</i>	religieux Bernardin,	Anvers
Beckmans,	chan. de S. Jacques,	Anvers
Eyskens, <i>emb. m.</i>	religieux Bernardin,	Anvers
Van Denschrieck,	religieux Bernardin,	Anvers
Cabecs,	vicaire de Liere,	Anvers
Wandersloten, <i>emb. m.</i>	c. de Turnhout,	Anvers
Kaëndal,	oratorien,	Anvers
Roëlends, <i>emb. m.</i>	religieux Bernardin,	Anvers
Geraerts,	prémontré v. de Deuren,	Anvers
David, <i>emb. m.</i>	prêtre, chan. régulier,	Angoulême
Davy, <i>sex.</i>	vic. de Ville-l'évêque,	Angers
Naquefer, <i>sex.</i>	prêtre de Saumur,	Angers
Bertaud, <i>emb.</i>	curé de Coëme,	Angers
Pavie, <i>emb.</i>	vicaire de Foye,	Angers
Cholet, <i>emb. m.</i>	chanoine régulier,	Angers
Gaudin, <i>emb. m.</i>	vic. de St. Philibert,	Angers
Vergne, <i>emb. m.</i>	vicaire de Raufort,	Angers
Dupuy, <i>emb.</i>	oratorien,	Beauvais
Compoin, <i>emb.</i>	prêtre de Vendôme,	Blois
Raimbaud, <i>emb.</i>	curé de Bulleau,	Blois
Peinturel, <i>sex.</i>	vicaire général,	Bourges
Guybert, <i>sex.</i>	sulpicien, supér. du sém.	Bourges
Romelot, <i>emb. m.</i>	sous chantre,	Bourges
Materion, <i>emb.</i>	curé d'Ignole,	Bourges
Maury, <i>emb.</i>	curé de Mortaumier,	Bourges
Després, <i>emb. m.</i>	chanoine,	Bourges
Jardin, <i>emb.</i>	desservant de Ste. Solanges,	Bourges

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Vaillant, <i>emb.</i>	curé de Vierson,	Bourges
Goury, <i>inf.</i>	religieux capucin,	Bourges
Roux, <i>emb. m.</i>	chanoine,	Bourges
Bremond, <i>emb. m.</i>	curé de Sury,	Bourges
Rodier, <i>sex.</i>	religieux chartreux,	Bordeaux
Arnaud Delpin, <i>sex.</i>	religieux capucin	Bordeaux
Marolle, <i>emb.</i>	religieux chartreux,	Bordeaux
Basard, <i>sex.</i>	curé de la Vèze,	Besançon
Grillet,	prêtre de St. Lazare,	Besançon
Vôtro, <i>emb.</i>	religieux Bénédictin,	Besançon
Montagnon, <i>emb. m.</i>	curé de * * *	Besançon
Henry,	religieux Recolet,	Besançon
Buchet, l'ainé,	curé de Sceaux,	Besançon
Buchet, jeune, <i>emb. m.</i>	curé de Breurez,	Besançon
Charbonnier,	religieux Bénédictin	Besançon
Fèvre,	curé d'Ausselle	Besançon
Bernard,	curé d'Huanne,	Besançon
Colard, <i>emb. m.</i>	curé de Chambornay	Besançon
Enys, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Besançon
Châlon,	prêtre,	Besançon
Clair,	chapelain de St. Pierre,	Besançon
Carrette, <i>emb.</i>	prêtre,	Besançon
Chavet, <i>emb.</i>	prêtre,	Besançon
Malfroi,	religieux minime,	Besançon
Vieumaire, <i>emb. m.</i>	religieux Recolet,	Besançon
Vernier,	vicaire de Passavent,	Besançon
Bourgeois, <i>emb. m.</i>	religieux Bénédictin,	Besançon
Daviot, <i>emb.</i>	religieux capucin,	Besançon

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Daviot, <i>emb.</i>	religieux Bénédictin,	Besançon
Daviot, <i>emb. m.</i>	religieux Bernardin,	Besançon
Guain, <i>emb. m.</i>	prêtre de St. Lazare,	Besançon
Besserel, <i>emb. m.</i>	vicaire du Mont,	Besançon
Sevesdome, <i>emb. m.</i>	religieux Bénédictin,	Besançon
Sarrel,	prêtre,	Besançon
Arnaud, <i>emb.</i>	curé d'Evesle-moutiers,	Besançon
Cartille, <i>emb. m.</i>	religieux,	Besançon
Bretau, <i>emb. m.</i>	curé d'Apremont,	Besançon
L'Huillier, <i>emb.</i>	religieux Augustin,	Bayeux
Bonnevic, <i>emb.</i>	curé de St. Barthelemi,	Beziere
Therry, <i>sex.</i>	curé de l'Abbatie,	Bellay
Montel, <i>emb.</i>	religieux chartreux,	Bellay
Moëns	vic. gén. chan. et sup. du sém.	Bruges
Secher, <i>emb. m.</i>	prêtre d'Alinaud,	Cologne
Dorû, <i>emb.</i>	cha. de Chateaudun,	Châlons-sur-marne
Aubert, <i>emb.</i>	curé de Fromentière,	Châlons-sur-marne
Pierron, <i>emb.</i>	c. de Villers-le-Sec	Châlons-sur-marne
Du Chevreux, <i>emb.</i>	dess. de Merlo,	Châlons-sur-marne
Jacquesson,	curé de Passavent	Châlons-sur-marne
Lambert,	curé de Marigny,	Châlons-sur-saone
Garnusson, <i>emb. m.</i>	curé de Cointre,	Châlons-sur-saone
Basset, <i>trad.</i>	curé de Noyers,	Châlons-sur-saone
Sousac, <i>emb. m.</i>	curé de Salgnac,	Cahors
Alaignon, <i>emb. m.</i>	chapelain,	Cahors
La Faurie, <i>emb. m.</i>	vicaire de Flognac,	Cahors
Castel, <i>inf.</i>	curé d'Alvignac,	Cahors

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Pastre,	curé de Monteaulieu,	Carcassone
Pellissier, <i>inf.</i>	curé de Cussac,	Carcassone
Rouyre, <i>emb. m.</i>	curé de St. Saturnin,	Clermont
Veauzy, <i>emb. m.</i>	curé de Besson,	Clermont
Pradier, <i>emb. m.</i>	curé Murat le Quaire,	Clermont
Roux, <i>emb.</i>	curé de Soussilange,	Clermont
Fournier, <i>emb.</i>	religieux chartreux,	Clermont
Lavaure, <i>emb. m.</i>	curé de la Roche-noire,	Clermont
Campfort, <i>emb. m.</i>	curé de Busseol,	Clermont
Quesne,	aum. de l'hôp. de Riom,	Clermont
Missonnier, <i>emb.</i>	prêtre de Mairiés,	Clermont
Tatry,	vic. de Sayate,	Clermont
Laforge, <i>emb. m.</i>	curé de Ville-neuve,	Comminges
Lafaye, <i>emb.</i>	vicaire de Lieux,	Comminges
Arné, <i>évad.</i>	vicaire de Maingué,	Comminges
Lamalathie, <i>emb.</i>	vic. de Salaiche,	Comminges
Soula, <i>évad.</i>	vicaire de Soulan,	Couserans
Gaillard, <i>emb. m.</i>	prêt. des Missions étrang.	Coutances
Vasse,	curé,	Coutances
Garric, <i>emb. m.</i>	vicaire de St. Martin,	Castres
Le Juge Brassac, <i>sex.</i>	vic. gén.	Chartres
D'Hosier, <i>sex.</i>	chan. et vic. gén.	Chartres
Draissac, <i>sex.</i>	curé de Lugny	Chartres
Evrard, <i>emb. m.</i>	chanoine,	Chartres
Corneville, <i>emb.</i>	curé du Poilé,	Chartres
Desmazures, <i>emb. m.</i>	curé de Rohaire,	Chartres
Garnier, <i>emb.</i>	vic. du Gant-en-perche,	Chartres
Druyer, <i>sex.</i>	curé de Fontenay,	Chartres

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Le Bedel,	curé de Vierville,	Chartres
Maguer, <i>sex.</i>	sous-prieur de la Trape,	Chartres
Millocheau, <i>emb. m.</i>	curé d'Ossonville,	Chartres
Asselin,	vic. de Laferté-vidame,	Chartres
Segouïain, <i>emb. m. c.</i>	de St. Martin Bretecourt,	Chartres
Le Gueul, <i>emb.</i>	vicaire de Dourdant,	Chartres.
Coudray,	curé d'Hattonville,	Chartres.
Cornier, <i>emb.</i>	religieux Bénédictin,	Chartres
Pécharde,	curé d'Auneau,	Chartres
Laurence, <i>emb. m.</i>	prêtre de Buchelay,	Chartres
Dervic,	chanoine de Châteaudun,	Chartres
Guillet,	supérieur du Séminaire,	Chambery
Bontron, <i>inf.</i>	chanoine Daix,	Chambery
Chapelet,	curé de * * *	Chambery
Chevalier, <i>emb. m.</i>	chan. de la cathédrale,	Chambery
La Botière,	religieux Carme déch.	Chambery
Laroche,	vic. d'Auxelles,	Chambery
Huysens, <i>emb.</i>	curé d'Etriers,	Chambery
Porte, <i>emb.</i>	[curé de Molettes,	Chambery
La Croix, <i>emb.</i>	principal du Collège	Dol
Poupart,	prêtre de La Boussac,	Dol
Prodou, <i>emb.</i>	prêtre,	Dijon
Joly, <i>m.</i>	curé d'Orjeux,	Dijon
Nugues,	curé d'Ezy,	Evreux
Le Garnier,	prêtre,	Grenoble
D'Egalière,	chanoine,	Grenoble
Giraud,	curé de St. Jean-le-vieux,	Grenoble
Brochier, <i>m.</i>	religieux Augustin,	Grenoble

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Riemsлаг,	abbé de Waerschot,	Gand
Huts Brechy, <i>emb.</i> m.	curé de St. Bavon,	Gand
Sartel, <i>emb.</i> m.	curé de Notre Dame,	Gand
Coppicters, m.	religieux Bénédictin,	Gand
Desavene, <i>inf.</i>	prêtre,	Gand
Berthaud, <i>emb.</i> m.	chanoine de Salanches,	Genève
Tournefol, <i>emb.</i> m.	chanoine d'Annecy,	Genève
Gerdil, <i>emb.</i> m.	vicaire de Lullin,	Genève
Gurliat, <i>emb.</i>	vicaire d'Aillon,	Genève
Neyre, <i>inf.</i>	vicaire d'Ugine,	Genève
Cartier,	curé de Cervoz,	Genève
Galley, <i>emb.</i> m.	curé des Ouches-Chamony,	Genève
Gay, <i>inf.</i>	vicaire,	Genève
D'Armand, <i>emb.</i> m.	chanoine de Samoën	Genève
Lachenal, <i>emb.</i> m.	vicaire de Componex,	Genève
Songeon, <i>emb.</i> m.	chan. de N. D. d'Annecy,	Genève
André,	vic. de Reigner,	Genève
Métral,	rect. de St. Martin,	Genève
Bellonet, <i>emb.</i> m.	curé de Grandecy,	Langres
Garnier, <i>emb.</i> m.	vicaire de Brevans,	Langres
Ravier, <i>inf.</i>	curé de Boulangy,	Langres
Henry,	vicaire de Chateilleneuve,	Langres
Gengoul-Courtois, <i>inf.</i>	religieux Carme,	Langres
Mutel,	archidiacre,	Langres
LeClerc-vodone, <i>emb.</i> m.	religieux Bernardin,	Langres
Bailly, <i>emb.</i> m.	curé de Vaugécourt,	Langres
Greffier,	prêtre de St. Lazare,	Langres
Humblot,	sous-chantre,	Langres

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Bollerey,	vicaire de Mont,	Langres
Brumaud de Beauregard, <i>emb.</i>	chan. et vic. gén.	Luçon
Epeau, <i>sex.</i>	curé de Brême,	Luçon
Tenèbre, <i>emb.</i>	curé de croix de vie,	Luçon
Boursier, <i>sex.</i>	curé de Monchamp,	Luçon
Allain, <i>évad.</i>	curé de St. André,	Luçon
Herbreteau, <i>évad.</i>	vicair de Venanceau,	Luçon
Droüet, <i>emb. m.</i>	vicair de Landeronde,	Luçon
Bernugat, <i>emb. m.</i>	vic. de Bazoge en Paille,	Luçon
Graffart, <i>inf.</i>	curé de Monsirenne,	Luçon
Germond, <i>emb.</i>	vicair de Talmon,	Luçon
Godet, <i>emb.</i>	desservant de Coint,	Laon
De Noiville, <i>emb.</i>	curé de Vincy,	Laon
Jourdanné, <i>inf.</i>	curé de Murival,	Laon
Billard, <i>emb. m.</i>	curé de Guyaucourt,	Laon
Noiron, <i>emb.</i>	curé de Mortier-le-Cray,	Laon
Venati, <i>emb. m.</i>	prémontré, dugros Dizy,	Laon
Rossignol, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Laon
Adam, <i>emb. m.</i>	religieux Bernardin,	Laon
Prudhomme de la Framanquerie, <i>emb.</i>		Laon
Julien Hay, <i>emb.</i>	curé de Ste. Melanie,	Lisieux
Duclos, <i>sex.</i>	curé de St. Germain,	Limoges
Bazéneric, <i>omb.</i>	curé de St. Leger,	Limoges
Judet, <i>emb. m.</i>	chan. de St. Martial,	Limoges
Brus, <i>emb. m.</i>	curé de Péchaudier,	Lavaure
Ramond, <i>sex.</i>	curé de St. André-Magné,	Lavaure
Sabbatier,	curé de Viviers,	Lavaure
Devoisin,	religieux cordelier,	Lavaure

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Pignol,	curé * * *	Lavaure
Le Bouc, <i>inf.</i>	curé de Verneuil,	Le Mans
Chollet, <i>évac.</i>	prêtre,	Le Mans
Bellot, <i>évac.</i>	curé de St. Aubin,	Le Mans
Pineau, <i>inf.</i>	curé du Pas,	Le Mans
Pillon, <i>emb.</i>	curé de St. Marc sous ballon,	Le Mans
Dujarrier, <i>emb.</i>	curé de Javron,	Le Mans
Le Roi, <i>emb.</i>	prêtre,	Le Mans
Pichard, <i>sex.</i>	curé de Maigner,	Le Mans
Bétand,	vicaire de St. Nisier	Lyon
Lucquet, <i>emb. m.</i>	curé de Ville-sur-Jarnion,	Lyon
Marduel, <i>emb.</i>	Augustin,	Lyon
Morel, <i>emb. m.</i>	professeur du college N. D.	Lyon
Cote,	prêtre,	Lyon
Gayet, <i>emb.</i>	prêtre,	Lyon
Fabre,	curé de Fleurieux,	Lyon
Moreau,	prêtre,	Lyon
Michel, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Lyon
Boucher, <i>emb.</i>	curé de Saolape,	Metz
Gérin, <i>emb. m.</i>	religieux bénédictin,	Metz
Carel, <i>emb. m.</i>	religieux dominiquain,	Metz
Sautrey, <i>emb.</i>	professeur à Vic,	Metz
Cabé, <i>emb. m.</i>	religieux capucin,	Metz
Pigeot,	prêtre,	Metz
Graffe, <i>emb.</i>	prêtre,	Metz
VanCawenberge, <i>emb. m. c. de S. Jacq. de Louv.</i>		Malines
De Bruyne, <i>emb. m. c. de S. Quentin de Louv.</i>		Malines
Havelange, <i>emb. m. c. de l'université de Louv.</i>		Malines

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Kerkofs, <i>emb.</i> m.	vicaire de Montaigu,	Malines
Vliegen, <i>emb.</i> m.	oratorien de Montaigu,	Malines
Vanhuse Wick, <i>emb.</i> m.	orator. de Montaigu,	Malines
Van Volxem, <i>emb.</i> m. c.	in St. Lievens-Essche,	Malines
Hertsens,	curé in Letterhautem,	Malines
Gemin, <i>emb.</i> m.	recteur de Rambberge,	Malines
Martin, <i>inf.</i>	vicaire de Belestac,	Mirepoix
Montagerant, <i>emb.</i>	prêtre,	Mâcon
Fouinat,	curé d'Azé,	Mâcon
Rey, <i>emb.</i> m.	supér. du sém. S. Jean-de-Maurienne	
Chappellet,	curé de Coiffe, S. Jean-de-Maurienne	
Caillac, <i>emb.</i> m.	prêtre,	Montauban
Duval, <i>emb.</i>	vic. de Ste. Pazane,	Nantes
Boterf, <i>emb.</i> m.	vicaire de Nivillac,	Nantes
Sansterre, <i>emb.</i> m.	vicaire de Grand champ	Nantes
Lainé, <i>emb.</i>	c. de St. Julien de Vouvante	Nantes
Le Maitre, <i>emb.</i> m.	religieux Bernardin,	Nantes
De Luain, <i>emb.</i> m.	vicaire de Nort,	Nantes
Hervé, <i>inf.</i>	curé de Montrellais,	Nantes
Agaisse, <i>emb.</i> m.	clerc-tonsuré de Rezé,	Nantes
De Busscher,	curé de Peruwes,	Namur
Le Riche, <i>emb.</i>	curé de Nimes,	Nimes
Alaric,	curé de Magri,	Narbonne
Viaudé, <i>sex.</i>	religieux Minime,	Nevers
Caulus, <i>emb.</i> m.	curé de Vaumecourt,	Nancy
André, <i>emb.</i>	chanoine régulier,	Nancy
Présanthoine, <i>sex.</i>	relig. du tiers-ordre,	Nancy
Berger, <i>emb.</i> m.	religieux benedictin,	Nancy

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Poignard, <i>emb.</i>	curé de Limaux,	Orléans
Grognard, <i>sex.</i>	chan. de Romorentin,	Orléans
Leger, <i>emb. m.</i>	curé de Villehervier,	Orléans
Pelletier, <i>emb.</i>	curé de Prunière,	Orléans
Rubline, <i>emb.</i>	curé de Singy,	Orléans
Kericuf, <i>emb.</i>	chanoine de St. Denis,	Paris
Cardin, <i>emb. m.</i>	curé de Vileine,	Paris
Fentray, <i>emb.</i>	prêtre,	Paris
Oudaille, <i>emb. m.</i>	curé de Luzarche,	Paris
Margarita, <i>emb.</i>	desservant de St. Laurent,	Paris
Pillon, <i>emb.</i>	chanoine de St. Victor,	Paris
Buffevent, <i>emb.</i>	vic. de Ste. Marguerite,	Paris
Bruneval, <i>sex.</i>	vic. gén. et promoteur,	Poitiers
Frère, <i>emb. m.</i>	chan. de Ste. Radegonde,	Poitiers
Rabaud Desroland, <i>emb. m.</i>	chan. d'Airvault,	Poitiers
Douaizan, <i>emb. m.</i>	curé de Loudun,	Poitiers
Limousin, <i>inf.</i>	curé d'Aloue,	Poitiers
Fraigneau,	chapelain,	Poitiers
Porchery,	vic. de Vâle,	Poitiers
Pilot, <i>emb.</i>	prêtre de Niort,	Poitiers
Modeste, <i>emb. m.</i>	prêtre de la Charité,	Poitiers
Tesson, <i>évad.</i>	curé de Nanteuil en vallée,	Poitiers
D'Aultier,	curé du Monastier,	Puy-en-Velay
Souchon, <i>emb. m.</i>	cur. d'Ypenjaux,	Puy-en-Velay
Marsay, <i>emb. m.</i>	curé de St. Privat,	Puy-en-Velay
Soubsdanne,	prêtre,	Périgueux
Ducher de Maison-neuve,	curé de N. D.	Périgueux
Dulaurent, <i>sex.</i>	vic. général,	Quimper

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Prigent, <i>emb.</i>	vic. de Glomel,	Quimper
Pavec, <i>emb.</i>	vicaire de Plagam,	Quimper
Carvel, <i>emb.</i>	vic. de Plobanalec,	Quimper
Piclet, <i>sex.</i>	curé de Lacrovan,	Quimper
Le Pape, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Quimper
De Villers, <i>emb.</i>	prêtre,	Quimper
Saoul, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Quimper
Gombeaut,	prêtre,	Quimper
Colenot, <i>emb.</i>	prêtre,	Quimper
Colloquin, <i>emb.</i>	prêtre,	Rheims
Zabée,	curé de Touteron,	Rheims
Le Riche, <i>sex.</i>	curé de St. Limet,	Rouen
De Lestre, <i>emb. m.</i>	prêtre,	Rouen
Le Roi, <i>emb. m.</i>	curé de St. Martin la Garenne,	Rouen
Aubry,	curé de Rouelle,	Rouen
Racine,	prêtre de Guitrancourt,	Rouen
Pichard,	curé de St Valery,	Rouen
Le Bas, <i>emb. m.</i>	prêtre d'Octeville,	Rouen
Thaurel, <i>emb.</i>	vicaire d'Arcansy,	Rouen
Balesdens, <i>m.</i>	vicaire,	Rouen
Massiot, <i>inf.</i>	vic. de St. Hellier,	Rennes
Brodin, <i>emb.</i>	vic. de Piré,	Rennes
Peigner, <i>emb. m.</i>	curé de Saulnier,	Rennes
Bécherel, <i>emb. m.</i>	vic. de Villepot,	Rennes
Le Corps, <i>emb. m.</i>	diacre,	Rennes
Doussaint, <i>évad.</i>	c. de l'Isle de Ré,	Larochelle
Ragueneau, <i>emb.</i>	religieux Capucin,	La Rochelle
Dubois, <i>emb. m.</i>	c. de Pierre-fite,	La Rochelle

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Ballard, <i>sex.</i>	curé du Pin,	La Rochelle
Abaillard, <i>emb.</i>	vic. de Noirtier,	La Rochelle
Morin, <i>inf.</i>	curé de Surin,	La Rochelle
Naudeau, <i>emb.</i>	curé de Tessonnière,	La Rochelle
Bodin, <i>emb.</i>	curé de Voisde	La Rochelle
Pavie,	prêtre,	La Rochelle
Desaneau, <i>emb.</i>	vic. de Nueil,	La Rochelle
Plombat, <i>emb.</i>	curé de Salvignac S. Loup,	Rhodesz
Pellicier,	vic. de Leobarde,	Rhodesz
Monnereau, <i>emb.</i>	Sous-diacre,	Riez.
Second, <i>inf. m.</i>	curé de St. Georges,	Saintes
Ogier, <i>sex.</i>	curé de St. Sigismond,	Saintes
Rivière, <i>sex.</i>	curé en l'Isle d'Oleron,	Saintes
Morin, <i>inf.</i>	chanoine,	Saintes
Prévignaud, <i>emb. m.</i>	curé de St. Florent,	Saintes
Traynier, <i>emb. m.</i>	curé de St. Sornin,	Saintes
Laffont-Lescure, <i>emb.</i>	curé d'Epaunes,	Saintes
Manier, <i>sex.</i>	sousprieur de la Trape,	Séez
Moreau, <i>emb.</i>	vic. du Mont St. Sulpice,	Sens
Musquain, <i>emb. m.</i>	curé du Pont-sur-Vanne,	Sens
Picard, <i>emb.</i>	curé de Rupereu,	Sens
Chabassol, <i>emb.</i>	curé de Laduz,	Sens
Trosley, <i>emb.</i>	desservant de Mazure,	Sens
Bourdois, <i>emb. m.</i>	desservant de Fleury,	Sens
Geoffroy, <i>sex.</i>	chan. et vic. général,	Soissons
Nasse, <i>emb. m.</i>	curé de Charignon,	Soissons
Hurache, <i>emb. m.</i>	curé de St. Marc,	Soissons
Bonnor, <i>sex.</i>	curé de Lenry,	Soissons

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Roussel, <i>emb.</i>	chan. rég. curé de Neuilly	Soissons
Duval, <i>emb.</i> m.	chanoine,	Soissons
Senez, <i>emb.</i> m.	curé de l'Echelle,	Soissons
Dorival, <i>emb.</i> m.	curé de Cohan,	Soissons
Broly, <i>emb.</i> m.	curé de Montfeinheim,	Strasbourg
Bâly, <i>emb.</i> m.	religieux Bénédictin,	Strasbourg
Wergnet,	prêtre de Winchringhen,	Strasbourg
Broüet, <i>emb.</i>	curé près Colmar,	Strasbourg
Le Jolly,	rec. de Plemetz,	Saint Brieux
Clavier,	frère de Sept-fonts,	Saint Claude
Thévenin, <i>emb.</i>	doyen de Cuizaud,	Saint Claude
Thomas, <i>emb.</i>	chanoine,	Saint Claude
Mathieu, <i>emb.</i> m.	prêtre,	Saint Diez
Chachay, <i>emb.</i>	prêtre,	Saint Diez
Fleurance, <i>emb.</i> m.	religieux capucin,	Saint Diez
Saint Privé, <i>emb.</i> m.	curé de Champ,	Saint Diez
Calné, <i>emb.</i>	vicaire du Chapit.	Saint Diez
Grand Manche, <i>emb.</i>	chapelain,	Saint Diez
Raymond, <i>evad.</i>	vic. de Langeac,	Saint Flour
Chaylus,	prêtre de St. Cirque,	Saint Flour
Combot, <i>emb.</i> m.	vic. de Morlaix, St. Pol-de-Leon.	
Sault, <i>sex.</i>	directeur des retraites,	St. Pol-de-Leon
Bougeard, <i>emb.</i> m.	curé d'Effendy,	Saint Malo
Nogues, <i>emb.</i>	prêtre,	Saint Malo
Marcepoil, <i>sex.</i>	chanoine,	Saint Papoul
Mutel, <i>sex.</i>	vic. gén. cur. de Semilly,	Toul
Chapelle-Jumillac, <i>emb.</i>	chanoine,	Toul
Royer, <i>emb.</i> m.	prêtre de Villotte,	Toul

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Humbert, <i>emb.</i> m.	Trinitaire,	Toul
Guyot, <i>emb.</i> m.	prêtre de Ligne-cours,	Toul
Claudon, <i>emb.</i>	religieux capucin,	Toul
Lapôtre, <i>emb.</i> m.	chan. Prémontré,	Toul
Claude Collin, <i>emb.</i>	vic. de Vavaincourt,	Toul
Wagner, <i>emb.</i>	prêtre de Winchringen,	Trèves
Scatel, <i>inf.</i>	prêtre de Winchringen,	Trèves
Muller, <i>emb.</i> m.	prêtre de Haut-charage,	Trèves
Malachie Bertrand, <i>emb.</i> m.	religieux d'Orval,	Trèves
Juste Coigné, <i>sex.</i>	religieux capucin,	Trèves
Custer,	Récolet de Namur,	Trèves
Tâchereau, <i>inf.</i>	curé de St. Martin,	Tours
De Launay, <i>évad.</i>	vic. de Toxigny,	Tours
Dehogues, <i>emb.</i> m.	curé de Langeais,	Tours
Gotthy, <i>sex.</i>	curé d'Agnès,	Toulouse
Escaffre, <i>évad.</i>	curé de St. Pierre,	Toulouse
Sallet,	archiprêt. de Gardonse,	Toulouse
Lorté, <i>emb.</i> m.	prieur de la Mercy,	Toulouse
Bouchard, <i>emb.</i> m.	c. de Lille en Flandre,	Tournay
Blanchet,	vic de S. Martin de Courtray,	Tournay
Desmet,	Sacrist. à Courtray,	Tournay
Van Santen,	religieux capucin,	Tournay
Van Dermercht,	religieux capucin,	Tournay
Baylac,	vicaire,	Tarbes
Petit, <i>évad.</i>	curé de la Selle-sur-Chantmerle,	Troyes
Dessaint, <i>évad.</i>	curé de l'Engluse,	Troyes
Courgeaut,	curé de Linthes,	Troyes
Daviot, <i>inf.</i>	religieux cordelier,	Toulon

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Crescent, <i>inf.</i>	vic. de Montvalezan,	Tarentaise
Le Boursicaut, <i>emb.</i> m.	prêtre de Sarzo,	Vannes
Le Bail, <i>emb.</i>	vic. de Salniac,	Vannes
Diffont, <i>emb.</i>	prêtre de Crachs,	Vannes
Le Franc, <i>inf.</i>	vic. de l'Isle Dars,	Vannes
Vallée, <i>emb.</i> m.	curé de Plouhinu,	Vannes
Le Divelec, <i>emb.</i>	prêtre,	Vannes
De Nouïal, <i>emb.</i> m.	archiprêtre,	Vannes
Collenot, <i>emb.</i>	vic. de Chassey,	Vannes
Courcin, <i>emb.</i>	religieux capucin,	Verdun
Magalon de Combre, <i>inf.</i>	prêtre,	Uzès
Chappuy, <i>emb.</i> m. c.	de St. Julien, en Dauphiné,	Vienne
Gentel, <i>emb.</i>	curé de Mairié,	Vienne
Moulin, <i>sex.</i>	curé de Cornac,	Valence
Bonnet, <i>sex.</i>	curé de Guilleran,	Valence
Charbonnel, <i>évad.</i>	curé d'Autichamp,	Valence
Peras, <i>emb.</i> m.	religieux capucin,	Valence
Saint-Genis,	curé de Malassé,	Valence
Gourgeon, <i>éaad.</i>	vicaire d'Arcons,	Viviers
Asaert, <i>emb.</i> m.	curé d'Havinge,	Ypres
De Neict,	curé de Proven,	Ypres
Hosdey,	curé de Crombeke,	Ypres
Reyphins, <i>emb.</i> m.	vic. de Stavele,	Ypres
Reyphins, <i>évad.</i>	desserv. de Westheleren,	Ypres
Kindalt, curé de Ste. Croix, dans les colonies Sué-		
doises, du diocèse d'Upsal, en Suède, fut pris à		
Bruxelles, conduit à Rochefort, et mis en liberté		
sur la réclamation du consul de sa nation.		

Outre ce nombre considérable de prêtres Français, confesseurs de la Foi, détenus dans la prison de Rochefort, et dans celle de St. Maurice, un nombre moins considérable languissoit encore dans celle de l'Isle de Ré ; 20 d'entreux, réunis à cinq autres envoyés de Rochefort, furent embarqués sur la corvette *La Vaillante*, avec un nombre égal de forçats, pour être déportés à la Guianne ; mais elle fut prise et conduite en Angleterre ; et en donnant la liste de ces détenus, nous marquerons d'une étoile les noms de ceux, que le ciel a daigné sauver de la fureur de leurs ennemis.

Noms.	Qualités.	Diocèses.
Reydemorande, *	chan. de Charoles,	Autun
Messagier *	chartreux de Mont-merle,	Besançon
Nicolas,	chapel. de Mont Martin,	Besançon
Simon, *	religieux cordelier,	Besançon
Perchereau, *	vic. de Montigny,	Chartres
Genet, *	curé de Osmoy,	Chartres
Gadeau, *	vic. de Bleury,	Chartres
Saret, *	curé de St. Michel,	Grenoble
Hantraie,	curé de Curzon,	Luçon
Chaumay, *	curé de Confrançon,	Mâcon
Fournier, *	vic. de St. Ouen,	Le Mans
Lodinier, *	vic. St. Herblon,	Nantes
Imbault, *	religieux carme,	Orléans
Boncors, *	vic. Trébrisant.	Quimper
Brusq, *	vic. de Triboul,	Quimper
Coatpont,	curé de Poulan,	Quimper
Lévénéz,	vic. de Spezet,	Quimper
Despinoz, -	Bénédictin de Montvilliers,	Rouen

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Deschamps, *	curé	Saintes
Boury, *	prêtre de St. Abraham,	Saint-Malo
Henriot *	vic. de Guer,	Saint-Malo
Colin,	prêtre de Plabanec,	St. Pol-de-Leon
Kerusuré,	vic. de Kersaint,	St. Pol-de-Léon
Guillerm,	vic. de St. Sauveur,	St. Pol-de-Léon
Sannier,	prêtre de Morlaix,	St. Pol-de-Léon
Poirier, *	curé de St Germain de la Coudre,	Séez
Lemperière, *	curé de l'Hermilière,	Séez
Bouillie, *	prêt. de Ste. Goburge, sur Rille,	Séez
Gros, *	Trapiste de Mortagne,	Séez
Petit,	curé de Courgenay,	Sens
Bureau, *	curé de St. Didier-les-Sens,	Sens
Bourdos, *	curé d'Evry,	Sens
Dergouge,	curé de Cravant,	Tours
Petibeau,	curé de Monnoie,	Tours
Le Tanneur, *	évangéliste de St. Gatien,	Tours
Baudouin-Chartreux,		Tours
Christain	grand pénitencier,	Tours
Gallo, *	prêtre de St. Paterné,	Vannes
Polier, *	vic. de Cominé,	Vannes
Cadenet,	prêtre de Quibéron,	Vannes
Briand, Direct.	des relig. de Guingamp,	Tréguier
Bourel,	prêtre de la Meure,	Tréguier

Il résulte donc de ces trois listes, et de tous les détails recueillis sur les 510 malheureuses victimes qu'elles contiennent, qu'au 1 Mai 1799, 26 étoient acablées d'infirmités; que 41 étoient plus que sexagé-

naires; que 15 seulement s'étoient échappées des prisons; que 136 avoient déjà fait voile pour la terre mortelle de leur exil; que celles qui les ont bien-tôt suivies, avoient élevé le nombre des déportés à plus de 300; que 140 étoient déjà morts; que 25 avoient été pris par les Anglais à bord de la corvette la Vaillante, et que 12 étant parvenus à sortir de cette terre pestilentielle et brûlante, trois se sont perdus dans les déserts du Paletivier avant d'arriver à Démérari, un quatrième est mort à Berbice, un cinquième dans la traversée de Démérari à Liverpool; et les sept autres sont arrivés en Angleterre en Août 1799.

Liste des douze Prêtres sauvés de la Guianne, dont sept sont arrivés en Angleterre; savoir,

Dumon,	c. de Mannekensvère,	Bruges.
De Bay,	prêtre,	Bruges.
Flotteu,	vic. de Beveren,	Ypres.
Nerinkx,	novice capucin,	Malines.
Courtot,	vic. en chef au Luisans,	Besançon.
Begué,	prêtre,	Lombes.
Parès,	curé de Tautavet.	Narbonne.

Trois sont restés dans le desert nommé Paletivier; savoir,

Moons,	vic. de Boom,	Anvers.
Keukemans,	prêtre,	Anvers.
De Noot,	oratoire de Montaigne,	Malines.

Deux sont morts ; savoir,

<i>Noms.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Diocèses.</i>
Denève,	curé de Westcapelle,	Bruges,
mort à Berbice des fatigues de cinq jours de voyage dans le désert sans nourriture et sans eau.		
Cop,	curé de Siwyndrecht,	Gand,
mort sur le bâtiment le Mercure venant de Démérary à Liverpool.		

Un laïque, nommé Taupin, du diocèse de Tréguier, s'est également sauvé avec eux et est arrivé en Angleterre.

NOTE XXXIV.

Quoi ! réprouvés du ciel, et proscrits sur la terre,
Trop coupables pour Dieu, trop peu pour Robespierre,

Dignes de ses faveurs tant qu'il l'ont pu servir,
Sans remporter la palme on les a vu mourir ?

Ch. 5, pag. 267.

(34) Si pendant le règne sanguinaire de Robespierre, de ses prédécesseurs et de ses successeurs, qui ont nécessairement entre eux des traits de ressemblance et des liens d'affinité qu'ils ne peuvent rompre, on a vu le gouverneur de la Bastille, et le boulanger François, Louis XVI et Jourdan coupe-tête, la Princesse Elizabeth et Philippe Egalité, enfin les journalistes Gorsas et Durosoy, c'est-à-dire la grandeur et

la bassesse, le crime et la vertu, le royalisme et l'anarchie républicaine, partager le même sort, et périr sur le même échafaud ; on doit s'attendre que cette inconséquente et destructive barbarie confondit et mêla de même les victimes qu'elle prit dans l'ordre du clergé. Ainsi l'on vit, sous le fer qui avoit tranché les jours de MM. de Saint-Simon, évêque d'Agde, Brumeau de Beauregard, chanoine théologal chancelier et vic. gén. de Luçon, et de beaucoup d'autres saints pasteurs, tomber aussi les prélats constitutionnels et schismatiques, Fauchet, Goutte et Gobet, avec les apostats Chabot, Latille, et Don Gerles : ainsi l'on vit persécuter et proscrire quelques ecclésiastiques parjures et impies, républicains et mariés, au milieu des troupes nombreuses de prêtres innocents et fidèles, étonnés de se voir ainsi confondus avec ces premiers dans la même arène : mais ils n'y combattoient point pour la même cause, ne remportèrent point la même victoire, et n'arrivèrent point tous au même but : car, dit St. Cyprien, celui qui n'est pas dans l'Eglise ne sauroit être martyr : fût-il jetté sur des brasiers ardents et consumé dans les flammes, fût-il livré à la férocity des bêtes sauvages et dévoré par elles, il n'obtiendrait point la couronne de la foi, mais le prix de sa perfidie ; il ne souffriroit point le trépas glorieux de la religion et de la vertu persécutées, mais la mort du désespoir : un tel homme peut être immolé, mais il ne sauroit être couronné. *Esse martir non potest qui in ecclesiâ non est : ardeant licet flammis et ignibus traditi, vel obiecti bestiis animas suas ponant, non erit illis fidei corona, sed pœna perfidiæ, nec religiosæ virtutis exitus gloriosus, sed desperationis interitus. Occidi talis potest, coronari non potest.* (Lib. de Unit. Eccles.

NOTE XXXV.

Sont égorgés enfin par les bras criminels
D'autres pasteurs comme eux, ministres des autels.

Ch. 5. pag. 268.

(35) Si les bornes d'une note et la nature de cet ouvrage me permettoient de recueillir tous les traits particuliers de barbarie exercés par les prêtres intrus et parjures, contre les prêtres inassermantés et fidelles; s'il m'étoit permis de conduire le lecteur dans tous les lieux et sur tous les chemins publics marqués du sang de ces derniers, sur-tout au moment de leur déportation, on verroit clairement que le clergé pur et sans tache n'eut point d'ennemi plus cruel, de bourreau plus implacable que le clergé constitutionnel et schismatique: mais je supplérai à ces preuves détaillées par les deux traits suivans.

Au moment où le meurtre général des prêtres détenus aux Carmes et à St. Firmin, eut été arrêté dans le conseil des Danton, Manuel, Panis, Robespierre, et autres factieux de cette espèce, un prêtre du diocèse d'Angoulême, nommé Jacques Roux, dit à un de ses amis, en sortant de ce conciliabule infernal où il avoit opiné pour ces massacres: *nous venons de prendre une résolution terrible, mais nécessaire; et nous l'exécuterons dans trois jours.*

Dans le mois de Février 1792, le sieur Jardin, curé jureur de Caulcé, diocèse du Mans, passant par le hameau de Ligné, avec le chirurgien de son village, nommé Barbet, s'arrêta à la porte de M. Robbeville, vicaire inassermanté, lui passa une corde au cou, l'attacha ensuite à la queue du cheval de son compagnon, et continua sa route en prenant place der-

rière sa victime. Tantôt il pousse son cheval jusque sur elle, et la blesse grièvement : tantôt il l'assomme de coups de fouet pour la relever quand elle tombe, ou la faire marcher d'un pas égal à celui de leurs chevaux. Enfin, après une heure de marche et de souffrance, M. Robbeville succombe épuisé de forces, baigné de sang, accablé de coups ; et ses bourreaux, le voyant prêt à rendre le dernier soupir, le jettent sur un monceau de pierres et s'enfuient.

FIN.

17 N063

23

